



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

KG

NEDL TRANSFER



HN 6A8J /

10303

~~C. 1. 75,200~~ RG10303



Harvard College Library

FROM

THE LIBRARY OF

PROFESSOR E. W. GURNEY,

(Class of 1852).

Received ~~22 May, 1890~~

29 June, 1891.









SUPPLEMENT  
A  
L'HISTOIRE  
DE  
POLYBE

AVEC UN CORPS DE SCIENCE MILITAIRE.  
ENRICHÍ DE NOTES CRITIQUES. ET HISTORIQUES.

PAR M<sup>r</sup> LE CHEVALIER DE FOLARD  
Contenant

*Les nouvelles découvertes sur la Guerre, par le même; Lettre Critique  
d'un Officier Hollandois; et Sentimens d'un Homme de Guerre  
sur le Système Militaire du Chevalier de Folard.  
avec les Réponses a ces Critiques.*



SUPPLEMENT  
A  
L'HISTOIRE  
DE  
POLYBE.

AVEC LE  
COMMENTAIRE MILITAIRE  
DE MONSIEUR LE CHEVALIER  
DE FOLARD,  
<sup>VII.</sup>  
CONTENANT

*Les Nouvelles Découvertes sur la Guerre, par le même; LETTRE  
CRITIQUE d'un Officier Hollandois; & SENTIMENS  
D'UN HOMME DE GUERRE sur le Système  
Militaire du Chevalier de Folard.*

AVEC  
LES REPONSES A CES CRITIQUES.  
NOUVELLE EDITION.



A AMSTERDAM,  
Chez ARKSTÉE ET MERKUS,  
M. DCC. LXXIV.

KG10303

~~Exp 95.200~~

Harvard College Library,

29 June 1891.

From the Library of

Prof. H. W. GUANEY.



# A V E R T I S S E M E N T

D E S

L I B R A I R E S

S U R L E

S U P P L E M E N T A L'HISTOIRE

D E P O L Y B E.

**Q**Uoique dans l'Avertissement qui est à la tête du Tome I. de cet Ouvrage, nous ayons donné une idée de ce *Supplement*, nous croyons devoir en parler encore ici pour ceux qui ayant les VI. premiers Tomes du Polybe voudront se procurer ce Tome VII. que nous donnons séparément.

Les *Nouvelles Découvertes sur la Guerre* que Mr. le Chevalier de Folard publia quelques années avant son Polybe, en contiennent une Histoire curieuse qu'on lit avec plaisir. Il donne ensuite le précis de sa nouvelle Tactique, qui revolta un grand nombre d'Officiers, qui avec de l'expérience sans étude se croyoient fort habiles, & vouloient qu'on s'en tint aux usages reçus, quelque déraisonnables qu'ils pussent être. Mr. de Folard entreprenoit de les désabuser, ce n'étoit pas le moyen de leur plaire. Il dédia ses *Nouvelles Découvertes* au Duc d'Orléans, Régent de France, à qui il auroit aussi dédié son grand Ouvrage, si la mort n'eût enlevé ce Prince habile, pendant qu'il y travailloit. Pour faire sentir le prix de ce petit Livre il nous suffira de placer ici quelques lignes de l'illustre Comte de Schulembourg, qui lui écrivit ainsi d'Hannover. „ J'aurois Polybe, Tom. I. „ souhaité que mes affaires m'eussent permis de m'en retour- Préf. p. „ ner par la France pour m'entretenir avec vous, Monsieur. XVIII. „ Il est à souhaiter que votre Commentaire sur Polybe, & vo- „ tre nouveau Systême de Discipline Militaire & de Tactique „ paroissent bientôt, comme vous le promettez. Je le répète

## A V E R T I S S E M E N T

„ encore, j'aurois donné tout au monde pour avoir aujourd'hui un tel Ouvrage. Tous les Gens de guerre, & surtout ceux qui ont assez de connoissance pour en profiter, ne fau- roient assez vous en remercier”.

On donne ensuite une Lettre Critique de Mr. Terson, vieux Officier François fort habile, au service des Etats. Il dit son sentiment sur le nouveau Polybe & sur son Auteur, avec cette franchise & la politesse qui caractérisent un Homme de guerre. Il convient du mérite de la nouvelle Tactique, mais il déclare que la plupart des Officiers Hollandois, entêtés de leurs usages & de leur routine, comme le sont toutes les Nations, ne voudroient pas l'adopter, préférant leur feu à l'Arme blanche plus au goût des François. Il admire surtout la Colonne, & il avouë qu'il est impossible de lui résister, à moins de se ranger dans un ordre semblable, ce qui est en faire un grand éloge. Il y trouve encore quelques défauts, & propose les moyens d'y remédier. Enfin il donne à l'Auteur les plus grandes marques d'estime, s'exprimant sur son Ouvrage comme l'a fait Mr. le Veld Maréchal Comte de Schulembourg; ils disent l'un & l'autre, que ce Livre est propre à former des Héros. Mr. de Folard ne fut pas insensible à tant de politesse, & il en marqua sa reconnoissance à Mr. Terson, qui fit honneur à son propre mérite, en reconnoissant à celui de l'Auteur du Commentaire sur Polybe.

Les *Sentimens d'un Homme de Guerre sur le Polybe de Mr. le Chevalier de Folard*, firent du bruit dans ce tems-là. Nous avons inséré cet Ouvrage dans ce *Supplément* avec répugnance, non que nous ne soyons persuadés qu'une critique éclairée & honnête est très-permise & qu'elle est utile; mais parce qu'il nous sembloit, après bien des gens plus capables d'en juger que nous ne le sommes, que celle-ci n'étoit pas d'un genre à pouvoir faire honneur au discernement de l'Auteur, pour ne rien dire de pis. Il eût mieux convenu de le laisser dans l'oubli avec tant d'autres Critiques publiées en France dans le même tems, & dont le mépris public fut la juste récompense; mais

## DES LIBRAIRES.

nous n'avons pu en refuser la publication aux instances de plusieurs personnes, qui n'ont pas cru que la gloire de l'Auteur du Polybe dût en souffrir. Mr. de Folard nous apprend que les *Sentimens d'un Homme de Guerre* étoient la production de Mr. de Savornin, Officier Suisse fort estimé, & Major-Général au Service des Etats-Généraux. Il ne vouloit point être connu, pour pouvoir lâcher à son aise des traits méprisans contre un homme de mérite qu'il auroit dû respecter, & qui l'avoit trop loué, croyant sans doute sa capacité plus grande qu'elle ne l'étoit, quoiqu'aucune action d'éclat ne l'eût jamais distingué dans le Service. Il étoit fort passionné pour les usages reçus, & surtout pour le feu des Pelottons Hollandois, que Mr. de Folard estime tant que l'on suivra la méthode reçue, mais dont il fait peu de cas contre la Colonne, & lorsque l'on aimera mieux employer l'Arme blanche que de se fusiller pendant plusieurs heures, ce qui ne convient pas à des gens de cœur qui veulent aborder l'Ennemi. On impose par-là bientôt silence aux Tirailleurs. On nous apprend que c'est la méthode constante de certains \* Régimens François

\* Tels sont les Régimens de Navarre, de Normandie, de la Vieille Marine, &c.

pleins d'honneur, qui essuyent toujours le premier feu sans tirer, & veulent joindre l'Ennemi pour expédier vite la besogne, lorsque le terrain leur permet cette manœuvre. Mr. de Savornin fut très-fâché de se voir démasqué; il s'en plaignit comme si Mr. de Folard eût manqué de politesse à son égard. Il est aisé de voir qu'il l'avoit poussée à l'excès, en lui donnant des louanges outrées, même dans le tems qu'il se plaint avec raison de ses critiques. D'ailleurs ayant été son prisonnier en Hollande, & l'ayant fort connu, il se flattoit de l'avoir pour Ami, & il avoit le foible de se prévenir facilement en faveur de ceux qu'il aimoit. On ne put lui pardonner d'avoir prouvé à tant de gens qu'ils avoient besoin d'étudier pour entendre une Science qu'ils croyoient posséder parfaitement. L'Officier Suisse voulut se venger; mais ne se fit-il pas plus de tort qu'il n'en fit à un homme qui avoit l'approbation des plus grands Guerriers de l'Europe? C'est acheter un peu cher le plaisir de faire de la peine à Mr. de Folard. Il ne fut pas ménagé dans la troi-

## A V E R T I S S E M E N T

sième Lettre, où la nouvelle Tactique fut mise en pièces; on le traita de misérable Raïsonneur, d'homme vain & enteté de ses visions; la Colonne fut regardée comme un ordre rempli des plus grands défauts, qui ne sauroit résister au feu Hollandois, bien loin d'être invincible. On s'efforça de jeter du ridicule sur l'Auteur, en l'appellant par dérision *Grand Général*. Voici quelque chose de plus. Mr. de Folard avoit parlé de Mr. de Robert son neveu, Capitaine dans le Régiment de Picardie, & de Mr. de Vadicourt ancien Mousquetaire du Roi, tous deux ses Elèves dans la Science des Armes. Il nous apprend modestement que ces deux Officiers habiles ont travaillé avec succès à perfectionner sa Colonne, & qu'il a profité de leurs lumières. Il nous dit de plus que ces deux Messieurs donneroient une ample Réponse aux Officiers Hollandois, au cas qu'ils ne fussent pas satisfaits de la sienne. Mr. de Folard étoit alors fort occupé à travailler pour la Cour. Son tems étoit trop précieux pour l'employer à des disputes dont il prévoyoit l'inutilité. Mr. de Savornin voulut faire l'agréable aux dépens des deux Officiers François, qu'il appelle par une raillerie assez indécente pour un homme de son âge & de son caractère, les *Généraux Subalternes* de Mr. de Folard. N'étoit pas s'exposer un peu trop sans nécessité? Qui sait si la partie auroit été bien égale entre un Suisse & deux jeunes François gens d'esprit, qui d'ordinaire entendent assez bien le badinage? Tout ce qu'on peut dire, c'est que Mr. de Savornin ne connoissoit pas la Colonne, ni en général la Tactique de Mr. de Folard, dont il a parlé avec tant de mépris. Pour s'en convaincre on n'a qu'à faire attention à la Lettre rapportée plus haut, où Mr. le Comte de Schulembourg dit à Mr. de Folard en parlant de sa Tactique, que tous les Gens de guerre ne sauroient assez l'en remercier, *surtout ceux qui ont assez de connoissance pour en profiter*. N'a-t-on pas droit d'en conclure que notre Officier-Général manquoit de lumières, & qu'il a parlé de choses qui ne lui étoient pas assez connues. Il avoit lu le Polybe, & par conséquent la Lettre en question; il connoissoit le Seigneur qui l'avoit écrite, puisqu'il l'avoit vû en Flandres Général des Troupes Saxonnnes dans l'Armée des Alliés.

Un

## DES LIBRAIRES.

Un homme plus modeste auroit craint de hazarder un jugement si contraire à celui de ce grand Guerrier; il n'auroit pas non plus rejeté d'un ton chagrin & dédaigneux celui de Mr. le Colonel Terson si favorable à la nouvelle Tactique, & qui avoit plus d'expérience, & du moins autant d'esprit, & de capacité que lui. On fut surpris que Mr. de Savornin, qui se croyoit fort savant dans l'Infanterie, osât avancer que c'est la Cavalerie qui gagne les batailles en plaine, & que l'Infanterie, lorsqu'elle en est environnée, n'a rien de mieux à faire qu'à mettre bas les armes. Mr. de Folard soutient au contraire qu'avec des armes de longueur, soutenuës par le feu, la Cavalerie n'oseroit approcher l'Infanterie. Il soutient son sentiment par divers faits, & surtout par une belle action du Comte de Schulembourg, qui auroit dû faire impression sur notre Critique. Ce Général ayant avec lui environ 5000 hommes d'Infanterie Saxonne, fut attaqué dans les Plaines de Pologne par 7 à 8000 Chevaux Suédois, ayant à leur tête l'intrépide Charles XII. avec l'élite de ses Généraux & le Roi Stanislas. Ce Prince fit des efforts impuissans pour rompre cette Infanterie, qui formoit une espèce de Colonne; avec ses Armes de longueur & son feu, elle le repoussa toujours. Charles XII. prit le parti de la suivre d'un peu loin. Le Général Saxon continua fièrement sa marche, & à la faveur de la nuit il passa l'Oder sur des radeaux, laissant le Roi de Suède dans l'admiration d'une si belle manœuvre. Mr. de Folard l'admire aussi: elle est très-conforme à ses principes, & il y a grande apparence qu'il l'auroit imitée hardiment s'il se fût trouvé dans de pareilles circonstances. Pour notre brave Suisse, beaucoup plus sage & plus habile, il auroit sans doute pris le parti de mettre les armes bas, puisque l'action brillante du Comte de Schulembourg n'a fait aucune impression sur lui.

Nous croyons devoir rapporter ici un fait plus récent, bien honorable aux Anglois, dont le Maréchal Comte de Saxe parle avec grand éloge dans ses *Mémoires sur l'Infanterie*. Ces braves Anglois ayant formé une grosse Colonne de leur Infanterie de quinze ou vingt Bataillons à Fontenoy, pénétrèrent jusqu'au milieu de l'Armée ennemie, & s'y soutinrent pendant plusieurs

*Sentimens  
d'un  
Homme  
de Guerre  
Tom.  
VII. pag.  
123 &  
191.*

*Pag. 95.*

## AVERTISSEMENT DES LIBRAIRES.

heures, sans qu'aucune charge de Cavalerie les pût ébranler. *Ces sont, dit le Maréchal, des choses que nous avons tous vu, mais l'amour-propre fait qu'on ne veut point en parler, parce qu'on sent bien qu'on n'est point en état de les imiter.* Cet habile Guerrier avoit auparavant dit que l'Infanterie Françoisé, quoique la plus valeureuse de l'Europe, n'est point en état de soutenir une charge dans un lieu où elle peut être abordée; parce qu'elle n'est ni disciplinée, ni assez exercée. Il doute qu'aucun Général osât traverser une plaine avec un Corps de cette Infanterie devant un Corps de Cavalerie nombreuse. Tout cela n'est-il pas un peu exagéré? Au reste avec le feu de ses seuls Pelotons, Mr. de Savornin anéantit sur le papier avec une facilité admirable la Colonne de Mr. de Folard, que Mr. Terson trouvoit très-redoutable. La vue des Pertuisannes paroit cependant lui inspirer de la frayeur; il prétend détruire la Colonne qui en est fraisée & toute hérissée, en faisant reculer ses Pelotons & cédant le terrain, comme si le feu de gens qui n'osent faire ferme étoit fort à craindre. Des Poltrons qui fuyent ne tirent pas d'ordinaire fort droit. L'Ennemi ne peut que les mépriser.

On trouve à la fin de ce *Supplément* la *Réponse de Mr. de Folard aux deux Officiers Hollandois*, telle qu'elle se trouve dans le Tome XVI. de la *Bibliothèque Françoisé*. Il n'avoit vu que les deux premières Lettres lorsqu'il répondit à Mr. de Savornin. La lecture de la troisième piqua sa vivacité, & il sentit quelque honte de l'avoir si mal connu. Il étoit fort en état de le tourner en ridicule; mais après y avoir bien pensé, il prit le parti du silence, persuadé qu'une vengeance de cette nature pouvoit seule convenir à un homme de son âge & de sa profession, & il ne vouloit pas d'ailleurs faire de la peine au Corps des Officiers Hollandois, dont il ne pouvoit que se louer. Il poussa plus loin encore la modération; car il empêcha Mr. de Robert son neveu, & Mr. de Vadicourt, de publier aucune réponse ni écrit contre Mr. de Savornin. C'est grand dommage qu'on nous ait privés d'une pièce aussi réjouissante. Celui-ci écrivit ensuite plusieurs Lettres à Mr. de Folard, sous prétexte de lui demander des éclaircissémens, mais il ne put jamais en obtenir la moindre réponse.





A  
SON ALTESSE ROYALE,  
MONSEIGNEUR  
LE DUC  
D'ORLEANS.

MONSEIGNEUR,

*Depuis trente-six ans que j'ai l'honneur de servir le Roi, je n'ai point eu de plus forte passion que celle de me rendre capable de le bien servir. Si j'ai travaillé avec quelque succès, si j'ai été l'auteur de quelques événemens heureux en Italie & en Flandres, c'est ce que je ne sçaurois dire, ma fortune ne me rend pas ici de témoignage fort avantageux. Ce que je puis dire, c'est que j'ai travaillé sans relache. Né avec une forte inclination pour le métier des Armes, j'ai été obligé pendant la Paix d'en interrompre l'exercice: mais je n'ai pu en discontinuer l'étude. Ces jours de calme & de tranquillité dont nous jouissons n'ont point été un tems d'oisiveté pour moi, j'ai tâché de les mettre à profit pour m'instruire plus à fond.*

*Je sçais fort bien, MONSEIGNEUR, que les vertus militaires sont négligées pendant la Paix qui confond la lâcheté & la valeur, selon la pensée de Tacite; mais l'application & l'étude se font toujours remarquer. Corbulon & Cassius s'illustrèrent par ces deux endroits. Ils s'acquirent les bonnes grâces de leur Prince. Ils se firent admirer dans la Paix, & redouter dans la guerre. Celui-ci habile & profond dans l'étude des Loix Militaires, parut dans un tems que ces Loix étoient négligées, languis-*

santes & sans force. Il les remit en vigueur par sa vertu, & servit d'exemple aux autres : mais Corbulon les trouva anéanties & dans le mépris prêtes à tomber, comme l'Empire qui panchoit à sa ruine, il rétablit les unes par sa vigueur & sauva l'autre, autant par la grandeur de son courage, que par la capacité qu'il avoit acquise dans le calme d'une paix profonde.

Cette Paix où nous vivons aujourd'hui, MONSEIGNEUR, & que nous devons à votre sagesse, est une espece de miracle, & le plus grand de tous les biens : mais ce seroit le plus grand de tous les maux si la Guerre nous surprenoit dans cet état de nonchalance, de luxe & de corruption, où Corbulon trouva les armées. Si j'étois autant avancé dans les bonheurs de la Milice que j'en suis loin, on pourroit peut-être s'imaginer que je m'applique ce que je dis ici de ces deux grands hommes. Il y a une trop grande différence entre leurs emplois & les miens, entre leurs qualités éminentes & ma médiocrité pour en faire rien conclure à mon avantage. Tout ce que je puis avoir de commun avec eux, MONSEIGNEUR, c'est de profiter de la paix pour me rendre digne de votre estime, & de faire usage, pour m'instruire, d'un tems, que l'on n'emploie communément qu'aux plaisirs.

J'ai réfléchi sur mes lectures anciennes, j'en ai fait de nouvelles. Je me suis rappelé toutes les leçons que m'avoient données pendant trente-six Compagnes nos Maîtres, & les événemens ; enfin de tout ce que j'avois lu, entendu, observé, vu & pratiqué, j'ai fait sur Polybe des observations, qui pourront passer pour le seul Cours militaire qui ait paru depuis les anciens Grecs & Romains.

V. A. R. n'y verra pourtant rien de nouveau ; rien qu'Elle n'ait trouvé par elle-même. Aussi n'est-ce point pour des esprits comme le vôtre que l'on écrit. Que pourroit-on vous apprendre, MONSEIGNEUR ? Ignorez vous rien de ce qu'il est permis à l'homme de sçavoir & ce que vous sçavez, aucun autre le sçait-il aussi parfaitement que vous le sçavez ? A vous entendre parler de la guerre, on diroit que vous en avez fait votre unique étude. Parlez vous de quelque autre science, c'est par tout la même capacité & le même plaisir de vous entendre. On ne concevroit pas où vous avez pu trouver assez de tems pour acquérir des connoissances si étendues & si parfaites, si l'on ne sçavoit quels sont les privilèges des génies du premier ordre. Grand sujet d'humiliation pour ceux qui ne peuvent les acquérir que par d'extraordinaires efforts. Ceci me regarde plus que les autres, & je sens que si Vous étiez moins habile & moins éclairé, je serois peut être moins modeste.

O si j'avois été à portée de vous consulter, MONSEIGNEUR ! si aussi heureux que Polybe, qui eut l'avantage de recevoir les leçons de Scipion, auprès de qui il fut toujours, j'avois eu celui de recevoir les vôtres ; Quelles lumieres n'eussé-je pas répandues sur Polybe ! Quel cas la postérité

*te n'eût-elle pas fait de mon Commentaire, si j'eusse pu l'avertir que PHILIPPE D'ORLEANS, ce Prince dont toute l'Europe a admiré la conduite & l'intrépidité dans la Guerre, y avoit la principale part.*

*Il ne tiendra qu'à V. A. R. de lui procurer d'une autre manière, sinon la même autorité, du moins une très-grande autorité, c'est en l'honorant de votre protection. J'en ai d'autant plus besoin, que les frais de l'entreprise sont beaucoup au-dessus de mes forces, & mes esperances sont d'autant plus grandes, que les desseins illustres, & peu communs sont toujours du goût des grands Hommes. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, très-obéissant,  
& très-fidel serviteur,

LE CHEVALIER DE FOLARD.

# P R E F A C E.



OMME je suis persuadé que le plus grand nombre de mes Lecteurs n'examinera pas cet Ouvrage avec un esprit pur & exempt des préjugés de la coutume, je m'attens bien à la contradiction, car la multitude se cabre & prend aisément feu contre les choses nouvelles: l'évidence irrite quelquefois plus que l'erreur. C'est le sort des nouvelles découvertes de révolter d'abord; sur tout lorsqu'elles ne sont pas proposées par des gens qui ayent une certaine autorité.

Philippe, Roi de Macedoine, & Cesar notre maître ont porté la science de la guerre au plus haut point de perfection qu'elle pouvoit aller, l'un en formant ce corps d'Infanterie tant vanté, & si connu sous le nom de Phalange Macedonienne, l'autre en donnant de nouvelles leçons sur les mouvemens des armées, & sur les différentes méthodes d'attaquer & de défendre les Places: mais si Philippe n'eût pas été un grand Roi, & Cesar un des premiers de la République, croit-on de bonne-foi qu'ils fussent venus à bout de faire recevoir leurs inventions & leurs maximes? Eussent-ils encore été plus habiles, on n'auroit pas daigné les écouter; on les auroit traité de visionnaires, d'esprits chimeriques: du moins s'il est permis de juger de leur siècle par le nôtre; car ce sont les manieres d'aujourd'hui, que beaucoup de gens ont eues pour moi. Jamais on n'a tant pris soin de justifier la vérité de ce que me dit un jour un Officier Général \* de beaucoup d'esprit, & très intelligent dans l'Infanterie, touchant une entreprise que j'avois proposée. *Ce que vous avez pensé, me dit-il, mettoit nos ennemis aux derniers périls; mais souvenez-vous qu'une pensée, qui passe par la bouche d'un homme sans fortune, devient une impertinence, quoique pleine de sagesse, d'intelligence & de bon sens.*

Je ne vois rien de plus véritable que cette maxime. On juge presque toujours des hommes par ce qu'ils font plutôt que par ce qu'ils disent. C'est ce qui fait faire fortune à une infinité d'opinions absurdes en dépit du bon sens & de la raison, & conserver certaines coutumes qui ne leur sont pas moins contraires. Sans la puissance & l'autorité de ceux qui les soutenoient nous eussions sans doute poussé plus loin nos connoissances dans la science des armes que nous n'avons fait. Si la vérité qu'on représente nuë, marche en la compagnie d'un homme nu, elle ne fait aucune impression, on la rejette & on la méprise; il faut que cet homme, qui la suit on qui la mene, soit paré & orné de tout l'éclat du rang & de la fortune. C'est ce qui me rend in-

incertain sur le sort de mon Livre, j'en ai même tout à craindre.

La hardiesse que j'ai eue de m'écarter des routes ordinaires, & d'en vouloir ouvrir de nouvelles, revoltéra les zelateurs des usages universellement reçus. Soit entêtement pour les anciennes opinions, soit chagrin de n'être pas soi-même l'auteur d'un nouveau système, où comme l'on dit, jalousie de métier, on ne manque guère de se déchaîner contre un homme qui innove. On pardonne aux opinions, on ne pardonne pas à celui qui les propose. On recoit dans le fond du cœur ce qu'il avance, on le défendrait si on l'avoit pensé, ou proposé soi-même; mais parce que c'est un autre qui en est auteur, on l'attaque. C'est ce qu'on a vu arriver de tout tems, & sur tout dans le siècle passé, qu'on peut appeller le siècle des innovations dans les Arts & dans les Sciences, comme celui-ci l'est de l'oubli, du moins à l'égard de celle de la guerre.

Aristote étoit un grand Philosophe; un autre est venu plus de deux mille ans après lui, qui a fait voir par la raison & par l'expérience qu'Aristote s'étoit trompé; faut-il étouffer le grand homme \* qui nous a ouvert les yeux ? \* Desfontaines.

Le fameux Anglois qui s'avisa le premier de dire que le sang circuloit dans les veines, s'attira tous les vieux Médecins de son tems. Il se vit traiter d'ignorant, de visionnaire, de chimerique, de ridicule, de fou; on alla même par le moyen du syllogisme de conséquence en conséquence, jusqu'à le trouver hérétique, comme il est arrivé à Mr. Descartes, car la colere & la prévention dérangent terriblement la dialectique. Il m'est arrivé quelque chose d'aprochant: il est vrai que l'hérésie n'en a pas été, (les gens de guerre ne sont pas si habiles Logiciens que les Médecins,) mais à cela près je n'ai pas été mieux traité que Harvé à l'aspect du projet de mon entreprise. Cependant ce projet étoit à peine une idée de celui que je donne aujourd'hui au public dans la Dissertation qui fait la tête de cet Ouvrage. C'est maintenant que l'on peut raisonner & critiquer l'Auteur sur ses opinions & sur son système, & juger même de sa capacité dans les connoissances indépendantes de ses principes militaires. On y trouvera nombre de questions curieuses, de choses nouvelles, d'exemples & de citations. On s'imaginera peut-être que ces différens détachemens m'écarteront de mon sujet en occupant trop l'esprit. Nullément; les uns comme les autres contiennent des preuves pour fortifier mes opinions; d'ailleurs je ne me fais pas une affaire d'être attaqué par cet endroit-là.

Ceux qui aiment la critique auront de quoi se fatiguer; le moyen de s'en empêcher; on peut bien juger qu'un Ouvrage comme celui-ci, qui roule en partie sur l'antiquité militaire, nous y conduit nécessairement. J'attaque les morts, & comme ceux-ci ne sentent rien, je ne pense pas qu'ils s'en fâchent; & quant aux vivans, ils ne s'en fâcheront pas non plus; ils ne se croient pas infailibles, ils sont hommes

com-

comme moi, & par conséquent sujets à révision & à correction, sans que je prétende, en relevant leurs fautes me donner pour plus habile & pour plus éclairé. Je reconnois franchement la petite portion d'esprit & d'intelligence que Dieu m'a donnée, outre que je ne pense pas avoir poussé la critique au-delà des loix qu'elle prescrit. S'il y en a qui se plaignent que j'aye trop enfoncé l'épingle, ils auront tort; & ceux là sont en très-grand nombre; car il y en a bien peu qui veulent reconnoître, je ne dis pas seulement leurs fautes, mais la moindre inadvertance dans leurs écrits, quoiqu'ils en croient voir une infinité dans ceux des autres, qu'ils ménagent bien moins que je ne fais ici: car je me contente tout au plus de leur faire sentir la pointe dans des choses où les autres les égorgeroient. Ils peuvent user de représaille sur mon Livre sans que je m'en plaigne, il n'y a point d'Auteur qui ne cloche. Il en est des Livres comme des hommes, le plus parfait est celui qui a le moins de défauts. Il n'y en a pas un qui ne puisse être critiqué par quelque endroit, & aucun quelque méchant qu'il puisse être, où l'on ne puisse trouver quelque chose à profiter, ou qui nous amuse, si ce n'est dans ceux de nos faiseurs de Poèmes épiques.

Si je cite le Pere Daniel en plusieurs endroits de cet Ouvrage, ce n'est pas comme Auteur Militaire; son Livre n'est qu'une Histoire de la Milice Française dont je fais un très-grand cas, où il y a beaucoup à prendre & rien de fort essentiel à rejeter: si je ne suis pas du sentiment de ce célèbre Historien en bien des choses, ou pour mieux dire, si je ne me suis par livré à l'égard de la guerre aux opinions de ceux dont il parle, il lui importe peu que je les embrasse, ou que je ne les embrasse pas, il ne les a pas épousées; ce seroit une espece de polygamie littéraire: il nous est libre d'en juger, & d'en dire ce qu'il nous plaira. S'il décide c'est sur la foi des autres, sans vouloir donner ses décisions comme un article de foi militaire; car si cela étoit j'en appellerois au bon sens, comme j'en appelle au même bon sens des machines de guerre des anciens dont il donne les figures, qu'il a tirées de Juste-Lipse, & de Perrault. Aussi ce savant Jésuite ne les donne-t-il pas comme vraies. Peut s'en faut que je n'en dise autant de quelques Plans des ordres de bataille que j'ai donnés dans cet Ouvrage. J'aurois voulu qu'ils eussent été gravés en Taille-douce, & avec plus d'exactitude, le Graveur s'en est assez mal acquité. L'ordonnance Romaine pêche en ce que les intervalles des cohortes ne sont pas tout-à-fait égaux au front de ces mêmes cohortes: dans

Pag. 65.

Pag. 66.

une autre on a oublié les armes à la légère que j'introduis dans les espaces des escadrons de la Cavalerie; mais l'explication que je donne de ces différentes dispositions d'armées, corrige la sottise du Graveur. A l'égard de la Pique, la douille en est trop longue, les autres Figures sont assez bien.

Je donne en passant la méthode des Grecs & des Romains dans les sièges



Règles des Places, & même quelque chose de nouveau sur leur Tactique, que les Auteurs qui ont écrit de leur Milice, n'avoient pas connue, & je fais voir en même tems que nous n'avons rien inventé que les anciens n'eussent pratiqué avant nous. Cette découverte est très-curieuse & très-instructive; bien que je ne fasse que glisser sur toutes ces matieres, il y a peu de bons connoisseurs qui ne puissent bien juger du tout par ces parties détachées: mais comme ces sortes de petits détachemens ne sont pas si respectables qu'un corps entier, je ne me suis pas contenté de ma Dissertation, quoiqu'assez fourni de choses instructives & amusantes: j'ai crû devoir faire un Ouvrage utile aux gens de guerre, & digne d'être lu plusieurs fois, indépendamment de ma Dissertation. Pour cela j'y ai joint deux pieces importantes; la premiere est mon Traité de la Colonne\*, piece méthodique, qui doit faire la tête de mon grand Ouvrage, parce que je considère cet ordre comme le principe fondamental & universel, & comme l'axe sur lequel roule tout mon nouveau système de Tactique & la connoissance parfaite de l'Infanterie; car il importe extrêmement que cette Infanterie connoisse sa force, & tous généralement conviennent qu'elle l'ignore, preuve manifeste de la fausseté de nos principes; car s'ils étoient vrais, ils nous meneroient nécessairement à cette connoissance.

Au reste, ce qu'on verra dans mon principe de la Colonne, n'embrasse pas tous les cas différens de la guerre auxquels je l'employe, ils sont répandus dans mon Commentaire. Je passe assez légèrement dessus, je ne donne que la méthode de former ma Colonne pour attaquer & combattre dans cet ordre admirable. Car dans les autres affaires de campagne, dont je ne parle pas, comme les retraites, les passages de Rivières, de ruisseaux, de marais &c. & l'insulte des postes, & des camps retranchés, les méthodes sont différentes.

On trouvera dans ce Traité les deux conditions que Descartes demande dans la recherche des principes des Arts & des Sciences. Il exige premierement qu'ils soient si clairs & si évidens que l'esprit humain ne puisse douter de leur vérité. En second lieu, que ce soit d'eux que dépende la connoissance des autres choses, en sorte qu'ils puissent être connus sans elles; mais non pas réciproquement elles sans eux. Je ne satisfais pas seulement à ce que Descartes exige dans un système philosophique; mais j'appuye encore le mien par des exemples éclatans. On me dira peut-être avec Horace:

*Nil agit exemplum, litem quod lite resolvit.*

Que l'exemple ne fait rien s'il lève une difficulté par une autre qu'il fait

\* On supprime ici le Traité de la Colonne, qui est déjà plus correct à la tête du Tome I. de cet Ouvrage, & qu'il seroit inutile de repeter ici.

fait naître. Les difficultés ne naissent jamais de l'évidence & de la simplicité d'un principe qui ne peut être contesté, & si quelqu'un s'avise de le combattre, il faudra qu'il rafine d'une étrange force, qu'il ait recours aux enveloppes, aux retorsions; enfin il faudra qu'il mette en batterie tous les sophismes imaginables; & ces sortes de batteries ne sont pas faites pour ruiner, elles sont de la nature de celles qu'on méprise, & contre lesquelles on ne daigne pas user sa poudre.

Peut-être qu'on me fera un crime de trouver dans ce Traité, & dans la Dissertation qui suit, bien des choses dont j'ai déjà parlé dans la première. On ne doit pas le trouver étrange, l'impression en étoit presque achevée lorsque je me suis déterminé d'y insérer les deux pièces de mon principe de Tactique. Il seroit mal de considérer ces choses comme des redites: outre que ces deux derniers ouvrages sont indépendans l'un de l'autre, qui est un plan & une idée d'un plus grand.

La troisième Piece que j'insère dans ce Livre est une Dissertation qui fait la clôture du premier Volume de mon Commentaire, comme l'autre la tête. C'est à proprement parler un paradoxe Militaire tiré de mes principes; comme tout est vrai dans ce que je traite, je doute qu'on puisse jamais y trouver aucune objection à faire; car j'ai auparavant tâché de m'en faire à moi-même sans pouvoir reconnoître du défaut dans la pratique, non plus que les habiles gens que j'ai consulté sur cette matière; ceci m'engage à quelques observations.

Il y a deux manières d'attaquer un Ouvrage, l'analyse & les préjugés. La première consiste à le renverser par le fonds, en montrant qu'il n'est appuyé sur rien de solide, que les principes en sont faux, & les conséquences mal tirées; & s'il s'agit d'une affaire de pratique, que l'exécution en est impossible. Par la seconde, sans toucher au fond de l'Ouvrage, on se contente pour en donner une idée désavantageuse, d'employer des raisons externes, tirées ou de la nature même de l'Ouvrage, ou du caractère de l'Auteur.

L'analyse ou l'examen du fond est la pierre de touche la plus sûre, ou plutôt la seule véritable de la qualité d'un Ouvrage. C'est justement ce que je redoute le moins. La simplicité de ce que je propose, la solidité & la clarté des raisons dont je l'appuie; l'autorité de mes garands me donnent une confiance qui va jusqu'à me faire croire que je n'aurai à me défendre que sur les préjugés.

Tout ce qu'on peut m'objecter en ce genre-là se réduit à la nouveauté & à la singularité. A quoi bon dira-t-on se frayer un nouveau chemin? Avons-nous plus d'esprit & de bon sens que ceux de qui nous tenons nos principes? non: mais nous en avons autant; (car la nature n'a pas déperî, peut-être) & avec la même mesure d'esprit & de bon sens nous pouvons faire ce qu'ils ont fait. Ils ont inventé, nous pouvons inventer, & trouver ce qui leur est peut-être échappé; leurs yeux n'ont

n'ont pas tout vû, il reste à tous les arts des païs à découvrir, & ces païs sont immenses. La guerre est de tous les arts celui où l'on s'imagine assez fausement avoir fait de plus grandes découvertes. On en a fait, je l'avoue, en quelques-unes de ses parties, comme dans l'attaque des Places, dans les Fortifications & dans les marches. Si l'on en excepte ces parties nous avons bien encore du chemin à faire pour arriver à la perfection des autres. Ce chemin est si peu battu, qu'il est presque ridicule de s'y hasarder & d'en rompre les obstacles; la science de la guerre étant peut-être la seule où l'on ne gagne rien à faire des découvertes: on n'ose non plus y fouiller qu'on feroit dans un païs tout ennemi, où l'on craint quelque mauvaise rencontre. La routine qui naît de la paresse & de l'ignorance, plaît, coûte moins & avance plus. Véritablement on peut dire de la guerre ce que disoit de la medecine un savant Medecin, que c'étoit un païs de droit coutumier plutôt que de droit écrit, très-curieux au reste de ne rien inventer de nouveau, se maintenant sans reproche de ce côté-là.

Voilà tout ce que j'avois à dire pour justifier mon nouveau système de Tactique, car je ne suis pas si passionné adorateur des anciens que de croire que les modernes ne puissent pousser plus loin leurs recherches dans cette importante partie de la science des armes, & penser au-delà de ce qu'ils ont pensé. Le bon sens soutenu de l'expérience suffit de reste pour nous y faire apercevoir des défauts, que l'excellence de leur discipline militaire & leur valeur nous avoient long-tems cachés, & que leurs vices & la corruption, avantcoureurs de la lâcheté & de l'ignorance, nous ont découverts. On peut voir par ce que je dis ici qu'on peut par ce même bon sens & par les règles de la guerre, établir des usages contraires aux leurs & aux nôtres, qui viennent des mêmes sources, & où l'on voit regner les mêmes défauts. On verra que la méthode que je propose est plus simple & plus parfaite que l'ancienne dans ce qui peut avoir rapport à notre Milice, à la nature de nos armes, & au tems où nous vivons.

Il se peut que je serai attaqué, mais ce sera plutôt par esprit de contradiction, que par un ouvrage régulier. Je ne prétens pas inférer de-là que je sois irrépréhensible dans les autres matières qui ne dépendent point de ces principes, & qui ne regardent pas le fond de mon Ouvrage. Il est libre à chacun d'en penser ce qu'il lui plaira sans que j'y trouve à redire, je déclare au contraire que je recevrai les avis avec toute la docilité d'un galant homme. Je n'aurai nulle honte d'avouer mes fautes, & de renoncer même à mes opinions, lorsqu'on m'aura montré par les principes de la raison, que j'ai débité des faussetés; mais je crains moins les charges de ce côté-là que dans les fautes de Grammaire, les négligences & certain dérangement qui pourroit déplaire à ceux qui veulent qu'on aille d'ordre uni, & serré comme une Phalange, sans digression & sans superfluités. Ceux-là ne seront peut-être pas contents; mais avant que de

me condamner je les supplie de considérer, que la guerre est la chose du monde la plus sèche quant au dogme; il faut de la variété, des digressions, & des faits pour en ôter la sécheresse. Xénophon l'a si bien compris, qu'il a voulu traiter cette science de la manière du monde la plus ingénieuse & la plus agréable dans son Histoire de Cyrus: car il nous donne dans cette Histoire un cours abrégé de science militaire; méthode excellente & que j'aurois imitée, si la nature de mon grand Ouvrage me l'eût permis. A l'égard de ma Dissertation sur Polybe, il étoit presque impossible d'observer un certain ordre, & de ne pas interrompre quelquefois la marche & changer sa disposition, selon la diversité des matières qui nous y contraignent. Je suis même persuadé que cette diversité plaira davantage qu'un discours suivi & uniforme. Rien n'ennuie & ne lasse plus que de marcher dans un pays où le terrain est toujours le même; & où l'on voit sans cesse les mêmes objets. Je crois qu'on mourroit d'ennui sur mer, si l'on ne voyoit de tems en tems des poissons & des oiseaux de différente espèce, & si les vents ne nous obligeoient quelquefois de relâcher aux endroits où nous n'avons pas dessein d'aller, qui ne laissent pas de nous plaire, & de nous délasser des fatigues du voyage.

Quant au style, je le dis dans ma Dissertation, & le répète encore ici, c'est au Lecteur d'en juger, de le goûter ou de s'en plaindre; je ne prévienrai pas son jugement par des justifications ennuyeuses, & encore plus inutiles; on prend trop de plaisir à relever les fautes d'un Auteur, pour croire qu'on m'excuse dans les miennes. Je ne pense pourtant pas qu'on veuille exiger de moi, que j'écrive avec cette exactitude, cette correction & cette élégance des Ablancourts, des Fontenelles, des Vertots, des la Mottes, des Sacys, & de quelques autres Académiciens morts ou en vie, & d'une infinité d'autres qui les valent bien, & qui ne sont pas moins illustres pour n'être pas de leur corps, cela ne seroit pas juste; & il est juste d'exiger beaucoup moins de moi. De la profession que je suis, j'ai une espèce de droit acquis de pécher impunément contre la Grammaire: la politesse du langage est un talent fort estimable; mais après tout, c'est de tous les talens celui dont on doit tenir le moins de compte à un homme de guerre quand il l'a, & qu'on doit le moins trouver à dire quand il ne l'a pas.



# NOUVELLES DECOUVERTES

SUR LA

Jean Charles de Folard.

## GUERRE,

Dans une Dissertation sur Polybe, où l'on donne une idée plus étendue du Commentaire entrepris sur cet Auteur, & quelques Essais importans des matieres qui le composent.



### CHAPITRE PREMIER.

*Raisons dont on s'est servi, pour décrier le Commentaire Militaire sur Polybe. Insuffisance des Auteurs, qui jusqu'à nos jours ont écrit de la Guerre.*



ORSQUE j'ay donné au Public le premier Projet de mon Ouvrage sur Polybe, je n'avois pas prévu qu'il pût trouver un si grand nombre de contradicteurs, & que je dusse moi-même avoir besoin d'apologie.

Le Parti qui s'est élevé contre, n'a rien trouvé de mieux à faire, que de décrier les Souscriptions; & par-là de me couper les vivres, & de ruiner mes préparatifs, pour m'empêcher d'entrer en Campagne dans le tems que j'avois promis.

Pour réussir dans une entreprise si louable, il n'y avoit pas de meilleur expédient, que de faire voir la témérité de la mienne; car ce qui est aisé & facile aux Savans & aux génies du premier ordre, est une témérité dans ceux d'une suffisance au-dessous du médiocre; & comme c'est dans cette sphère qu'il leur plaît de me faire rouler; on conclut de-là, que j'entreprends au-dessus de mes forces, & qu'il est impossible que je remplisse jamais un sujet si vaste que le mien, & qui

## 2 SUPPLEMENT A L'HISTOIRE

renferme, non seulement les connoissances, qu'aucun homme de Guerre ne devroit ignorer; mais encore une infinité d'autres qui y ont le moins de rapport.

Ils prétendent qu'un homme, qui a passé toute sa vie dans le tumulte des Armes, ne sauroit avoir acquis dans neuf ou dix ans de Paix, les connoissances que tant d'autres n'ont pû acquerir dans l'espace de quarante d'une étude continuelle. Ces raisons, qu'on a grand soin de soutenir & d'appuyer d'un grand nombre d'autres de même force ont si fort prévenu contre moi, qu'on est comme persuadé que je ne saurois me tirer du mauvais pas où je me suis imprudemment engagé, sans que ma réputation en souffre; & par-là l'on veut faire voir qu'un homme de Guerre ne sauroit être qu'un homme très ignorant, ou très superficiel, comme si l'étude étoit incompatible avec les Armes. Si l'on m'accorde un peu de science Militaire, on me refuse tout le reste, qui ne dépend pas de cette science, sans scavoir que celle-ci nous conduit nécessairement à l'étude d'un grand nombre d'autres.

On croit que je ne dirai rien au-delà de ce que nos Auteurs Dogmatiques nous apprennent; en effet, tout ce que ces Messieurs nous apprennent, est assurément quelque chose de fort sublime, & de fort important. Il se feroit une raisonnable Bibliothèque de ces Auteurs, & qui en a lû un, peut se vanter de les avoir tous lûs, les uns sont les échos des autres, & des échos si secs, si stériles, si superficiels, & d'une si triste exactitude dans ce qu'ils répètent, qu'il faut s'armer de toute la vertu de patience pour les entendre. Ces Ecrivains ennuyent & rebutent leurs Lecteurs, même sans être longs. Les plus grandes parties de la Guerre, qui demanderoient chacune un Volume, sont réduites à un seul Chapitre. Il n'y en a pas un seul qui ait traité de la Tactique avec méthode, qui l'ait même effleurée. Comment écrire d'une science dont on ignore le fonds? Il n'est pas jusqu'à Machiavel, qui ne se soit mêlé d'écrire un Traité de l'Art de la Guerre. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il ne vaut rien, quoiqu'il l'ait presque copié d'après Vegece, comme si la langue Latine nous étoit aussi inconnue que le Topinambou, & qu'il ne se trouvât personne qui pût découvrir cette espèce de filouterie, qui n'est ni permise, ni honnête. Il eût dû citer son Auteur sans le travestir en plusieurs endroits, & sans l'habiller à la moderne. *Le Maréchal de bataille de Loffelneau*, est copié d'après un Auteur Allemand, dont j'ay vû le Livre dans la Bibliothèque du Roy. Voilà deux Plagiaires bien avérés & bien fots.

Les évolutions generales sont traitées dans le dernier, mais il ne fait que glisser dessus, de sorte qu'il n'y a rien à profiter dans celui ci, non plus que dans les autres: je défie qu'on puisse me trouver un seul Auteur qui ait tiré la Guerre de ses véritables principes, rien cependant n'est plus à la portée des plus simples, si l'on vouloit se donner la peine



ne de les rechercher. Hors l'excellent Abregé de Vegece, & celui de Montecuculi, tout le reste est très-peu de chose.

Tous ces Livres qui paroissent journellement de l'exercice du Soldat, de la discipline Militaire, du service journalier de Cavalerie & d'Infanterie, sans qu'il en paroisse d'autres plus profonds, & plus methodiques, sont une marque sûre de notre peu de progrès dans la recherche de la verité à l'égard des grandes parties de la Guerre. C'est pourtant dans ces sources que les personnes chargées d'instruire ceux qui sont nés pour occuper les Postes les plus éminens de la Milice & pour commander aux autres, vont puiser tant de choses communes, & superficielles. Leur éducation devroit rouler, ce me semble, sur de plus grandes pensées, puis que la gloire comme le salut des Etats en dependent.

Tout ce qu'on leur apprend est la chose du monde qu'il leur importe le moins de scavoir, & que la plupart des vieux Officiers savent sans être plus habiles; car le grand & le profond de la Guerre est indépendant du petit; on peut prendre l'un & l'aïsser l'autre. C'est ce défaut de discernement dans les leçons qu'on donne sur la science Militaire, qui fait que l'on voit si peu de grands Capitaines. Si l'on m'en cite quelques-uns, qui sans avoir rien appris, ont rempli le monde de leur gloire; je dis moi, que c'est une espece de prodige, des hommes extraordinaires, qu'on voit à peine dans l'espace de plusieurs siècles. Je demande même si nous sommes bien assurés, que parmi les Conquérans & les grands Capitaines, dont l'Histoire parle, il ne s'en trouve pas quelques-uns, qui ne sont rien moins que des hommes miraculeux, & si l'on ne se trompe pas dans l'idée qu'on s'en forme. Entend-on dire parmi les gens éclairés, que les Capitaines tirent leur réputation du nombre de leurs Victoires? Non sans doute: on en juge seulement, par les moyens qu'ils ont employés pour venir à leur fin. Le plus ou le moins de mérite de ceux contre lesquels ils ont combattu, les élève ou les abaisse dans l'esprit des connoisseurs, qui n'ont garde de juger des hommes par le succès; car souvent les fautes les plus grossieres & les plus lourdes, peuvent tourner en bien par la bizarrerie du hazard, & par un effet contraire, quelquefois l'on est vaincu après les mesures les plus justes, & l'on n'est loué que de peu de personnes, à moins que la campagne suivante ne nous remette sur les traces de la victoire. On gagne souvent des batailles par la bêtise de l'ennemi, & par la lâcheté des Troupes, sans, que le Général victorieux passe pour un grand homme dans l'esprit des Experts. Quelquefois cet ennemi, qui se trouve très-brave, & très-experimenté dans un tems, n'est plus le même dans un autre. Une Bataille gagnée contre les Perses du tems de Cyrus, étoit un titre très-glorieux; les vaincre du tems de Xerxés, & de Darius, il n'y a rien là de fort éclatant, ni qui nous surprenne. Voilà ce qu'on doit considerer à l'égard des Peuples vaincus, les tems de corruption, & les

## 4 SUPPLEMENT A L'HISTOIRE

les tems vertueux; mais lorsque deux Armées sont égales en valeur, en discipline & en expérience, autant que par le mérite des Généraux, on juge alors tout autrement du gain ou de la perte d'une Bataille. On examine l'ordre & la disposition des deux Armées; la conduite des deux Chefs dans le commencement, comme dans le cours du combat, & dans les suites mêmes. Après cet examen, l'on peut décider, c'est la balance des Experts. On doit conclure de ce que je dis ici, que c'est la science qui forme les grands Capitaines & l'expérience qui les perfectionne. Cette science ne se voit pas dans nos abreviateurs militaires, j'ose espérer qu'on la trouvera dans mon Ouvrage.

### CHAPITRE II

*Erreur de s'imaginer que la Guerre s'apprend par routine. C'est une science plus speculative qu'experimentale.*

**L**A plupart de nos Officiers, qui ne savent que leur routine, s'imaginent fausement, & prétendent nous faire accroire, que la Guerre est une science purement experimentale, qu'elle ne peut s'apprendre que par l'usage, c'est donc un métier? Ils font tout consister dans cet usage, & ceux qui l'ont le plus pratiqué, sont estimés les plus habiles. Quelle étrange opinion! S'il étoit vrai que la guerre ne roulât que sur l'expérience; un Royaume, par exemple, comme la France, approcheroit de sa décadence, selon le plus ou le moins de tems qu'il se maintiendrait en paix, & dix ou douze années de repos, ou d'inaction, nous feroient plus ruineuses, que quinze ou vingt années d'une guerre continuelle. Que l'on considère que quinze, ou vingt ans de service sur la tête d'un vieux Officier qui ne connoît que son expérience, & sa routine, & qui se repose quinze autres dans la paix, oublie ce qu'il a appris dans la guerre. Car qui peut disconvenir que l'expérience ne se perde & ne s'oublie par le défaut d'exercice? Et dans le tems où nous sommes, nos Officiers s'exercent-ils pendant la paix? Mais je suppose que cet Officier n'a rien oublié. Le poids des années l'accable & l'appesantit. Il n'est plus à l'épreuve des travaux, il faut qu'il se retire, ou il ne sert que mollement, parce que l'esperance, & l'ambition nous abandonnent à mesure que nous approchons de notre fin.

Les Officiers Generaux affoiblis par leur âge, ou abatardis par une longue Paix, la Noblesse amolie devenue paresseuse sans aucun soin des Armes, se livre à toutes sortes de débauches, & les Soldats à leur imitation, n'observent pas certaine discipline, qui peut suppléer au défaut de la guerre. Je reviens encore à ce que j'ai dit plus haut. De  
trente

rente vieux Guerriers, il y en a au moins vingt qui se retirent, ou que l'on place, ou qu'on renvoye avec une pension. Ce qu'il en reste, en état de servir, persuadés que la portion de bon sens, qu'on a reçu de la nature, jointe à l'expérience, sans aucun Savoir, est suffisante pour remplir dignement, & avec succès les differens grades de la guerre, n'en apprennent pas davantage aux nouveaux venus. Ceux-ci, qui voyent que la guerre ne roule que sur certaines maximes, toutes à facettes; sur certaines pratiques, sur le maniment des armes, & des évolutions de peu d'importance, en sont tout surpris, & se moquent de leurs Maîtres, qui s'en font si fort acroire pour si peu de chose. A la premiere campagne, ou en six mois d'exercice ils se croient plus habiles, ou comparables à eux. De sorte que nous nous verrions livrés & abandonnés à la présomption, à l'insuffisance, & à la témérité de ces nouveaux venus, qui n'ont jamais dormi à l'air d'un Camp. Ils entreroient très-ignorans en campagne pour en sortir battus, & honteux, & n'apprendroient la guerre qu'aux dépens de leur réputation, & de l'Etat, qu'ils laisseroient en proie au victorieux expérimenté, qui s'est tenu en haleine dans les guerres qu'il aura soutenues contre d'autres ennemis. C'est ce que les Hollandois (sans aller chercher des exemples plus éloignés) éprouvèrent dans la guerre de Hollande. Il me semble que c'est acheter bien cher l'habileté lorsqu'on ne peut l'acquérir que par la perte de plusieurs Batailles, dont souvent une seule peut décider de la fortune d'un Royaume, & de l'honneur du Souverain.

Je ne sai si ceux qui soutiennent que la Guerre n'est pas une science spéculative, mais seulement de pratique, & dont l'usage est le grand maître, le croient bien sérieusement. Je ne vois rien de plus extravagant que cette opinion. On peut dire de ceux qui la combattent, qu'ils employent toutes leurs pieces de batterie à renverser une cheminée. Je l'ai dit & je le repete encore, l'expérience donne du jour, perfectionne l'homme de guerre, & le rend plus ferme & plus assuré dans l'exécution des entreprises importantes & périlleuses, & fait qu'on va plus loin par le raisonnement, c'est tout l'effet qu'elle produit; mais elle ne nous donne pas la science, comme dit Polybe, laquelle ne s'acquiert que par une étude profonde & très-pénible; parce que depuis les anciens, personne n'en a recherché les principes. Si cette expérience instruit, ce n'est que dans quelques parties de la guerre, encore est-ce avec lenteur, & jamais parfaitement. Je parle ici de celles qui regardent le Général d'Armée.

Tous ceux qui tiennent pour l'expérience, conviennent qu'il n'y a rien à faire, si elle n'est entée sur la prudence militaire; quelle est donc cette prudence; Est-elle autre chose que la science, qui nous fait voir les routes, qui sont capables de nous conduire où nous tendons; Or,

pour agir selon les regles de cette prudence, il faut connoître que les moyens que nous employons sont proportionnés à la fin. Où est-ce que cela nous mene?

Tel qui a donné une bataille dans un Païs de plaine, se trouve embarrassé dans un terrain inégal, il l'est encore plus dans un païs fourré, il en donnera cinquante toutes différentes les unes des autres par les différentes situations des lieux, qui ne se ressemblent jamais. Souvent les deux champs de bataille différent l'un de l'autre; ce qui n'est pas un petit embarras entre deux Généraux, & soit qu'on attaque, ou qu'on soit attaqué, il y a mille changemens, mille mouvemens à faire, très-dangereux, & très-déliçats, soit dans le commencement, ou dans les suites d'un combat, sans compter le fort ou le foible d'une arme sur l'autre, qui peut être mis en considération; c'est-à-dire, le plus, ou le moins de Cavalerie, ou d'Infanterie, le bon ou le mauvais de l'une, & de l'autre. Comment tirer de l'expérience ce que l'on n'a jamais vû, ni pratiqué, & les autres choses qui n'en dépendent pas?

A toute heure, à tout moment on se voit prêt à marcher, & prêt à combattre d'une nouvelle maniere à mesure qu'on avance, ou qu'on retrograde. Un fossé, une haye, un ravin, un ruisseau, un marais, un village, une maison. un mouvement de l'Ennemi, vrai, ou simulé, une faute, la moindre inadvertance, enfin un rien change tout. Il y a plus encore, il faut connoître la maniere de combattre de l'Ennemi, autant que l'esprit & l'humeur du Général que l'on a en tête; parce que les méthodes sont différentes comme les esprits, & souvent les défauts dans les mœurs, & certaines foiblesses dans un Chef, peuvent servir à son antagonisme. Il faut donc qu'un habile Général mette toutes ces choses à profit, comme faisoit Annibal, & se regle là-dessus: encore une fois, faut-il attendre que l'expérience vienne à notre secours? Si elle y vient ce ne sera qu'après l'évenement bon, ou mauvais.

Je vais plus loin, car il faut couler à fond cette matiere, puisque je m'y suis embarqué. Il arrive souvent que les fautes les plus grossieres d'un Chef mal-habile vous embarrassent plus qu'une conduite réguliere. Un Général seulement expérimenté, rempli de cette foule de regles & de maximes, qui se combattent toutes, s' imagine qu'en faisant un tel mouvement, l'Ennemi ne sauroit s'empêcher d'y répondre par un autre tiré de ces regles, & de ces maximes. Il se fie là-dessus; cependant l'Ennemi ne le fait pas, & le voilà déconcerté, & l'autre quoique plus ignorant à tous égards, se trouve victorieux avec tous les talens naturels pour se faire battre. Il est vrai que pendant qu'on l'élève, qu'on le couronne, & qu'il passe pour un grand Capitaine dans l'esprit de la multitude qui croit prudence ce qui n'est qu'un effet du hazard, les Experts s'en moquent à l'Armée: au lieu qu'ils louent le vaincu des

des moyens qu'il a pris pour vaincre, quoique le succès n'ait pas répondu à ses esperances, & le blâment en même tems de ne s'être pas conservé des ressources au cas que son Ennemi agit tout au contraire de ce qu'il auroit dû faire. Le grand Turenne a avoué plusieurs fois, qu'un sot l'embarassoit quelquefois plus qu'un habile homme. C'est ce que dit Stanley, après avoir gagné une bataille contre Richard Roi d'Angleterre. Il avoua, après la victoire, que les irrégularités de l'Ennemi l'avoient souvent déconcerté. C'est à la science, & non à l'expérience, que les grands hommes doivent ces ressources. On les trouve rarement dans celle-ci.

Il y a encore une chose qui n'est pratiquée que des Guerriers du premier rang, c'est ce changement d'ordre, & de disposition; ces évolutions générales, promptes, subites, & rapides, qui se font en présence de l'Ennemi, & au moment que les Armées s'ébranlent, & sont prêtes à s'aborder, ou dans les suites du combat; car le secret dans les batailles, & l'art de les gagner ne consiste pas seulement à chercher d'en venir aux mains, à prendre ses avantages, & à cacher finement son jeu; mais plus encore à n'opposer jamais à l'Ennemi une disposition, & une distribution semblable à la sienne. Cette méthode est celle des plus fameux Capitaines anciens, & modernes, Epaminondas, Scipion, Annibal, Henri IV. & M. de Turenne, excellèrent particulièrement dans cette sorte de ruse; mais pour la pratiquer sûrement, il faut quelque chose de plus que l'expérience.

J'avoue que cette expérience, soutenue d'une grande valeur est très-utile, j'en ai vu des exemples; mais l'une & l'autre, ne servent de rien contre un Général, qui, ayant toutes les deux ajoute la capacité qui manque à son ennemi.

Concluons de tout ceci, que les défenseurs de l'expérience font beaucoup soupçonner leur capacité, en soutenant une opinion qui semble si peu sensée; car pour défendre l'expérience contre la science, il faut mettre les deux en opposition. N'est-il pas bien surprenant de tenir pour l'une, & de disputer sur l'autre qu'on ignore absolument? Si le Roiaume n'étoit soutenu que par de pareils Atlas, la moindre secousse nous jetteroit dans de terribles embarras. Il ne resteroit ni Généraux, ni Officiers, ni Soldats, qui pussent à la première Campagne s'entretenir dans leurs tentes des guerres passées. Ils seront ou retirés, ou morts, ou parmi les Invalides. Tout sera nouveau dans les Armées, Généraux, Officiers, & Soldats. Ils se verront tout d'un coup dans un Camp aussi étourdis, que s'ils étoient tombés dans les Terres Australes par quelque enchantement. Ils se battront bien, dira-t-on, eh qui en doute! mais cela suffit-il? Il faut de la conduite à la guerre, & cette conduite naît de la science, perfectionnée par l'expérience; mais s'ils méprisent l'une, & qu'ils manquent de l'autre, ils n'auront que

## 8 SUPPLEMENT A L'HISTOIRE

leur courage à faire paroître à l'ennemi. C'est ici le *Virtus indotta* de Vegece, avec lequel on se fait bien battre. Cela me fait souvenir d'un proverbe Arabe, qui dit, que l'ignorance est une rosse qui fait broncher à chaque pas celui qui la monte, & rend ridicule celui qui la mène. Mais qui nous répondra, aussi-bien qu'aux Officiers, que le Soldat se battra bien, s'il n'est bien discipliné, & bien exercé? Notre exercice est-il bien capable de leur donner une bonne idée de la guerre? Pour moi, je m'imagine qu'il y auroit quelque chose de plus à ajoûter, c'est ce que j'ai fait voir dans un Ouvrage manuscrit, qui est entre les mains du Secrétaire d'Etat de la guerre.

Je me suis un peu étendu sur cette matiere, parce qu'il y a nombre de gens qui courent sur moi, comme sur un homme qui fait Secte. J'ai crû devoi<sup>r</sup> leur faire cette charge, pour ne les avoir pas davantage à mes trousses. Ce qui a donné sujet d'attaquer mon sentiment, c'est qu'il paroît un Ouvrage manuscrit de ma façon assez imparfait, qui s'est répandu dans le public, où je combats l'erreur de l'expérience, dont une infinité de gens font bouclier, bien moins par raison, que dans le dessein de justifier leur ignorance, ou leur paresse. Si ceux qui trouvent mon opinion si étrange, me donnoient de bonnes raisons, je n'aurois pas le mot à dire; mais ils n'en alleguent aucune, & par-là je juge où cette opinion les blesse. Il ne dépendra pas de moi, que je ne fasse voir, autrement que par des raisons, la vérité de ce que j'avance. Mais avant que de décider absolument sur cette question, il faut que mon Ouvrage paroisse au grand jour. Chacun pourra juger alors, si je m'en suis bien ou mal tiré, & si la guerre est une science ou un métier, c'est le grand moyen de la décision.



### C H A P I T R E III.

*Pourquoi dans le dessein de travailler sur la guerre,  
on a préféré Polybe à César.*

J'E n'ai pas crû rendre un petit service à ma Patrie, comme disoit Caton de ses Oeuvres Militaires, en m'engageant à une entreprise si difficile, & jusqu'ici si ruineuse pour moi. Elle est grande, je l'avoue, peut-être l'eût-elle été moins, si je me fusse attaché aux Commentaires de César, plutôt qu'à Polybe. J'ai pourtant préféré celui-ci à l'autre, comme l'Auteur le plus propre pour le dessein que j'avois; car on apprend beaucoup mieux en cherchant dans une Histoire générale des exemples propres à instruire, & en examinant la maniere dont on s'est conduit dans les occasions. Or Polybe est de tous les Historiens,  
le

Le plus capable de nous donner de savantes leçons sur la guerre. La plupart de ceux qui lisent les Commentaires de César, & qui font parade de cette lecture, l'écoutent, comme un Historien, & rarement comme un Maître. C'est une Relation de ses Campagnes écrite avec cette noble simplicité, qui fait toute l'éloquence Militaire, qui nous attache bien plus que toute la pompe de Tite-Live. Il ne plaît que parce que les graces dépouillées de tous ces vains ornemens de l'éloquence, qui les défigurent, bien loin de les embellir, le suivent par tout, comme un habit de campagne. Il ne plaît que parce qu'il parle de ce qu'il entend; mais il n'instruit que les habiles.

Polybe écrit-il avec moins d'intelligence, de force & de clarté? On peut dire de cet Auteur avec plus de vérité que d'aucun autre, ce qu'on disoit d'Homère, qu'il étoit le Conseiller des Gens de guerre. Peut-on rien voir de plus beau, de plus instructif, & de mieux détaillé, que le récit qu'il fait des marches, & des mouvemens généraux des Armées. Il nous transporte sur les lieux du combat, sur le champ de bataille, nous fait remarquer l'ordre, la disposition, & la distribution des Troupes, les différentes méthodes des Généraux; leurs différentes manœuvres dans l'action; & cela avec tant d'art, que nous les comprenons, & les admirons sans être Guerriers.

Il nous fait voir de près ce que la plupart de nos Historiens ne nous représentent que dans un très-grand éloignement, dans l'obscurité, & dans la confusion. Tranchons court, dans ceux-ci nous ne voyons que de la fumée, & nous attendons avec beaucoup d'ennui des nouvelles de la victoire, ou de la défaite, sans rien comprendre dans les circonstances du combat, ni dans les causes de la gloire, ou de la honte du vaincu.

Ce Polybe, que nous osons bien comparer à César dans ses Commentaires, & qui le surpasse même en ce qui peut servir à notre instruction, a été fort long-tems inconnu. C'est une chose surprenante que quatre grands hommes comme le Prince Henri de Rohan, M. de Turenne, le Prince de Condé, & Montecuculi, n'ayent su ce que c'étoit qu'un historien si admiré chez les anciens, si révérend des Gens de guerre. Il s'est même trouvé des Pédans, parmi les modernes, à qui il n'a pas eu l'honneur de plaire. Ils se plaignent de son style, il pèse à leurs oreilles délicates, cela est fâcheux pour ceux qui n'ont que leurs oreilles à contenter; mais les autres qui cherchent ce qui instruit & ce qui plaît à l'esprit, y trouvent tout ce qu'ils peuvent désirer dans un Historien.

On ne l'attaque pas moins sur l'ordre de son Ouvrage, ils le trouvent trop chargé de digressions, de réflexions, & de remarques. C'est cependant ce qui charme, ce qui attache le plus, c'est ce qu'il y a de plus agréable dans son histoire. L'Histoire consistera-t-elle dans une

Vas. Hist.  
de Louis  
XIII.

simple narration? Non sans doute, j'ai lû dans un Historien, qui a pris le nôtre pour modèle dans la sienne, sans l'imiter dans sa modération, ni dans l'exacte vérité des portraits qu'il fabrique, que *l'Histoire est une pièce d'éloquence, où la vérité des événemens, doit être rapportée d'une manière propre à instruire, & à divertir le Lecteur.* Il faut de la variété, de l'art, du sel, & de l'ornement; c'est pourquoi les anciens y ont inséré des Harangues, des Traitez de Paix, des digressions sur l'origine des Peuples, sur leurs mœurs, & sur leur gouvernement civil & militaire. C'est ce que Polybe a fait; qu'y a-t-il à reprendre? n'est-il pas bien ridicule qu'on le blame par ce qui fait le principal ornement de son Histoire? Ces gens-là en connoissent-ils bien les regles? Mais d'où vient qu'ils le traitent de Philosophe! Selon eux, ce n'est pas un Historien. Je ne sai en quoi ils font consister cette philosophie, si ce n'est à l'égard de la Religion, dont il ne paroît pas qu'il ait été fort chargé: mais étoit-elle si fort raisonnable, cette Religion, & ses Dieux si fort vertueux, qu'on puisse trouver mauvais qu'il s'en mocquât, comme d'une chose toute humaine? Le grand esprit que les Sauvages de l'Amérique adorent, n'est-il pas mille fois plus raisonnable que le Jupiter des anciens, & cette populace de Dieux & de Déeses subalternes, aussi vaut-riens & aussi scélérats que leur Chef? Il pouvoit bien s'en moquer sans être athée. Vraiment, voilà un beau sujet de critique que cette philosophie. Je ne crains point de trop hasarder en faveur de mon Auteur, si je le mets en parallèle à l'égard de la vérité, & des autres qualités d'un Historien, aux Thucydides, aux Xénophons, & aux Césars. C'est un Guerrier très-profond, & très-experimenté? Politique très-éclairé, & mille fois plus utile que César, qui se contente de rapporter les faits, & laisse à ses Lecteurs les raisonnemens, les remarques, & les instructions qu'ils pourront tirer de l'exemple. Ce qui n'appartient qu'aux génies, & aux Capitaines de la plus haute volée, & d'une expérience consommée, & ceux là sont en petit nombre.

Polybe va plus loin que César; celui-ci semble n'avoir écrit que pour un certain ordre d'hommes, pour ces génies pénétrants & méditatifs, qui pensent plus qu'ils ne lisent, qui trouvent par tout des fleurs, qui échappent aux yeux des autres. Notre Auteur s'accomode aux esprits les plus simples, aux vûes les plus courtes, qui trouvent en un instant ce qui coûte si cher à ceux qui prennent César pour leur maître. Celui-ci s'en tient à la simple narration des faits. Polybe les accompagne presque par tout de réflexions, démasque la scélératesse, la fourberie, la mauvaise foi. Le vice y paroît dans toute sa turpitude, comme la vertu dans tout ce qu'elle a d'aimable, & de digne d'être imité. Il instruit par ses observations sur les faits, ceux qui ne sont pas capables d'en faire. Ces observations sont à lui, celles que nous tirons de la lecture



ture de César sont à nous. Si Polybe ne les pousse pas jusqu'au principe, il faut s'en prendre aux loix de l'histoire, qui ne le permettent pas.

# CHAPITRE IV.

## *Idee & utilité du Commentaire militaire sur Polybe.*

C E qui n'étoit pas permis à Polybe, nous nous le permettons à nous-mêmes, qui commentons cet Auteur. On verra dans mon Ouvrage toutes les parties de la guerre traitées sur un plan tout nouveau. Nous tâchons d'en ôter toute la sécheresse, & d'en rendre l'étude agréable & intéressante. Combats, batailles de mer & de terre, avec les plans de chacune, conformes tant à la milice des différens Peuples, qu'à la description que l'Auteur en fait. Les mouvemens, les évolutions générales, qui étoient d'usage en ce tems-là, & qui peuvent servir en celui-ci, y seront marquées pour un plus grands éclaircissement. La Tactique, ou l'art de mettre les Armées en bataille, y paroîtra dans toute son étendue, & ne servira pas peu pour l'intelligence des Auteurs anciens.

Les différentes sortes de retraites, les surprises de Places & d'Armées, & la défense des camps retranchés, les marches, la guerre des montagnes, les campemens, les passages de rivières, &c. enfin un cours complet de science militaire, qu'aucun Auteur avant moi, depuis les anciens, n'a entrepris, ni osé entreprendre. J'ai été plus hardi sans être téméraire, parce que j'ai joint à une étude profonde & méditée, l'expérience de deux guerres très-longues, très-opiniâtres, & fécondes en événemens extraordinaires, pendant le cours desquelles je me suis trouvé à six batailles rangées, à un grand nombre de sièges & de combats, où je puis dire avoir vû tout ce qui embrasse les différentes parties de la guerre, & où j'ai reçu nombre de blessures, qui sont les fruits ordinaires des longs services. Je traite chacune des ces parties selon que l'Auteur me fournit l'occasion d'en parler, sans m'asservir à une triste exactitude, qui lasse & rebute bien loin de plaire, & je le fais sans troubler l'ordre, ni produire la moindre confusion. Je connois assez mes Lecteurs, pour oser me flater que cette méthode ne leur déplaira pas. D'ailleurs nous sommes convaincus, que chaque partie de la guerre est indépendante de l'autre. Qu'importe, après tout, que j'aille par contre-marches, par bonds & par sauts, si ces bonds & ces sauts nous mènent régulièrement & directement au but? Outre qu'on ne sauroit éviter, ni s'empêcher de suivre notre Auteur dans les matieres qu'il traite.

Je

Je suis donc mon Auteur, & je donne d'abord des observations sur chaque fait qu'il rapporte, je l'éclaircis par des notes curieuses, & rectificantes dans les endroits difficiles, & ces notes embrassent différentes matières. Il y aura quelques Dissertations à la fin de chaque volume sur différens sujets, & différentes questions militaires. & sur certains usages, & de faux préjugés établis, qui sont bien moins fondés sur la raison & sur le bon sens, que sur la prescription qui les a consacré.

Je remplace, autant qu'il dépend de mes connoissances, ce que je crois être perdu de la Milice des Romains; parce que je suis convaincu, par l'étude que j'en ai faite, & par la nécessité où je me suis trouvé d'y recourir, que cette sorte d'intelligence nous conduit à ce qu'il y a de plus grand, de plus sublime, & de plus profond dans la science militaire; & par-là je la juge très-nécessaire aux Gens de guerre. Qui peut en douter? Puisque nous reconnoissons, avec tout ce qu'il y a d'hommes au monde, que la cause de leurs conquêtes, & de la grandeur de leur empire, est bien moins l'ouvrage de la fortune, que de l'excellence de leurs loix militaires, qui semblent bien plutôt venir d'une inspiration divine, comme dit Vegece, parlant de la légion, que de l'invention de l'esprit humain. *Non tantum humano consilio, sed etiam divinitatis.*

*Veg. de re  
milit. l. 2.  
cap. 2.*

C'est uniquement à leur discipline militaire, qu'ils doivent leur élévation & leur gloire, & c'est à la corruption de cette même discipline qu'il faut attribuer leur décadence, comme celle des autres grands Empires. Car c'est par elle que les Etats se relevent ou tombent dans le mépris, parce que le courage & la science naissent d'elle.

On jugera par ce que je viens de dire, si je dois laisser échapper l'occasion dans le cours de mon Ouvrage de me répandre sur ceux qui font paroître tant de mépris de la discipline militaire des anciens Grecs & Romains, par rapport au tems présent. Ils verront, à leur honte, que ce mépris ne vient pas de ce qu'ils l'ont bien étudiée; mais de ce qu'ils ne la connoissent pas. De-là on ne doit rien conclure de leur mépris. Qu'on ne me dise pas que je suis prévenu pour l'antiquité au-delà des termes raisonnables. On verra en différens endroits de mon Ouvrage, & tout-à l'heure, que je ne l'admire pas en tout, mais seulement dans les choses, où il me paroît qu'il y auroit de l'aveuglement de la rejeter, & d'en regarder les loix militaires comme impraticables, ou peu dignes de notre admiration.

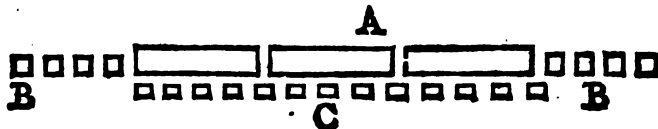
## CHAPITRE V.

*Digression sur la Tactique des Grecs & des Romains. Phalange Macédonienne.*

**L**A milice des Romains n'étoit pas exempte de défauts, à l'égard de la manière dont ils se rangeoient en bataille. L'ordre des Grecs étoit sans doute plus simple & plus parfait; mais défectueux si l'on examine la nature des armes de leur Infanterie. C'est le sentiment de Polybe. La discipline militaire des premiers, & l'avantage de leurs armes corrigeoient le défaut de leur ordre; ce qu'il y a d'admirable, & d'excellent dans celui des seconds, comme dans leur milice, s'affoiblissoit, & se perdoit par l'imperfection des armes de leur Infanterie. C'est cette simplicité de l'Ordonnance Grecque que je considère indépendamment des armes; car elle étoit propre à toute sorte d'évolutions. Celle des Romains étoit plus composée, c'est la nôtre d'aujourd'hui, que nous tenons d'eux. Elle exige plus d'habileté dans les Généraux, & plus d'exercice & de discipline dans nos Troupes qu'il n'y en a.

Il y a si peu de gens qui connoissent bien distinctement l'ordre, & la disposition des Armées Grecques & Romaines dans les actions générales & en plaine campagne, que je suis persuadé que le Lecteur fera bien aisé que j'en dise un mot en passant, parce qu'on ne connoît jamais bien les choses que par leur opposition.

L'ordre de bataille des Grecs, ou la Phalange Macédonienne, étoit <sup>Explication de l'ordre de bataille des Grecs.</sup> plus simple & moins composé que celui des Romains, & par là plus parfait & partageant moins l'attention des Chefs. Cette phalange étoit formée de l'Infanterie pesamment armée. Elle se rangeoit sur une seule ligne A, à seize de profondeur, ne laissant entre les files & les rangs, que l'espace pour agir, & se servir de leurs armes. Cette masse étoit toute hérissée de piques, sans mélange d'aucune autre arme. Ces piques étoient de deux pieds plus longues que celles dont nous nous servions il n'y a pas long tems, & que nous avons abandonnées, sans qu'on puisse en bien pénétrer la raison; <sup>Polybe 17.</sup>



car quoiqu'il y en eût un peu trop d'un tiers, & qu'elles fussent défectueuses.

tueuses dans leur longueur comme dans leur fer, ce n'étoit pas une raison de les rejeter comme une arme inutile : il s'en faut de beaucoup que la bayonnette, quoiqu'excellente & nécessaire, ne supplée à la pique, comme il nous seroit fort aisé de le démontrer.

Cette Infanterie pesamment armée combattoit sans intervalles, & sans divisions entre les Compagnies, ou entre les corps, qui composoient la phalange, dont chacun étoit de sept cens, ou de neuf cens hommes, selon Polybe. Toute cette masse de piquiers, comme un rempart mobile, se mouvoit tout d'une piece, tout d'un tems, & d'un même mouvement; les files & les rangs se soutenant les uns les autres, marchant également sur une ligne droite, & parallèle, sans floter, & sans se défunir dans leurs mouvemens, qui ne pouvoient être que fort lents, & fort graves.

Pour attaquer un corps si bien disposé, il falloit affronter cinq fers de pique; car les piques du second, du troisième, du quatrième, & du cinquième rang, passioient au-delà du premier. La Cavalerie B, étoit postée sur les aîles rangée par Escadrons de 60. maîtres chacun, sur trois de hauteur. L'Infanterie légère C, formoit une ligne par petites pelotes sur tout le front de l'Infanterie, & se retiroit entre les aîles lorsque les deux Armées étoient prêtes à s'affronter.

Cette ordonnance devoit être très-redoutable, très-difficile à entamer & à rompre, pourvu qu'elle se conservât unie & serrée, sans laisser le moindre jour entre les files, & même entre les rangs; car sans cela tout étoit perdu & sans remède.

Cet ordre de bataille, quelque respectable qu'il parût, ne laissoit pas que d'être sujet à de grands inconveniens, qui venoient tous du défaut de l'uniformité des armes, ce qui faisoit qu'il n'étoit propre que dans les plaines rases & unies; car si le terrain, ou le champ de bataille, se trouvoit coupé par des haies, fossés, ravines, ou quelque hauteur tant soit peu considérable, cela étoit capable de rompre l'ordre. On peut voir par-là que ce corps ne pouvoit conserver longtemps sa propriété naturelle, sa solidité, & sa consistance, s'il ne combattoit dans un terrain comme fait exprès: il ne pouvoit s'engager dans un autre, qui ne lui fût pas avantageux, ni combattre avec de longues piques parmi les bois & les haïers, & dans les endroits raboteux, comme cela arriva dans la bataille de Flaminius contre Philippe,

Polybe Roi de Macédoine, & dans celle de Paul-Emile contre Persée; deux  
 Plut. Princes, qui soumirent les Grecs aux Romains, par le défaut des  
 Paul. armes des premiers, & par l'adresse & l'avantage de celles des seconds.  
 Emile. Défaut qu'on peut reprocher aux Grecs comme aux Gaulois, & à toutes les nations vaincues, dont les défaites auroient dû ouvrir les yeux, & leur faire connoître le foible de leurs armes. On peut appliquer aux Turcs d'aujourd'hui, à l'égard de leurs armes, la faute des Grecs, & des Gaulois.

Les

Les Romains armés de différentes sortes d'armes, & distingués par cohortes, ou par bataillons, étoient plus prompts, & plus disposés à toutes sortes de manœuvres; & par conséquent ils devoient avoir plus d'action, & plus de célérité dans leurs évolutions, & dans leurs mouvemens.

Les Généraux Romains se gardèrent bien d'attaquer la phalange dans son avantage; ils n'y eussent fait que reboucher. Ils cherchèrent toujours les pais difficiles & raboteux. Ils sçurent l'attirer dans ces sortes de pais par des mouvemens bien concertés, & par des retraites, ou des fuites simulées.

Si les Grecs se fussent appercû du défaut de leurs armes, qu'ils les eussent diversifiées, leur phalange l'eût emporté sur l'ordre des Romains; au lieu que les premiers n'ayant que des piques de 19. pieds de longueur; c'est à-dire, de 5. pieds plus longues qu'elles ne devoient être, le moindre jour qu'ils laissoient entre les files, la moindre petite distance étoit capable de tout perdre, si l'ennemi en sçavoit profiter: il lui étoit aisé de se couler entre les vuides, avec d'autant plus d'avantage, & moins de péril, que les Soldats Grecs ne pouvoient se servir de leurs longues piques pour peu qu'on en gagnât le fort.

Le plus grand défaut qu'on remarque dans un corps armé de la sorte, quoique Polybe n'en parle pas; c'est que les piquiers du troisième, du quatrième, & du cinquième rang, ne voyant rien de ce qui se passoit au premier, ne pouvoient guères se servir de cette arme: pour peu que le Soldat Romain, qui étoit armé de toutes pieces, gagnât le fort des piques du premier, & du second rang, il écartoit aisément celles des autres, avec l'épée & le bouclier, & se coulant dessous, rien n'étoit plus aisé que d'aborder les piquiers, les coïter, & les égorger, sans qu'ils pussent se défendre, à moins qu'ils n'abandonnassent leurs piques pour se servir de leurs épées. Je laisse à penser si les ennemis ne trouvoient pas un bon coup à faire, & s'il ne leur étoit pas bien aisé d'ouvrir, & de dissoudre la phalange, & de la mettre en confusion. Il y a mille exemples anciens & modernes de ce que je dis ici.

Les Grecs, comme les Romains, avoient leurs armées à la légère, qui ne combattoient qu'avec des armes de jet, tantôt à la tête de la phalange, & quelquefois partagés par pelotons entre les espaces des escadrons lorsque les armées étoient prêtes à s'aborder, & à en venir aux mains, on pouvoit un certain nombre de files de la phalange en avant ou en arriere, pour leur laisser un écoulement à travers les vuides qu'elles laissoient, & qu'elles fermoient un moment après, ou ils laissoient de petits intervalles entre les phalanges; je dis entre les phalanges; puisque pour faire une armée complète en Infanterie, il falloit quatre phalanges, qui étoient de quatre mille hommes chacune, que je crois qu'on augmentoit, ou qu'on diminuoit selon les occurren-

*Arien.  
des guer.  
d'Alex.  
l. 1.*

ces, comme les Romains leurs légions, & comme nous le pratiquons aujourd'hui à l'égard de nos Régimens.

Plut. Li-  
curg.

La Cavalerie Grecque étoit meilleure que la Romaine. On la posoit sur les aîles, rangée par escadrons, qu'on appelloit *oulames*, & qui combattoient sur trois de hauteur. Les Romains escadronèrent comme les Grecs. Ils prirent de ceux-ci l'armement de leur Cavalerie, comme leur manière de combattre par escadrons. C'étoit la coutume de ces sages républicains d'emprunter des autres peuples, ce qu'ils trouvoient digne d'être imité, persuadés qu'un abus est toujours abus, quoiqu'il soit de longue durée. De toutes les loix celles de la guerre peuvent souffrir toute sorte de mutations. On peut, & l'on doit même les changer, les étendre, les supprimer, & les remettre, sans que cela puisse tirer à conséquence. Il est même de la sagesse du Prince de suivre une si saine maxime, c'est l'unique moyen de porter la discipline militaire à son point de perfection: ce fut en suivant constamment cette politique, que les Romains parvinrent à leur but, & cela fut poussé si loin, qu'il ne fallut plus d'autre force pour la faire observer, que le seul motif de l'honneur, & la crainte du blâme. Il nous reste maintenant à parler de l'ordonnance Romaine.



## CHAPITRE VI.

### *De l'ordre de bataille des Romains.*

Just. Lip-  
de milit.  
Rom. l. 4.

ON ne voit rien de plus absurde, de moins sensé, & de plus contraire à la vérité que le Plan gravé que Juste Lipse nous a donné de l'Ordonnance Romaine. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que personne ne se soit encore avisé de faire remarquer cette faute de Lipse; car si on l'eût relevé dans celle-ci, l'Editeur du Tite-Live, à l'usage de Monseigneur de Dauphin, n'eût eu garde de fourrer ce Plan dans son Livre, comme bien d'autres qui en ont fait parade. On peut dire que ce Plan est une vraie pédanterie de Collège. En vérité, n'est-ce pas se moquer de ses Lecteurs que de donner de telles imaginations pour des réalités. On est tout étonné, lorsqu'on lit les historiens qui ont écrit des guerres des Romains, de voir tout le contraire dans la description des batailles qu'ils rapportent, & même dans Tite-Live, tout embarrassé, & tout ténébreux qu'il est dans les choses de la guerre, où il ne vit jamais goutte. Mais ce n'est pas sur ces sortes de choses, que l'ignorance militaire de Lipse brille le plus. Il faut le voir dans ses Commentaires sur Polybe: il bronche à chaque pas qu'il fait. Un homme de guerre, qui le voudroit passer à la montre, n'auroit pas  
peu

peu à faire il n'est pourtant pas le seul à qui on a reproché les mêmes fautes. Après cela faut-il s'étonner si tant d'autres Commentateurs, qui l'ont suivi religieusement, & qui se sont mêlés de traiter cette sorte de littérature, ont débité si hardiment leurs spéculations & leurs conjectures, & raisonné, sans aucun discernement, sur une matière qui demande une longue expérience de la guerre, & une étude profonde; tant il est difficile de trouver des savans assez réservés & assez en garde pour s'empêcher de décider. On ne doit décider que lorsqu'on est bien assuré de son terrain, & qu'on l'a bien & exactement reconnu, sans cette précaution on court risque d'en être chassé.

Lipse nous donne l'ordre de bataille des Romains du tems de Polybe; il s'est trompé, & son ordre est faux à tous égards. Machiavel, qui a suivi Tite-Live dans l'explication de l'ordonnance Romaine, n'a pas compris son Auteur; car il prétend, comme une foule d'autres, que les Romains ne combattoient pas par cohortes ou par compagnies rangées en quinconce, mais par files, qui entroient les unes dans les autres comme dans un étui; c'est-à-dire, que les hastaires étant repoussés, entroient dans les files des Princes, & celles-ci dans celles des Triaires, lorsque les uns & les autres avoient du pire. Il est vrai que ce passage de Tite-Live est un peu embarrassé, ce qui n'est que trop ordinaire aux historiens qui n'ont aucune expérience des armes. On voit bien que Machiavel étoit un grand politique, & un fort mauvais Auteur en matière de guerre. Il s'est mêlé d'écrire de cette science assez mal pour se faire moquer des intelligens, & de traduire presque tout Vegece, sans dire un seul mot de son Auteur, comme je pense l'avoir déjà dit. Parlons maintenant de l'ordonnance Romaine du tems de César, ou un peu avant le dernier soupir de la République.

Une armée Romaine étoit composée de légions. La légion étoit un corps de cinq mille hommes pesamment armés qu'on divisoit en dix cohortes, ou bataillons de 500. hommes chacun, quelquefois de plus, selon les occurences. Je ne parle pas ici d'un certain nombre de Cavalerie qui en faisoit partie. Chaque légion formoit trois ordres, c'est-à-dire, qu'une armée Romaine combattoit sur trois lignes parallèles. Les Soldats étoient armés de différentes sortes d'armes. Les plus fortes étoient une manière de pertuisane (a) à peu près semblable aux espion-<sup>(a) Pilum</sup> pontons de nos Officiers. On en armoit la troisième ligne, que l'on faisoit souvent passer où l'on jugeoit à propos, comme cela se voit dans Polybe même, & sur tout contre un effort de Cavalerie.

La distance d'une cohorte à l'autre étoit égale à son front. Les cohortes de la seconde ligne (b) étoient placées vis-à-vis les espaces de la première, (c) & celles de la troisième, (d) vis-à-vis ceux de la seconde.

La Cavalerie étoit rangée par escadrons. Les intervalles des uns aux autres égaux à leur front, comme nous le pratiquons aujourd'hui, si ce n'est qu'ils ne combattoient pas sur deux lignes de Cavalerie, parce qu'ils avoient fort peu de cette sorte d'arme, dont ils ne faisoient pas grand cas; tout ce qu'ils avoient de fort & de redoutable consistoit dans leur Infanterie, dont ils connoissoient la force qui naissoit de l'excellence de leur discipline militaire. On ne sauroit révoquer en doute les escadrons; cependant il se trouve un grand nombre de Savans, qui doutent que les Romains combattissent par *turmes*, ou escadrons distingués les uns des autres par des espaces entre eux.

Dans une conversation que j'eus l'honneur d'avoir avec S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans, il ne me parut pas qu'il fût bien persuadé de cette manière de combattre à la Cavalerie. Il faut être alerte, & bien posséder les matières avec un Prince aussi plein d'esprit, aussi éclairé, & aussi savant qu'il l'est. Il est vrai que Tite-Live ne nous dit pas formellement que les Romains combattissent par *turmes*, séparés les uns des autres; mais il me semble que c'est assez nous le faire entendre que de distinguer les *turmes* dans les combats de Cavalerie, & l'entrelassement de l'Infanterie légère parmi les *turmes*; car cette Infanterie n'auroit pu combattre entre les files de Cavaliers. & s'écouler entre-elles, ce qui seroit absurde. Nos traducteurs se servent du terme équivalent d'escadrons, lorsqu'ils parlent des *turmes*. Il y a plusieurs passages dans César qui font voir clairement que les Romains combattoient par *turmes* quoiqu'il ne s'explique pas si précisément dans d'autres. Il n'avoit que faire de répéter ce qu'il avoit déjà dit en plusieurs endroits pour nous le faire entendre, puisque personne n'ignoroit de son tems cette manière de combattre. Dans la guerre contre Corbée les endroits y paroissent clairement, & par tout. J'y renvoie le Lecteur; car si je citois tous les passages nous ne finirions pas si-tôt, & je veux finir.

Ces. com.  
de bel. Gal.  
l. 8.

Appian.

Ces. com.  
de bel. civ.  
l. 3.

Le même César, à la bataille de Pharsale, entrelassa les escadrons de son armée légère, soutenus de quelques cohortes tirées des légions, ce qui fut cause du gain de la bataille; une chose bien extraordinaire, c'est que Pompée qui étoit plus fort de deux tiers à sa Cavalerie, rangea celle-ci comme en Phalange, ce qui ne prouve pas que les Romains ne combattissent pas par escadrons; mais cela prouve seulement la sottise de Pompée, qui se trouva mal de cette méthode; car il fut battu, & totalement défait, par l'ordre même dont il espéroit la victoire. Les escadrons sont répandus dans presque tous les historiens Latins, comme dans les Grecs. Que répliquera-t-on à ce passage de Polybe? Pour tirer plus de service de la Cavalerie, dit-il, on la range pour l'ordinaire sur huit de hauteur, & entre chaque *turme* il faut qu'il

Polyb.  
fragm.  
du liv. 12.

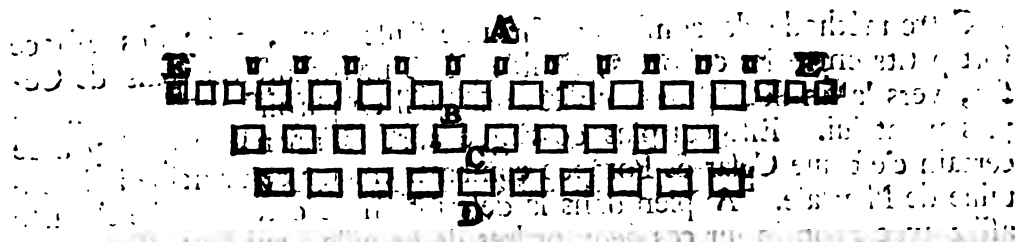
qu'il



qu'il y ait au front \* un intervalle pour faciliter les caracolles & les diverses manœuvres. Si Polybe n'est pas un Auteur grave, à qui nous adresserons-nous ?

Personne n'ignore que les Romains prirent tout des Grecs dans la manière d'armer & de faire combattre la Cavalerie. On pourroit même prouver que ceux-ci ont pris des Perses leurs *ouïlmes* ou leurs escadrons, qu'on attribue à Liurgne. Les escadrons Grecs étoient plus forts que ceux des Romains, ceux-ci les faisoient de 64. maîtres, sur trois, quatre, & même cinq de profondeur; car les Auteurs ne s'accordent pas tous sur ce point. Il ne faut pas en être étonné, puisque cela arrive parmi nous qui les faisons tantôt plus forts, & tantôt plus foibles.

Lorsque César parle d'un gros de Cavalerie, on savoit bien en ce tems-là qu'un gros de Cavalerie étoit un certain nombre de *turmes*, comme nous comprenons aujourd'hui qu'un corps, ou un gros de Cavalerie, est un certain nombre d'escadrons. Non seulement il est clair que les Grecs & les Romains combattoient par escadrons; mais encore les Carthaginois, les Gaulois, & les Peuples de l'Asie: je dis plus, quand même aucun Auteur ne parleroit d'escadrons il faudroit le croire, parce que le bon sens le veut ainsi, dans des hommes qui n'en furent jamais dépourvus. Voici un plan de l'ordre de bataille des Romains, très-différent de celui de Lipse, à qui il arrive assez souvent de donner pour réel ce qui n'existe que dans son imagination. Les Plans de César de l'édition de Londres, ne sont pas moins imaginaires, grand dommage certes pour un ouvrage de cette magnificence.



Si la première ligne étoit pressée, ou repoussée, elle s'écouloit entre les intervalles des cohortes de la seconde, ou la seconde s'avançoit dans ceux de la première, & recommençoit un nouveau combat, pendant que l'autre se rallioit, & se remettoit du désordre derrière la troisième. Si la seconde n'étoit pas mieux traitée que la première, la troisième prenoit sa place; c'étoit la dernière ressource, d'où vient le proverbe *rem ad triarios redisse*: quelquefois les trois lignes s'emboîtoient les

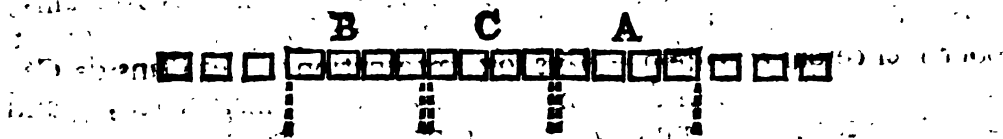
A. armée de la légère.  
B. première ligne.  
C. Seconde ligne.  
D. Troisième ligne.

\* Cela veut dire que, les espaces étoient sur tout le front de la ligne de Cavalerie alternativement à gauche & à droite, comme si on disoit plusieurs fronts d'espaces.

unes, dans les autres, & n'en formoient plus qu'une seule en maniere de phalange, ce qui arrivoit assez rarement.

On peut juger par ce que je viens de dire de l'ordonnance Romaine, que les Grecs appelloient en Spirale, \* c'est-à-dire par cohortes, qu'il falloit une expérience, & une valeur extraordinaire dans les Soldats, & une grande habileté dans les Généraux pour des manœuvres si délicates, & pour faire que les lignes succédassent les unes aux autres dans le combat, sans confusion & sans trouble; ce qui demandoit, comme j'ai déjà dit, une fermeté à toute épreuve.

Les Romains reconnurent peu à peu ce qu'il y avoit de simple & d'excellent dans la phalange Macedonienne, aux armes près. Ils ont quelquefois combattu sur une seule ligne du tems de César, partagée en trois corps. Il me semble que les Commentateurs n'ont pas fait assez d'attention sur ce changement. Le *triplici acie in fronte*, de Frontin, me feroit croire qu'on divisoit quelquefois l'infanterie en trois corps sur une seule ligne droite, comme on le voit ici. On appelloit le corps de la droite A, *cornu dextrum*, l'aile gauche B, *cornu sinistrum*, & le centre C, *media acies*.



Cette méthode de combattre sur une seule ligne, avec des espaces fort petits entre les cohortes, semble s'être introduite du tems de César, vers la fin de la guerre civile, quoiqu'il en paroisse quelques exemples avant lui. Elle fut plus de vogue après Trajan; ce qu'il y a de certain c'est que César & Pompée combattirent sur ce principe à la bataille de Pharsale. Apres dans la description de cette bataille s'écarte assez avec Frontin sur ces deux ordres de bataille, qui sont assez embarrassés dans les Commentaires de César; de quoi il y a lieu de s'étonner. On commence à voir dans cette guerre la méthode constante d'entre-laisser l'infanterie légère entre les intervalles des escadrons; César en ayant connu l'excellence dans la guerre contre Arioviste, s'en fit une règle pour l'avenir. A l'égard du changement qui paroît dans leur tactique, on pourroit le prouver par de fortes présomptions, & de puissantes conjectures.

Ces. com.  
de bel. civ.  
Ibid. de  
bel. Hisp.

On voit deux ou trois dispositions des deux armées de César & de Scipion en Afrique, qui ne laissent presque aucun lieu de douter de cet-  
te

te vérité. Je m'en suis même apperçû dans la journée de Munda, qui fut furieuse & très-opiniâtrée. Il ne paroît pas dans une des Armées des deux partis, que la seconde ou la troisième ligne aient succédé à la première, ou qu'elles y aient porté le moindre secours, ce qui feroit croire qu'elles ne combattirent que sur une seule ligne. Ce qui me porte encore plus à le croire, c'est que Crassus, un des Lieutenans de César, se rangea en deux corps, & les alliés au centre, dans la bataille qu'il donna aux Vocates, & aux Tarusates, peuples de Gascogne. Dans celle que César livra aux Ténctériens, & aux Ulipètes, il se rangea de même en trois corps sur une seule ligne, & non pas sur trois lignes, comme dit d'Ablancourt. Il mit seulement sa Cavalerie dont il se désoit en seconde ligne.

*Ces. com. de bel.*

*Gal. l. 3.*

*Ibid. lib. 4.*

A l'égard de Pharsale, je ne puis encore comprendre que César ait pu jamais se former sur trois lignes contre une armée si supérieure à la sienne: Pompée eût dû le déborder de la moitié, non seulement à son Infanterie, mais plus encore à sa Cavalerie. Le même Frontin dit que Pompée se rangea sur dix de profondeur à son Infanterie. Ce qui dû beaucoup diminuer de l'étendue de son armée. César qui reconnut toute cette disposition, avant que de se mettre en bataille, fut sans doute se ranger sur moins de hauteur, on voit clairement qu'il combattit sur une seule ligne, & une réserve de six cohortes à sa droite, pour soutenir sa Cavalerie plus foible de deux tiers.

*Front. Strata.*

Cette manière de se ranger sur une seule ligne, avec des espaces fort petits entre les cohortes, me paroît excellente pour un bon effort; mais on ne doit pas inférer de-là, que les Romains eussent abandonné l'ancienne méthode de combattre sur trois lignes, qui selon mon sentiment, ne me semble pas la meilleure, particulièrement pour un Général qui se trouveroit à la tête d'une Armée Française, dont le premier abord est tout ce qu'on peut éprouver de plus redoutable, de plus fort, de plus vif, & de plus terrible, au lieu que la manière de se ranger sur une seule ligne, par petits intervalles, & une réserve à l'Infanterie, est beaucoup plus conforme au génie, & à l'humeur violente & impétueuse de notre nation.

Ce que je viens de dire ici peut faire un des plus beaux sujets de dissertation qu'on ait peut-être encore imaginé, ce seroit bien la chose du monde la plus curieuse & la plus instructive tant pour les Gens de guerre, que pour les autres, tout ce que j'ose assurer, c'est que l'inclination, l'humeur, le génie d'une nation doit régler non seulement la manière de combattre, & la nature des armes; mais encore l'ordre & la disposition dans les combats. C'est à quoi les Généraux ne semblent pas faire beaucoup d'attention: je pourrois peut-être me tromper; mais je me suis apperçû dans la guerre de 1701. que nous avons beaucoup changé dans notre manière de faire la guerre par rapport au génie de la nation,

sans qu'il m'ait paru que nous fussions autres dans cette guerre que nous avions été dans les précédentes: cependant il est sûr que l'on ne doit pas moins considérer le génie des troupes, indépendamment de la discipline militaire, que l'humeur & la capacité du Général que l'on a en tête: c'étoit le grand principe d'Annibal, comme je le fais assez voir dans mon Ouvrage. Ce que j'avance ici, est une des qualités capitales du Général d'Armée.

Quoique nous combations aujourd'hui sur deux lignes en quinconce, ou en échiquier, & une réserve, il arrive assez rarement que la seconde succède à la première. Toute la fortune du combat dépend de la valeur de celle-ci dans le premier choc. Si elle est battue, la seconde ne tient pas un moment; ce malheur n'arrive pas toujours, mais il arrive très-souvent, & cela par le défaut de notre discipline, autant que par celui de notre exercice, qui me paroît assez imparfait, pour ne pas dire superficiel: outre qu'on n'a pas encore vu de Généraux exercer leurs armées dans les grands mouvemens, comme faisoient les anciens. Il y a peu d'exemples dans nos histoires que nos lignes aient combattu à diverses reprises, & que la seconde ait réparé la déroute de la première: le plus remarquable est celui de la bataille de Lens, que M. le Prince de Condé gagna sur l'Archiduc. Cet exemple mérite de passer à la montre.

M. le Prince de Condé, qui marchoit en bataille sur deux lignes dans la plaine de Lens, se trouva tout d'un coup en présence des ennemis qu'il ne croyoit pas avoir si-tôt sur les bras, quoiqu'il marchât dans le dessein de leur livrer un combat. On en vint d'abord aux prises. Notre première ligne fut renversée au premier choc, & mise en déroute; le grand Capitaine, qui avoit une présence d'esprit, & un coup d'œil admirables, ne se déconcerta pas. Il court à la seconde ligne qu'un accident si peu attendu avoit étonnée: celle-ci laisse les fuyards s'écouler à travers ses intervalles, & tombe brusquement sur la première des ennemis déjà victorieuse, mais dans cette espèce de désordre assez ordinaire à tout corps qui a combattu; la charge fut si vigoureuse que l'ennemi en fut renversé, & mené batant jusqu'à sa seconde ligne, qui voyant le désordre, & la défaite si prompte de sa première, bien loin d'en réparer le malheur, prend l'épouvante, lâche le pied, & s'enfuit, sans rendre aucun combat. Quand je dis que rarement les lignes se succèdent les unes aux autres, j'entens parler des batailles rangées dans une plaine rase & découverte. Je fais qu'il n'en est pas de même dans les combats de détail, & dans les pays de chicane. Car alors les corps combattent successivement, & reviennent aisément à la charge, & les combats même sont plus longs, plus vifs & plus opiniâtres. J'en ai vu de cette espèce, & nous en verrions plus souvent, si nous ne combations pas sur si peu de hauteur, grand défaut, qui vient du peu de con-

connoissance que nous avons de l'Infanterie. Hors les combats rendus en pais difficiles, dans toute autre situation, les deux Généraux voyent bien-tôt la fin de leur journée. D'où vient cela? C'est une question qui me semble curieuse, & qu'il ne me seroit peut-être pas difficile de résoudre; mais ce n'en est pas ici le lieu.

J'ai reconnu par mes recherches, & par mes lectures, que ce n'est pas une chose bien aisée que de connoître la constitution de la République Romaine dans le militaire. Il ne nous reste qu'une partie de ce que Polybe en avoit écrit; encore écrivoit-il dans un tems, où la science de la guerre n'étoit pas encore montée à ce haut point de perfection, où elle parvint du tems de César. Les Ouvrages de ceux qui en avoient traité, se sont perdus par la barbarie, & l'ignorance des tems. Ce qui s'est conservé se trouve néié & dispersé dans les Auteurs Latins, & quelques Grecs qui nous restent. Il faudroit, pour ramasser & arranger ces morceaux séparés, une lecture immense, & que ce fût un homme de guerre, d'une capacité & d'une expérience consommée, qui travaillât à suppléer ce qui manque dans les Auteurs, par ces conjectures heureuses, & solides, que l'étude & l'expérience fournissent. Mais où trouver cet homme de guerre qui voulût s'embarquer dans un dessein de cette nature, & qui ne s'épouvantât point à la vûe de ces ruines & de ces débris qu'il faudroit rétablir, & remettre sur pied. Une autre plus sçavante, mais sans aucune connoissance de la guerre, oseroit-il se promettre de réussir? Je ne saurois me le persuader; ne seroit il pas à craindre qu'il ne fit quelque masse brute, quelque assemblage ridicule, qui l'exposeroit à la risée de ses Lecteurs?



## CHAPITRE VII.

### *Suite du projet du Commentaire sur Polybe.*

**A**près avoir parlé de la Milice des Romains, j'éclaircis en plusieurs endroits de mes observations & de mes notes, comme dans quelques Dissertations, celle des Grecs, & des différens Peuples, qui figurent dans cette histoire.

Les Savans trouveront les observations, qui font le capital de cet Ouvrage, beaucoup moins recommandables par l'événement qui en est le sujet, que par les instructions qu'en recevront les gens de guerre, les conséquences que j'en tire, & les circonstances que j'y fais remarquer.

Je finis chaque observation par les préceptes qui ont rapport au sujet dont l'Auteur traite. J'accommode le tout à ma méthode, à notre

maniere du combatre, au tems, aux lieux, aux occasions, à nos inclinations, à la nature de nos armes, & au génie tant de la nation, que des nations voisines. J'ajoute à cela ce qui approche davantage de la milice de ce tems, & du système de Tactique que je me suis formé, comme le croyant plus solide, plus dégagé, & plus simple. C'est-à-dire, que je m'éloigne en bien des choses de nos principes; comme on pourra remarquer dans les Plans de mes ordres de bataille, que je mets comme en regard avec celui qui fait le sujet de l'observation.

Je fais voir les différentes méthodes des Grecs & des Romains, dans l'ordre & la distribution de chaque arme dans les combats & dans les batailles. On connoîtra par des lignes ponctuées, les évolutions, & les mouvemens généraux, de sorte que le Lecteur, qui n'est pas avancé dans cette sorte de matière, pourra aisément entendre ce que l'Auteur dit. J'aurois eu aussi fort envie de donner en figures les combats, au moins les plus considérables. Car dans un Ouvrage de la nature du mien, il ne sauroit guères y avoir trop de figures. Un coup d'œil jeté sur une Estampe, instruit souvent plus & fait plus d'impressions que dix pages d'écriture. J'avois même promis ce grand nombre de Planches dans mon premier Projet; supposant que le public m'aideroit par les Souscriptions: mais comme on a eu l'esprit de fermer les bourses de ce public en décrivant mon travail avant que de le connoître, avant même que de savoir dequoi j'étois capable, comment tenir parole, à moins que le Roi, entrant dans les vûes de Scipion l'Africain, ne protégé le Commentateur, comme ce grand homme protégeoit l'Historien. Revenons.

Polybe à la vérité rapporte beaucoup de mouvemens d'armées, très-profonds & très-remarquables. Tels sont ceux de Scipion; mais ce grand homme ne va pas jusqu'au principe. Les habiles Tacticiens comprennent assez comme cela se faisoit, ou se devoit pratiquer; mais les autres qui l'ignorent doivent nécessairement en être instruits.

C'est, à ce que dit Polybe de la Phalange Macédonienne, & particulièrement de la doublée, que je dois la découverte de la colonne, & la maniere de combatre & de se former dans cet ordre. Je travaillai sur cette matiere il y a environ vingt ans, & je la poussai si loin, que j'en fis un Traité régulier. Il s'en est répandu plusieurs copies manuscrites. Le feu Roi de Suède Charles XII. à qui j'eus l'honneur de le présenter, lorsque j'étois auprès de lui, le fit traduire en Allemand, avec un autre Traité de l'attaque & de la défense des Armées retranchées.

Cette maniere de combatre par colonne, est, selon moi, au-dessus de toute autre. Elle fait aussi le principe fondamental de ma Tactique; car il ne me paroît pas qu'aucune force soit capable de lui résister. Tout le monde parle aujourd'hui de la colonne, & peu la connoissent, & encore moins la maniere de la former avec méthode.

Les

Les Grecs sont les premiers inventeurs de cet ordre de bataille. Le premier qui a connu la colonne, est Epaminondas, le plus grand homme d'Infanterie qui fut jamais, il dut à cette découverte, les deux victoires de Leuctres, & de Mantinée, c'est dans celle-ci que périt ce grand Capitaine. *Hist. Grec. de Xenoph. l. 7.*

Regulus combatit contre Zantipe en Afrique, sur une ligne de colonnes. Il fut pourtant battu, bien moins par le défaut de son ordre que par son imprudence, l'ennemi n'ayant pu le rompre, il fut rompu par les éléphants, auxquels il ne laissa aucun passage entre les colonnes qu'il rangea trop près-à-près, au lieu qu'il leur faut des espaces entre-elles, pour se remuer, parce qu'elles combattent indépendamment les unes des autres. *Polyb. l. 1.*

A la bataille de Cannes Varron, ou pour mieux dire son collègue, plus habile, & plus honnête homme que lui, se rangea dans le même ordre de bataille; mais l'exécution ne fut pas conforme au projet, par la mauvaise conduite & l'ignorance de Varron. *Polyb. l. 4.*

Les Savans ne savoient pas que les Romains eussent combattu dans cet ordre à cette fameuse bataille qui leur fit tant de honte. C'est ce que Polybe nous apprend, & que Casaubon n'avoit pas compris: cela ne me surprend pas. Tite-Live, qui savoit mieux le Grec que lui, & qui copioit notre Auteur par tout, ne l'a pas mieux entendu: & ces deux Traducteurs ne se sont trompés, que parce que la connoissance du Grec ne sert de rien pour traduire, sans la connoissance de la guerre.

Le dernier des anciens qui a combattu dans cet ordre, & qui n'est pas tombé dans les fautes des autres, est Scipion. Il attaque le grand Annibal dans les plaines de Zama. Il se rangea sur un front de colonnes à son Infanterie, avec des espaces entr'elles pour être libres dans leurs mouvemens, & ces espaces laissèrent encore une issue aux éléphants, qui devinrent par-là inutiles & sans effet. Annibal fut battu, quoique supérieur de la moitié, & son armée taillée en pieces par sa faute, plutôt que par celle de la fortune: victoire comparable aux plus fameuses défaites, & d'autant plus illustre & plus remarquable, que le hazard, presque par tout le maître, n'y eut aucune part. Annibal y perdit sa gloire & sa réputation, quoiqu'en dise Polybe, & la défaite de ce Chef si formidable, laissa pour jamais l'empire aux Romains. *Polyb. 11.*

Voilà quelques articles de Mon Ouvrage, sur lesquels je ne fais que glisser dans mon premier projet. Ceux qui doutent du succès de mon entreprise s'en formeront une idée plus exacte & plus étendue: l'aspect de tant de matieres la leur fera paroître infiniment plus difficile, & les fortifiera davantage dans l'opinion qu'ils sont que j'ai entrepris au-dessus de mes forces. Ils eussent bien mieux fait de dire, qu'elle est au-dessus de mes moyens. C'est en cela seul que je reconnois mon impuissance, que je ne reconnoissois pas avant une infinité de traverses,

d'infortunes & de pertes, que j'ai essuïées avec plus de philosophie, que ceux qui ne me connoissent pas ne m'en accordent. Je suis persuadé que l'histoire de mon Ouvrage seroit assez amusante & assez curieuse, si c'étoit ici le lieu de la faire. Nous en toucherons pourtant quelque chose, c'est une espece de diversion qui servira à délasser le Lecteur de la gravité des matieres de ce discours.



## CHAPITRE VIII.

### *Histoire du Commentaire.*

J'Avois lû plusieurs fois Polybe, seulement pour lire & pour m'amuser, sans aucun autre dessein. Je m'apperçûs que cet Auteur méritoit toute autre lecture que celle d'un simple amusement. J'en fis une d'examen, de réflexions, & de recherches. Ce qui me jeta naturellement dans l'étude des sciences, sans lesquelles on ne sauroit écrire de la guerre. Je remplis toutes les marges de mon Auteur de mes observations; je pensai alors à le commenter. Je me formai le plan d'un Ouvrage régulier sur la guerre. J'eus l'honneur de le faire voir en 1709. à feu Monseigneur le Dauphin, Duc de Bourgogne, qui n'eut pour tout défaut qu'une vie trop courte pour faire paroître ses vertus: il me fortifia dans l'exécution de mon entreprise. Il lut le projet, & le trouva beau; j'avois des ressources en ce grand Prince, que je n'ai plus, avec lui je perdis ma fortune que je pleure bien moins que sa mort. Je méprise l'une, & ce mépris est un effet de la douleur de l'autre, qui ne doit jamais finir dans un cœur reconnoissant.

J'eusse peut-être mieux fait d'abandonner mon Ouvrage après un coup si accablant pour moi. Il y en avoit un autre qui m'attendoit; car lorsqu'on est né malheureux la mauvaise fortune est inépuisable, son carquois est toujours rempli. La paix, si rare sous une Régence, & qui illustre plus celui qui nous la procure, que la guerre la plus glorieuse, me fit courir en Suède, où le feu Roy Charles XII. m'avoit fait appeller. Je portai tous mes papiers sur la guerre, & ce que j'avois écrit sur Polybe, dans le dessein de finir mon Commentaire sous les yeux d'un des plus braves & des plus grands Capitaines de notre siècle. Je l'avois presque achevé lorsque je me mis en route pour revenir. Ce retour ne fut pas heureux, je m'embarquai à Gottembourg sur un vaisseau, qui sembloit affronter les tempêtes, & qui ne laissa pas de périr par l'ignorance du Pilote. Nous échouâmes aux rifs de Schager, sur la côte du Jutland. Je perdis tous mes papiers, trop heureux de me sauver nû en chemise. Tout autre que moi n'eût plus pen-



Je à Polybe: je me rembarquai sur nouveaux frais, & regardai une si grande perte comme un non-aveu. Devois-je retrograder, & faire retraite après avoir réédifié un Ouvrage sur un plan nouveau, plus étendu & plus méthodique que le premier? Non sans doute: il me restoit pourtant un obstacle à surmonter pour l'exécution. On entend bien que je veux parler d'une traduction de mon Auteur, beaucoup plus exacte que les autres. Je savois déjà que celle de du Ryer étoit infidèle & peu estimée. Il a marché sur les traces du Latin de Casaubon, & Casaubon est souvent très-embarrassé, & très-obscur dans les endroits où il auroit pu se dispenser de l'être: Polybe étoit trop habile guerrier pour tomber dans ce défaut.

Un Officier intelligent est clair dans les choses qui sont de sa compétence. Or Casaubon n'avoit aucune expérience de la guerre, & peut-être peu de connoissance de la milice des anciens. Il faut avoir l'une & l'autre pour bien écrire, & pour rendre son Auteur par des termes équivalens: sans ces qualités on ne peut s'empêcher de tomber dans le galimatias, il y est tombé avec tout son savoir dans le Grec, & du Ryer à son imitation. En devons-nous être étonnés, puisque nos Historiens y tombent, eux qui écrivent dans leur propre langue.

Je ne savois à qui recourir, je m'adressai à un ordre de Savans; je consultai les uns, & je proposai l'ouvrage aux autres; mais point de nouvelles. L'entreprise les épouvanta: elle leur parut trop grande & trop vaste; je m'en doutois bien, parce qu'elle l'étoit en effet. Que faire? où aller? je consulte un Savant célèbre, *homo antiqua virtute ac fide*. Vous perdez vos pas, me dit-il, adressez-vous aux Benedictins de saint Germain, vous y trouverez sûrement ce que vous cherchez. Ceux des nôtres, qui peuvent entendre quelque chose du Grec, sont trop occupés; outre que le Grec d'un Historien tout militaire comme le vôtre, n'est pas une chose fort aisée à manier. Je m'aperçus alors que je n'avois pas assez étudié la Carte du Parnasse, que j'avois fait une fausse route & cherché l'Attique dans le pays Latin. Je suivis le conseil que l'on m'avoit donné, je courus aux Benedictins, où je trouvai Athenes.

Tout est Grec dans cette savante Congrégation, ou pour mieux dire, on y est tout ce qu'on y doit être. C'est le trône des sciences, on diroit qu'elles y ont établi leur tabernacle, aussi-bien que les vertus. Celles-ci y sont vraies & solides, celles-là étendues & profondes; elles y paroissent sans orgueil, sans faste, simples, douces, modestes, sans ambition, sans envie, & sans jalousie. Tel est le caractère de ces célèbres & pieux Solitaires, qui font tant d'honneur à la France, & dont les Ouvrages, comme notre estime & notre admiration, verront la fin des siècles.

Mais pourquoi, dira-t-on, pour avoir une traduction fidèle de Polybe,

lybe, m'adressai-je aux Benedictins, moi qui dans un Traducteur demande, outre la connoissance de la langue qu'il traduit & de celle en laquelle il traduit, une notion du moins légère de l'art ou de la science dont traite son original. Dom Thuillier a-t-il porté les armes ou étudié la guerre? S'y est-il rendu plus habile dans son Cloître, que M. du Ryer dans son Cabinet? Et si celui-ci n'a point réussi faute d'être guerrier; celui là, qui l'est aussi peu, réussira-t-il?

Je répons à cela, qu'après la lecture des Historiens Grecs & Latins, on peut déjà sans vanité se vanter d'avoir quelque notion de la guerre. Quand pour apprendre la langue militaire on a joint à cette lecture celle des meilleurs Auteurs François qui ont parlé de guerre, on la fait encore un peu plus. Si enfin, après s'être ainsi préparé à traduire, en traduisant on consulte avec docilité les gens du métier, il semble que sans trop de présomption on peut espérer quelque succès. Cette docilité sur tout est nécessaire à un Traducteur, quand même ceux qu'il consulte ne sauroient pas la langue qu'il traduit. Car souvent la connoissance du métier supplée à l'ignorance de la langue. Il ne m'est jamais arrivé de me tromper, lorsqu'embarrassé par la traduction de du Ryer, & ne pouvant m'imaginer qu'un aussi habile homme que Polybe fût auteur des sottises qu'on lui faisoit dire, j'ai donné en moi-même le démenti au Traducteur. Or je ne peux que me louer de la docilité de D. Thuillier. Il s'est souvent trouvé dans de mauvais pas d'où Casaubon & du Ryer ne l'auroient pas tiré. Alors il traduisoit mot à mot, puis me demandoit mon avis, & moyennant un coup de crayon je le mettois au fait; permis ensuite à lui, quand il entendoit son texte, de donner à sa traduction tel tour qu'il jugeoit bon être. Il seroit fort à souhaiter que tous ceux qui se mêlent de traduire fussent aussi modestes & aussi dociles, la République des Lettres en seroit mieux servie, & ces Messieurs plus estimés.

## C H A P I T R E IX.

*Découvertes que l'on verra dans le Commentaire. Tranchées connues aux Anciens.*

**P**Olybe, & les autres Auteurs Grecs & Latins, qui écrivoient pour ceux de leur nation, glissoient sur ces sortes de choses, parce qu'elles étoient connues; si nous pouvions par nos recherches, & par des conjectures heureuses, les découvrir & les mettre dans une entière évidence; ou les rendre du moins probables; ne seroit-ce pas rendre un grand service aux Savans? Ce qui m'a le plus surpris, dans les

Au-

Auteurs Militaires Grecs & Latins, qui nous restent encore, entre autres Xénophon, Onozander & Vegece, c'est qu'ils ayent négligé de nous apprendre les choses qu'il nous importoit le plus de savoir dans la partie de la guerre qui regarde l'attaque des Places. N'est-il pas bien surprenant que nous ignorions encore si les anciens se servoient de tranchées dans leurs sièges, pour communiquer sans péril du camp au corps de la Place, ou à leur batteries? J'ai long-tems crû avec le reste du monde, que ces sortes de travaux leur étoient inconnus. Car tous nos Auteurs qui ont écrit de la milice des Grecs & des Romains, sont unanimes sur ce point, tous prétendent que nos approches sont une invention moderne.

Le célèbre Pere Daniel, à qui le public est redevable de tant de beaux Ouvrages, & en dernier lieu de l'Histoire de la Milice Françoisé, ouvrage rempli de recherches curieuses, & de réflexions très-sensées & très-instructives, a donné dans le panneau comme les autres, en soutenant que les anciens ne savoient ce que c'étoit que tranchées dans leurs sièges; il s'est laissé emporter au torrent. Chose étrange qu'ils se soient tous trompés, & encore plus étrange de l'oser dire, si l'on n'a de bons garans de cette vérité: je n'ai garde de m'aventurer sans être bien soutenu. Je suis bien assuré que les Savans me sauront quelque gré de cette découverte, & le Pere Daniel plus qu'aucun autre, puisque ce n'est pas tant son sentiment que j'attaque, que celui d'un très-grand nombre de Savans, pour ne pas dire de tous. Cet illustre Jesuite n'a décidé que sur la foi de Lipse, & Lipse de sa pure autorité, ce qui est ridicule; & en effet qui ne riroit de voir un Auteur qui commente Polybe nier que les tranchées fussent connues des anciens, pendant que Polybe dit formellement le contraire? Cela a fait que tous les autres Commentateurs, qui le suivent en queue, ont crû & décidé comme lui, que nos approches & nos tranchées sont une invention purement moderne. Rien de tout cela. Nous la devons aux anciens. Par cette découverte les admirateurs des modernes doivent être bien étourdis, & la secte des Peraults en très-mauvaise posture. Qui auroit jamais pensé que Lipse ne se fût pas appercû de sa sottise, & qu'aucun Auteur jusqu'aujourd'hui ne leût pas remarquée. C'est sur son témoignage que le Pere Daniel a crû que *les anciens faisoient leurs approches, non pas par tranchées comme aujourd'hui, en creusant la terre pour se couvrir: mais par des elevations de terre, liées avec des fascines, soutenues par les côtés de clayes, de tronc d'arbres, & quelquefois même de maçonneries par intervalles. Ils donnoient à ce travail le nom d'agger, à cause qu'il étoit fait de terre assemblée & batuë. Il étoit en façon de plate-forme d'une très-grande étendue, & le plus près de la muraille qu'il étoit possible, en l'étendant à droit & à gauche. L'agger n'étoit pourtant pas toujours, pour le dire en passant, une elevation de terre*

Hist. de  
la mil.  
Franc.  
pag. 550.

en maniere de plate-forme, comme Lipse & le Pere Daniel l'entendent. On pourroit faire voir que c'étoit quelquefois une parallele qui s'étendoit sur tout un front d'attaque où les troupes de la tranchée étoient en garde, & où il y avoit des batteries de catapultes de balistes.

Passons pourtant cela; mais je demande comment pour communiquer du camp à leurs batteries ils se mettoient à l'abri des traits, & des pierres des affiegés? Pouvoient-ils y aller à découvert comme à une insulte, & s'exposer si souvent, & à tout moment à un danger si manifeste, s'ils ne se fussent servis de tranchées? car quand même leurs Auteurs n'en parleroient pas, il est pourtant vrai qu'ils alloient à couvert jusqu'à leurs batteries. Il est certain que leurs tranchées étoient faites de blindages, de clayes, & de fascines. Que si l'on m'allègue qu'aucun Auteur ancien, soit historien, ou militaire, ne fait aucune mention de ces sortes d'approches, ce n'est pas une preuve qu'ils ne le fissent pas; à moins qu'on ne prétende que ces anciens tant révéérés, n'avoient pas le sens commun. D'ailleurs il est vrai que les Auteurs Grecs & Latins, en ont parlé, sinon distinctement, du moins d'une maniere à se faire entendre des gens du métier. On voit ces sortes d'approches dans Tite-Live. Pour s'en éclaircir, on n'a qu'à lire ce qu'il dit du siège de Veies. Tite-Live est obscur, dira-t-on, dans les choses de la guerre, lorsque Polybe, qu'il copie par tout, lui manque; d'accord. Voyons si César ne nous fournira pas quelque preuve pour les Romains avant que de venir aux Grecs. S'il n'entre pas dans un grand détail sur cette matiere, & aussi clairement qu'il seroit à souhaiter, c'est qu'il écrivoit dans un tems ou personne n'ignoroit ces sortes de choses: comme nous faisons aujourd'hui, lorsque nous disons qu'on ouvrit un tel jour la tranchée, nous savons d'abord ce que cela veut dire.

On accuse Ablancourt d'être trop hardi dans ses traductions, & moi je l'en louë. Dans un passage des Commentaires de César, où ce Capitaine parle du siège de Bourges, le traducteur s'est servi du terme de tranchée, pour rendre *intra vineas*. Voici sa traduction: César ayant fait entrer les légions à couvert dans la tranchée, les encouragea à cueillir le fruit de leurs travaux, & proposa des prix à ceux qui monteroient les premiers sur la muraille. La *vineas* étoit une espece de mantelet; mais je crois qu'on appelloit du terme de *vineas* les rangs de claies, ou de fascines derriere lesquelles les Soldats se mettoient à couvert contre les armes de jet. La *vineas* n'étoit pas toujours un ouvrage de charpente, il eût fallu toute une forêt pour couvrir les légions. Je crois que c'étoient le plus souvent des fosses paralleles dont on soutenoit les terres avec des fascines ou des claionages. César parlant du siège de Marseille, dit que les habitans étoient si bien fournis de tout ce qui étoit nécessaire pour la défense, qu'il n'y avoit point de mantelets à l'épreuve de leurs

*Legiones  
intra vi-  
neas in  
occulto  
expeditas  
cobortan-  
dem ut  
aliquando  
pro tantis  
laboribus  
fructum  
visoria  
perceper-  
ent, iis  
qui priores  
murum  
ascendiss-  
sent, pro-  
mo propo-  
sue. Cef.  
com. l. 7.*

*Leurs machines ; car elles lançoient d'enhaut des pieces de bois de douze pieds de long, armées par le bout d'une pointe de fer, qui perçoit quatre rangs de clayes, & s'enfonçoient encore dans terre.* Ces. com. de bel. civ. lib. 1. trad. d'Abt.

Ces clayes étoient donc sur plusieurs rangs par intervalles, & par paralleles. Quel nom donnerons-nous à ces sortes de blindages par lignes redoublées ? Je ne vois pas qu'un Traducteur puisse se servir d'un autre terme équivalent, que de celui de tranchées, ou d'*aproches blindées*, qui est le plus conforme à l'idée que nous nous formons aujourd'hui de ces sortes de travaux. Tant il est vrai qu'on ne sauroit bien rendre un Auteur dans les choses de la guerre si on ne l'a faite, ou tout au moins on doit s'être fait une étude des termes de l'art, si l'on ne veut consulter les gens du métier ; car sans cela on tombe dans un galimatias ridicule, un seul mot suffit quelquefois pour renverser tout un raisonnement. Le Traducteur s'en prend au texte, & les gens éclairés s'en prennent au Traducteur, & s'en mocquent.

Il y a un passage dans le Denis d'Halicarnasse du Pere le Jay, qui sembleroit insinuer qu'on alloit par tranchées au corps de la Place. C'est dans le neuvième Livre, où l'Auteur Grec parle du siège de Rome par les Eques, & par les Volsques. Mais comme il faut être en garde à l'égard des Traducteurs attaqués, & soupçonnés de ne pas entendre leur texte ; je ne crus pas devoir m'y fier, & je fis bien. Dom Thuillier que je consultai là dessus, me fit voir que dans le Grec il ne s'agissoit de rien moins que de tranchées. Voici le texte bien rendu : *On ne connoissoit point alors l'usage des Tortuës, pour couvrir les travailleurs.* On ne savoit pas l'usage des tortues, pour couvrir les travailleurs. Le Pere le Jay ne dit pas un mot de *Tortuë* ; mais à la place il fait dire une absurdité grossiere à son Auteur, sans que je prétende pour cela accuser cet habile Rhétoricien de n'avoir pas entendu son Auteur, ce n'est pas à moi à juger d'une langue que je n'entens point, je suppose qu'il la fait. Il n'a pourtant pas pris garde au terme dont il s'est servi, qui signifie toute autre chose que ce qu'il a voulu dire. Rapportons le passage tel qu'il l'a rendu. *On n'avoit pas encore en ce tems-là dit-il, l'usage des madriers qu'on fait de terre, qui mettent les travailleurs à couvert.* Antiq. Rom. l. 9. p. 374. Cela fait rire. Je n'ai jamais oui dire, qu'il y eût des madriers faits de terre, & qu'un madrier signifiât autre chose dans notre langue qu'une planche de 2. ou 3. pouces d'épaisseur, dont on se sert pour faire nos plates formes dans les batteries de mortiers, & de canons ; ils servent encore de blindes dans les mines, & à mille autres ouvrages de charpente. Madrier vient de l'Espagnol madero, qui signifie une planche fort épaisse.

Pour revenir aux tranchées, de l'invention desquelles on veut donner la gloire aux modernes, je conviens que les Auteurs que je viens de citer, ne s'expliquent pas d'une maniere assez précise & assez claire, pour ne laisser aucun doute dans l'opinion que je soutiens. Il faut avoir droit & demi, lorsqu'on veut combattre un sentiment universellement

reçu de tous les Savans. Il n'y a pas, ce me semble, de meilleur moyen, que de laisser les raisonnemens, quelques sensés qu'ils puissent être, & les preuves équivoques, pour venir à la démonstration. Je la trouve dans un fragment de Polybe sur le siège d'Egine par Philippe. C'est-là que l'on découvre clairement les approches des anciens depuis le camp jusqu'à leurs batteries, non par des lignes blindées, ni par des *madriers de terre*, mais par des tranchées dans les formes. N'ai-je pas lieu de me glorifier de cette découverte? Puisque Lipsé, qui cite par tout Polybe, & des passages entiers, qui s'étoit fait une étude de recherche de cet Auteur, ne s'est pas appercû que les tranchées étoient en usage chez les anciens. Je me ferois conscience de ne pas rapporter la traduction de ce reste précieux d'un siège si mémorable, elle est claire dans le savant Benedictin qui traduit mon Auteur, parce qu'il se sert de termes équivalens au texte, sans être trop hardi. Je suis persuadé que les intelligens, & les gens qui aiment la guerre m'en sauront quelque gré. Nous y ferons quelques remarques tirées de mes observations sur ce siège, avant que de passer à ce qui me reste à dire du projet de cet Ouvrage.

„ Le dessein pris de faire l'attaque de la Ville par les deux Tours;  
„ Philippe fit mettre devant chacune une Tortuë (a) & un Belier;

*Fragment  
du ix. liv.  
de Polybe  
sur le siège  
d'Egine.*

(a) [Philippe fit mettre devant chacune une Tortuë & un Belier.] Par le mot de Tortuë, on comprend une galerie mobile & ambulante, & quelquefois plusieurs jointes ensemble à la queue l'une de l'autre, qui servoient pour le comblement du fossé, & pour aller jusqu'au pied du rempart. Elles avoient différens noms, selon leur grandeur, leur petitesse, leur solidité, & leurs différens usages, comme cela se voit dans Vitruve. On se servoit de la *vinca* pour les sièges, où l'on ne s'attendoit pas de trouver grande résistance. La charpente en étoit légère, afin qu'on pût la mener avec facilité. Le comble devoit être pointu ou rond pour que les pierres, ou les artifices qu'on jettoit dessus coulassent en bas; car sans cela elle eût couru risque d'être crevée & écrasée. Elle étoit couverte de clayes enduites de terre grasse, sur lesquelles on étendoit des peaux de cuir crû contre le danger du feu. Ces sortes de machines ne servoient guères que pour le comblement du fossé; il étoit rare qu'on les approchât jusqu'au pied de la muraille. Vegece se trompe de n'attribuer le nom de Tortuë qu'à ce qui renferme le Belier, le contraire se voit dans tous les Auteurs qui ont écrit de son tems, comme dans les Auteurs plus anciens.

Le Myscule, ou le Rat, étoit une petite Tortuë fort aisée à remuer, & soutenue sans doute sur quatre roues, sous laquelle les travailleurs à couvert perfectionnoient l'ouvrage,

„ D'un  
battissent & régaloient les terres pour le passage d'une grande Tortuë, & construite d'une grosse charpente, couverte de madriers & d'un doublage de clayes, & par dessus de peaux crues pour la garantir du feu. Une machine construite de la sorte étoit capable de résister contre le poids énorme des pierres & des poutres qu'on jettoit du haut des murailles pour la crever & en enfoncer les combles; elle étoit soutenue sur plusieurs roues fort basses, ou sur des rouleaux. Sous celles-ci les Soldats sapoient la muraille, qu'ils étançonnoient après en avoir enduit les étançons de matières combustibles & de bois gaudronnés, ils y mettoient le feu pour faire crouler le mur.

L'Infanterie Romaine étoit dressée à former une manière de Tortuë, dont les Grecs ignorent l'usage, elle me paroît remarquable. Je ne sai qui en fut l'inventeur. On s'en servoit d'abord dans l'escalade & l'insulte des places, & des camps retranchés. Il y en avoit de deux sortes, la simple & la surmontée. Je vais en donner l'explication.

Une cohorte, ou plusieurs ensemble, marchoient droit aux murailles de la Ville, lorsqu'elles n'étoient pas fort élevées, les rangs, & les files tellement serrés & condensés qu'à peine les Soldats pouvoient ils se remuer. Ils avoient tous leurs boucliers sur la tête, excepté ceux des flancs & de tête qui se couvroient de leurs boucliers, contre les coups qu'on auroit pu leur tirer de tête ou de flanc.

Ce

D'un Belier à l'autre, vis-à-vis l'entredeux des Tours, on condui-

se  
Ce qui formoit comme un toit, tant ils étoient bien joints ensemble. Cette Tortue d'hommes que j'appelle simple, alloit jusqu'au pied du rempart, sapoit le mur, ou montoit dessus par le moyen des échelles. Lorsque le rempart étoit haut on se servoit de la surmontée. Je l'appelle ainsi, pour la distinguer de l'autre. Dans la double, ou la surmontée, la première Tortue étoit suivie d'une seconde; les Soldats qui composoient celle-ci, grimpoient sur les épaules de leurs camarades, ou sur leurs boucliers, ce qu'ils faisoient assez aisément, parce que les serre-files ou le dernier rang étoient un genou à terre, l'autre qui le précédoit un peu plus élevé, ainsi des uns aux autres jusqu'aux chefs de files ou le premier rang qui restoit debout, ce qui formoit comme un glacis, & se relevoient d'un seul tems & tous ensemble. Cette seconde Tortue portée sur les boucliers des autres faisoit comme un second étage aux assaillans, dont le premier servoit comme d'un plancher mobile, qui en se relevant facilitoit le moyen à leurs camarades de franchir le mur, ou le retranchement pour en venir aux prises contre ceux qui le défendoient. La Tortue de l'Insulte de Crémone \* est célèbre dans l'histoire. Antoine dans sa retraite contre les Parthes, est je pense le premier qui forma la Tortue de toute son Infanterie en bataille pour se garantir de leurs flèches, il leur présenta comme un toit sur lequel elles ne faisoient que glisser, ce qui sauva l'infanterie Romaine contre cette grêle de flèches qu'ils faisoient pleuvoir sur leurs boucliers.

La Tortue, dont parle notre Auteur, est celle que j'appelle à belier, ou à batterie. Celle-ci devoit être plus grande & plus élevée que celle dont je viens de parler. On s'en servoit dans les Sièges de Places défendues par de puissantes garnisons. Elle devoit être en comble plat, au lieu que les autres étoient en comble rond, ou aigu, parce qu'on ne l'approchoit du rempart qu'à un certain éloignement pour que le belier eût plus de coup dans son balancement & fit un plus grand effet, & cet espace se prenoit selon la longueur de cette terrible machine, comme l'appelle Joseph. Le belier n'étoit pas toujours suspendu dans les grandes Tortues sur lesquelles on élevoit des parapets comme dans celles de Philippe, dont Polybe fait la description. Il ne dit pas si le belier étoit suspendu ou non. Ces sortes de beliers non suspendus faisoient sans doute plus d'effet que les autres. C'est le *Terebra* de Vitruve: mais non pas tel que Perrault l'a imaginé dans ses Commentaires François sur cet Auteur. Il ne s'en est pas formé une bonne idée, & n'a rien compris dans les autres machines qu'il nous a données, avec tant de faiblesse & de

magnificence, machines pourtant fausses, & tout aussi peu sentées, que celles de Lipse, de Choult, & de Stewechius dans ses Commentaires sur Vegece. Jusques ici personne n'a pu découvrir la construction & les forces mouvantes de ce Belier dont je crois avoir fait la découverte. Le célèbre Dom Bernard de Monfaucon, à qui j'en ai fait voir le modèle, l'a trouvé digne d'être gravé & inséré dans le Supplément de ses Antiquités. A l'égard du Belier suspendu peu de gens l'ignorent, nous en allons donner une description pour ceux qui ne le connoissent pas, nous l'emprunterons de Joseph & de Vitruve, & y ajouterons ce que nous jugerons nécessaire pour une plus grande intelligence, & suppléer à ce que ces Auteurs ont négligé de nous en apprendre.

Cette machine est faite d'une poutre semblable à un mat de navire d'une longueur & d'une grosseur prodigieuse, dont le bout d'en haut est armé d'une tête de fer fondu, proportionnée au reste, & de la figure de celle d'un Belier: ce qui lui fit donner ce nom. Cette poutre est fortifiée de cordages liés autour d'espace en espace, depuis la tête jusqu'à l'autre extrémité, où il y a plusieurs cordes comme celles dont on se sert pour élever les moutons, où il y a voit un ou deux Soldats à chacun pour faire jouer la machine. Cette poutre énorme étoit suspendue avec de gros cables, ou une chaîne de fer, & balancée en équilibre ainsi que la branche d'une balance. Ces cables étoient liés au milieu d'une grosse poutre de travers, portée sur deux puissans poteaux d'un seul brin qui portoloient à plomb sur deux autres poutres couchées en terre, retenus à tenons & à mortaises, & par de fortes contrefiches & des traverses entre les poutres qui soutenoient les poteaux d'un apentis mobile du côté de la Ville, qu'on haussoit & baïssoit pour couvrir les Soldats qui servoient la machine. Les deux côtés étoient couverts d'un fort blindage capable de résister contre les pierres & les traits lancés par les machines. Je suis persuadé que les anciens pratiquoient encore des parapets autour de ce blindage pour défendre & éloigner les assiégés de leurs ouvrages & les empêcher d'y venir mettre le feu; car sans ces précautions leurs batteries de Beliers, comme leurs Tours & leurs Tortues eussent été à tout moment insultées, & des sortes de travaux les assureroient contre toutes sortes d'efforts, ce qui paroît dans le siège de Lylibée; car comme le Belier étoit la principale pièce d'un siège, les assiégés y mettoient toute leur attention pour le détruire & s'en rendre les maîtres. Ce Belier suspendu & balancé en l'air étant haussé par un grand nombre d'hommes, frapoit de sa tête contre le mur avec tant de force & de violence

Joseph  
hist. de la  
guerr. de  
Juifs con-  
tre les  
Rom. l.  
3. ch. 14.

„ fit une Galerie (b) parallele à la muraille. A voir cet Ouvrage, on  
 „ l'eût pris lui-même pour une muraille; car les claies, qu'on avoit é-  
 „ levées sur les Tortuës, formoient par la maniere dont elles étoient  
 „ placées, un édifice tout semblable à une Tour; & sur la Galerie qui  
 „ joignoit les deux Tours, il y en avoit d'autres où l'on avoit prati-  
 „ qué des crenaux. Au pied des Tours étoient les travailleurs qui a-  
 „ vec des terres aplanissoient les inégalités du chemin pour faciliter l'a-  
 „ proche, & ceux qui servoient le Belier. Au second étage, outre  
 „ les Catapultes, (c) on avoit porté de grands vaisseaux \* & les autres  
 „ munitions nécessaires contre tout embrasement. Enfin dans le troi-  
 „ sième qui étoit d'égale hauteur avec les Tours de la Ville, étoit nom-  
 „ bre de Soldats pour tenir tête à ceux qui auroient voulu s'opposer à  
 „ l'effort du Belier. Depuis la Galerie, qui étoit entre les deux Tours,  
 „ jusqu'au mur qui joignoit celles de la Ville, on creusa deux tranchées  
 „ (d) † ou l'on dressa trois batteries de Balistes, (e) dont une jettoit  
 „ des

\* *Elips.*† *ἰσχυρά  
καὶ διπλά.*

ce que rien n'étoit capable de résister aux coups redoublés qu'il donnoit. On n'usoit pas de tant de précautions aux Beliers non suspendus, parce qu'ils étoient renfermés dans une Tortuë comme dans une redoute.

(b) [*D'un Belier à l'autre on conduisit une Galerie parallele à la muraille.*] C'est-à-dire qu'on tira une parallele blindée pour la communication des deux attaques. Ces blindes n'étoient que pour se garantir par en haut de pierres & des flèches lancées par les machines des assiégés, qui sans cette précaution eussent plongé à cause de la hauteur des remparts, & de la proximité de l'ouvrage.

(c) [*Au second étage (des Tours) entre les Catapultes.*] Il y avoit des machines de campagne & des batteries chez les anciens comme il y a parmi nous des pieces de campagne & des batteries. On se servoit de petites machines de jet pour mettre sur les Tours ambulantes & sur les Tortuës à Belier comme les Catapultes & les Balistes. Les Auteurs confondent ces deux machines; on n'en fait peut-être pas la raison. Il y avoit deux sortes de Catapultes, comme de balistes, celles de campagne & celles de siège. Celles-ci se faisoient sur les lieux mêmes, où il étoit rare qu'on ne trouvât pas les bois nécessaires pour leur construction. On ne portoit que les chapiteaux, les cordages de boyaux qui en étoient les forces mouvantes, & les ustensiles pour les servir. Les autres de campagne étoient sur deux rouës qu'un cheval traînoit sans peine, une Armée Romaine ne marchoit jamais sans son équipage de machines de campagne: quand Vegece ne nous apprendroit pas que chaque légion avoit le sien, nous le saurions des Historiens. César ne marchoit jamais sans en être bien fourni: il y en avoit de plus petites qu'on plaçoit sur les Tours & sur les Tortuës comme j'ai dit. Si je citois les

Historiens & les Auteurs machinistes de l'antiquité, je ne finirois point. Mais d'où vient, dira-t-on, que la plupart des Auteurs confondent la Baliste avec la Catapulte; c'est que la Catapulte jettoit un grand nombre de flèches à la fois, un faisceau tout entier, comme cela se voit par la mienne, & lorsqu'on ne s'en servoit qu'à cet usage elle changeoit de nom, parce qu'il n'y avoit point de cuillere au bout du bras; ces sortes de Catapultes étoient les machines à cartouches des anciens.

Le Scorpion étoit la Baliste, *Scorpionum majorum minorumque*, dit Tite-Live, pour distinguer ceux de campagne des autres de batteries. Il paroît par Seneque dans ses questions, que le Scorpion devoit être la Baliste de campagne, *nam balista*, dit-il, *quoque, & tela cum sono expellunt*. En effet la corde qui est attachée aux bras sonne en tirant; car l'étymologie du nom de Scorpion vient de ses deux bras, au lieu que la Catapulte ou l'*Onagre*, n'en avoit qu'un seul.

(d) [*On creusa deux paralleles où l'on dressa trois batteries de Beliers.*] Voici nos paralleles dans toutes les formes, ou deux fossés paralleles le long desquels l'on a élevé trois batteries de balistes, comme nous le pratiquons aujourd'hui à l'égard de nos canons, & de nos mortiers, puisqu'il ne faut pas confondre les Balistes avec les catapultes; j'appelle catapultes ces trois batteries, parce que ce terme me plaît & me paroît plus propre pour exprimer une méthode propre à jeter des pierres que Vegece appelle *onagre*, ces batteries ici devoient peu différer dans leur construction & dans leur figure de celles de nos mortiers & de nos pierriers: on les pointoit tout de même, parce que leurs coups n'étoient point directs, mais paraboliques comme ceux de nos mortiers.

(e) [*Dont une jettoit des pierres du poids d'un*



„ des pierres du poids d'un talent, & les deux autres des pierres de  
 „ trente mines. Et pour mettre à l'abri des traits des assiégés tant  
 „ ceux qui venoient de l'armée aux travaux, que ceux qui retournoient  
 „ des travaux à l'armée, on conduisit des tranchées blindées (f) \* de-  
 „ puis le camp jusques aux Tortues.”

Peut-on rien demander de plus précis que ce passage de mon Auteur. Il n'est point de Sophiste quelque subtil & quelque déterminé qu'il puisse être, qui trouve de faux fuyans contre une vérité si palpable. Si on me la dispute, il n'est donc pas jour en plein midi. Raisonner contre ces gens-là ce seroit perdre son tems & affoiblir l'évidence: cela n'empêchera pas que je ne donne quelques éclaircissemens dans les notes, où je renvoye le Lecteur pour le mettre au fait des choses qu'il peut ignorer.

Peut-être que je me suis un peu trop étendu sur ce point de littérature militaire, qui regarde les aproches des anciens dans l'attaque de places, je ne l'ai pas fait sans grande raison. Qu'auroit-on dit si je n'avois fait ici que promettre de nouvelles choses? Il n'y a personne qui ne puisse être riche en promesses. Il étoit bon de faire paroître quelque petit détachement de mon Ouvrage pour donner au public un avant-goût des nouveautés qu'il renferme & des découvertes que j'ai faites. Je regarde celle-ci comme curieuse: si elle n'est pas d'une grande utilité; du moins elle doit intéresser les Savans dans l'antiquité, puisqu'il s'agit d'une erreur dont personne que je sache, ne s'étoit encore aperçu, & dont la découverte peut être de quelque importance. A cela près il importe peu aux gens de guerre de savoir si nous devons nos aproches ou nos tranchées aux anciens, ou si c'est une invention des modernes. Si je la dispute à ceux-ci, le parti des anciens comme le plus raisonnable, m'en saura beaucoup de gré. Je le fortifie d'autant sans mépriser l'autre, quoi qu'aterré, vaincu & moqué.

Je

*D'un talent & les deux autres des pierres de trente mines.* La mine faisoit environ huit de nos livres de douze onces chacune, ces pierres devoient donc être du poids de 254 livres; cela me paroît surprenant. Il est rare que nos mortiers pierriers jettent au delà de 60. livres; ce qu'il y a de certain, c'est que trois catapultes avec tout leur attirail, ne pesoient pas à beaucoup près tant qu'un de nos mortiers pierriers.

(f) [On conduisit des tranchées blindées depuis le camp jusqu'aux Tortues.] Notre Auteur entend parler ici de deux tranchées, parce qu'il y avoit deux attaques. On alloit du camp à chacune par deux lignes droites, ces deux lignes étoient creusées dans terre, c'est-à-dire deux fossés; mais comme ceux qui relevoient la tranchée & les autres qui la descendoient, ou qui alloient ou venoient des tra-

vauz auroient été vus, enfilés & exposés aux traits & aux machines des assiégés dont les coups étoient certains: on avoit blindé ces deux lignes par en haut en manière de sappe ouverte. Depuis l'invention de la poudre nos tranchées sont conduites par des lignes obliques les unes aux autres. Ce n'est que depuis M. de Vauban qu'on va par paralleles au corps de la Place. Ce grand homme est le premier qui a pratiqué cette méthode, cependant nous voyons nos paralleles dans Polybe au plus près du corps de la Place: qui l'auroit jamais crû! A l'égard de la science des mines de nos galeries & de nos travaux sous terre, nous les devons aux anciens. Personne ne le révoque en doute: hors la poudre & nos canons, qu'avons-nous inventé à la guerre au-delà des anciens.

Je juge bien autrement d'un grand nombre d'autres découvertes que j'ai faites, parce que je les tiens très-utiles. Celle des machines de guerre des anciens est assez belle & assez importante pour s'en féliciter & en être content.

Il seroit à souhaiter que Polybe eût été aussi profond dans les mécaniques qu'il l'étoit dans la science militaire, & du gouvernement des Etats, il nous eût sûrement donné une description de ces machines des guerres de son tems, qui font encore l'admiration & l'étonnement des Savans. Plusieurs doutent encore de leurs effets prodigieux, quoique tous les Historiens soient unanimes à cet égard, & qu'on s'en servit encore vers le douzième siècle.

Il nous reste encore quelques Auteurs Grecs & Latins qui ont écrit sur cette matière; entre autre Héron, Vitruve, & Vegece. Presque toutes nous sont connues, à la réserve de la baliste, de la catapulte, du belier non suspendu, & du corbeau d'Archimède. Héron n'est guère moins ténébreux que les deux autres. On y voit pourtant quelque lueur: je lui dois les forces mouvantes de la baliste & de la catapulte; mais je n'ai rien pu comprendre dans la structure.

Il y a des Historiens qui nous ont donné la description de quelques-unes; mais celles de jet sont si confuses & si embarrassées, que le débrouillement en est impossible.

Ceux d'entre les modernes qui se sont hazardés de les découvrir & de les tirer du cahos, comme Juste Lipse, Choul, Stewechius, Perault &c. se sont distingués par le faux & l'absurde de leurs découvertes imaginaires: le dernier a donné les siennes avec toute la confiance & l'appareil possible; car rien n'est égal à la beauté des Planches, non plus qu'à l'absurdité de ses imaginations, il ne le cède pas à Lipse sur ce point.

Notre Auteur ne nous donne que la description de quelques machines de peu d'importance, entre autres de celle du corbeau de Duilius, qui est une bagatelle. On prétend que je ne réussirai pas mieux dans la découverte de celles des anciens qui nous sont aujourd'hui inconnues, que tant d'autres qui y ont échoué. J'ai été plus heureux qu'ils ne l'ont été, sans me croire plus habile: j'en ai fait faire les modèles, & la réussite est allée au-delà même de mon attente. Ce qui me surprend, c'est qu'elles portent plus loin à proportion de leur petitesse, que celles des anciens.

Les deux plus belles sont la catapulte & la baliste, parce qu'elles peuvent servir aujourd'hui à la guerre. L'une servoit à jeter des corps depuis dix jusques à 300. livres pesans, & même un faisceau de plusieurs flèches, qui faisoient une exécution terrible dans une ligne, tuoient & bleissoient une infinité de monde: elles faisoient le même effet que nos pièces de canon chargées à cartouches: cela se voit dans mon Auteur à la

à la bataille de Philopœmen contre Machanidas, celui-ci avoit pointé, dit-il, des catapultes qui jettoient des pierres & des flèches. Toutes les deux, comme la plus grande partie des autres, sont en modèles, & dans toutes leurs proportions. La première peut servir au jet des bombes & des pierres, elle peut tenir lieu de mortier, & de pierrier. C'est celle que Blondel désiroit fort qu'on trouvât, ce qui épargneroit, disoit-il, bien de la dépense, de la poudre, & de l'embarras. Elle tire sans bruit, & infiniment plus juste & plus sûrement que les mortiers, on peut la fabriquer sur les lieux, il ne faut presque aucune ferrure: les matériaux se trouvent par tout où il y a des arbres; la charpente consistant en deux pièces de bois, deux traverses, & un montant. Elle est très commode, particulièrement pour la guerre des montagnes, trois hommes suffisent pour servir les plus grosses. Une catapulte peut jeter une bombe de douze pouces à plus de 200. toises, c'est au-delà de la portée qu'on demande.

La petite, que j'ai exécutée plusieurs fois, n'a que 17. pouces de long sur 13. de large. Elle chasse un corps de demi livre à plus de 150. toises, cela m'a paru d'a tant plus surprenant, que Josèphe dans son siège de Jerusalem, dit que les machines des Romains portoient deux stades, c'est-à-dire, 250. pas géométriques. Je ne fais pas ce qu'elles portoient à toute volée à 45. degrés d'élévation. Ma catapulte, dont j'eus l'honneur de faire l'expérience devant Monseigneur le Prince de Conti, porta depuis la grille du manège des Thuilleries jusqu'aux Capucins, c'est-à-dire environ 200. toises à 40. degrés d'élévation sur 32. de bandage, qui est la plus grande force qu'on puisse lui donner sans la forcer, l'expérience est le grand moyen de la décision, rien n'est plus aisé que de s'en convaincre.

La baliste est sur les mêmes principes que la catapulte, quoiqu'autrement disposée. César parle des effets prodigieux de cette machine au siège de Marseille, comme je l'ai déjà dit. Mais qui est l'Auteur qui n'en parle pas? Tacite prétend qu'elles lançoient des poutres; qui en peut douter? Le modèle de ma baliste de batterie n'a qu'un pied en tous sens, cependant cette petite machine lance une flèche à 60. toises avec une telle violence, qu'elle entre dans les pierres les plus dures. Cette expérience s'est faite en présence d'un grand nombre de Savans.

La découverte du Belier non suspendu est aussi belle & curieuse, que les forces mouvantes en sont simples, toutes celles de machines des anciens le sont également. Les Auteurs qui disent qu'elles étoient trop composées se sont trompés: eh comment peuvent-ils décider là-dessus, s'ils ne les ont pas comprises?

De toutes les machines qu'Archimède employa au siège de Syracuse, il n'y en a qu'une dont il soit l'Auteur: cela surprend-il? Oui sans doute: il est pourtant certain que toutes les machines de jet étoient des balistes

& des catapultes. Je ne reconnois que son corbeau qu'on peut dire de son invention. C'est cette machine célèbre dont il se servit pour enlever les vaisseaux sur lesquels les assiégeans avoient attaché des sambuques pour escalader la Ville du côté du Port.



## CHAPITRE X.

### *Conclusion de cet Ouvrage.*

**C**E que je viens de dire de la découverte des machines des anciens, & d'un grand nombre d'autres dont je ne parle point pour éviter prolixité, doit être considéré comme un des plus grands ornemens de mon Ouvrage, & cependant ce n'est pas ce qu'il y a de plus considérable, de plus instructif, de plus curieux & de plus utile: l'on verra une infinité de recherches historiques, & d'antiquités militaires qui ont échappé aux Commentateurs; car ceux qui écrivent avec connoissance de la guerre sont plus propres à ces fortes de découvertes que les autres, qui ne sont jamais sortis du tourbillon de leurs études: un terme à un homme expérimenté & appliqué, suffit pour donner à ses conjectures toute la force de la démonstration.

Ceux qui ont lû quelque chose des matieres qu'il renferme, pensent tout autrement que les autres, qui veulent que le dessein soit au-dessus de mon intelligence. Est-il bien surprenant qu'un homme parcoure un si grand espace, s'il marche dans un país qui lui est connu, & dont il fait toutes les routes, & s'il y met tout son tems & tout son loisir? Je sonnois le prix de l'un & je profite de l'autre, parce que je ne suis point occupé du soin de ma fortune qui fait toute l'occupation de la plupart. Cependant cette espece de philosophie n'a pû me mettre à couvert de la sphere d'activité, & de la mauvaise humeur de certains esprits chagrins, ombrageux, soupçonneux & inquisiteurs, qui ont fait sur mon Ouvrage encore couvert, mille jugemens téméraires, mille conjectures malignes. Ils ont fait entendre que je mettrois en comparaison la conduite des Généraux anciens avec celle des modernes, qui sont tombés dans des fautes toutes semblables dans des evenemens semblables. Ils disent vrai à certains égards; car je vois que ce qui s'est passé du tems de Polybe, est arrivé dans le nôtre. Il y a une infinité de ces exemples parallèles, de fait & de conduites qu'on peut apliquer à bien d'autres tems que ceux dont parle notre Auteur, & à des Acteurs qui ont joué des rôles peu différens.

On diroit que ce qui est arrivé depuis deux ou trois siècles, & même de nos jours, n'est qu'une imitation de ce qui s'est passé il y a deux mille

mille ans, soit en bien, soit en mal; on sera surpris de voir une affaire semblable dans ses circonstances à celle de Crémone.

*La surprise d'Égine*  
l. 6.

Quoique je mette en regard les événemens anciens avec les modernes, je ne dis pourtant rien qui puisse choquer personne. Je loue sans flatterie, & bien plus par les faits que par les paroles; je blâme sans injustice dans ce qui peut être permis, & j'excuse avec connoissance, même des gens qu'on n'a pas excusé quoique- très-excusable. Après tout il n'y a aucun mortel dans le monde qui puisse se dire infaillible, & qui n'ait fait voir quelque chose de la foiblesse humaine, & je ne crois que qui que ce soit veuille exiger de moi que je canonise des gens qui n'ont ni temples ni fêtes.

Ceux qui ont failli ont trouvé des imitateurs de leurs fautes, cela console. Les plus grands Capitaines nous fournissent des instructions par leurs victoires, comme les plus mauvais par leurs défaites, victoire ou défaite, tout sert à qui sait en profiter. Quoique dise Homere que la réputation d'un homme de guerre est une fleur que la moindre chose ternit, on ne la perd pas pour la perte d'une bataille, d'un combat, ou d'un siège levé un peu à la hâte. Hors la lâcheté rien ne deshonne dans les événemens de la guerre, & quelque mal-habile que puisse être un Général, quelques batailles qu'il ait perdues, à quelque danger qu'il se soit exposé faute d'expérience ou de savoir, le blâme tombe bien moins sur lui, que sur le Prince qui accorde à la faveur & à l'intrigue, ce qu'il ne doit accorder qu'au mérite bien connu & bien recherché.

Ce n'est pas seulement sur ce que je viens de dire, que mes adverfaires cherchent à prendre avantage sur moi: ils prétendent que j'entends fort peu de chose dans la milice des anciens, comme s'ils en avoient reçu lettres, ou que j'eusse fait preuves d'habileté à leur tribunal, que je reconnois très-incompétant. Ils ne s'en tiennent pas là, ils veulent encore insinuer que je montrerai le flanc dans les autres matieres qui n'ont aucun raport à la guerre: oui si je parlois de Théologie, de Peres, de Conciles, & des questions du tems, il n'y a rien de tout cela dans mon Auteur; & s'il y a quelque trait à toucher qui soit au-dessus de ma portée, je fais bien-tôt retraite. C'est le parti que doit prendre tout homme d'une intelligence aussi médiocre que la mienne dans certain ordre de littérature; mais dans les choses que j'entens, qui ne sont pas en petit nombre pour un homme de ma profession: on me verra tout de front, & tout hérissé de preuves, d'autorités, d'exemples & de raisons.

Je souhaiterois de tout mon cœur, qu'on ne trouvât pas davantage à redire dans mon stile; mais en tout cas on doit le pardonner à un homme de guerre. Les Régimens qui sont vêtus & armés le plus magnifiquement, & qui marchent avec le plus de pompe & d'appareil, ne sont pas toujours ceux de qui l'on tire le plus de service dans les combats, & qui méritent les plus grands éloges. Après tout les militaires ont leur élo-

quence & leur subtilité comme les autres, & qui ne convient qu'à eux; si on ne le remarque dans presque aucun de nos Auteurs dogmatiques, doit-on inférer de-là que je suivrai la même méthode, & que je tomberai dans le même défaut qu'on leur reproche.

La science de la guerre ne laisse pas d'être susceptible d'ornement, & même autant qu'aucune autre. Si ces ornemens me manquent, je réviserai le dogme de traits d'érudition militaire qui m'ont toute la sèche resse, & qui portent leurs instructions avec eux : ils serviront plus à délasser & à divertir qu'un stile scrupuleusement châtié.

Ceux qui m'attaquent dans les ténèbres, & qui souhaiteroient fort de m'y voir toujours, prétendent que mon Livre ne peut être qu'à l'usage des gens de guerre, dont la plupart ne lisent point, & les autres peu : c'est leur opinion. Je dis qu'on se trompe, il ne sera pas moins utile aux autres. Notes, observations, dissertations, tout est rempli de recherches curieuses sur l'antiquité. Ce n'est pas seulement aux événemens que je m'arrête, mais encore aux intrigues, aux négociations, à la politique, aux loix des différens peuples, que je débrouille & que je développe autant que j'en suis capable : on y trouve des traits d'histoire des anciens & modernes très-remarquables. Je relève bien des fautes dans les anciens Historiens, comme dans les nôtres. J'éclaircis bien des choses importantes, qui ont échappé aux yeux de nos critiques à l'égard de l'antiquité militaire : que s'il m'arrive de courir sur quelques fonds étrangers, ma retraite est prompte & je reviens sur mon premier terrain. D'ailleurs cet Ouvrage peut être d'un grand secours, non seulement aux gens qui se mêlent d'écrire l'histoire, & qui bronchent d'une manière pitoyable dans la description des batailles par leur ignorance dans la guerre, mais encore aux Savans qui traduisent, ou qui commentent les anciens Auteurs : ils ne commettent pas moins de fautes que les autres, & toutes viennent du même principe. S'ils ont une idée de la milice des Grecs & des Romains : (car cela ne va guère plus loin) ils ne voyent presque goutte à l'égard de celles autres peuples. C'est ce qu'on ne remarque que trop dans nos traducteurs : ils ne savent où ils en sont quand il s'agit de décrire une bataille. Casaubon, tout Casaubon qu'il est, n'a pas bien rendu l'ordre & la disposition de l'armée Romaine à Cannes, & du Ruy marchant sur ses traces a fait les mêmes bêtises. Que doit-on penser des descriptions qui regardent une milice différente de celle des Grecs & des Romains qui leur sont plus connus? Doivent-ils être bien clairs dans ce qu'ils écrivent des batailles des Perses, des Egyptiens, des Gaulois, des Carthaginois, &c. je ne le vois pas. J'ai découvert une partie de leur milice à l'égard de leur Tactique; car c'est par la distribution de leurs troupes que j'en juge, le reste est un champ de bataille pour les conjectures. Celles d'un homme de guerre doivent être préférables à celles des autres qui manquent d'ex-

d'expérience. Feu Mr. Dacier s'est bien trouvé des miennes dans quelques Vies de son Plutarque: Il m'a cité dans sa Préface, il m'a fait beaucoup d'honneur, mais les Lettres qu'il m'a écrites m'en font encore plus: je l'ai vû souvent fort embarrassé à débrouiller des batailles de son Plutarque, & il m'avouoit lui-même qu'il falloit savoir parfaitement la guerre & l'avoir faite pour se rendre intelligible, & pour rendre un Auteur comme Plutarque dans les événemens militaires. Il y en a bien d'autres & d'un autre tems qui lui ressemblent & que nous ne comprenons pas, quoiqu'ils aient écrit des guerres de nos jours, & dans une langue qui nous est commune avec eux.

Voilà un plan assez étendu de mon Ouvrage auquel il ne manque que de paroître au grand jour. On peut juger par tout ce que j'ai dit qu'il est plus digne de la libéralité & de la magnificence du Souverain, auquel je l'ai consacré, que des secours du public. Je dis de la magnificence, car étant unique dans son espece, il me paroît qu'il devoit l'être dans l'impression, dans la beauté des originaux, & dans celle des Planches. Le feu Roi a fait beaucoup de dépense pour l'impression d'un grand nombre de Livres, & particulièrement d'Auteurs Grecs. Ceux-ci comme la plus grande partie des autres, ne peuvent être utiles qu'à un fort petit nombre de Savans: cependant ceux qui ont entrepris un si grand travail, ont trouvé des douceurs que je n'ai pas. Je ne les leur envie pas: mais il me semble qu'un Ouvrage comme le mien qui renferme toute la guerre, qui est la science des Rois, & des honnêtes gens, devoit être traité avec la même distinction, & jouir avec plus de justice du même privilège. Il est surprenant combien cette science, à l'abri de laquelle toutes les autres s'exercent en repos, est méprisée, abandonnée & avilie pendant que les autres, moins nécessaires & moins dignes de l'attention des Souverains, sont élevées, couronnées & applaudies. On voit une foule d'académies dressées à grands frais pour la perfection & le progrès des arts & des sciences, celle de la guerre est comptée pour rien; mais cela peut-il durer long-tems sous le ministère d'un Prince si éclairé, qui creuse & cherche la vertu, & qui s'étudie à démasquer l'impudence, le mensonge & la fourberie? Personne ne s'est avisé de proposer une académie purement militaire, celle des sciences, qui fait tant d'honneur à la nation, les guerriers seulement comme guerriers, en sont exclus; cela n'est-il pas ridicule? Ils sont renvoyés au champ de Mars comme gens d'un métier, où il est plus besoin des forces du corps que de l'esprit.

## DISSERTATION,

Où l'on examine, si l'usage où l'on est de mettre la Cavalerie sur les ailes, & l'Infanterie au centre, dans une bataille rangée, est aussi bien fondé, qu'il est ancien & universel.

**J**E l'ai dit dans mon Traité de la Colonne, les Grecs & les Romains sont nos maîtres, Ils étoient plus habiles, plus appliqués, & plus éclairés que nous ne le sommes aujourd'hui dans les grandes parties de la guerre, nous leur devons tout ce que nous avons de bon & d'excellent. Je ne prétens pas inférer de-là que ces grands hommes fussent infailibles; ils n'ont d'autre avantage sur nous, sinon qu'ils ont plus approché de la perfection, sans y atteindre à l'égard de la Tactique. Il m'a été très avantageux de douter de leur infailibilité, & ce doute a produit l'examen de leurs opinions & de leurs usages, & cet examen la recherche de la vérité. J'ai trouvé qu'en effet ils s'étoient quelquefois trompés, au moins je l'ai pensé ainsi, & je demeure encore ferme dans ce sentiment, jusques à ce qu'il se trouve quelqu'un qui me démontre par de bonnes raisons, que je suis moi-même dans l'erreur. Si on fait un peu d'attention à ce que je vais dire, on trouvera que dans les affaires générales & de pleine campagne, leur ordre de bataille n'étoit pas exempt de défaut.

La distribution de leurs troupes ne me semble pas telle qu'elle devrait être, il y a beaucoup à dire. En l'attaquant j'attaque la nôtre, qui sort des mêmes principes, & que nous tenons d'eux. Ceci va faire le sujet d'une assez longue Dissertation. Je ne pense pas qu'aucun se soit encore avisé de remarquer le faux & l'absurde de notre méthode dans notre manière de nous ranger & de combattre dans les actions générales & de rase campagne; parce que la plupart, soit par paresse, soit par prévention, ou autrement, ne font aucun usage de leur esprit. Ils ont même négligé de réfléchir sur ce que l'expérience nous apprend, ils aiment mieux suivre l'autorité que de rechercher, si ceux de qui nous tenons la manière de nous ranger en bataille, ne se sont pas trompés.

Il se trouvera sans doute, des contradicteurs, & je souhaite de tout mon cœur qu'il s'en trouve, pourvu que non contents de crier à la nouveauté, ils se donnent la peine de prouver l'excellence & le parfait de l'usa-



l'usage reçu; car n'apporter pour toute raison que son antiquité, & le consentement unanime de presque tous les grands Capitaines, c'est une défense bien foible & bien indigne du siècle passé, & de celui qui court, où l'on a fait main basse sur tant d'opinions philosophiques qui étoient pour le moins d'aussi vieille date que les militaires.

Il me semble donc qu'il n'y a ni principes, ni système, ni raison, ni apparence même de raison de placer la Cavalerie sur les ailes, & l'Infanterie au centre dans une action générale, & dont le champ de bataille est une plaine rase, & découverte.

Cette proposition passera pour hardie chez bien des gens, & pour témérairement avancée chez d'autres, mais avant que de condamner l'Auteur, & la proposition elle-même, je demande trois choses à mes Lecteurs. La première, qu'ils m'écoutent, & qu'ils rejettent pour un tems les soupçons qu'ils peuvent avoir sur la vérité de ce que j'avance. La seconde, qu'ils n'ayent aucun égard à l'autorité des anciens & des modernes, avant qu'ils m'ayent écouté; & la troisième qu'ils se défassent autant qu'il leur sera possible de toute préoccupation, & de tout préjugé.

Entrons donc en matière, & pour reprendre les choses dès leur origine, expliquons d'abord l'ordonnance des troupes des anciens dans les différentes actions de la guerre, les armes de leur Cavalerie & de leur Infanterie; ce que nous pensons des nôtres d'aujourd'hui, leurs avantages & leurs défauts comme celui de notre Tactique, ce qui fera la première Partie de cette Dissertation.

Dans la seconde nous ferons voir, que dans toutes sortes de combats de campagne, chaque arme doit être entremêlée, soutenue & protégée, par une autre, c'est-à-dire que la cavalerie & l'Infanterie doivent combattre par petits, & par grands corps, soutenus les uns par les autres, & mêlés ensemble, ce qu'on autorise par plusieurs exemples anciens & modernes, autant que par la raison, & par le bon sens qui ne trompent point.

Dans la dernière on donne l'ordre & la disposition que l'on croit la plus sûre, la plus parfaite, & la plus conforme aux règles de la guerre, & de la bonne tactique: & on l'appuie par des exemples, & des raisonnemens, qui démontrent la solidité de mes principes, & qui font voir que le meilleur ordre est celui, où chaque arme est entremêlée, & comme unie avec l'autre.

## P R E M I E R E P A R T I E.

Lorsqu'on commença à faire la guerre, les armées combattoient pêle-mêle, sans ordre, sans art, & en confusion: Cyaxarès fut le premier qui démêla ce cahos. Les piquiers furent séparés des Archers, ceux-

ceux-ci prirent le nom d'Infanterie légère, & ceux-là s'appellerent pesamment armés, & se rangeoient sur beaucoup de hauteur, au lieu que les autres combatoient par petites pelotes à la tête de tout. A proprement parler c'étoient des escarmoucheurs, qui se retiroient derriere la ligne un moment avant que les armées en vinssent aux mains.

Ces deux sortes d'armes se rangeoient au centre, & la Cavalerie fut jetée sur les aîles de cette Infanterie rangée sur une seule ligne. On ne sauroit bien assurer qui fut le premier qui fit ce partage, & abandonna chacune de ces deux armes à ses propres forces. Les Grecs & les Romains ont suivi cette méthode comme tous ceux qui sont venus après eux, sans savoir trop bien pourquoi, ou sans aucune bonne raison.

Peu à peu la guerre se perfectionna. Licurgue fut le premier qui distribua la Cavalerie par escadrons; à l'égard des armes je crois que les Grecs les prirent des peuples de l'Asie, cela nous importe peu. Les Romains armerent & rangerent leur Cavalerie à la maniere des Grecs; mais ils ne les imiterent pas à l'égard de leur Infanterie, soit dans l'ordre & dans la maniere de l'armer. Ils la rangerent sur deux lignes, & une reserve, avec des intervalles entre les corps; telle fut leur méthode depuis la guerre de Pyrrhus jusqu'à la fin de celle d'Antiochus. Les Triaires étoient en ce tems-là en trop petit nombre pour être considérés comme formant une troisième ligne.

La Cavalerie, qui fermoit les aîles, ne combatoit que sur une seule ligne distinguée par escadrons, comme je l'ai déjà dit, encore fut-elle toujours en très petit nombre. A peine y avoit-il quatre mille chevaux dans une armée de quarante mille hommes d'Infanterie. Celle-ci étoit tout ce qu'il y avoit de plus brave & de mieux discipliné dans le monde. Il y avoit diverses sortes d'armes offensives dans cette fameuse Infanterie, pesamment armée; car les Velites, qui combatoient avec des armes de jet, ne faisoient point corps avec elle. Outre l'épée & le javelot d'une assez bonne longueur, il y avoit un tiers de cette Infanterie qu'on appelloit Triaires, qui formerent une troisième ligne du tems de Marius, parce qu'ils furent augmentés, c'étoient tous de vieux Soldats, qui étoient armés d'une sorte d'arme, qu'on apelloit *Pilum*, peu différente de nos pertuisances, ou de nos espons. Ce n'étoit pas sans de grandes raisons qu'ils introduisirent cette diversité dans les armes de leur Infanterie, & ces raisons sont aisées à comprendre. Ils voulurent avoir des armes propres à tout événement; qui pussent se soutenir & s'aider les unes les autres dans les différentes circonstances. Ils vouloient être en état de résister contre la Cavalerie en rase campagne par le moyen des armes de longueur mêlées avec les courtes, & attaquer les longues par les courtes. Celles-ci leur servirent beaucoup contre la phalange, qui étoit un corps composé de piquiers sans mélange d'aucune autre arme. Ce mélange d'armes longues & courtes chez les

les Romains, qui vouloient attaquer & se defendre, supléoit à tout, indépendamment de leur Cavalerie, qui étant sur les ailes, se trouvoit trop éloignée pour en esperer le moindre secours dans une bataille rangée. Cette Infanterie intrépide faisoit si peu de cas de la Cavalerie ennemie, quelque expérimentée & déterminée qu'elle fut, qu'elle osoit bien l'affronter en rase campagne, & la mettre en fuite.

*Pourquoi mêler ensemble plusieurs sortes d'armes dans un même corps,* dit un de nos Maîtres, \* *sinon pour faire voir l'extrême besoin qu'elles* <sup>\* Montecuculi</sup> *ont l'une de l'autre, & le secours qu'elles peuvent s'entredonner.* Les <sup>Mem. p. 186.</sup> Romains, tout habiles & éclairés qu'ils étoient, ne pensèrent jamais à cette maxime à l'égard de leur Cavalerie, & rarement l'entremêlerent-ils de leur Infanterie légère, dans le temps que leurs ennemis, plus éclairés sur ce point, leur en montroient l'exemple. Ils ne comprirent jamais dans la seconde guerre Punique, que le petit nombre de Cavalerie les obligeoit à la soutenir, & à l'entremêler par corps avec ceux de leur Infanterie : ils ne se servirent jamais de cette ruse, & ne changerent jamais l'ancienne méthode pour en prendre une meilleure : nous sommes aujourd'hui dans un semblable aveuglement.

Nous ne différons presque en rien dans la distribution de nos troupes, nous les rangeons de la même maniere dans une action générale, avec cette différence, que nous mettons la Cavalerie aux ailes sur deux lignes, qui s'étendent bien au loin par la grande quantité que nous en avons, quantité qui est la marque la plus évidente, & la plus certaine du défaut de notre discipline militaire; car c'est notre peu d'intelligence dans l'Infanterie qui a produit cette nombreuse Cavalerie presque toujours inutile dans les armées, & qui en fait la ruine comme celle de l'Etat.

Nous mettons l'Infanterie au centre sur deux lignes, & une reserve; nos bataillons sur quatre de hauteur, & nos voisins la mettent sur trois, maniere de se ranger qui ne sauroit jamais soutenir contre un effort de Cavalerie: c'est combattre sur trop peu de hauteur, sur tout n'ayant que la bayonnette au bout du fusil, qui bien qu'excellente & nécessaire, n'est pas d'une assez bonne longueur pour suppléer au défaut de la pique, ou de la pertuisanne. Voilà l'ordonnance de nos armées, nous n'en sçavons pas davantage. On peut dire que nous n'avons qu'un seul ordre de bataille dans les pays ras & découverts, nous ne nous en écartons jamais, quoique de cette maniere il ne soit pas possible aux corps d'agir & de se defendre indépendamment les uns des autres, & par eux-mêmes.

Il est rare, & très-rare même, qu'à l'imitation des Romains les lignes se succedent les unes aux autres, & qu'elles combattent à différentes reprises dans un combat long, opiniâtre, & également soutenu, c'est-à-dire que la seconde ligne remplace la premiere, & que les corps ren-

trent les uns dans les autres, sans trouble, & sans se confondre. Tout cela fait voir la foiblesse de notre Tactique, & le défaut de celle des Romains. L'expérience de plusieurs actions générales où je me suis trouvé, m'a fait connoître évidemment, qu'il n'y a point de nation à qui l'ordre des Grecs, à l'égard de leur Infanterie, convient mieux qu'à la François, dont je connois assez le génie. Je ne dis pas absolument l'ordre des Grecs; car il y auroit bien des changemens à faire. Ce seroit là le sujet d'une Dissertation très-curieuse & très-instructive; mais ce n'est pas ici le lieu de proposer cette nouveauté.

\* M. de  
Vauban.  
Dan.  
Hist. de  
la Mil.  
Franc.

Il n'y a pas long-tems que notre Infanterie étoit composée de deux manches de Mousquetaires, & d'une de Piquiers: on fit voir qu'il y en avoit trop, on les réduisit à un cinquième. Il falloit s'en tenir là, après l'introduction de la bayonnette au bout du fusil; car alors notre Infanterie se trouvoit avec toutes les armes nécessaires à tout événement; elle étoit en état de combattre également dans les plaines, & dans les pays couverts avec un égal avantage, & de résister contre la Cavalerie. Quelqu'un\* s'avisa de proposer au feu Roi la suppression des piques, comme d'une arme fort inutile. Il donna pour exemple l'Empereur, qui les avoit supprimées en Hongrie dans la guerre contre les Turcs. Ce n'étoit pas une raison pour les ôter en France, celles qu'avoit l'Empereur ne sont pas les mêmes contre d'autres ennemis. Quoiqu'il en soit, en inspirant au feu Roi de retrancher cette arme, on lui donna un fort mauvais conseil, & son auteur avoit alors oublié son Infanterie, quoiqu'il fût d'ailleurs un des plus grands & des plus honnêtes hommes de son tems. Celui qui s'opposa à un conseil si étrange, qu'on dit être M d'Artagnan, aujourd'hui Maréchal de Montelquiou, montra qu'il s'y connoissoit bien mieux que le premier. Qu'on ait écouté l'un plutôt que l'autre, & qu'on ait compté les voix plutôt que de les peser, c'est ce qui doit paroître singulier aux intelligens dans l'Infanterie; car le feu Roi étant aussi grand, qu'il étoit sage, en consulta plus d'un. Qu'on ne me dise pas, pour autoriser le conseil du premier, que nos voisins nous ont imités hors les Suédois; ce n'est pas raisonner conséquemment. Un mauvais exemple qu'on suit, est toujours mauvais quelque nombre d'imitateurs qu'il ait à sa suite. On peut dire de tous les peuples qui nous environnent, ce qu'Homere disoit des Grecs, qu'il ne faut pas les combattre de loin, mais les joindre & les affronter. Cette maxime ne regarde pas seulement les François, mais généralement toutes les Nations du monde. Le combat qui se livre de loin, dit Odonagre dans Procope, est un combat où la fortune a beaucoup de part, & où la vertu a peine à se signaler; au lieu que celui qui se livre pied contre pied ne dépend que du courage dont la victoire est le prix.

Le plus fort argument contre la pique est un pur sophisme, ceux qui n'approuvent pas cette arme disent qu'un tiers de Piquiers ou un cinquième

quième enlevait le tiers ou le cinquième du feu de l'Infanterie. Mauvaise raison qui ne prouve rien, si l'on connoît un peu le caractère de la nation François, & qui ne prouve guères plus à l'égard des autres. La véritable valeur ne consiste pas dans les combats qui se font de loin; mais dans le choc, & les coups de mains: c'est là le seul chemin qui nous mène à la victoire.

D'où vient que les Romains, qui sont nos maîtres & nos peres, avant l'invention de la poudre, n'ont pas mis tout en armes de jet, en dardeurs, en archers, en frondeurs? il est pourtant certain que les Romains comme les autres, en avoient très-peu. Ils sembloient même les mépriser, peut-être avec moins de raison que nous les nôtres. C'est sans doute, & je le répète, c'est que ce ne sont pas les combats qui se font de loin qui décident, & qui honorent une action, ils ne servent que dans ce qui peut incommoder l'ennemi aux endroits où l'on ne peut se joindre; encore n'est-ce pas le feu à certains égards, qui fait le mérite de la défense, ou de l'attaque dans les batailles, c'est l'arme blanche. Car dès qu'on aborde l'ennemi, comme c'est la règle, le feu n'a plus lieu; & le premier qui fait la démarche l'emporte infailliblement: dès qu'on veut mettre le feu en usage, le combat change de nature, on n'avance pas, & on ne peut avancer ni d'un côté, ni de l'autre, à moins que la peur ne s'en mêle dans l'un des deux partis. Il faut du tems pour charger ses armes, pour faire un feu suivi, & uniforme en tirant par rangs, ou par pelotons. Quel nom peut-on donner à ces sortes de combats où l'on se craint réciproquement? Peut-on les appeler autrement que de grandes escarmouches, où l'on tue bien du monde sans oser en venir aux mains? Le moins brave, ou celui qui se trouve le plus mal conduit, s' imagine être le plus incommodé du feu de son ennemi, ou il ne voit pas le progrès du sien. Sur cette opinion il s'étonne du nombre des tués ou des blessés, & cet étonnement met la confusion. Il perd alors de son terrain; & ce mouvement de retraite relève le courage des ennemis, qui n'avancent qu'à mesure que l'autre cede, ce qui dégénere bien tôt en déroute entiere. Il est rare qu'on en vienne aux mains, & celui qui avance le premier est comme assuré que l'autre ne l'attendra pas. Cette maniere de combattre a presque passé en coutume. Ce que je dis ici arrive presque toujours dans les affaires d'Infanterie, & encore plus souvent dans celles de Cavalerie. Il est de ces sortes de combats, comme de ceux de mer, qui ne sont guères plus sensés. L'on perd bien moins de monde, l'on court bien moins de risques à s'aborder, & l'on gagne plus. Je m'en raporte à nos Capitaines Corsaires plutôt qu'à ceux qui commandent des armées navales.

Je ne sçai si je ne me suis pas un peu trop arrêté sur les armes des anciens & des modernes, après en avoir déjà parlé dans mon Traité de la Colonne. Il étoit nécessaire pour plus grande intelligence du sujet

## 48 SUPPLEMENT A L'HISTOIRE

que je traite que je m'étendisse un peu sur cette matiere, & que je fîsse bien comprendre la nécessité d'avoir de différentes sortes d'armes qui se soutiennent l'une l'autre. Quand je fais voir la nécessité d'introduire cette méthode dans l'Infanterie, on peut bien s'imaginer que je ne comprends pas seulement une pique, un fusil, une bayonnette comme armes; je considère encore la Cavalerie comme une arme différente de l'Infanterie, les regardant toutes les deux comme deux armes qui doivent être entremêlées comme les autres, & se soutenir réciproquement. C'est ce que nous ne pratiquons pas; peut-être ignorons-nous l'utilité de ce mélange, nous l'allons voir.

### I I. P A R T I E.

Montecuculi m'a prévenu dans ce que j'ai pensé de la nécessité de joindre la Cavalerie à l'Infanterie, & de faire soutenir l'une par l'autre dans les combats de campagne. Ce grand Capitaine blâme fort la coutume que nous avons de séparer la Cavalerie de l'Infanterie, & d'abandonner chacune de ces armes à ses propres forces, sans que l'une & l'autre puissent s'aider, & s'entre-secourir. Rien ne frappe davantage que cette vérité, & il est d'ailleurs certain que cet habile Chef d'armée étoit très-capable de nous donner des principes pour combattre avec plus de méthode; mais il nous fait un mystère de cette méthode. Il ne fait que glisser sur la question; il se contente de la proposer, il ne donne ni ordre, ni disposition. Peut-être qu'il n'avoit pas dessein de publier les découvertes de Tactique, qu'il pouvoit pratiquer un jour: c'eût été fournir des armes contre lui-même. Il étoit Général de l'Empereur, il se réservoit les coups de maître qu'il laisse deviner à des écoliers éclairés qui savent profiter des leçons, & des découvertes des habiles-gens. Quoiqu'il en soit ce grand homme est mort avec son secret, & ne nous apprend rien dans ses Mémoires, sinon qu'il est absurde de séparer la Cavalerie de l'Infanterie dans une bataille rangée, & dans une situation où il soit libre au Général de ranger l'une & l'autre de ces armes où il lui plaît. Pour moi, qui n'ai aucune raison de faire mystère de mes découvertes de Tactique, ni aucune espérance de parvenir aux grades, où je puisse faire connoître un jour par les effets, la solidité de mes principes; j'ai crû qu'il étoit nécessaire d'en découvrir quelque chose.

On voit dans les Historiens de l'antiquité de grands Capitaines, qui ont reconnu la nécessité de remédier au défaut de l'usage ordinaire de mettre la Cavalerie sur les aîles, & l'infanterie au centre. Tout l'expédient qu'ils trouvèrent fut d'entremêler les escadrons de pelotons de leur Infanterie légère. On ne sait qui fut le premier auteur de cette méthode, je m'étonne que Tit-Livre en ose donner l'invention aux Romains.

main. Il avoit pourtant lû Polybe, lui qui en est le copiste; il ne pou-<sup>les pelotons à Q. Nicias Centurion.</sup> voit ignorer qu'Annibal s'étoit servi de cette méthode à la bataille de la Trebie contre Sempronius, & les Grecs long-tems avant les Carthaginois; au lieu que les Romains ne commencèrent à entrelasser leurs escadrons qu'au siège de Capoue dans la seconde guerre Punique. D'ailleurs qui sait si les anciens Allemands, & les Gaulois n'avoient pas suivi cet usage avant les Grecs, & si ces premiers n'en étoient pas les inventeurs, car il paroît que dans leurs armées, ils avoient un corps d'infanterie destiné seul & dressé pour combattre avec elle.

Tite-Live & Plutarque parlent des Basternes Peuples Gaulois, qui devoient venir au secours de Persée avec dix mille chevaux, qui chacun, selon la milice de ces peuples, avoit un Fantassin combattant avec eux. *Veniant, dit-il, decem millia equitum, pars numerus peditum, & ipsorum jungentium cursum equis, & invicem protapforum equitum vacuos capientium ad pugnam equos.* César dit à peu près la même chose parlant de la Cavalerie d'Arioviste. Ce grand Capitaine trouva cette méthode digne de remarque, & bien lui valut de s'en être servi à la bataille de Pharsale, il fit même plus, car il y ajouta des cohortes entières avec des pelotons, après avoir dressé les uns & les autres à combattre entre les escadrons, sans cet expédient la victoire lui échappoit.

Nous devons aux anciens le principe des pelotons entremêlés avec la Cavalerie. Je m'étonne que cette méthode n'ait pas été suivie de nos modernes. Je ne vois qu'un fort petit nombre de guerriers célèbres qui l'ayent pratiquée, & toutes les fois qu'ils s'en sont servis, ils ont remporté de grandes victoires, ces exemples ne se trouvent que de loin à loin. Le premier & le plus remarquable, est celui de la bataille de Pavie en 1525. Il m'importe d'autant plus de le citer, que je ne dois rien négliger pour faire voir l'excellence de ce principe, sur lequel je fonde une partie de ma Tactique.

Deux mille, ou quinze cens fantassins choisis, exercés de longue main à combattre entre les escadrons de la Cavalerie Espagnole, attaquèrent celle de France, qui étoit sans contredit la plus redoutable de l'Europe. Ces Arquebusiers, la plupart Basques, se répandirent & s'épar-<sup>Brant. Hom. B-lustr. Dan. Hist. de Franc. I. Var. Vie de Franc. I.</sup> pillèrent par petites pelotes sur tout le front de la Gendarmerie Française. Dès le premier choc cette Infanterie légère se jeta entre les intervalles des escadrons, les attaqua de toutes parts, de front, de flanc, & sur leurs derrières; voltigeant autour sans cesse & sans relâche, & s'échappant avec une legereté surprenante, dès qu'on cherchoit à les joindre: revenant ensuite à la charge, ils faisoient pleuvoir une grêle d'arquebusades sur ces gros escadrons difficiles à remuer, & attaqués en même tems de front par ceux des ennemis. Par cette nouvelle manière de combattre, jusqu'alors inconnue, cette brave Gendarmerie fut totalement défaite, & c'est principalement à cette ruse qu'est due la perte de cette bataille.

La journée de Pavie servit depuis d'exemple, & de leçon à plusieurs grands Capitaines qui mirent les pelotons en jeu. Je ne sai si l'Amiral de Coligny n'a pas été le premier, après l'exemple de Pavie, qui s'en est servi dans nos guerres civiles. L'expérience lui fit bien-tôt connoître l'excellence de cette méthode, dont il ne se départit jamais dans tous les combats qu'il donna. Henri le Grand dans le tems qu'il n'étoit que Roi de Navarre, s'en souvint à la bataille de Coutras. Il en connut si bien l'avantage qu'il la pratiqua dans toutes les autres qu'il donna contre ceux de la Ligue, & qu'il eût peut-être perduës sans ce moyen qui lui réussit toujours. Le Pere Daniel décrit ainsi cette maniere de combattre. Il dit que *l'emploi de ces pelotons étoit d'attendre de pied ferme les escadrons ennemis, & de ne tirer sur eux que de vingt pas pour ne pas le faire inutilement. Les Soldats qu'on choissoit pour cette fonction*, continuë-t-il, *étoient tous gens de cœur & d'élite, résolus à périr, & à se voir passer sur le corps la Cavalerie ennemie en cas de déroute. Ces petits Bataillons, comme il les appelle, étoient seulement de cinq de front, & autant de files; les premiers étoient ventre à terre, les seconds sur un genouil, les troisièmes panchés, & ceux de derriere debout, pour faire tous leurs décharges en même tems.*

Dan.  
Hist. de  
Franc.  
Vie de  
Henry  
III.

Gustave Adolphe, M. le Prince, M. de Turenne ont plusieurs fois pratiqué la méthode d'entrelasser les escadrons, & même d'y introduire des bataillons fraîches de leur piques. C'étoit la grande ressource du dernier, & encore plus celle du Maréchal de Gassion, excellent Chef de guerre, s'il en fût jamais. Il défit totalement Coloredo au combat de Magnicourt. Il fit couler des pelotons entre les intervalles des escadrons, qui tuerent une infinité de monde aux ennemis. Ces exemples devroient, ce me semble, servir de leçons dans tous les combats.

Vie de  
Gass.

On peut juger, par tout ce que je viens de dire, si c'est une chose bien sensée & fort prudente, de fonder ses espérances sur deux corps qui ne sauroient s'entre-secourir, & dont l'un ne peut être défait sans emporter nécessairement la défaite de l'autre. Car si ces deux armes étoient égales, si elles pouvoient agir, & se soutenir par elles-mêmes, je ne mettrois point cette affaire en question; mais lorsqu'elles sont inégales, il est absurde de les faire combattre séparément. Car suposant dans les deux armées une égalité à tous égards, soit dans les troupes, soit dans les Généraux, suposant même que celui qui attaque l'emporte par la valeur de sa Cavalerie, & même par le nombre sur celle de son ennemi; si celui-ci fait soutenir la sienne, & l'entrelasse de bons pelotons de son Infanterie, tous gens choisis, & de bons bataillons à ses ailes, il aura sûrement l'avantage sur son antagoniste. Si tant de grands hommes anciens & modernes, ont reconnu l'erreur où nous sommes, s'ils ont réussi pour avoir suivi la méthode de faire soutenir une arme par l'autre dans les combats de campagne, si enfin nous avons mille exemples



ples, même de nos jours, d'une vérité si frappante, n'est-ce pas une chose bien étrange de ne les pas imiter dans cette pratique?

Je dirai pourtant ce que je pense à l'égard des pelotons, entremêlés avec la Cavalerie, je ne les crois pas absolument capables d'en empêcher la défaite contre la supériorité d'une Cavalerie vigoureuse & bien menée; il faut quelque chose de plus pour rassurer entièrement chacune de ces deux armes. Les pelotons qui se voyent séparés, & fort éloignés du centre où est l'Infanterie, ne laissent pas que de craindre, que si la Cavalerie lâche le pied & les abandonne, ils ne se trouvent exposés à toute la fureur de la victorieuse, sans espérance de secours de la part du corps de bataille. Si la Cavalerie n'est pas bonne, elle se défie d'un si foible secours, il faut encore quelque chose de plus pour lui inspirer la confiance & le courage; voyons ce que c'est.

### I I L. P A R T I E.

Il y a des exemples dans la Vie de Henri le Grand, qui sont extrêmement au sujet que je traite, & qui me meneront pied-à-pied à mon nouveau système; ces exemples devroient servir de leçons à tous les Généraux d'armées, & cependant peu de personnes, pas même nos Auteurs dogmatiques, ne les ont remarqués. Si tout cela ne fait pas preuve contre l'usage que je combats, il ne sera plus permis d'avoir raison.

Ce grand Roi connut parfaitement la nécessité de mêler & d'épauler la Cavalerie de l'Infanterie, & il pratiqua cette méthode dans presque toutes les batailles qu'il donna, & particulièrement à celle d'Ivry, qui est son chef-d'œuvre, & où il fit voir tout ce que la guerre a de plus profond & de plus achevé. Il rangea la plus grande partie de son Infanterie au centre, & sa Cavalerie sur les aîles; mais les escadrons de celle-ci avoient à côté d'eux de gros bataillons hérissés de leurs piques. Il n'y avoit rien à ajouter à cette savante disposition, puisque chaque arme se trouvoit soutenue par l'autre. Quoique la Cavalerie des Royalistes fût fort inférieure en nombre à celle des Ligueurs plus forts encore en Infanterie, les premiers ne laissèrent pas de remporter une victoire complète & décisive; les deux aîles firent le coup sans que le corps de bataille s'en mêlât trop. La cause de l'infortune des Ligueurs vint des précautions que le Roi prit aux aîles de sa Cavalerie; de sorte qu'on ne pouvoit attaquer un escadron qu'on n'eût aussi-tôt affaires à deux bataillons alternativement mêlés avec la Cavalerie. Ce qui rendoit cette Infanterie inabordable, c'est qu'elle combattoit sur beaucoup de hauteur. Les flancs des escadrons, qui étoient fort gros se trouvant couverts par cette Infanterie, il étoit impossible à ceux des ennemis d'en soutenir le choc & l'abord sans s'exposer à des bordées de mousque-

mousquetades qui les obligeoient à lâcher bien-tôt prise. Le Roi vainquit bien plus par son habileté que par la valeur de ses troupes.

Cette manière de combattre, les bataillons & les escadrons alternativement mêlés, étoit bonne en ce tems-là, où les piques étoient en usage, les bataillons plus forts & sur plus de profondeur. Si les nôtres d'aujourd'hui combattoient sur huit de hauteur, & qu'on introduisît les piques, jointes à la bayonnette au bout du fusil, je doute que la Cavalerie osât les attaquer ni aborder une ligne d'escadrons entrelassée de bataillons, rangés & armés de la sorte. Cette méthode est excellente lorsqu'un Général se défie de sa Cavalerie, & c'est celle qui semble le plus aprocher de la perfection: mais pour la mettre en usage, on ne peut se dispenser de donner des armes de longueur à l'Infanterie. Sans cela, quand même elle combattoit sur plus de hauteur, elle est incapable de résister au choc de la Cavalerie: au lieu que les chevaux s'épouvantent, & se cabrent aisément à la vûe & à l'ébranlement des piques, des halebardes, & des espartons, qui les prennent de loin: nos bataillons & nos escadrons sont trop petits pour être entremêlés, & il ne faut faire aucun changement dans les uns, ni dans les autres pour bien des raisons, sinon dans les armes de l'Infanterie que je tiens imparfaites, si on n'y introduit la pique. Ce qui démontre cette vérité est, qu'il faut une certaine proportion, & plus de force dans les corps pour se ranger & combattre d'une certaine manière, la bataille d'Hochstedt, donnée le 13. Août 1704. nous en fournit un bel exemple.

Nos Généraux s'aviserent, véritablement un peu trop tard, d'entrelasser les escadrons de bataillons. Les ennemis, qui venoient de passer le ruisseau sur plusieurs lignes redoublées de Cavalerie, après s'être précautionnés d'un feu d'Infanterie à notre flanc, se disposèrent à nous attaquer: nous crûmes en entrelassant nos escadrons de bataillons culbuter ces lignes, mais la partie n'étoit égale, ni dans le nombre, ni dans les armes, ni dans la manière de faire combattre ces bataillons: on ne laissa pas que de marcher à ces lignes dont on ne voyoit point le fond. Notre Cavalerie & notre Infanterie qui s'en aperçoivent, reconnoissent le foible de leur ordre. On charge pourtant, le choc fut rude & vigoureux. On enfonce une ligne, une autre succède tout aussi-tôt. Les bataillons flotent à la première charge, parce qu'ils sont trop minces & sur un grand front. A la seconde ils se voyent à demi rompus. La Cavalerie se décourage & s'enfuit, nos bataillons qui ne sont pas si légers dans ces sortes de mouvemens, restent sous l'épée, seuls & abandonnés: L'ennemi victorieux de l'une, s'abandonne, se jette sur l'autre & la taille en pieces. Si nos bataillons eussent eu des piques, ou qu'on les eût tout au moins rangés sur dix ou douze de profondeur, (car cela étoit dans les regles) ils se fussent retirés bravement, & eussent résisté contre cette Cavalerie, & peut être que la se-

conde

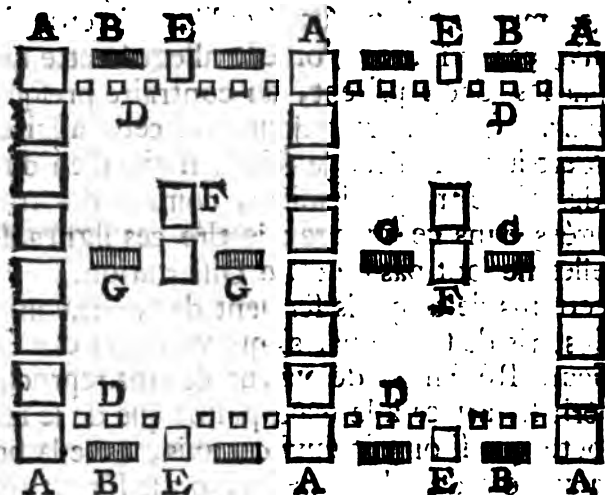
confédération se fût introduite dans leurs espaces, ou eux dans ceux de la seconde, qui eût profité de la valeur de cette Infanterie. On eût s'apercevoir dans cette affaire que la bayonnette au bout du fusil ne suffisoit pas contre un effort de Cavalerie. Si ceux qui commandoient au village de Bleinheim eussent compté véritablement sur l'avantage de la bayonnette, ils n'eussent peut-être pas délibéré un moment pour une retraite honorable; car qui pourroit s'imaginer que des gens qui voyoient des troupes disposées à tout, eussent mieux aimé mettre bas les armes que de faire une glorieuse retraite, s'ils eussent été bien persuadés que la bayonnette au bout du fusil suppléoit à la pique; s'ils le croyoient ils sont inexcusables, mais je suis persuadé qu'ils ne le croyoient pas. Véritablement je n'ai pas ouï dire qu'on eût allégué cette raison pour justifier le parti que les Chefs prirent, au contraire presque tous étoient d'opinion de sortir. On ignore aujourd'hui cette affaire; quoiqu'elle soit presque étrangère à mon sujet, je suis bien aise d'en dire un mot pour la justification des Officiers particuliers, comme des troupes malheureusement engagées dans ce village; je tire ces lignes de mon grand Ouvrage, car elles ne sont pas de cette Dissertation.

Les Chefs incertains de ce qu'ils feroient dans une conjoncture si triste, entendent des cris de toutes parts, qui venoient des Officiers & des Soldats de plusieurs Régimens de valeur & sans reproche, qui disent qu'il faut tous périr les armes à la main plutôt que de se rendre avec infamie. Sans doute que si on eût suivi cet avis, avec la bonne volonté & l'ardeur qu'on voyoit dans les troupes, on se fût retiré par une sortie généreuse & digne de gens de cœur. Qui doute qu'elles n'eussent passé sur le ventre d'un grand corps de l'armée victorieuse qui environnoit le village pour en empêcher l'issue. Le plus grand nombre fut de cette opinion; mais l'avis des autres, qui étoient en droit de commander, prévalut sur le sentiment général, quoiqu'ils ne fussent pas tous réunis dans la résolution de se rendre prisonniers de guerre. On ne peut pas bien décider sur les raisons de blâme ou d'excuse de cette action, il y en a sans doute de deux côtés; mais je crois que dans les affaires extrêmes la témérité est toujours plus louable que la prudence. L'une peut nous garantir de la honte, & l'autre ne nous excuse pas dans l'esprit de tout le monde qui ignore la situation de nos affaires. A certains égards un coup désespéré laisse je ne sai quelle idée brillante qui nous frappe davantage qu'un trop grand excès de prudence, qui bien que louable quelquefois, n'est connu que d'un très-petit nombre de personnes. Si les Chefs, qui commandoient dans le village, eussent connu la Colonne, la retraite étoit aisée & certaine; parce que les bataillons étoient tant sur plus de hauteur que de front, les espions & les pallebar des les fraisoient presque entièrement, en se rangeant sur trois grosses colonnes.

## 54 SUPPLEMENT A L'HISTOIRE

nes A, de huit bataillons chacune. Huit escadrons de Dragons B, rangés entre les espaces des colonnes; les escadrons entrelassés de gros pelotons D, de Soldats choisis sur toute l'Infanterie & des Dragons à pied. Les 28. Compagnies des Grenadiers formant quatre corps E, de 400. Grenadiers chacun sur 16 de profondeur placés entre les espaces des escadrons des intervalles des colonnes.

Au centre des intervalles on pouvoit conserver une réserve de deux bataillons, ou sections de colonne G, & de deux escadrons A, pour les accidens inopinés, ou pour les laches selon l'occasion.



Si les troupes qui étoient dans le village fussent sorties dans une disposition semblable, étoit-il bien aisé de résister au torrent de ces trois colonnes composées de Régimens d'une valeur éprouvée, & de quatre Régimens de Dragons? Je demande si les ennemis, quoi qu'animés par la victoire, se seroient bien trouvés d'une attaque si imprévue. Il n'y avoit pas à faire du résolu, ni du déterminé contre le choc & la force de cette masse énorme d'Infanterie formée de l'élite d'une armée qui n'avoit pas combattu? elle pouvoit se retirer avec d'autant plus d'espérance de réussir, qu'il est rare que l'ennemi ne se relâche après la victoire. Ceux, qui comme moi se sont trouvés en plusieurs grandes actions, ont pu remarquer que les armées qui viennent de vaincre sont aussi défordonnées & débandées que les vaincus, & lorsqu'un habile homme conserve & fait tout d'un coup paroître un corps considérable de troupes ferrées & en bon ordre, la victoire échape souvent à celui qui croit la tenir, & quelquefois un rien peut faire le coup. L'histoire ancienne & moderne est remplie de ces sortes d'exemples. Il y en a de fort remarquables dans la belle histoire des Révolutions d'Angleterre du Pere d'Orleans.

Quoi-

Quoiqu'il en soit, de tout ce que je viens de dire contre les partisans de la bayonnette, il n'y a presque qu'une voix en faveur de cette arme. On s'est si bien mis dans la tête qu'elle supplée à la pique, sans en avoir le défaut, qu'on n'ose presque dire ce qu'on en pense de peur de passer pour singulier. La plupart des gens de guerre, & nos Historiens même célèbrent cette arme, & prétendent qu'il n'en faut point d'autres, qu'elle se suffit à elle-même. Le Pere Daniel, dans la description qu'il fait des deux ordres de bataille de Montconour, dit qu'une partie de l'Infanterie de l'Amiral de Coligny n'avoit point de piques; *armes alors qui passaient pour très-utiles contre la Cavalerie, & à qui on ne suppléoit pas comme aujourd'hui par la bayonnette au bout du fusil.* Ce savant Jesuite raisonne sur ce qu'il a oui dire à une infinité d'Officiers, parmi lesquels il s'en trouve qui devoient en savoir plus que les autres, si le rang & les grands emplois étoient un titre, qui les élevât au-dessus de leurs inférieurs du côté de l'intelligence: mais cela n'étant pas toujours on ne doit respecter leurs décisions qu'à bonnes enseignes, & il n'est jamais mal d'ajouter un correctif en attendant que la question soit vidée.

On demande aux partisans de la bayonnette s'ils savent quelque exemple d'éclat en faveur de cette arme contre la Cavalerie? S'ils en ont quelqu'un qu'ils le déclarent, on leur promet de changer de langage. On les défie d'en trouver aucun, au lieu que la pique nous en offre une infinité.

Pour peu qu'on veuille faire attention à ce que je viens de dire, on jugera évidemment & l'on sera convaincu de la nécessité, je ne dis pas d'ajouter la pique à la bayonnette au bout du fusil; car cela se sent de reste; mais de faire soutenir la Cavalerie par l'Infanterie; c'est-à-dire, d'entrelasser l'une avec l'autre. Ces deux sortes d'armes ont un si grand rapport, entre-elles, leur union & leur jonction sont si nécessaires & si importantes qu'on ne devoit jamais les séparer. Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est qu'il ne paroît pas qu'aucun Officier d'Infanterie, ni pas même un seul de nos Auteurs Militaires aient remarqué ni réfléchi sur le principe de Henri IV. & que ce grand Roi n'ait été ni cité, ni même reconnu pour un de nos maîtres, & pour le plus grand homme d'Infanterie qui ait paru depuis les anciens, cela n'est-il pas bien étrange, pendant, qu'on célèbre & qu'on parle de cent autres, qui seroient à peine les écoliers.

Deux armes inégales étant jointes ensemble redoublent de force, de confiance, & d'émulation. C'est tout le contraire si on les sépare, & si on les abandonne à elles-mêmes dans une action générale pleine & entière.

Si une des ailes de la Cavalerie, ou toutes les deux sont attaquées, poussées vigoureusement & prêtes à succomber, que fait-on? on déta-

che des escadrons de la réserve; (car il est rare qu'on y mêle de l'Infanterie) qui marchent aux endroits qui se trouvent les plus pressés; si ce coup manque tout est perdu; on n'a garde si le combat s'étend sur tout le front, ou qu'on le craigne, de se dégarnir & de s'affaiblir nulle part. Ces sortes de manœuvres sont trop délicates & toujours dangereuses contre un ennemi vigilant, qui ne manque pas d'en profiter. Voit-on qu'un Général envoie de l'Infanterie de sa réserve au secours de sa Cavalerie? il y porte la Cavalerie de sa réserve; cela étant, chaque arme se trouve abandonnée à ses propres forces, sans aucune autre espérance de secours, & la défaite de l'une entraîne nécessairement celle de l'autre. Si l'ennemi habile & éclairé introduit des pelotons parmi sa Cavalerie, il faut qu'ils fassent pancher la balance de leur côté, quand même cette Cavalerie seroit de beaucoup inférieure à l'autre.

La valeur des ailes n'influe en aucune manière sur celle du centre, ni celle-ci sur les autres. Ce qu'il y a de fâcheux ici, c'est que la lâcheté du l'une de ces deux armes, porte un coup mortel à celle qui tient ferme, ou qui n'a pas combattu, si le victorieux profite habilement de son avantage, & se joint à son Infanterie qui en est aux mains.

Ne faut-il pas être du dernier aveuglement (qu'on me pardonne ce terme) pour ne pas reconnoître cette importante vérité. Le moyen que les ailes de cette Cavalerie si fort augmentée aujourd'hui, & qui s'étendent à plusieurs milliers de pas, puissent se porter assez promptement au secours de l'Infanterie? *En bonne foi, dit Montecuculi, quel secours ces deux corps peuvent-ils recevoir l'un de l'autre? Il est clair que les ailes étant battues, l'Infanterie abandonnée & découverte par les flancs, ne peut manquer d'être défaite.*

Mais c'est encore bien pis, si le centre est mis en déroute, la victoire est assurée, quelque intrépide, quelque bien commandée que puisse être cette Cavalerie; disons-en de même à l'égard de l'Infanterie. La défaite de la Cavalerie de la gauche de M. de Waldek à Fleurus, entraîne la déroute de son Infanterie, la même chose arriva à la bataille de Rocroi. Si l'on dégarnit une aile pour courir au secours de l'autre, le danger n'en devient que plus grand: on se voit alors attaqué à cette aile affaiblie, avant que ce que l'on en a détaché puisse arriver assez à tems pour fortifier l'autre & la secourir. M. le Prince d'Orange nous en fournit un bel exemple à la bataille de Cassel; car Mr. le Duc d'Orléans, s'apercevant qu'il dégarnissoit sa gauche pour fortifier sa droite, profita de ce mouvement en grand Capitaine. Il fit avancer sa droite, chargea cette gauche, la renversa, & tourna habilement sur le flanc des Hollandois. Tout est plein de ces exemples, qui ne font que trop voir la nécessité d'entremêler une arme avec l'autre; car si Monsieur eût trouvé de l'Infanterie parmi cette Cavalerie, il eût trouvé à qui parler. C'est tous les jours la même chose, nous n'y voyons pas plus clair pour cela. Qu'on

Qu'on ne me dise pas qu'on ne place la Cavalerie sur les aîles, que parce que cette arme, plus subite & plus rapide dans ses mouvemens peut se porter par tout, & que c'est en partie pour cette raison qu'on la partagé aux aîles de l'Infanterie. Cette raison n'est pas solide. Où la porte-t-on cette Cavalerie? Voit-on fort communément qu'elle coure au secours de l'Infanterie? Que si l'on me dit qu'elle est capable d'un plus grand effort, je dis que ceux qui raisonnent ainsi n'ont jamais rien vu, ni rien connu à la guerre. Il n'y a rien de plus absurde, ni de plus faux que cette opinion. On ne sauroit me nier que la Cavalerie n'a rien de plus foible que ses flancs, ses derrieres ne le sont pas moins, qu'on gagne le flanc ou la croupe d'un escadron, il n'y a plus de remède: qu'elle aborde, qu'elle s'abandonne sur un bataillon fraisé de ses piques & de ses bayonnettes, & sur plus de profondeur que de front, elle s'y brisera comme un verre, témoin le Roi de Suède avec sa Cavalerie intrépide qui ne put rompre le Général Schoulembourg. A l'égard de ses armes elle n'en a pas de plus forte & de plus redoutable qu'une épée de bonne longueur, c'est-à-dire la Suédoise, ou l'Espagnole. Le mousqueton lui est même nuisible, inutile, & embarrassant; je dis nuisible, car on ne voit pas qu'une Cavalerie brave & intrépide, comme la Maison du Roi en fasse grand cas: elle met l'épée à la main. On doit toujours bien augurer & penser toujours avantageusement d'une Cavalerie qui attaque l'épée à la main, & très-mal de celle qui se sert du mousqueton, ou de son feu. Si jamais nous revoyons la guerre, & qu'il se trouve quelqu'un assez puissant & assez sensé pour supprimer le mousqueton, l'on reconnoîtra bien-tôt qu'il aura rendu un grand service à son pays. Car dès qu'on ôte le mousqueton, il faut nécessairement que le Cavalier aborde son ennemi & combatte l'épée à la main. Le voilà dans son avantage. Je reviens à mon sujet.

Un bataillon peut faire front de tous côtés, en doublant & triplant ses files. Dans cet état les évolutions sont bien plus promptes, plus accélérées, & moins dangereuses que celles d'un escadron, & s'il est fraisé de ses piques, des espontons, des halebardes, des bayonnettes au bout du fusil, avec un feu suivi & bien ménagé, il n'y a point de Cavalerie qui ose l'approcher. C'est une affaire sérieuse que de l'attaquer, on y pense plus de deux fois avant que de prendre ce parti. Il se suffit à lui-même en tout tems, & en tous lieux par ses diverses sortes d'armes. Car je suppose un cinquième de piques.

Ce qu'il y a encore de dangereux & de défectueux dans l'usage que nous suivons dans notre Tactique, c'est qu'en séparant une arme de l'autre, en mettant l'une aux aîles, & l'autre au centre, si celui qui veut attaquer, ou qui craint de l'être, est plus fort en Cavalerie que son ennemi, ou s'il compte plus sur l'expérience, & la valeur de la sienne, & qu'il se défie en même tems du courage de son Infanterie qu'il ne veut

pas engager, rien ne l'empêche de la refuser à son ennemi, en avançant & poussant les ailes de la Cavalerie en avant aux points A, pendant que son Infanterie B, attend le succès de la Cavalerie pour charger l'Infanterie ennemie. Il y a mille exemples dans les Auteurs anciens & modernes de ces sortes de stratagèmes. Polybe en rapporte un célèbre

\* Frere  
d'Annibal

de Scipion contre Asdrubal \* en Espagne.

Je demande à celui qui ne s'attend pas à une semblable manœuvre s'il se trouvera fort bien d'avoir mis sa Cavalerie aux ailes, si fort éloignées de son Infanterie; car comme elles s'étendent fort loin il est impossible qu'une arme puisse marcher au secours de l'autre, & quand même cela se pourroit, voit-on que cela se fasse? on s'est si bien mis dans la tête qu'il faut que chaque arme combatte au poste où elle est sans secourir l'autre, que cela est presque passé en coutume, au lieu qu'en les entremêlant toutes les deux, on ne peut attaquer l'un sans avoir l'autre en tête, comme je le ferai voir bientôt, selon que je l'ai pensé dans mon système de Tactique, car en se rangeant, selon la coutume ordinaire, si la Cavalerie est attaquée, l'Infanterie qui est au centre, & qui craint que celle de l'ennemi, qui la tient en échec, ne marche à elle, n'ose faire le moindre mouvement, ni se dégarnir nulle part. D'ailleurs, tous ces mouvements de troupes qu'on tire du centre, ou d'une aile de Cavalerie pour porter du secours à l'autre, lors que celles de la réserve ne suffisent pas, ne se font pas dans un instant, il faut du tems, outre que les actions de Cavalerie ne sont guères disputées comme celles d'Infanterie. En vérité n'est-ce pas une folie que de mettre le salut d'une armée en une seule arme, abandonnée à elle-même, lorsqu'on peut l'assurer par une autre.

Croit-on que l'ennemi, victorieux à l'extrémité d'une aile, demeure en si beau chemin; il repliera tout court sur ce qui reste en entier, se jettera sur ses flancs, enveloppera cette aile de toutes parts. Si la seconde ligne marche au secours, il fera marcher la sienne avec d'autant plus d'avantage, & d'assurance de vaincre qu'il sera déjà victorieux de la première. Si toute cette aile de Cavalerie est battue, chassée & enlevée hors de son terrain, que deviendra l'Infanterie ainsi dénuée & dépouillée de son prétendu soutien? Peut-elle s'empêcher d'être enveloppée par la Cavalerie victorieuse? Ne se trouvera-t-elle pas attaquée de front par l'Infanterie ennemie soutenue encore de sa Cavalerie, qui vient de vaincre.

Il est rare de rencontrer dans une armée une égalité de conduite, de courage, d'expérience & de bonne volonté dans les différens corps qui la composent. Il y a toujours du plus ou du moins. Ils n'ont pas tous une égale confiance les uns aux autres. Il y en a plusieurs de réputation, & d'autres sur la valeur desquels on compte peu, ce seroit une espece de miracle si cela n'étoit, & cela se rencontre dans les armées les plus braves & les plus aguerries & c'est ce plus ou ce moins qui



qui décide ordinairement de la victoire; ou du mauvais succès d'une bataille. Je dis ordinairement, car cela n'arrive pas toujours, le moins causé quelquefois la perte du plus. Trois mauvaises brigades ameutées ensemble peuvent faire le coup, malgré la fermeté des dix autres; celles-ci, dans des conjonctures favorables, réparent souvent la faute des trois autres. Quelquefois une seule brigade à la seconde ligne réparera le désordre de deux, & remplacera celles qui auront fui ou perdu leur terrain à la première, c'est ce que fit de Seuil \* avec la sienne à la bataille de Castillon, que M. de Medavi gagna avec tant de gloire. \* Colonel de Bigorre.

On réussit en certaines rencontres par la valeur d'une arme, & l'on est souvent battu par la foiblesse, ou la mauvaise conduite d'une autre. C'est une chose qu'on doit bien considérer, & bien méditer avant que de former ses brigades; & faire en sorte que le nombre des mauvais bataillons ne l'emporte pas sur le petit nombre des bons.

Si la Cavalerie est excellente, l'Infanterie vaudra peut-être moins, si elle vaut moins, & celle de l'ennemi plus, celle-ci sera victorieuse; mais si l'on mêle une bonne Cavalerie avec une Infanterie médiocre; les deux armes mêlées & unies ensemble deviendront toutes les deux égales en force & en confiance, & l'émulation naîtra de leur jonction. Si la Cavalerie est mieux menée & mieux commandée que l'Infanterie, qui peut douter que cela ne fasse une différence? & par conséquent l'une est, à certains égards, inférieure à l'autre; il s'ensuit de là qu'il n'y a plus d'égalité entre-elles, quand elles seroient égales en tout le reste.

Si on les fait combattre séparément, selon la coutume ordinaire, s'il y a d'habiles Officiers dans la Cavalerie, & que l'Infanterie en manque, il est certain que celle-ci se trouvant trop éloignée de l'autre ne recevra ni secours, ni conseil de ceux qui commandent à cette Cavalerie. Il est rare, comme je l'ai montré, que cela soit autrement dans une armée, qu'il n'y ait du plus ou du moins, & c'est, je le répète encore, ce plus ou ce moins qui rend nécessaire l'union & le mélange d'une arme avec l'autre; car quand l'Infanterie revenant à ses piques, seroit en état de se soutenir indépendamment de la Cavalerie, il ne seroit pas moins d'une nécessité absolue de la mêler avec l'autre, puisque la Cavalerie plus foible ne sauroit combattre seule sans l'appui d'une arme plus forte, elle combattrait même avec plus de confiance, se voyant soutenue par des corps impénétrables à la Cavalerie. Cela est sans réplique.

Supposons que l'ennemi, plus fort de quelques escadrons, ou de quelques bataillons, joigne avec cet avantage, une valeur égale à celle qui lui est opposée; il est incontestable que le nombre, pour petit qu'il puisse être, fera pencher la balance. Cet avantage est toujours très-considérable dans un courage, & une expérience égale de deux côtés. Si cette Cavalerie est rompue & défaite, avant que l'infanterie ait rien fait,

fait, toute l'intrépidité, toute la valeur de celle-ci ne lui servira de rien; & ne fera tout au plus que retarder sa perte de quelques momens.

Ne seroit-ce pas une chose bien étrange, après tout ce que j'ai dit, contre la distribution ordinaire des troupes dans une bataille rangée, qu'il se trouvât des gens assez entêtés, & assez opiniâtres pour demeurer fermes contre l'évidence de ma proposition? car les preuves que je donne sont démontrées s'il en fût jamais; mais il ne sert de rien de détruire si on ne réédifie en même tems. Combattre un système seulement pour le combattre, sans avoir rien de meilleur à proposer, ce n'est pas avancer dans la recherche de la vérité, je fais un meilleur usage de mon esprit. Je cherche à découvrir cette vérité, & à l'établir sur des principes vrais & solides, afin qu'on puisse agir dans les occasions avec plus de certitude, & que le hazard n'ait plus tant d'influence dans les affaires de la guerre.

Si l'on convient de tout ce que je viens de dire, si l'on avoué, si l'on se rend à des vérités si évidentes & si bien démontrées, il faut nécessairement reconnoître que l'usage que je combats, est évidemment contraire aux règles de la guerre & du bon sens. Voici mon système dans l'ordre & la disposition de mes troupes, dont nous donnons l'analyse, & les observations qui en feront voir la solidité dans toute son étendue.

*Ordre de Bataille selon le système de l'Auteur.*

L'armée étant sur deux lignes, l'Infanterie sur huit de hauteur, j'entrelasse la Cavalerie C, & l'Infanterie D, par brigades alternativement. La Cavalerie par demi brigades, ou par brigades entières entre celles d'Infanterie.

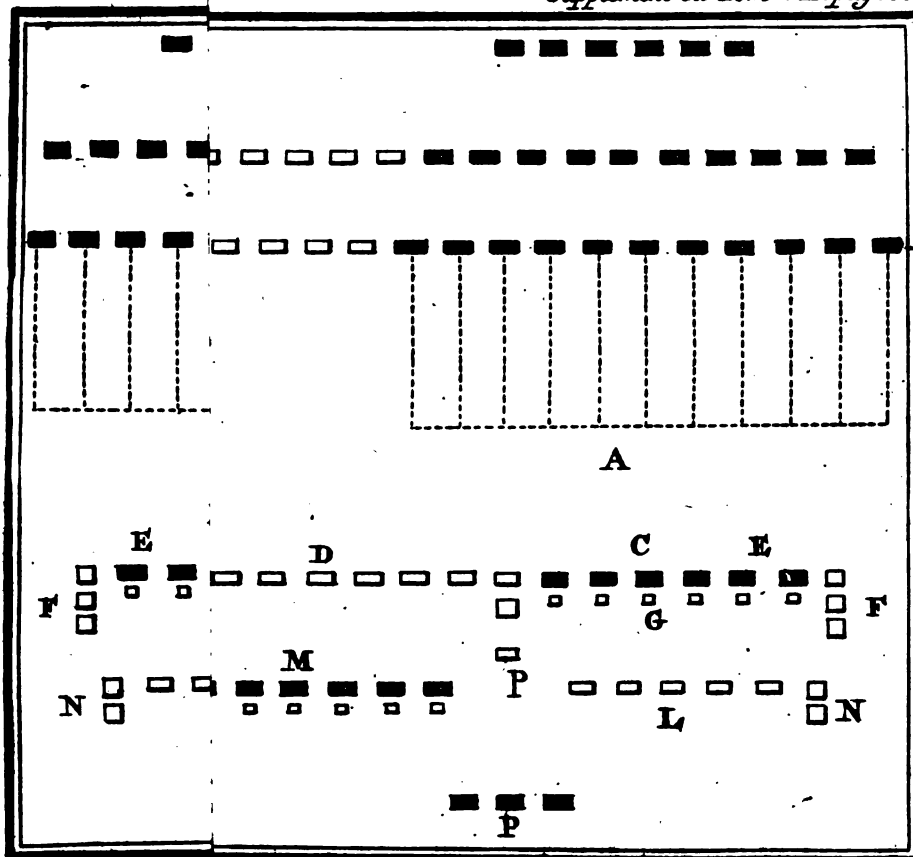
Les deux brigades des ailes E, appuyées & couvertes des colonnes F, de trois, ou de quatre bataillons chacune. Chaque bataillon à douze ou seize de hauteur, & fraisé de ses piques.

Les escadrons entrelassés des pelotons G, chacun de vingt-cinq fusiliers d'élite, ou de Grenadiers, ces pelotons seront d'abord portés à la queue de chaque escadron pour passer à l'instant qu'on s'aborde dans les intervalles, & se couler entre ceux des ennemis, & les prendre en flanc. Ces pelotons ne doivent faire leur décharge qu'à bout portant, & attaquer ensuite la bayonnette au bout du fusil.

Je fortifie le centre de la première ligne des colonnes K, outre celle des ailes.

La seconde ligne dans le même ordre que la première: elle ne diffère de celle-ci, sinon en ce que chaque brigade de Cavalerie de la première se trouve soutenue à la seconde ligne par une autre d'Infanterie L, & celles d'Infanterie de la Cavalerie M.

Les





Les aîles de la seconde appuyées aux colonnes N, dans le même ordre que celles du centre.

La réserve P, composée des Dragons partagés en trois corps. Ceux qui fond à pied, par pelotons, entre les escadrons de la première ligne.

Les Hussars Q, entre les deux lignes, aux aîles & au centre.

*Observation sur cet ordre de Bataille.*

La seule exposition de la Figure qui sert à la démonstration de cet ordre de bataille, suffiroit aux Officiers habiles & expérimentés pour la leur faire comprendre, sans qu'il fût besoin de discours qui l'expliquent; mais ceux qui ne le sont pas, & qui cherchent à s'instruire ne le comprendront peut-être point, & c'est principalement pour ceux-là que j'entre dans l'explication, & dans l'analyse de cette disposition par des preuves claires & évidentes, quoiqu'on ose pourtant assurer que les plus intelligens y trouveront des choses auxquelles ils n'ont jamais pensé.

Si nos escadrons étoient aussi gros aujourd'hui, qu'ils l'étoient il y a environ un siècle & demi, & que les uns & les autres combattissent sur autant de profondeur, j'approuverois, à certains égards, la méthode de Henri le Grand, à la bataille d'Ivry, qui entrelassa ses gros escadrons de bataillons, capables eux seuls de soutenir contre tout effort de Cavalerie; celle-ci étoit plus brave & plus vigoureuse que la nôtre d'aujourd'hui, parce que la plus grande partie étoit composée de Noblesse. Elle n'avoit pour toute arme offensive, que l'épée & les pistolets, il y avoit même des lanciers. Toutes ces armes jointes aux défensives faisoient qu'on en venoit bientôt aux armes blanches: cela rendoit les combats plus longs, & plus opiniâtres, & les escadrons plus difficiles à rompre, ce qui fit imaginer d'abord les pelotons, & par la suite l'entrelassement des bataillons entre les escadrons. On eût dû s'en faire une règle constante. Peu à peu on se défit d'une méthode si excellente, & elle est aujourd'hui entièrement oubliée, elle me semble pourtant plus nécessaire que jamais, parce que notre Cavalerie est entièrement dénuée d'armes défensives: d'où vient que celui, qui le premier joint l'ennemi l'épée à la main, & sans tirer un seul coup en a raison. C'est le grand secret, c'est ce secret, qui rend la Maison du Roi si redoutable.

J'ai déjà dit les raisons qui m'empêchent d'embrasser la méthode de ranger alternativement les bataillons à côté des escadrons. Nos Peres qui s'en sont servis ne le faisoient pas sans de grandes faisons, excellentes dans ce tems-là; mais mauvaises & dangereuses dans celui-ci: car pour se ranger de la sorte, il faudroit combattre par gros corps, ce qui renverseroit tout l'ordre de notre Tactique, & ne vaudroit rien à tous égards, comme il me seroit aisé de le démontrer.

Tout ce que j'ai dit plus haut contre ce principe, m'a fait connoître

tre qu'il n'y avoit rien de mieux à faire que de ranger les brigades de Cavalerie alternativement avec celles d'Infanterie: les unes étant à côté des autres, chaque arme est appuyée & soutenue par l'autre; & ce qui rend encore cette disposition plus parfaite & plus assurée, c'est que les brigades de Cavalerie de la premiere ligne se trouvent soutenues par celles d'Infanterie, & celles d'Infanterie par celles de Cavalerie; ainsi chaque arme se soutient réciproquement: car rien n'encourage plus la Cavalerie que l'orsquelle se voit soutenue par l'Infanterie, & celle-ci par l'autre.

Ces grands corps ainsi entrelassés sont assez considérables pour décider dans une action, & se maintenir fermes indépendamment les uns des autres. L'émulation devient plus grande entre les brigades, car toutes concourent à se soutenir réciproquement. L'intérêt de celle qui soutient à la seconde ligne, est d'aider & de soutenir celle qui combat vis-à-vis d'elle à la premiere: il y va de la gloire de toutes les deux, chacune prend confiance en l'autre, & cette confiance augmente par le secours que l'une attend de celle qui la soutient; de-là l'émulation & l'espérance de vaincre.

Chacune est assurée de combattre sous les yeux de son Général; & ceux qui commandent mettent tous leurs soins à faire preuve de leur courage & de leur conduite, sans craindre que les brigades qui sont à côté puissent enlever la gloire d'une belle action. Les brigades de Cavalerie & d'Infanterie dans l'ordre ordinaire de bataille, sont confondues les unes avec les autres. On ne sauroit les distinguer, au lieu que chaque arme dans mon nouveau système, c'est-à-dire une brigade de Cavalerie se distingue aisément par ses manœuvres, entre une autre d'Infanterie.

A l'égard des Officiers Généraux, dont le petit nombre bien choisi est toujours le meilleur dans une armée, comme dit Homère, le Général doit fixer leur poste, & le nombre de brigades à leurs ordres, sans qu'il leur soit permis d'en passer les bornes, & de s'en éloigner sans un ordre exprès.

Mr. le Prince Eugène pratiqua cette excellente méthode à la bataille de Malplaquet, parce qu'il en vit la conséquence, dans un Pais de bois, fourré & rempli de chicanes. Car il se trouve souvent des Généraux si curieux & si zélés, qu'ils quittent leurs postes pour se faire voir aux endroits où ils sont quelquefois les moins nécessaires, & qui s'en éloignent lorsqu'on en a le plus besoin. Aparamment ce grand Capitaine se souvint de ce Vers de Martial:

*Quisquis ubique habitat:  
Maxime, nusquam habitat.*

Ils se multiplient, ils se trouvent par tout sans être nulle part. En effet on remarque que cette méthode a fait tuer un bon nombre de Généraux, qui sans elle, seroient encore en vie: cette politique est excellente pour faire parler de soi, sans avoir rien fait, ni sans aucun risque; car on ne manque pas de publier qu'un tel s'est fait voir par tout: mais on n'a garde de dire qu'il a combattu par tout, & qu'il s'est exposé aux plus grands dangers. Si les Généraux faisoient un bon choix, cette loi ne seroit pas nécessaire: je leur conseillerois d'écrire ce Vers dans leurs tablettes pour s'en souvenir dans l'occasion.

Les pelotons que j'introduis entre les escadrons combattent avec d'autant plus de hardiesse & de confiance, qu'ils se trouvent délivrés de la crainte de se voir passer sur le corps, & d'être taillés en pieces, si les escadrons, entre lesquels ils combattent, sont rompus & prennent la fuite. Ces pelotons ont leur Infanterie qui leur prête la main, & une retraite toute prête: ils peuvent se joindre aux colonnes, ou à l'Infanterie de la seconde ligne qui doit marcher pour réparer le désordre dès qu'elle s'aperçoit que les affaires sont en balance, & ne pas attendre l'extrémité. J'ai remarqué plusieurs fois, que lorsque l'Infanterie vient au secours de la Cavalerie, dans une affaire qui commence à se gâter, celle-ci se remet aussi-tôt du désordre, & se rallie. Il en est de même de l'Infanterie qui sent venir la Cavalerie à son aide; mais quand deux armes semblables vont au secours l'une de l'autre, cela ne fait pas un si grand effet sur le cœur de ceux qui vont à leur ruine, la honte produit souvent de grands effets. Une arme ne veut pas devoir son salut à une autre, & fait tous ses efforts pour avoir elle seule la gloire d'une victoire, ou d'avoir bien combattu.

Ceux qui rejettent tout ce qui n'est pas universellement reçu & pratiqué des Généraux d'armées, seront peut-être choqués des nouveautés que je propose, & particulièrement de mon ordre de bataille: Ils trouveront mauvais que je me sois formé pour maxime, non seulement l'entrelassement des brigades de Cavalerie & d'Infanterie alternativement dans nos deux lignes; mais encore que j'entremêle mes escadrons de pelotons d'Infanterie. On ne sauroit me disputer ni révoquer en doute mes pelotons. Les exemples anciens & modernes les appuient de telle sorte que je ne vois pas qu'il soit possible de répliquer. Si la plupart sont si prévenus contre les anciens qu'ils leur refusent leurs suffrages, & qu'ils ramassent toute leur admiration & leur estime pour les grands Capitaines modernes, ceux-ci leur fournissent peut-être un aussi grand nombre d'exemples & d'exemples respectables. J'en ai cité un grand nombre dans ma première Dissertation. Les Grecs, les Romains, les anciens Gaulois, & les Peuples les plus barbares en fournissent. S'il faut descendre beaucoup plus bas, François I. à la bataille de Pavie, l'Amiral de Coligni, Henry IV. deux régnes plus bas, nous trouverons dans celui de

Louis XIII. de Louis XIV. & dans les grands hommes de leur tems, le grand Gustave-Adolphe dans toutes les batailles qu'il donna, Charles-Gustave même, le Duc de Veimart, le Prince Henry de Rohan dans ses écrits comme dans la pratique, le Maréchal de Guébriant, Mr. le Prince de Turenne, Montecuculi, le Maréchal de Gassion, Charles IX. Roi de Suède, Mr. le Prince Eugene, &c. On ne sauroit trop souvent recommander aux Princes & aux Généraux d'armée une méthode si excellente, & si digne d'être imitée.

Quand je pense aux anciens Allemans, & à cette Infanterie légère d'Arioviste, laquelle, étoit dressée & disciplinée uniquement pour combattre parmi la Cavalerie, & que Cesar admire dans ses Commentaires; il me vient dans la pensée de proposer un corps d'Infanterie de mille hommes, composé de Montagnards dressés par un fréquent exercice à cette maniere de combattre. J'ai travaillé sur cette matiere dans un Ouvrage manuscrit, où je donne non seulement les armes qui conviennent à cette sorte de troupes & la maniere de les exercer pour combattre par pelotons & se remettre en corps par la jonction & la réunion de ces mêmes pelotons; mais encore leur habillement. Il faut qu'on convienne que ces sortes de troupes ne le céderoient pas à nos Grenadiers, & feroient sans doute beaucoup plus utiles. A l'égard de leurs armes il faudroit leur donner un fusil de bonne longueur, & la bayonnette bien trempée, tranchante, forte de pointe, & de deux pouces dans sa plus grande largeur. Les fusils de l'invention de la Chaumette feroient excellens; mais je crois en avoir trouvé un plus parfait & exempt des défauts de l'autre, dont la bale forcera comme dans le premier, à peu près dans les principes de celui qui est entre les mains de Mr. de Valiere. Voilà peut-être un écart, je ne crois pas que qui que ce soit m'en fasse mauvais gré.

Ce qu'il y a encore de plus avantageux dans cet ordre de bataille, c'est qu'on ne sauroit tomber sur une brigade d'Infanterie qu'on n'ait affaire en même tems à une autre, ou à une moitié d'une autre de Cavalerie si on les forme de douze escadrons, ni sur une Cavalerie qui ne soit soutenuë & appuyée par une autre d'Infanterie, dont les bataillons épais, ferrés, & fraisés de leurs piques ne s'épouvantent guère de la Cavalerie ennemie, non plus que de l'Infanterie, si elle combat selon la méthode ordinaire. D'ailleurs les armes étant mêlées par grands corps, c'est-à-dire par brigades alternativement, l'attention du Général est moins partagée dans le détail du combat, elle se trouve presque réunie à un seul objet. Il voit tout ce qu'il a à faire, les remèdes sont toujours présens, & naissent de la chose même. Il ne sauroit courir à une arme qu'elle ne se présente à ses yeux: il est par tout. Il n'en est pas ainsi de l'ordre ordinaire. Si le Général se trouve à l'Infanterie, il ne voit rien de ce qui se passe à sa Cavalerie, & s'il court à celle-ci,



Il ignore tout ce qui se fait à l'autre : souvent une brigade de deux bataillons seroit capable de sauver une aîle de Cavalerie ; mais comme l'Infanterie s'en trouve trop éloignée, on ne fait quel remede y donner. Si l'on m'allégué les Dragons, je répondrai que c'est une arme excellente ; & à l'usage qu'on en fait : on me permettra cependant de dire, qu'il me paroît qu'on ne connoit pas trop bien ces sortes de troupes. Je les poste à la reserve pour les porter où il sera besoin, plutôt pour mettre pied-à-terre en arrivant, que pour charger par escadrons, comme la Cavalerie. Trois gros pelotons, de cent vingt Dragons chacun, à dix de hauteur, sont plus respectables & plus à redouter pied-à-terre, que s'ils formoient trois escadrons, & ces trois pelotons joints ensemble, selon l'occasion, passeront par tout.

Lorsqu'une armée est rangée dans une plaine rase & découverte, où ses aîles sont en l'air, sans être appuyées à rien ; que fait-on ordinairement lorsqu'on craint d'être débordé ou qu'on l'est ? on les couvre de chariots, d'arbres coupés, ou de chevaux de frise, ou autres obstacles. Foible ressource ; car pour peu qu'on perde du terrain elle nous échape : les avantages ne sont pas mobiles, & quand ils le seroient, ils se perdent par le moindre mouvement retrograde. Le moyen dont je me sers est plus simple, plus assuré & plus difficile à vaincre. Je couvre mes aîles par de bonnes colonnes, capables de résister & de rendre vains & inutiles tous les efforts de la Cavalerie la plus vigoureuse. Les aîles étant si bien flanquées, il n'y a rien à craindre, quand même l'ennemi les déborderoit, ou les outrepasseroit d'un grand nombre d'escadrons.

Je fortifie le centre de ma première ligne de deux colonnes fort près l'une de l'autre, pour faire effort de ce côté, comme le coup capital d'où dépend la victoire ; car tout est perdu lorsqu'une armée est ouverte au centre, comme je l'ai si souvent répété.

Les petites colonnes que je poste entre les deux premières brigades de Cavalerie & d'Infanterie des aîles les fortifient, & les rendent impénétrables de ce côté-là, comme elle le sont par tout ailleurs par le voisinage des autres colonnes, outre que les bataillons étant sur dix de profondeur à la première ligne, on juge aisément que leur force est en eux-mêmes, & indépendamment de celle des bataillons qui sont à côté ; car comme tout dépend des têtes à la guerre, & du premier choc de la première ligne, il est besoin que celle-ci soit plus forte que la seconde, qui soutient, soit dans l'épaisseur des bataillons, comme dans le nombre des troupes.

Cette seconde est dans le même principe que la première, sinon que la distribution des armes n'est pas semblable, une arme soutenant l'autre, la Cavalerie, l'Infanterie : & celle-ci la Cavalerie. Ces deux lignes ne sont pas abordables à leurs flancs, & l'on peut dire qu'elle est sur quatre fronts, comme le *Plafon* des Grecs.

La Cavalerie légère, où les Hussards sont postés entre les deux lignes, divisés en trois corps, au centre, & aux aîles, pour être plus à portée de profiter des avantages qu'on peut remporter à la première ligne, & pour être mis aux trousses des fuyards, pour empêcher le ralliement. Dans tout ce que je viens de dire ici je suppose les deux armées égales en valeur & en expérience, & même l'ennemi plus fort; mais inégal dans l'avantage des armes, & rangé selon la méthode ordinaire, en mettant ces deux ordres en opposition il est aisé de juger de l'avantage du mien, & du défaut de l'autre.

Je ne parle pas ici des intervalles d'un corps à l'autre. On sait assez que ces corps ne sont jamais bien complets, & par conséquent on ne doit pas les rendre égaux à leurs fronts. On doit les resserrer de six grands pas, quand les bataillons & les escadrons seroient complets sur le champ de bataille: cet espace n'empêchera jamais qu'ils n'entrent librement les uns dans les autres; mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette matière, j'en parle assez amplement dans mon Traité manuscrit de Tactique. A l'égard de l'espace de ma première à ma seconde, je donne 100. pas. Si on en laisse plus on peut tomber dans de grands inconvénients.

Il ne manquera pas de gens qui diront que l'ennemi se réglera sur ce qu'il voit, & qu'il opposera un ordre semblable. Ceci n'est pas une objection contre mon système, quoique bien des gens me l'aient faite, c'est plutôt un aveu de sa force. Mais on ne pense pas qu'il est impossible de prendre ce parti au moment que les armées sont en présence. Je veux pourtant que le Général ennemi soit bien informé du dessein de son antagoniste, & qu'il prenne le parti de se ranger de la sorte, il y pensera plus de deux fois; car les mouvemens sont délicats en présence d'une armée, & je doute même que nos Tacticiens, en fait de mouvemens généraux, attrapent bien ce remuement d'armes différentes: d'ailleurs nous savons qu'il y a peu d'Officiers qui s'attachent à l'étude de la grande Tactique qui n'est guères connue. Cette science ne consiste aujourd'hui que dans certaine routine qui en fait tout le profond, quoique cette savante partie de la guerre ait ses principes & ses règles comme les autres sciences, sans qu'il soit besoin de recourir à l'expérience pour s'y rendre habile; après tout ce n'est pas un avantage d'imiter son ennemi dans la disposition de son ordre. Vegece est mon garant dans cette proposition; car il met à la tête de ses règles générales, que dans les affaires de la guerre ce qui est à notre avantage est ruineux à l'ennemi, & que ce qui lui est utile nous est toujours contraire. Sur ce principe ne faites jamais rien, dit-il, qu'il puisse désirer que vous fassiez. Ne manquez à rien à quoi il puisse souhaiter que vous manquiez; mais toujours en garde sur vos leurs intérêts, faites en l'unique règle de toutes vos démarches, vous vous nuisez à vous-même dès là que vous imitez

*tez une démarche que l'ennemi a fait pour son avantage, comme aussi l'ennemi ne sauroit rien faire de ce que vous avez fait pour être bien, qu'il ne se fasse tort à lui-même en le pratiquant.*

Pour revenir à mon sujet, je dis que si l'ennemi renverse toute sa disposition, (ce qui me paroît presque impossible) pour se conformer à la mienne; ses affaires n'en iront pas mieux; s'il ne combat avec des armes semblables à son Infanterie; car s'il n'a que son feu, & la bayonnette au bout du fusil à opposer contre des troupes, qui lui opposant des armes semblables, lui présentent les piques qu'il n'a pas, ses bataillons & ses colonnes seront rompus & brisés par l'avantage de celles dont il est dénué; & si encore ces colonnes ne sont pas rangées, & ne combattent pas selon mes principes elles ne tiendront pas un instant: leur choc contre les autres ne servira qu'à les faire rompre, sans que celles-ci en paroissent ébranlées.

Si l'ennemi combat selon la coutume ordinaire, la Cavalerie sur les ailes, & l'Infanterie au centre, il ne sauroit s'empêcher d'être battu, & de se voir percé sur presque tout le front de sa ligne. Si la Cavalerie attaque les ailes il ne sauroit aborder un escadron qu'il n'ait tout d'un tems en tête l'Infanterie, & si le reste de cette Cavalerie tombe sur la brigade d'Infanterie qui est à côté, je demande s'il y trouvera son compte ayant affaire en même tems à deux différentes; il faut qu'il songe encore à se démêler des pelotons, parmi lesquels je voudrois un nombre de pertuisannes, les pelotons le harcèlent & le tournent de toutes parts, sans qu'il ait rien à leur opposer. Il se voit avec cela exposé à tout le feu des bataillons, qui étant épais & faisant front de tous côtés, sans floter & sans se rompre, se remuent avec facilité, & attaquent piques baissées, sans rien craindre, pendant que les colonnes poussées hors de la ligne à une certaine distance, prennent tout en flanc, & font pleuvoir une grêle de coups de fusils sur les flancs des escadrons, & des bataillons, qui s'engagent entre-elles. Il est aisé de concevoir que cela ne se peut autrement. Le moyen qu'une aile de Cavalerie puisse soutenir contre une disposition semblable & contre une attaque de cette nature. Encore un coup, en se rangeant selon mon système, en soutenant les armes les unes par les autres, il est de la dernière évidence qu'on ne sauroit investir les flancs sans avoir affaire aux colonnes auxquelles ces flancs sont appuyés, ni attaquer la Cavalerie sans avoir à essuyer les décharges continuelles des pelotons & des bataillons qui soutiennent, ni rompre ceux-ci hérissés, comme je les suppose, de leurs piques & de toutes les armes de longueur: c'est comme un champ ensemencé de baïsses d'où il sort un feu qu'on ne sauroit aborder de quelque part que l'on tourne. Ajoutez le canon posté en différens endroits sur tout le front de la ligne aux ailes & aux flancs, & protégé des colonnes. A-t-on cet avantage quand on sépare & qu'on poste cette arme si loin d'u-

Montec.  
Mem. 1.  
chap. 6.

de autre? Peut-on recourir à l'Infanterie, dit Montecuculi, lorsque la Cavalerie s'en trouve si fort éloignée?

L'ennemi ne trouvera pas moins à qui parler à son Infanterie, qui combattant avec des armes inégales, se verra tout étonnée d'avoir à faire à la Cavalerie & à l'Infanterie soutenues l'une par l'autre. S'il se contente de faire grand feu à la Hollandoise, par le moyen de ses pélotons, on le rendra bien-tôt inutile, ce feu, en les joignant & les abordant promptement. Il n'y a pas, ce me semble, de meilleur expédient pour le rendre sans effet, nous l'avons oublié cet expédient, il faut qu'on l'avoue. Ce feu si redoutable de l'Infanterie Hollandoise, qui est très-bonne & mieux disciplinée qu'aucune autre, me fait souvenir d'un passage de Tacite qui fait à merveille à ce que je viens de dire. Les Sarmates faisoient la guerre aux Parthes: ceux ci ayant une grande expérience dans l'art de tirer des flèches & un grand avantage sur leurs ennemis, qui n'étoient pas si bien dressés: les Sarmates ne trouverent pas de meilleur moyen pour les rendre inutiles, que celui qui vient naturellement dans l'esprit pour peu qu'on en ait; *s'encourageant eux-mêmes*, dit l'Auteur, *selon la coutume du pais, ils se disoient l'un à l'autre, qu'il falloit aller droit aux Parthes l'épée à la main, pour leur ôter l'avantage de leurs flèches; & sans plus délibérer ils coururent sur l'ennemi qu'ils mirent en fuite.* En coûte-t-il davantage d'aller sur les nôtres la bayonnette au bout du fusil, & piques baissées. Un Général habile & profond dans la Tactique, fait la guerre comme il veut; un ignorant comme il plaît à la fortune. L'un tourne tout à son avantage, il ne laisse rien échaper. L'étude & l'application lui ouvrent mille ressources & mille moyens, qui suppléent non seulement au défaut du champ de bataille, mais encore à la foiblesse de ses troupes & à la supériorité de l'ennemi. L'autre qui manque de cette expérience éclairée par l'étude, ne voit aucun remède dans un terrain qui ne lui est pas favorable. Il ne fait où il en est, ni ce qu'il doit faire, parce que le doute & l'incertitude naissent de l'ignorance. L'expérience & la valeur que je lui accorde l'assureront; mais l'une & l'autre ne nous conduisent pas dans ce qui dépend de la science: au contraire elles ne servent qu'à notre ruine, parce qu'elles produisent la présomption & la témérité, & nous empêchent de réfléchir sur les dangers qu'on doit éviter, & d'écouter les conseils des gens sages.

Tacit. 1.6.

Le coup d'œil est un don de Dieu & ne s'acquiert pas; mais si cette science ne le perfectionne, on ne voit les choses qu'imparfaitement & dans le nuage, ce qui ne suffit pas dans les affaires où il importe si fort d'avoir l'œil serein. La lenteur du coup d'œil est dangereuse dans une affaire embarquée. Il faut que la réflexion qui naît de la vue de l'objet soit tout aussi-tôt suivie de l'exécution, & que celle-ci aille aussi vite que

que le coup d'œil : encore une fois, reconnoître un champ de bataille, en faisir au premier instant les avantages & les défauts, c'est une grande qualité dans un Général & dans tout homme de guerre ; mais de le mettre à profit par la bonté d'une disposition savante & profonde, cela n'appartient pas à tout le monde.

Les terrains qui nous paroissent les plus avantageux, comme les plaines, contre un ennemi dont on connoît la ruse & l'artifice, sont souvent les plus délicats & les plus dangereux, & ceux où les plus habiles se trouvent le plus embarrassés. Demandez à ceux-ci ce qu'ils en pensent, & ce qu'ils pensent aussi d'un autre tout différent, ils vous répondront que celui-ci est préférable à l'autre. Le malhabile choisira tout le contraire. Il croira les plaines plus avantageuses, quoiqu'il n'y ait rien de plus faux que cette opinion ; car rien ne prête plus à la ruse que ces sortes de pais, on n'a qu'à lire l'histoire pour être convaincu de cette vérité. Les batailles les plus célèbres, les dispositions les plus fines, les plus rusées & les plus savantes se trouvent dans les actions qui se sont passées dans les plaines. Quoiqu'il en soit, il vous dira que les pais couverts, mêlés de plaines, de petites colines, de fonds, de champ clos, &c. demandent des armes proportionnées aux lieux : que la distribution & le poste de chaque arme engagent à une multitude de mouvemens difficiles, dangereux, & que rien ne partage plus l'attention que ce mélange, & la séparation d'une arme d'avec l'autre, pour les faire agir chacune dans les lieux propres. Qu'il faut une prévoyance sans bornes pour ces sortes de manœuvres dans une affaire engagée. Que chaque poste, sur-tout le front d'une ligne, est un sujet de méditation & de défiance. Qu'il faut prévoir par de profonds raisonnemens ce que l'ennemi peut faire par ce que l'on fait, & se régler sur ce que l'on voit, & que souvent ce que l'on voit est aussi peu certain que ce que l'on fait, parce que dans ces sortes de situations les deux champs de bataille ne se ressemblent jamais, il arrive souvent que l'ennemi présente & fait montre de troupes qu'il ne veut pas faire agir, lorsque l'affaire est entamée. Trente toises de terrain gagné ou perdu nous obligent à changer tout l'ordre.

Si on chasse l'ennemi d'un poste par l'Infanterie, il se trouvera tout d'un coup, en perdant son premier terrain, dans un autre où il est besoin de Cavalerie, & cette Cavalerie ne se trouve pas toujours sous la main ; de sorte qu'on manque de profiter d'un avantage dont on ne peut profiter sans elle. Tout ce qu'on peut faire est de se maintenir dans le terrain gagné sans avancer davantage ; ce qui retarde la victoire, & ne l'assure même pas. Pour suivre cet avantage il faut connoître & bien examiner ce qu'il y a au-delà de ce que l'on a gagné ou perdu. Cet examen passe l'intelligence du Général médiocre, il le sent fort bien. Il craint d'ailleurs la ruse & l'artifice dans ces lieux, où il

ne voit rien des mouvemens de l'ennemi. Il se trouve environné de doutes, d'incertitudes & de défiance dans ce qu'il fera, parce qu'il manque de cet esprit rusé & de ressources, qui vient de l'étude, que la présence des objets éclaire, & qui fait trouver sur le champ ce qu'il faut faire, & ce qu'il importe d'éviter.

Il croit qu'il n'en est pas ainsi dans les plaines: selon lui elles ne présentent point à la ruse & au stratagème. Les deux armées étant en présence, tout est à découvert & dans un égal avantage, soit dans le terrain, soit dans la disposition des deux armées, parce qu'il ne croit pas qu'il y ait d'autre manière de se ranger que celle qu'il a vu pratiquer, & s'il est plus fort il se croit comme assuré de la victoire. Cependant nous savons que les plaines exigent infiniment plus de précautions & d'intelligence que les endroits couverts. Je ne vois rien dans la Tactique de plus délicat, & de plus à craindre, ni rien qui soit plus difficile que de combattre dans les plaines.

Entre deux Généraux mal habiles, & rangés selon la coutume ordinaire, le hazard, le nombre, ou la valeur des troupes décident ordinairement, & s'il faut s'en tenir à Vegece, la fortune a toujours plus de part au succès d'une journée que la valeur. La perte ou le gain d'une bataille est d'autant plutôt déclarée, qu'il est rare que la seconde ligne répare le malheur de la première. La défaite même d'une aile influé sur tout le reste, parce que les troupes qui soutiennent comme celles qui combattent à la tête, portent leur vue au loin, elles voyent presque tout ce qui se passe sur tout le front dans ces lieux découverts, la frayeur court & se communique bien-tôt où le combat n'est pas engagé, ce qui est la cause ordinaire des déroutes & de la perte de plusieurs batailles.

Le vainqueur passe alors pour un grand homme, & l'on attribue à prudence ce qui est plus souvent un effet du hazard, ou du courage des troupes, qu'un ouvrage d'intelligence & de bonne conduite: le vaincu est généralement blâmé, plutôt que ses troupes qui n'ont pas rempli leurs devoirs.

Lorsqu'il s'agit de juger d'une action particulière, il faut considérer plusieurs circonstances avant que de l'interpréter en bien ou en mal, & ne pas juger de l'action par l'événement. Les experts, dans ces sortes d'affaires, ont des balances justes; la multitude ignorante en a de fausses sans le savoir. Les premiers félicitent le victorieux de son bonheur, & plaignent le malheur du vaincu. C'est tout ce que l'on peut faire après les disgraces de l'un ou les succès de l'autre. Si un Officier habile, à qui il seroit permis de penser & d'écrire avec liberté, se mêloit de faire l'analyse de toutes les batailles qui se sont données depuis cinquante ans, il feroit un ouvrage immortel, très-curieux & très-instructif aussi bien pour les Généraux d'armées, que pour ceux qui sont nés pour courir dans la même carrière.

Il me semble que pour bien & solidement juger de ces sortes d'actions de plaines, on doit observer les deux dispositions. Si elles sont semblables, il n'y a rien de fort extraordinaire dans la conduite du victorieux; mais si l'une est différente de l'autre, il faut examiner non celle qui a vaincu, (car le moindre incident peut quelquefois rompre les mesures le mieux concertées;) mais les deux ordres en eux-mêmes: s'ils sont égaux, s'il n'y a ni ruse, ni artifice, si la partie est égale en tout, je le répète encore, le victorieux a eu du bonheur, & le vaincu du malheur, & tous les deux peuvent être fort mauvais Généraux.

Il n'en est pas de même dans un Chef habile & profond, il ne doit rien au hasard, peu à ses troupes, & tout à sa capacité. L'excellence de sa disposition supplée à ce qui manque d'expérience, de valeur & de nombre dans ses Soldats; car presque tout dépend de cette disposition. C'est une maxime constante, si deux armées sont rangées dans une plaine, & selon la méthode de ce tems, le nombre fait beaucoup. Si l'une est plus forte de quelques bataillons, ou de quelques escadrons que l'autre, il faut nécessairement que le fort l'emporte sur le foible, qui se trouvera débordé & tourné à ses aîles. Pauvres Généraux que ceux dont l'habileté consiste dans le nombre, & qui ne voyent aucune autre ressource pour vaincre!

On peut juger par ce que je viens de dire, à combien de dangers une armée se trouve exposée dans une plaine en se rangeant selon la coutume ordinaire; au lieu qu'il n'en est pas ainsi dans mon principe des Colonnes. On n'a rien à craindre aux aîles, quelque débordé & outrepassé que l'on puisse être. Je l'ai déjà dit, c'est la ressource des foibles. Ceci me fait souvenir d'un exemple remarquable, qui fera la conclusion de cette Dissertation, & nous fera connoître qu'un habile Général ne manque jamais de ressources dans les cas dont je parle.

Narsès, Général de l'armée de Justinien, un des plus grands Capitaines de son siècle, ayant marché contre Totila, celui-ci averti de son dessein vient droit à lui pour le combattre. Les deux armées se rencontrèrent dans une plaine toute nue, & les Chefs se rangerent tous deux d'une manière différente & peu ordinaire. Narsès mit son Infanterie en première ligne; les aîles appuyées à deux corps de quatre mille hommes rangés en cône tronqué, qu'on apelloit *Tête de porc*. (a) La  
Ca-

(a) [Qu'on apelloit *Tête de porc*.] La disposition des Anglois, à la bataille de Cressy, est une imitation de celle de Narsès à l'égard des aîles, & même du centre, puisqu'au rapport de Froissard dans le Pere Daniel, \* Edouard, Roi d'Angleterre, fit trois corps de toute son armée, dont le centre étoit rempli de ses Gendarmes A, tous à pied: ou pour mieux éclaircir cet ordre, les Gendarmes formerent une ligne, dont les aîles furent appuyées, & couvertes des Archers rangés en manière de herse B, c'étoit la *Tête de porc*; je crois que le reste de la Cavalerie C, qui ne mit pas pied à terre, formoit deux aîles en deça des deux Têtes de porc B, qui flancoient cette Cavalerie, qu'on

\* Dan. Hist. de Franc- Philippe le Bel. Hist. de la Mil. Franç. l. 5.

Cavalerie à laquelle il se fioit peu, soutenoit l'Infanterie à la seconde ligne.

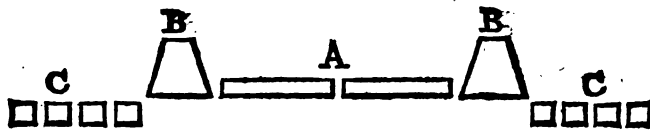
Totila, qui comptoit beaucoup sur la valeur de sa Cavalerie, & peu sur son Infanterie, fit tout le contraire; il forma sa premiere ligne de sa Cavalerie, & mit son Infanterie à la seconde rangée en phalange. Il n'aperçut pas, ou il méprisa les deux *Têtes de porc*, qui couvroient les aîles de Narfès, il ne fit pas non plus attention à la faute qu'il faisoit de combattre avec des armes inégales, sans aucun mélange entre elles, & sans aucun intervalle entre les corps de son Infanterie, qui soutenoit à la seconde ligne pour recevoir sa Cavalerie au cas d'accident.

L'Infanterie Romaine étoit brave, aguerrie, bien armée & couverte des boucliers. Totila avoit donné ordre à sa Cavalerie de ne se servir que de la lance, qui n'est pas fort avantageuse contre l'Infanterie, parce que le coup n'est pas direct, outre que cette arme n'est propre que pour un premier effort, & inutile & sans force au second.

La Cavalerie des Gots attaque & foud sur tout le front de l'Infanterie Romaine; mais sans aucun effet. Les Gots sont repoussés, leurs deux aîles ne rencontrèrent pas mieux; elles eurent affaire aux deux *Têtes de porc*, où elles ne firent que reboucher. Toute cette Cavalerie fut culbutée & suivie si vivement, qu'elle fut renversée sur toute son

Infan.

qu'on ne pouvoit attaquer sans essuyer les décharges continuelles des Archers. Il y auroit quelques observations à faire sur cet ordre, mais ce n'est pas ici le lieu.



Le même Pere Daniel dans son Histoire de France, nous donne une description de la bataille de Pokiers, où le Roi Jean fut pris en 1356. bien différente de celle qu'il décrit dans la Milice Française. Il a suivi Froissard, & Froissard range les Anglois à peu près comme ils l'étoient à Cressy, à l'égard des deux *Têtes de porc*, qu'il met aux aîles. Pour moi je crois qu'en ce tems-là les Archers formoient une premiere ligne pour passer ensuite à la seconde, lorsqu'on en venoit aux prises. Mais est il bien certain que les armées se rangeassent sur deux ou trois lignes? J'en doute: quoique les Historiens en disent, nous savons que c'étoient de pauvres gens que ces Historiens. Car pour se ranger de la sorte il falloit combattre par intervalles entre les corps, pour qu'ils entraient les uns dans les autres, ce qui ne pa-

roist pas. On voit une ligne se battre vigoureusement, sans qu'il paroisse qu'une seconde succède. Je suis persuadé qu'on combattoit le plus souvent sur une seule ligne divisée en trois corps, l'Infanterie au centre, & la Cavalerie sur les aîles de cette Infanterie, comme les anciens Gaulois, qui combattoient par nations séparées les unes des autres par quelques intervalles. Cela se voit dans \* Cesar, *separatim singularum civitatum copias collocaverat*. Il se peut que des Moines & des Prêtres ignorans, ayant pris ces corps pour des lignes à la queue les unes des autres. Si je voulois pousser cette affaire ci, je la débrouillerois autant par le détail des combats, que par la raison & le bon sens: nous combattrions sûrement en maniere de Phalange à l'Infanterie. Ce n'est pas la plus mauvaise pour des Français.

\* Cesar. com. de bel. Gal. l. 2.



Infanterie, dont les intervalles entre les corps, suposant même qu'il y en eût, ne se trouvant pas assez larges pour recevoir ce torrent de fuyards, elle fut rompuë & entraînée par les propres gens, qui y portèrent le trouble & la terreur.

C'est ainsi qu'on doit entendre cette bataille. L'Auteur l'a tellement embarrassée & défigurée, qu'il n'y a qu'un homme du métier qui puisse la bien éclaircir. Cet ordre de bataille de Narsès peut aider à débrouïller celui de Cassilin, qui est célèbre dans l'Histoire de France; & qu'Agathias décrit bien plus ténébreusement que Procope celui de Narsès.

Ce qui m'a porté à l'examen de cet ordre de bataille, c'est la grandeur de l'événement qui a excité ma curiosité, parce que la description d'Agathias n'offre aucun dessein, si l'on en excepte la *Tête de porc*. Le Pere Daniel a donné un Plan de cette ordonnance dans son Histoire de France, & dans celle de la Milice Françoisë; je ne doute point qu'il ne l'ait bien examiné; mais je ne erois pas que Bucelin, qui étoit un habile Chef de-guerre, eût fait deux courbes de ses aïles. L'ordre de Narsès est encore plus difficile à débrouïller. Il ne s'agit pas de celui-ci, dont je ne fais pas grand estime; mais de l'autre qui me paroît très-remarquable. Cette maniere de se ranger mise dans son véritable jour m'a semblé digne de l'admiration des gens du métier; je ne la donne pas ici, quoiqu'elle ait quelque raport à mon sujet, je n'ai pas crû devoir entrer dans un détail qui m'eût mené trop loin; & mon dessein a été de me renfermer dans les bornes les plus étroites sur une matiere qui fournit des espaces infiniment plus grands que ceux que nous avons courus.

On peut voir par le Plan de la bataille de Cressy, & par ce nombre prodigieux de combats & de batailles dont l'Histoire de France est remplie, qu'il ne seroit pas impossible de l'orner & de l'enrichir des Plans gravés de ces batailles & de ces combats & de les donner dans toutes les règles de l'art. Rien n'attache & n'interesse davantage que l'histoire de nos ancêtres. Je vois par la lecture que j'ai faite de celle du Pere Daniel, qui est tout ce qui s'est fait de meilleur dans ce genre, que la plupart des actions qu'il raporte ne sont pas si difficiles à débrouïller que bien des gens le prétendent. L'Histoire de la Milice Françoisë fourniroit de grandes lumieres, en consultant pour un plus grand éclaircissement, les sources où cet Historien a puisé la description de faits qu'il raporte.

Dès qu'un homme du métier, appliqué & d'une longue expérience, est au fait de l'ancienne Milice, il lui est aisé de débrouïller & de voir la clarté où les autres ne voyent que ténèbres. En examinant les actions de guerre on se règle selon les différens siècles, & selon les différens changemens qui sont arrivés dans la maniere de se ranger & de combattre depuis ces tems reculés jusques au tems où nous vivons. Je

le répète encore, cette entreprise ne seroit pas si difficile que bien des gens se l'imaginent. J'en ai eu souvent la pensée; mais celle de travailler aux Commentaires de Cesar, après mon Polybe, m'a paru plus aisée, plus utile & plus agréable, outre que j'ai une grande partie des matériaux. Il faut pourtant convenir que ces deux entreprises (sans les croire au-dessus de mes forces) sont au-dessus de mes moyens, & sans le secours d'une main Royale l'exécution m'en paroît impossible. Pour le coup je reconnois, contre le sentiment des Philosophes, que la soif des richesses est bien moins un vice dans un certain ordre d'hommes, qu'un désir de faire éclater leurs vertus & les qualités qui peuvent les rendre recommandables à la posterité. La mauvaise fortune les tient dans l'impuissance de rien executer de ce qu'ils sont capables de faire, leurs talens demeurent ensevelis & comme morts. Il ne leur sert de rien de rouler de grandes pensées & de proposer de grands desseins dont le succès seroit infailible, si on leur fournissoit les moyens & les secours nécessaires pour réussir. Je ne trouve rien de plus triste que cela.



## APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé: *Dissertation sur l'Histoire de Polybe*, dont on peut permettre l'impression; je crois que cet Ouvrage sera très-utile aux Gens de Guerre. A Paris le 11. Juillet 1723.

CHERIER

LET

## \* L E T T R E

*D'un Officier au service des Etats Généraux sur le Polybe de  
Mr. le Chevalier de FOLARD.*

Puis que vous souhaitez tant, Monsieur mon Cousin, de savoir mon sentiment sur le Livre de Monsieur le Chevalier de Folard, & en même tems ce qu'en disent nos Officiers Hollandois, je vous dirai fort naturellement que ceux qui sont capables de juger de ces sortes de choses, l'admirent généralement tout comme moi; il fait le sujet ordinaire de nos conversations, chacun s'empresse de le lire, & nous en avons déjà plusieurs exemplaires dans cette petite Garnison.

Vous me demandez des remarques sur cet Ouvrage: assez d'autres sans moi feront parler la ville. Je n'ai pas un genie assez étendu pour entreprendre une pareille chose; tout ce dont je puis être capable, c'est de vous rapporter naïvement ce que j'entens dire sur son sujet.

Tout le monde trouve le stile de Mr. Folard beau, vif & des plus propres pour bien traiter son sujet; il engage à se faire lire par sa manière de narrer, & il n'ennuye jamais, tant ce qu'il raconte est intéressant & curieux; quelques-uns à la vérité, le trouvent un peu mordant dans les comparaisons qu'il fait des exploits des Généraux dont parle Polybe avec la conduite de ceux de nos jours; mais il faut excuser son zèle & son feu Gascon, il ne croit dire que la vérité toute pure.

Ses commentaires & ses Observations sont un Chef d'œuvre rempli d'une érudition profonde & d'une Litterature prodigieuse, tout y est exactement remarqué, bien choisi & instructif; en les lisant, les vieux tout comme les jeunes Guerriers peuvent apprendre mille & mille bonnes choses, & se former à cette vertu qui conduit à la gloire & à la distinction.

Son traité de la Colonne, qui est sa production favorite, est selon mes connoissances, en général admirable, plein d'une grande fécondité de combinaisons invincibles pour l'attaque, sur lesquelles peu de Généraux du bas âge ont fait des réflexions, & qu'on a peu pratiquées, il a pourtant trouvé beaucoup de Critiques, & la plupart de nos Officiers Hollandois ne sçauroient encore l'approuver en tout & par tout; comme dans tous ses ordres de bataille. Les Peuples & les Nations  
ne

\* Cette Lettre parut en 1730. dans le Tome XIV. de la Bibliothèque Française. Elle est de Mr. Terson Officier François fort estimé, qui est mort Colonel d'un Regiment d'Infanterie au service des Etats Généraux.

ne se défont pas aisément des coutumes de leurs peres, & de leurs manieres ordinaires.

I. Ils croient que cette maniere de se ranger & d'attaquer ordinairement est sujette à de fâcheux & dangereux inconveniens, & toujours au débordement de l'armée opposée, supposant que les deux armées sont à peu près également nombreuses, & même que l'une est plus forte de plus d'un grand tiers, si la cavalerie est rangée en seconde ou troisieme ligne derriere l'Infanterie, comme Monsr. Folard le pose dans quelque plan; en effet quel front lui peut-il rester après ses Colonnes formées & ses Bataillons rangés sur dix de hauteur?

II. On remarque que Monsr. de Folard blâme en toute occasion les Généraux qui se sont laissés déborder par leur ennemi, & que c'est à cela qu'il attribue presque toujours la perte des batailles, & la victoire à ceux qui ont replié à propos sur les flancs débordés. Il fait même l'éloge de quelques-uns qui ont su profiter de cet avantage. Cependant on voit qu'il tombe lui-même dans la même faute de gaieté de cœur, & qu'il déclare même qu'il ne se soucie pas d'être débordé, ce qu'on regarde comme une espece de contradiction.

III. Il est vrai que Monsr. de Folard met une grosse Colonne sur ses flancs, & qu'il croit les assurer par-là: mais on doute que cette Colonne soit suffisante pour les couvrir. On dit que les troupes de l'ennemi qui la débordent de beaucoup se recourberont sur ses flancs, & qu'alors il arrivera de deux choses l'une, ou bien que la Colonne continuera sa marche, ou qu'elle s'arrêtera pour faire face à ce recourbement. Si elle continue de marcher, on prétend & on soutient qu'elle sera enfoncée infailliblement par le recourbement; & cette Colonne étant enfoncée, que deviendra le reste de la Ligne? Si au contraire elle s'arrête pour faire face, & pour se défendre contre les troupes du recourbement, il faut par la même raison que toute la Ligne s'arrête aussi, ou elle pourra être prise en flanc, la Colonne qui la couvroit s'étant arrêtée; & restant dans cette situation, comment pourra Monsr. de Folard parvenir à son but? Puis que comme il le dit si souvent, toute la force de la Colonne git dans l'action & le mouvement. Ce qui fait illusion à Monsr. de Folard, est le principe où il est, que sa Colonne ne pouvant point être entamée, il n'a rien à craindre pour ses flancs. Mais quand cela seroit, ce qu'on ne lui accordera pourtant pas tout à fait, il faut qu'il convienne qu'il est de toute nécessité que sa colonne s'arrête pour faire face aux troupes qui se recourbent sur elles, sans quoi elle seroit infailliblement entamée & renversée; Or qu'importe, dit-on, qu'elle ne puisse point être entamée, si elle est forcée des'arrêter & de faire face, n'est-elle pas en échec? Ne devient-elle pas inutile? On croit que c'est ici l'endroit foible du système de Monsr. de Folard; & on ne trouve point dans sa Préface du second Tome ni dans tout

tout son Livre, qu'il leve cette difficulté, à moins qu'il ne veuille qu'on prenne un *je ne me soucie pas d'être débordé*, pour une démonstration qu'il n'a rien à craindre.

IV. Autre illusion, dit-on, de Monfr. de Folard; c'est qu'il dit que sa Colonne pourra joindre l'ennemi, avant qu'elle puisse être arrêtée & enveloppée. Mais peut-il s'imaginer, dit-on, que ce qui déborde la verra venir tranquillement jusques à 30 ou 40 pas sans se recourber; n'est-il pas plus apparent & même certain que dès qu'on verra de loin la Colonne en mouvement, on s'avancera pour la prendre en flanc?

V. On convient que les Colonnes peuvent être d'un grand usage dans l'attaque; on tombe même d'accord qu'elles conviennent parfaitement bien au temperament fougueux des François, & que Monfr. de Folard ne pouvoit rien inventer de plus conforme à leur genie; mais d'un autre côté on croit qu'il y a de l'inconvenient à ranger son armée en Colonnes, & à former les Bataillons sur dix de hauteur; on se prive presque entièrement de l'usage du feu, n'ayant en vue que d'enfoncer l'armée ennemie. Mais l'ennemi ayant connoissance de cette disposition, n'aura-t-il pas le soin de s'y préparer, & d'apporter des obstacles à cette impetuosité? quel carnage & qu'elle deconfiture ne fera-t-il pas, s'il met seulement une rangée de chevaux de frize bien enchainés les uns aux autres devant son front? Ses canons chargés à cartouche, le feu continuel de ses pelotons & une grêle de grenades avec d'autres feux d'artifice, ne mettront-ils pas le désordre & la confusion parmi les attaquans avant qu'ils puissent percer? & puis ne sera-t-on pas encore à deux de jeu aux armes blanches, ou naturellement le parti qui aura le moins souffert devra rester le victorieux? On croit qu'on peut faire un meilleur usage des Colonnes, & qu'il seroit mieux de les faire naître ou former dans l'occasion suivant les circonstances, & quand on est à portée de les faire agir; cela se peut aisément pratiquer avec la Tactique de nos polotons; en chargeant continuellement, on peut en avançant les former en même tems en Colonne, pour enfoncer & rompre ceux qui font face.

Son traité de l'attaque & de la défense des places marque qu'il connoit & entend bien le détail de cette science. En nous faisant remarquer que nous n'avons rien inventé sur ce sujet, & que tout ce que nous pratiquons vient des anciens guerriers, il tache de nous porter à les imiter en tout, & suivre leur exemple dans la fermeté & le courage absolument nécessaires dans ces sortes d'entreprises.

Enfin on ne peut disconvenir en lisant le Livre de Monfr. de Folard, qu'il ne soit un des plus habiles hommes de ce siècle dans l'Art Militaire, savant dans toutes ses parties, bon Ingenieur, grand machiniste & ingenieux artiste, véritablement soldat, excellent Officier, grand Ca-

pitaine & habile Général. Jamais Auteur n'a mis mieux que lui son Lecteur au fait de ce qu'il raconte, soit par ses discours, soit par ses planches; son Livre est une vraie Ecole à former le Héros. Voilà en gros, mon cher Cousin, ce que la plupart de nos Officiers & moi pensons sur ce Livre, & sur son Auteur.

Si la science de la Guerre menoit aux honneurs & aux récompenses, dont elle étoit couronnée autrefois chez les Grecs & les Romains, Mr. de Folard auroit droit de prétendre aux grades les plus distingués. Mais vous savez que les tems ont changé; que les plus habiles & les plus dignes Officiers sont d'ordinaire oubliés & souvent les plus maltraités. M. le Chevalier de Folard, qui se rend immortel par son Polybe, en est un triste exemple qui étonnera la posterité. Les Souverains ne peuvent tout voir & tout connoître par eux-mêmes; c'est à ceux qui disposent sous leur autorité des bienfaits & des récompenses, à rendre justice au mérite & à la vertu.

Je suis &c.



S E N T I M E N S  
D' U N  
HOMME DE GUERRE  
SUR LE NOUVEAU SYSTEME  
D U  
CHEVALIER DE FOLARD,

Par rapport à la Colonne & au Mélange des différentes  
Armes d'une Armée.

*Avec une Dissertation sur l'Ordre de Bataille de César  
& de Pompée à la Journée de Pharsale.*

PAR MONSIEUR D\*\*\*.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

CHICAGO, ILL. 60637

1967

1967



# AVERTISSEMENT.

**L** *Es Commentaires de Monsieur le Chevalier de Folard sur Polybe ont eu le sort de tout ce qui est excellent. Ils ont d'abord enlevé les suffrages du Public & il n'y a eu dans les commencemens qu'une voix sur la beauté de ce travail. Mais à peine ces mouvemens que cause l'admiration ont-ils eu le loisir de se rallentir, que des personnes équitables & intelligentes relisant cet ouvrage avec plus de sens froid, y ont appercu des défauts, que la rapidité & le charme d'une premiere lecture leur avoit cachés, & quelques-uns ont publié les remarques qu'ils avoient faites. C'est ainsi que se sont formées les Lettres qui composent ce volume.*

*Il y en a quatre. Les trois qui regardent la Colonne, le Mélange des différentes armes, & l'Ordre de Bataille de César & de Pompée à la Journée de Pharsale; ont déjà paru dans des Journaux Littéraires, & il est inutile de dire quel jugement on a fait d'elles, puisqu'on se trouve obligé d'en donner une nouvelle édition qui les rassemble.*

*Quant à la quatrieme, qui fait ici la troisieme, comme elle n'a point encore vu le jour, on croit nécessaire d'observer que le sujet sur lequel elle roule & la maniere dont il est traité, l'associent nécessairement aux trois qui l'ont précédée. Elle a été écrite pour les défendre contre les réponses que Monsieur de Folard y avoit faites & le même esprit y regne d'un bout à l'autre.*

## A V E R T I S S E M E N T.

*tre. On s'y est principalement attaché à ne point faire de fausses critiques & à substituer de meilleures choses à celles qu'on a réfutées. De là vient que souvent on y éclaircit les pensées du Chevalier de Folard, qu'on les fortifie, qu'on indique ce qui leur manque pour être justes, & qu'enfin ces Lettres ne paroissent presque pas plus une Critique du Système de cet habile Officier, qu'un Commentaire dont il avoit besoin pour être tout à fait clair & exact.*



PRE

# P R E F A C E.

**L**orsque j'écrivis ces Lettres, je m'imaginois bien que tôt ou tard, elles pourroient se hasarder parmi d'autres, en qualité de pièces détachées. Mais je ne m'attendois pas qu'elles dussent être un jour réunies dans un seul corps en forme de Livre. Cependant la chose arrive, & ce n'est pas sans raison. La première fut rendue publique lorsque le Polybe du Chevalier de Folard, de l'impression d'Amsterdam, commençoit à paroître. La seconde vint peu après, c'est-à-dire dans un tems où ce livre, bien qu'imprimé à Paris, nous étant encore inconnu, devint ici à la portée de tout le monde. Je crus que l'une & l'autre excitant la curiosité de nos Officiers sur ce livre, pourroient servir en même tems à leur faciliter le moien d'en juger plus distinctement, par un des endroits, auxquels ils sembloient s'intéresser le plus. C'étoit la Colonne & le Mélange des différentes armes d'une Armée, qu'on regardoit comme la base du nouveau Systême, qui devoit être développé amplement dans cet ouvrage. J'étois très persuadé d'avance, sur le plan que le Chevalier de Folard en avoit donné, dans son Livre de *Nouvelles Découvertes*, qu'il pouvoit être en général d'une grande utilité. Rien ne me paroïssoit plus naturel que ses remarques sur les défauts de nos armes, & de notre Tactique. Il me sembloit qu'il falloit être esclave de la routine, pour ne pas comprendre, que par la suppression totale de la pique, ou d'une arme équivalente, l'Infanterie se trouvoit considérablement affoiblie; Que la grande étendue en front, & le peu de hauteur de nos Bataillons, étoit en bien des occasions une disposition des plus incommodes & des plus dangereuses: Que le nombre excessif de Cavalerie dans les Armées, étoit aussi inutile que ruineux; Et enfin que la séparation qu'on fait dans l'ordre de Bataille, de ces deux armes, étoit également contraire aux regles & à la droite raison. Que dis-je? Le bon sens mene si droit à faire ces observations là, que si Monsieur de Folard avoit voulu permettre à d'autres de penser sur ces sortes de choses, comme lui, je m'en serois presque cru capable. C'est même ce qui est cause qu'en beaucoup d'endroits de mes lettres je ne renvoie point à son Commentaire. Il a pourtant raison de se plaindre d'une omission si présomptueuse, „ Il eut trouvé encore, dit-il, d'excellentes choses à dire sur cette matiere (\*), du moins auroit il pu ren-

„ voir

(\*) Sur le nombre excessif de Cavalerie.

„ voier son Lecteur à mon Commentaire, & citer les endroits où se  
 „ trouvent les raisons, dont il se sert, & desquelles il a profité en fa-  
 „ veur de mon sentiment, n'en ayant extrait que la moindre partie (\*).  
 Il est donc juste que je lui en fasse mes excuses. J'espère d'autant plus  
 qu'il voudra bien les agréer, que ces endroits de son Commentaire  
 m'étoient absolument inconnus, & que d'ailleurs je n'aurois jamais  
 cru, qu'il eût voulu se faire un si grand honneur de ces sortes de lieux  
 • communs.

Je ne trouvois dans ces observations qu'une seule difficulté. Mais  
 elle me sembloit fort considérable, puisque c'est peu de connoître les  
 défauts de nôtre Tactique, si on n'en connoit le remede. La nature  
 est-elle donc incapable de le produire ce remede, ou l'esprit de l'hom-  
 me trop borné pour le découvrir? Je suis persuadé du contraire. Ainsi  
 je vois avec peine qu'on ne le trouvoit pas dans les moïens que  
 Monsieur de Folard propose. J'ai donc voulu m'en éclaircir, par un  
 examen le plus exact qu'il m'a été possible. Je me flattois que Mon-  
 sieur de Folard n'y trouveroit pas tant à redire.

Il ne peut pourtant point se plaindre qu'on n'ait pas touché à son  
*Principe* ni à sa *Méthode*. Nous avons fait voir, si je ne me trompe,  
 que son principe, de la maniere que nous le concevons, ne sauroit  
 être qu'excellent. Nous aurions été ravis, si nous en eussions pu  
 faire autant à l'égard de sa méthode. Le moïen de douter, qu'en  
 rendant à l'Infanterie son arme de longueur, dans une juste propor-  
 tion & en nombre convenable & qu'en la faisant combattre tantôt sur  
 plus, tantôt sur moins de hauteur, à mesure que l'une ou l'autre dis-  
 position convient à l'usage de ses différentes armes, & aux diverses  
 circonstances, le moïen, dis-je, de douter qu'on ne lui rende sa for-  
 ce naturelle? Et qui peut disconvenir, qu'en entremêlant une telle  
 Infanterie avec la Cavalerie, d'une maniere convenable, on n'aug-  
 mente par-là, la force de l'une & de l'autre de ces deux armes, &  
 qu'en même tems on ne remédie aux inconvéniens qui résultent d'or-  
 dinaire de l'infériorité de l'une, pendant qu'on se procure les avanta-  
 ges qu'on peut tirer de la supériorité de l'autre. Mais quelque envie  
 que nous aïons de nous accommoder de la méthode du Chevalier de  
*Folard*, nous ne saurions nous empêcher de reconnoître qu'elle ne  
 peut en aucune façon mener au but qu'on s'en propose en la suivant.  
 Au contraire, plus on y réfléchit, plus on trouve que le remède est  
 pire que le mal; dès qu'on a à faire à un ennemi, qui en connoissant  
 le fort & le foible, sait se mettre à couvert de l'un, & profiter de  
 l'autre.

II

(\*) Pref. du Tome 6. pag. LI.

Il en est de la Colonne & des Ordres de Bataille de Monsieur de Folard, à l'égard d'un tel ennemi, à peu près, comme il en étoit selon le jugement de Polybe, de la Phalange, à l'égard des Romains.

„ C'est une chose constante, dit-il, que tant que la Phalange se maintient dans son état propre & naturel, rien ne peut y résister *de front* ni soutenir la violence de son choc. . . . D'où vient donc que les Romains sont victorieux? Pourquoi la Phalange est-elle vaincue?

„ C'est que dans la guerre, le tems & le lieu des combats se varient en une infinité de manières, & que la Phalange n'est propre que dans un tems & d'une seule façon. Quand il s'agit d'une action décisive, si l'ennemi est forcé d'avoir à faire à la Phalange, dans un tems & dans un terrain qui lui soient convenables, nous l'avons déjà dit, il y a toute sorte d'apparence, que tout l'avantage sera du côté de la Phalange, *mais si l'on peut éviter l'un & l'autre comme il est aisé de le faire, qu'y a-t-il de si redoutable dans cette ordonnance?* . . . . Les Romains n'emploient pas toutes leurs troupes pour faire un front égal à celui de la Phalange, mais ils en mettent une partie en réserve & n'opposent que l'autre aux ennemis. Alors soit que la Phalange rompe la ligne qu'elle a en tête, ou qu'elle soit elle-même enfoncée, *elle sort de la disposition qui lui est propre.* Qu'elle poursuive des fuyards ou qu'elle fuie devant ceux qui la pressent, *elle perd toute sa force. Car dans l'un & l'autre cas, il se fait des intervalles que la réserve saisit pour attaquer non de front, mais en flanc & par les derrières* (\*).

Il y a pourtant une différence que voici. Les Romains, suivant leur Tactique ne trouvoient que rarement l'opportunité, d'agir de la sorte, à moins que ce ne fut pendant le cours du combat, après avoir ouvert la Phalange en quelque endroit, ou après en avoir été rompu eux-mêmes quelque part. Mais l'ennemi moderne aiant à faire à la Colonne & aux ordres de Bataille de Monsieur de Folard, peut sans s'écarter de ses principes, se ménager ces avantages avant le combat, & il peut avec d'autant plus de facilité, que les Colonnes de Monsieur de Folard & ses Bataillons sur huit ou dix de hauteur que forment ses lignes, ne faisant pas ensemble un corps solide comme la Phalange, mais laissant entre eux de très grands intervalles, peuvent être attaqués en flanc & par les derrières, de loin & de près, par les troupes qui débordent, tant sur le front de toute la ligne, qui sur chaque corps en particulier, avant même que ces corps puissent avoir le tems de joindre & de choquer de front.

Je suis surpris que Monsieur de Folard voulant se faire un Système  
mêlé

(\*) Polybe, Tome VI. Pag. 234. 235. 236.

mêlé de l'ancien & du moderne, n'ait pas pris garde à ces choses, les unes que l'Auteur qu'il commente lui fait remarquer si distinctement; les autres qui avec tant soit peu d'attention à la Tactique & aux armes des modernes, ne sauroient lui échapper.

Quoi qu'il en soit il ne peut ignorer, que si j'attaque son nouveau Système, ce n'est nullement dans le Principe; c'est uniquement dans la Méthode de se ranger & de combattre. Cela paroît par-tout. Car si d'un côté je démontre l'excellence du Principe, par les avantages qu'on en peut tirer, de l'autre côté je prouve les défauts de sa Méthode par les difficultés qu'on lui propose là dessus. Il méprise ces difficultés, & ne les leve pas. Et confondant par-tout le principe avec la méthode, il ne cesse point à chaque pas qu'il fait, de nous reprocher, *qu'on n'a pas assez medité la matiere, qu'on dispute sur les choses les plus évidentes; qu'on met en question des vérités démontrées; & qu'on supprime universellement ses preuves & ses raisons.*

Ce sont là, autant de reproches, dont il m'importe de me justifier, & c'est à quoi la troisième Lettre est destinée. Mais seule je ne pouvois la donner. Elle a trop de liaison avec les deux premières. Ces trois lettres doivent s'entre-secourir & leur séparation ne peut leur être que nuisible. On a donc cru qu'il falloit les réunir.





SENTIMENS  
D'UN  
HOMME DE GUERRE  
SUR LE NOUVEAU SYSTEME DU  
CHEVALIER DE FOLARD,

*Ainsi qu'il l'expose dans son Commentaire sur l'Histoire de  
Polybe.*



LETTRE PREMIERE.

*De la Colonne.*

MONSIEUR.

**V**OUS souhaitez de savoir mon sentiment sur le nouveau  
Système du Chevalier de *Folard*, ainsi qu'il l'expose  
dans son Commentaire sur L'HISTOIRE DE POLY-  
BE, dont la Colonne, & le Mélange des différentes  
Armes d'une Armée, à ce que vous avez judicieuse-  
ment remarqué, fait la base.

Pour juger d'un Système Militaire, il faut au moins en connoître  
la nature, être exempt de tout préjugé, & avoir le cœur bien placé.  
Juger ici, sans connoissance de cause, c'est faire preuve de présomp-  
tion, ou d'incapacité. Juger par un esprit de prévention, c'est être  
injuste.

**LETTRE. L'injuste.** Juger par mauvais cœur, c'est chose indigne.

Ce que  
c'est que  
la Colon-  
ne. Qu'est-ce donc que la Colonne? Voilà la première question qu'on doit se faire, dès qu'on ne veut pas s'écarter de ces maximes. La seconde; Quels sont les avantages qu'on en pourroit tirer? La Colonne dont il s'agit, est-ce un Bataillon qui rangé à l'ordinaire sur quatre, cinq, ou six de hauteur, aura défilé par divisions de plus ou moins de front, selon sa force, ou selon le terrain par où il doit passer? Sont-ce plusieurs Bataillons qui, ayant défilé de la sorte, se suivront les uns les autres, comme cela se pratique au premier cas, lorsqu'un Bataillon seul, ou au second, lorsque toute une Ligne se met en ordre de marche? Ou bien est-ce un certain nombre de Bataillons, rangés en ordre de Combat sur trois, quatre, ou cinq de hauteur, placés à la queue les uns des autres, à une distance de vingt ou trente pas? Non, c'est, si je ne me trompe, un Corps d'Infanterie, depuis deux jusques à six Bataillons tout au plus, disposés à deux pas de distance à la queue les uns des autres, après que chaque Bataillon a tellement diminué le nombre de ses files, & augmenté celui de ses rangs, que le front ne conserve que le tiers, le quart, ou la cinquième partie de son étendue ordinaire, & que sa profondeur a été augmentée à proportion: Qu'il a suffisamment couvert le front, le flanc, & la queue, par un rang d'armes de longueur, tant Espontons, Halberdars, que Piques en forme de Pertuisannes, longues environ de dix pieds, & serré ses rangs & ses files: Le tout par des Evolutions simples, aisées, & praticables, sans aucun risque, en présence de l'Ennemi: & d'une telle espece, que le Bataillon se trouve en état de se servir suffisamment de son feu, aussi bien que de ses armes blanches, par tout, en tout sens, selon qu'il en est besoin, & d'agir à tous égards commodément & en bon ordre.

L'Auteur n'entre pas là dessus dans un détail aussi circonstancié, que le sujet auroit pu le souffrir. Il se contente d'indiquer seulement de quelle maniere on pourroit hauser les files, & se servir de son feu, pour insinuer qu'il n'y a là rien d'impraticable ni d'impossible, sans faire aucune mention, entre autres, du déplacement de la pique, lequel ne laisse pas que d'être assez important.

Mon intention est de n'entrer dans ces détails, ou dans ceux de l'Auteur, qu'autant que je ne pourrois l'éviter absolument, & c'est ce qui se rencontre dès à présent. Je me trouve obligé d'écarter les Compagnies des Grenadiers, formées par le Chevalier de *Folard* en deux ou trois files sur la droite ou bien placées à la queue des Bataillons sur cinq de hauteur. Je ne puis autrement éviter l'embarras qu'elles me donneroient dans les remarques que j'ai à faire, & qui ne rouleront uniquement que sur une seule partie de la Colonne qui est un Bataillon



son que le Chevalier appelle une Section. Je m'imagine que pour ja- <sup>L'atta-</sup>  
ger du tout, il suffira de connoître la nature & la force d'une de ses  
parties, puisqu'aussi bien ces parties sont entré elles semblables &  
dans leur espece & dans leurs effets:

D'abord je remarque, qu'un Bataillon, armé & disposé de la ma- <sup>Permette</sup>  
niere que j'ai supposé, prenez-en ordonnance triplée, c'est-à-dire, <sup>de la Co-</sup>  
qui a diminué son front ordinaire des deux tiers, & augmenté sa hau- <sup>lonne.</sup>  
teur à proportion; je remarque, dis-je, que ce Bataillon doit être  
impénétrable, au front, à la queue, & aux flancs, à la Cavallerie d'au-  
jourd'hui, tant brave, tant bien disciplinée, & tant bien menée, qu'elle  
puisse être: toute proportion égale, si ce n'est au nombre, sur quoi  
je ne ferois nulle difficulté de lui accorder quelque supériorité d'hom-  
me à homme: puisqu'aussi bien, rien ne peut être attaqué, que ce  
qui se présente.

Voici mes raisons prises uniquement dans la disproportion des Ar-  
mes de la Cavallerie aux Armes de ce Bataillon. Elles doivent être  
connues. L'Infanterie & la Cavallerie de nos jours ont eu lieu de se  
familiariser ensemble. La meilleure, sinon l'unique arme de la Caval-  
lerie est, ce me semble, l'Epée. Quoiqu'il en soit, je ne crois pas,  
que dans le cas dont il s'agit, elle voudroit opposer aux coups de Fu-  
sil, les coups de Mousqueton, ou de Pistolets. Il ne lui reste donc,  
qu'un seul parti à prendre, qui est de joindre brusquement l'Epée à la  
main ce Bataillon, soit par Escadrons entiers, soit par troupes dé-  
tachées, de le renverser & de le rompre. Mais ce ne sont pas là de  
petites difficultés.

Je dis qu'il s'agit de joindre. Cette difficulté à la verité ne seroit  
pas fort grande, si le Maître & le Cheval étoient invulnérables. Le  
chemin est court, il est uni. Mais il n'en faut pas beaucoup par terre,  
pour faire rebrousser chemin aux autres. Si le Maître est brave,  
le Cheval est naturellement poltron. C'est un animal qui voit & qui  
sent le péril. Un de ses semblables, mort, qu'il trouve sur son che-  
min, le bruit & la lueur des armes, est capable de lui faire faire de faux  
mouvemens; s'ils ne sont pas retrogrades, au moins tendent-ils à défor-  
donner la Troupe, qui trottant seulement sur un front flottant, n'est  
gueres en état de heurter avec succès contre un front égal, dégagé de  
tout obstacle, & par conséquent bien moins encore contre un front,  
où elle trouve des obstacles qui ne sont pas légers.

Voilà déjà bien des difficultés, pour joindre la pointe des Piques,  
des Hallebardes, & des Espontons. Mais ce n'est pas tout. Il faut les  
renverser, & ensuite rompre une quinzaine de rangs de Mousquetai-  
res, la Baïonette au bout du fusil, qui les soutiennent: à moins qu'on  
ne veuille de sang froid se faire passer par les armes. L'Epée de la plus

**LIVRE I.** L'excellente trempe & de la meilleure proportion n'y sert de rien. Elle ne sauroit atteindre l'homme, contre qui elle est tirée, & si par hazard elle pouvoit atteindre le fer & le bois qu'il présente, on y a pourvu. La seule ressource donc du Cavalier sera dans la fougue de son cheval, qui animé pendant sa course par l'éperon, entraîné par ceux qu'il a à sa droite & à sa gauche, & poussé par ceux qui le suivent, méprisera peut-être ces Piques, ces Hallebardes & ces Espontons. Mais qui ne fait que ce pauvre animal, tout animé & tout vigoureux qu'il est, commençant à voir qu'il faut se jeter sur les pointes de ces armes, ralentira de lui-même son impetuosité? Qui doute que se trouvant tout près, il ne tourne à droite ou à gauche, ou que se sentant piqué, il ne s'arrête tout court, différent en cela du Sanglier, qui étant animé par un seul cri, s'élanç sur son homme, & méprisant l'Épieu qu'on lui présente, s'y enfère? Ainsi on croit pouvoir tirer cette conséquence, que s'il se trouvoit dans la troupe un Cheval aussi intrepide, ou pour mieux dire, aussi bête que ce Sanglier, il ne renverseroit non plus le Piquier, appuyé contre les rangs qu'il a à dos, & contre les files qu'il a à ses côtés, que le Sanglier ne renverse son Chasseur, appuyé contre rien.

Nous venons de voir, que jusques ici l'Épée du Cavalier n'a blessé, ni que son Cheval n'a renversé personne, ce qui auroit pourtant été nécessaire, pour rompre. Voions maintenant ce qu'il en arriveroit, en cas que quelqu'un des plus hardis, & des mieux montés, tirant son coup de pistolet à brule pourpoint, & tuant son homme; trouvât le moyen de s'introduire heureusement dans le premier, & même jusques dans le second, ou le troisième rang.

Qu'un seul Cavalier s'introduise dans un Corps d'Infanterie, d'autant de Bataillons que l'on voudra, sur trois, quatre ou cinq de hauteur, formant ensemble un carré sur quatre fronts, ainsi que cela est représenté en petit par le Bataillon carré de Messieurs les *Hollandois*; que ce Cavalier, ayant pénétré jusqu'au second rang, passe à travers du troisième, quatrième & cinquième, & soit suivi de près de plusieurs Troupes, à la queue les unes des autres; que ces Troupes, entre elles, inégales en files, trouvant déjà une ouverture faite, laquelle nécessairement doit s'élargir, à mesure qu'elles se succèdent, séparent en deux le Bataillon sur lequel elles donnent, & tournent promptement sur le dos de celui-ci; ou que passant outre avec leur rapidité ordinaire, elles tombent sur ceux qui observant ou combattant l'ennemi qu'ils ont en front, & que les prenant l'un & l'autre ainsi à dos, elles les rompent: il n'y a là rien d'absolument impossible. C'est qu'à cause du vuide, le troisième, quatrième, & cinquième rang, de même que les files, peuvent plier, & prêter ainsi au passage

passage de ces Troupes. Mais que ce Cavalier, introduit de même dans un Bataillon, en ordonnance triplée, par conséquent à centre plein, passe à travers de ce Bataillon, ou le mette dans un tel desordre, que les Troupes qui le suivent le puissent rompre, c'est ce qui paroît inconcevable. Ce Cavalier qui aura renversé peut-être, par son impétuosité, deux ou trois Piquiers du premier rang, & autant de Mousquetaires du second, tâchera de se faire jour avec son Epée. Mais le Soldat ne peut plus reculer; il n'y a nulle part du vuide; le Cheval se trouvera arrêté, comme contre un mur: & un seul coup de Fusil, ou de Baïonnette, de ceux qu'il a en tête, & sur ses côtés, est capable de jeter & le Cheval & le Cavalier par terre. Les Troupes qui le suivent auront beau ferrer. Outre que le trou se trouvera bouché par la seule chute du Cheval, rien n'empêchera le reste du Bataillon de se tenir dans son entier, & peu de coups de Fusils, qui partiront de ses Faces, à l'abri des armes de longueur dont elles sont couvertes, pourront renvoyer ces Troupes par le même chemin qu'elles sont venues, heureuses encore si elles le regagnent. Preuve évidente de la force d'une Ordonnance sur beaucoup de hauteur, & à centre plein, & de la foiblesse de toute Ordonnance sur trois, quatre, ou cinq de hauteur, & à centre vuide, pour le carré.

Mais cette Cavalerie ne trouveroit-elle pas mieux son compte, au lieu d'attaquer les Faces de ce Bataillon, à les tenir seulement en respect; & à s'attacher aux Angles, que les Experts tiennent pour ce qu'il y a de plus foible dans un Carré? Je crois qu'oui. Car en effet, tout Angle, qui n'est pas flanqué, ou couvert, est sans défense, parce que les Angles n'en peuvent recevoir aucune de leurs Faces, outre qu'il n'y a point d'Ordonnance d'un Corps d'Infanterie sur quatre Fronts; qu'il n'y ait en même tems, sur chaque Face, une portion hors de défense, égale au nombre des rangs, sur lequel elle combat. C'est pourquoi si ce Corps combat, par exemple, sur dix de hauteur à toutes ses Faces, il faut de nécessité qu'il y ait à chaque Face, vers les Angles, dix hommes qui prêtent le flanc. Ces hommes, à la vérité, peuvent être couverts par autant de Piquiers. Mais tout Piquier non couvert par quelque arme à feu est sans défense contre un Cavalier, qui a des pistolets, & qui dans ce cas, auroit tort de ne pas s'en servir. D'ailleurs les deux Piquiers, qui se trouvent joints sur chaque Angle, en présentant leurs Piques, dans une ligne perpendiculaire, sur leurs Faces, ainsi que cela se doit, ne peuvent éviter, ou de laisser entre leurs pointes un vuide assez spacieux pour deux ou trois Cavaliers de front, ou bien en le remplissant de balle le mieux qu'ils peuvent, de dégarnir par-là à proportion leurs Faces, & de prêter ainsi l'Epaule. Est-ce donc que ce foible détruit la force de

**LIVRE I.** de cette Ordonnance? Non, il conduit seulement au remede, qui est trop aisé & trop connu, pour que je l'indique. Je remarque en second lieu, que ce même Bataillon doit rompre tout Bataillon, qui ne sera pas armé comme lui, & qui ne combattra pas sur les mêmes principes. Le pis qui pourroit arriver, ce seroit qu'il n'en eut pas tout à fait si bon marché, que de cette Cavalerie, avec laquelle vous l'avez vu aux prises.

Il n'y a, dans un certain sens, pour l'Infanterie, que deux manieres de combattre dans un terrain libre, l'une de loin, l'autre de près. Je n'entre point dans l'examen de ces deux manieres, qui l'une & l'autre ont leurs Partisans, peut-être trop zelés. S'ils en vouloient croire *Montecuculi*, ou le bon sens, ils seroient bientôt d'accord. La fin, dit-il, des armes offensives est d'attaquer l'ennemi, & de le battre incessamment, depuis qu'on le découvre, jusqu'à ce qu'on l'ait entierement défait, & forcé d'abandonner la Campagne. A mesure qu'on s'en approche, la tempête des coups doit redoubler, d'abord de loin, avec le canon, ensuite de plus près, avec le mousquet, & successivement avec les carabines, les pistolets, les lances, les piques, les épées, & par le choc même des Troupes. En ceci, pour passer ce qui regarde l'Artillerie & la Cavalerie, il ne peut y avoir pour l'Infanterie, que deux difficultés. La premiere qu'en se servant de son feu, de loin, elle court risque, dans le tems qu'il en faudra venir aux coups de main, de se trouver en quelque desordre, & avec des Fusils chargés à la hâte, ou point chargés du tout, ce qui rend le Soldat timide. La seconde, que l'ordonnance de peu de front & de beaucoup de hauteur, ne souffre point cette manœuvre de *Montecuculi*, non plus, & moins encore que toute autre Ordonnance, qui oblige à tirer par rangs, quand, elle seroit de beaucoup moindre en hauteur.

Maniere  
de com-  
battre de  
la Colon-  
ne.

Je n'ai garde de mépriser ces difficultés. Je ne balancerois pas même à donner tort à *Montecuculi*, & au bon sens, si je n'étois bien persuadé que l'une peut-être levée par des Troupes slegmatiques, disciplinées, exercées & menées comme il faut, & l'autre par Art. Quoiqu'il en soit, ceci est très-certain, premierement que dans un terrain libre il dépend toujours de celui à qui l'envie en prend, de combattre de loin, & de près, tout comme il le trouve à propos. Secondement, que celui qui ne voudroit que combattre de loin, n'en est jamais le maître. Quant à ce dernier, son Ennemi lui donne l'ordre; s'il refuse d'y obéir, il faut qu'il cede: s'il obéit sans s'y être préparé, il est maltraité; en un mot, d'une maniere ou d'autre, il est puni, soit pour cause de désobéissance, soit pour cause d'imprudence: & il le mérite.

Cet

Cet ordre étant donc une fois donné par ce Bataillon que nous avons en main, à un autre Bataillon en ordonnance ordinaire, chacun armé, & combattant à sa manière, voyons comment ce dernier s'en acquittera. S'il suit les maximes les plus reçues, il marchera, si c'est lui qui attaque, d'un pas grave, le fusil sur l'épaule, & faisant tous ses efforts pour marcher dans un front égal. A cinquante pas de l'ennemi, ou environ, il fera halte, s'il veut faire usage de son feu. Sinon il doublera le pas, dans le meilleur ordre, qu'il lui sera possible, pour en venir ainsi aux coups de main. L'autre l'attend de pied ferme, & dès que son ennemi fait halte, ou qu'il commence à doubler le pas, s'ébranle, part, & lui tombe brusquement sur le corps. Rien ne peut l'en empêcher. Le feu seroit le seul obstacle, s'il étoit assez puissant. Mais qui ne voit que ce Bataillon, étant réduit au tiers du front ordinaire d'un Bataillon, rend par la même inutiles les deux tiers du feu du Bataillon qui lui est opposé, parce-que ce feu, étant par rangs, ne peut être tiré qu'en ligne perpendiculaire sur le front, en sorte qu'il n'y reste que le tiers qui est autant que rien? Ce n'est pas tout. Le Soldat étonné de l'intrepidité avec laquelle son ennemi lui vient au devant, se trouble, ajuste mal son coup & tire pour la plupart en l'air. Le feu auquel il avoit mis sa principale confiance, n'arrête pas son ennemi, & qui pis est, il n'est plus tems de recharger. La Baïonnette, qui lui reste, ne sauroit le rassurer, le trouble augmente, il fait volte face, & quitte ainsi la partie. S'il en arrive autrement, c'est chose rare, & peut-être même hors d'exemple.

Si ce Bataillon est obligé de se tenir sur la défensive, il attendra à son tour l'ennemi de pied ferme, jusqu'à la même distance de cinquante pas; il fera feu; l'ennemi doublera le pas; la suite en fera de même. Et si dans l'un ou l'autre cas, sans faire usage de son feu, il va à sa rencontre, d'une manière ou d'autre, il en faudra venir aux armes blanches, ou pour l'éviter, s'en retourner sur ses pas. Il semble que ce dernier parti seroit le plus sûr. Car vouloir mesurer ses Baïonnettes avec les Piques qu'il trouve d'abord, c'est vouloir, en longueur, dont il dépend d'atteindre, tomber trop court de près de quatre pieds, & en force, d'où il dépend de renverser, de plus de la moitié. Ajoutez que ces sortes de Piques se manient infiniment mieux que la Baïonnette au bout du fusil. D'un autre côté, s'efforcer avec trois, quatre, ou cinq rangs de Baïonnettes, d'en rompre quinze, par lesquels ces Piques sont soutenues, c'est vouloir se casser la tête contre la muraille. La valeur, qui trouve des ressources & qui donne souvent des forces, là où il n'y en a pas, suppléera peut-être à tout. Mais dans ce cas-ci, non seulement l'ennemi ne cède déjà en rien, mais encore la valeur de l'un est une valeur inconsidérée, sujette à chan-

**LETTRE I.** celler, & celle de l'autre est une valeur raisonnée, soutenuë par le bon sens.

Il n'y a donc rien à faire pour ce Bataillon au Front. Voions si en repliant avec les deux tiers par où il déborde celui de l'ennemi, il en fera de même des Flancs. Je crois qu'oui. Quoi! dira quelqu'un, dès qu'il se mettra en devoir de tomber sur les Flancs du Bataillon ennemi, celui-ci ne sera-t'il pas obligé de s'arrêter tout court, & de faire front par manches, sur ses flancs? Par là ces mêmes manches ne prêteront-elles pas le flanc au tiers du Bataillon qui leur est opposé au front? Et ce tiers en s'arrêtant à une distance convenable, ne peut-il pas se refuser, tandis que les deux autres tiers qui débordent avancent brusquement, & replient? Ou bien, si pour y remédier, le Bataillon ennemi observe avec trois, quatre, ou cinq rangs de la tête, ce qui lui est opposé de ce côté là, ces Rangs, ne tomberont-ils pas dans le même inconvenient, qui est de prêter le flanc, à proportion de leur hauteur, aux deux tiers qui replient sur eux? Que faut-il d'avantage pour se faire battre?

Je conviens, que pour se faire battre, il n'y a rien de plus sûr que de prêter le flanc, qui naturellement est sans aucune défense. Mais je remarque que le Bataillon ennemi étant entrelassé dans une ligne, & n'en partant qu'à cinquante pas du Bataillon qui lui est opposé, il ne sauroit être arrêté, ni obligé de faire front sur les flancs, que par conséquent il ne sauroit être forcé à prêter le flanc à ce Bataillon opposé, & cela par cette seule raison, qu'il n'est pas possible que celui-ci se replie par ses deux tiers, sans qu'il ne prête lui-même, par là, le flanc aux Bataillons, que l'autre a sur sa droite & sur sa gauche, lesquels tombant sur lui, quand ce ne seroit que par leurs Grenadiers, ne pourroient jamais manquer d'en rendre bon compte. Il est vrai qu'il n'en seroit pas de même, en cas que ce Bataillon se trouvant seul, c'est à dire, sans Bataillon sur la droite & sur la gauche, n'y pourvût point par lui-même, par un corps équivalent. Mais qui ne voit que rien ne lui doit être plus aisé, & s'il y manque, qu'il n'y va que de sa propre faute?

Quoi, me direz vous! Cette Cavalerie & cette Infanterie que vous venez d'opposer à un Bataillon, qui ne fait qu'une section de la Colonne, n'y trouve nulle prise! Ce Bataillon est donc invincible, & par conséquent la Colonne l'est aussi. Non sans doute. Mais pour en venir à bout, je crois qu'on sera obligé de s'y prendre, comme le fameux Prince de *Condé* s'y prit, à la Bataille de *Rocroy*, où ne pouvant, avec sa Cavalerie victorieuse, tirer aucune raison de ce fameux corps d'Infanterie *Espagnole* qui faisoit front par tout, il lui opposa de plus son Infanterie. Ces deux Armes étant jointes ensemble, firent songer

songer à une Capitulation honorable, ce brave Corps, qui malheureusement s'enterra, dans cette occasion, avec cette haute réputation que l'Infanterie *Espagnole* s'étoit acquise depuis longtems, & qu'elle s'étoit toujours conservée. Il l'auroit obtenue de la générosité de ce Prince, cette Capitulation, sans le hazard, qui s'y opposa. Aussi n'y avoit-il pour ce Corps, quelque bien armé & disposé qu'il pût être, que ce seul parti à prendre, pour se tirer heureusement d'affaire. A la vérité, d'Infanterie à Cavalerie, il s'étoit trouvé supérieur en armes. D'Infanterie à Infanterie, il auroit pu se trouver égal. Mais d'Infanterie à Cavalerie & Infanterie, jointes ensemble, il jugeoit bien qu'il ne pouvoit que se trouver inférieur. Car si l'Epée de la Cavalerie & ses autres armes n'avoient pas été capables de faire ouverture dans ce Corps, pour le rompre, les Mousquets de l'Infanterie l'étoient. Ne feignons pas. La Colonne entière, ou une de ses sections, se trouvant dans la nécessité de combattre à la fois, & la Cavalerie, & l'Infanterie, agissantes de concert, elle ne se tireront pas mieux d'affaire, que ne fit ce Corps *Espagnol*. C'est bien assez que de seul à seul, elle puisse avec raison se vanter de quelque chose.

Mais qu'avons-nous à faire de tous ces changemens, & dans les armes, & dans les manieres de combattre de l'Infanterie? N'est-il pas vrai, que pendant les deux dernières Guerres, la Cavalerie, de part & d'autre, a eu constamment, pour l'Infanterie, tous les égards, qu'on auroit pu souhaiter, même après qu'elle avoit entièrement abandonné la Pique? Et les affaires entre l'Infanterie n'ont-elles pas été décidées ordinairement, partie par la bonne contenance, partie par le feu, & jamais par les armes blanches?

Je l'avoüe. Je serois même d'avis, si de part & d'autre on vouloit se donner sa parole d'honneur de n'agir jamais autrement qu'on n'a fait depuis quarante cinq ans, que chacun s'en tint à ses maximes, qui nous paroissent toutes excellentes, sans se charger l'esprit de rien autre, si ce n'est de quelques bagatelles, pour briller à sa façon & divertir en même tems les spectateurs. A quoi bon une nouvelle route? La vieille n'est elle pas infiniment plus commode? Elle ne nous coûte aucune peine, c'est un chemin battu, & si quelqu'un de nous autres ne s'en est pas bien trouvé, ce n'est pas au chemin qu'il faut s'en prendre, ni à la bonne volonté des Troupes, c'est au sort des Armes. Ainsi qu'avons nous donc à faire du beau présent que Monsieur de *Folard* nous veut faire, & de la Pique & de la Colonne? La Pique n'est-elle pas une arme naturellement très-embarrassante, toujours en trop grand nombre, & rarement, ou point employée? En pais fourré ne prête-t-elle pas au désordre? Par tout où elle se trouve ne diminue-t-elle pas le feu; Enfin, en plaine, où l'on a affaire, tantôt à l'Infanterie, tantôt

**LETTRE I.** tôt à la Cavalerie, ce qui demande à chaque instant une disposition différente, le déplacement de cette arme, à quoi ces différentes dispositions nous obligent, n'est-il pas trop incommode, & même impraticable? Par conséquent la Pique n'est-elle pas très-nuisible & tout à fait inutile, & ne doit-on pas tirer la même conclusion de la Colonne, tandis que l'Infanterie se trouvera dans la nécessité d'agir principalement par son feu, & par conséquent sur un grand front, que cette ordonnance lui ôte?

A cela il n'y auroit pas le petit mot à dire, & la conséquence seroit juste, si d'un côté on pouvoit être sûr que la Cavalerie respectât toujours de même le feu & la Baïonnette de l'Infanterie, & qu'il ne prit jamais envie à l'Infanterie de décider un jour leur querelle, & par le feu & par les armes blanches, & de l'autre s'il étoit impossible de lever suffisamment les difficultés, que la routine qui parle vient d'alléguer sur la Pique, & sur la perte de cette grande étendue d'un Bataillon, en front. Quant au premier, le bon sens nous dicte que la chose est des plus incertaines. Quant au second, l'Auteur fait voir qu'elle est très-possible. Pour cet effet, il se sert de la liberté que tout le monde a. Il retranche de la Pique ce qu'elle peut avoir de trop en longueur, & en nombre. Par là il remédie déjà à ce qu'elle peut avoir d'embarassant & de nuisible. La place qu'il lui destine, est fort bien choisie, & il s'en sert fort à propos. Ses raisons sont justes quant à la longueur. Elles pourront l'être aussi quant au nombre, & c'est à quoi un de ses amis, qui a plus de loisir que lui, travaille actuellement. Peut-être travaille-t-il aussi sur son déplacement, selon les diverses occurrences, qui doit nécessairement suivre de son arrangement primitif. Ainsi il ne resteroit pour lors d'autre difficulté à lever, que la grande diminution du front d'un Bataillon. Mais en cela, il y a lieu, selon moi, d'espérer, qu'on ne trouvera pas tant de difficulté, que bien des gens, qui peut-être ne s'en sont jamais donné la peine, pourroient se l'imaginer.

Avantages de la Colonne.

Je ne sais si ces remarques ne suffissent pas, pour nous faire juger des avantages, qu'on pourroit tirer d'une Infanterie, formée à tous égards sur le modèle de ce Bataillon, qui fait notre sujet. En voici au moins quelques-uns, qui, selon moi, se présentent naturellement, & dont le premier pourra servir de fondement aux autres. Cet avantage est que ce Bataillon étant impenetrable à la Cavalerie, & en même tems en état de rompre tout autre Bataillon, qui ne sera pas armé comme lui, & qui ne combattra pas sur les mêmes principes, qu'un tel Bataillon est donc en état de passer par tout, soit plaine, soit pays fourré. Si c'est plaine, il n'a qu'à marcher sur la Cavalerie, qu'il trouve sur son chemin. Couvert de ses armes de longueur, son feu servi avec

mo-



modération & à propos, est seul capable de l'écarter. Si l'Infanterie tient ferme, il ne faut que la joindre pour la rompre. Si c'est le Pais fourré, ou l'Infanterie ennemie, se servant de ses avantages, se couvrent d'une haie, ou autre chose semblable, pourvu qu'elle soit accessible, il ne s'agit que d'avancer à grands pas, à quoi l'ordonnance de ce Bataillon semble être faite exprès. Après avoir essuyé une seule décharge, dont il n'y a qu'une petite partie qui puisse faire du mal, obligeant ainsi l'ennemi à quitter son poste, il le franchira aussitôt, & tombera brusquement sur tout ce qui tient ferme. S'il s'agit d'un retranchement, en prenant quelques précautions de plus, il n'y a qu'à agir sur ces mêmes principes pour atteindre au même but.

Malgré le respect, que la Cavalerie de nos jours a marqué pour le feu, la Pike ou la Baïonnette de l'Infanterie, comme cette dernière combattoit toujours sur un grand front, & sur peu de hauteur, incommode dans les mouvemens, facile à rompre, & jamais suffisamment couverte, on n'a pas laissé de tenir constamment pour Marine, qu'une Armée de beaucoup inférieure en Cavalerie, bien que supérieure en Infanterie, doit éviter les plaines, & qu'ainsi, pour remédier à cet inconvénient, il faut tâcher d'avoir, non seulement une bonne Cavalerie, mais de l'avoir, sur tout, égale, si ce n'est pas supérieure, à celle de l'ennemi. De là cette attention de préférence sur cette arme, la grande quantité qu'on en a voulu avoir, & les dépenses excessives, tant pour sa levée, que pour son entretien. De là cette grande consommation de fourrage, qui faute de Magazins suffisans, décide du succès de toute une Campagne, & souvent de toute une Guerre. De là la nécessité de décamper, faute de subsistance, en quittant un poste important. De là l'impuissance d'entreprendre un siège, d'en tenter la levée, de fournir amplement les places attaquées ou menacées, & d'attaquer ou de soutenir un poste d'un Pais fourré, ou d'un Retranchement, faute d'une nombreuse Infanterie.

Voulez-vous remédier à tout cela? Voulez-vous ne pas être obligé de vous cacher dans des Pais fourrés, ou derrière des Retranchemens? Voulez-vous avec confiance vous produire en rase Campagne? Ayez de cette Infanterie qui passe par tout. Ayez sur elle cette attention de préférence. Diminuez le nombre excessif de cette Cavalerie qu'on a vu paroître. Fixez-le hardiment à la moitié. Quand ce seroit moins encore, vous en auriez suffisamment pour votre usage. Vous trouverez par là le moyen d'augmenter considérablement votre Infanterie & le nombre de vos Combattans, sans qu'il vous en coûte d'avantage. Deux Escadrons de moins, faisant ensemble trois cens Combattans, qui ne peuvent vous servir que dans de certaines occasions,

Affecta-  
tion dan-  
gereuse  
d'avoir  
beaucoup  
de Cava-  
lerie.

**LXXXI.** Vous donneront un Bataillon de six cens Combattans, qui pourront vous servir par tout. Cette diminution de votre Cavalerie vous épargnera des sommes considérables, bien des peines, & un tems infini, qu'il faut pour l'établissement de vos Magazins, à l'entrée de la Campagne. Elle vous donnera la facilité de prévenir l'ennemi, & de vous saisir d'un poste, dont le succès de la Campagne dépendra. Par là vous serez en état durant le cours de la Campagne, d'obliger l'ennemi, manque de fourrage, à décamper le premier, chose dont vous pouvez tirer souvent de très-grands avantages, tant pour la défensive que pour l'offensive. Il y a plus. Cette augmentation de votre Infanterie vous rendant si considérablement supérieur en Infanterie à votre ennemi, vous mettra en état d'entreprendre plus facilement des sièges, d'en tenter la levée, de fournir amplement vos places attaquées ou menacées, de conserver sûrement vos postes, & de faire, quitter facilement à l'ennemi ceux qu'il occupe.

En ceci il ne peut y avoir qu'une seule difficulté. C'est que vous trouvant si fort inférieur en Cavalerie à votre ennemi, vous ne puissiez pas vous mesurer avec lui, de Cavalerie à Cavalerie, dans une action générale, de rase Campagne. Cette arme étant fort rapide dans ses mouvemens, il lui seroit toujours assez facile, d'une manière ou d'autre, de vous accabler quelque part, par le grand nombre, quand même il ne vous déborderoit pas sur les Aîles. Cette difficulté est d'autant plus grande, qu'il est certain, que les Aîles d'une Armée étant battues, le Corps de Bataille ne trouve ordinairement d'autre ressource que dans la retraite. Mais pour lever cette difficulté, il ne faudra qu'avoir un peu recours au bon sens qui dicte naturellement, que si une arme est trop foible en nombre ou en force, il faut y suppléer par une autre, au moins jusqu'à l'égalité. Je ne crois pas qu'en cela il puisse y avoir rien qui vous embarrasse. L'ennemi, par exemple, a deux cens Escadrons, & vous n'en avez que cent. Mais ces cent Escadrons de moins vous donnent cinquante Bataillons de plus. Hé bien ! Joignez ces cinquante Bataillons aux cent Escadrons, & disposez-les de telle manière qu'ils puissent agir de concert, & se prêter la main l'un à l'autre. Par là, vous serez sur vos aîles non seulement supérieur, en Combattans, mais vous augmenterez encore la force de chaque arme en particulier, pendant qu'au centre, égal en nombre, vous y serez à deux de jeu. Et pour ce qui est des actions particulières, qui peuvent arriver entre les Détachemens, il ne doit pas être fort difficile, ayant dans une armée cent Escadrons, d'y ménager l'égalité.

**Grande étendue en front.** Si l'on ne tiroit du Système de Monsieur de Folard, qu'une partie des avantages, que je viens d'indiquer, il me semble que ce seroit assez

sez pour réveiller l'attention des Partisans trop zélés du Système d'au-  
 jourd'hui. D'ailleurs il ne s'agit pas de le renverser, il s'agit seule-  
 ment de le corriger, en ce qu'il y peut avoir de défectueux. Celui  
 qui se trouve à la tête d'un Bataillon, disconviendra-t-il par exemple,  
 que la grande étendue en front, & par conséquent, le peu de hau-  
 teur, à quoi son Système l'oblige, ne soit une disposition des plus in-  
 commodés & des plus dangereuses? Il n'a qu'à marcher à l'Ennemi  
 dans telle plaine que ce soit, il verra la difficulté qu'il y a à marcher  
 bien avant dans un front égal; soit à l'égard de son propre Bataillon,  
 soit à l'égard de ceux avec qui il fait ligne. A peine, en marchant  
 d'un pas très lent, & des plus graves, y parviendra-t-il. En atten-  
 dant, il n'a gueres avancé, & il donne le tems à l'ennemi de faire  
 plusieurs décharges, à quoi son grand front est merveilleusement en  
 bute. De plus, comme il faut le joindre tôt ou tard, l'impatience  
 s'en mêle, le Soldat double le pas, ils courent les uns plus vite que  
 les autres, le Bataillon se trouve sûrement en desordre lorsqu'il en faut  
 venir aux coups de main. S'il en est ainsi en plaine, que sera-ce en  
 pays fourré, qu'un desordre continuel? Il n'y a donc rien de si aisé à  
 l'ennemi, pour peu qu'il soit avisé, que d'en profiter; au moindre  
 obstacle, à une haye, par exemple, qu'un tel Bataillon trouve sur  
 son chemin.

Disconviendra-t-il encore de la foiblesse de son Ordonnance, sur si  
 peu de hauteur, Ordonnance plus foible encore, dès qu'elle n'est ap-  
 puiée que sur la Baïonnette, lui qui se trouve obligé, malgré qu'il en  
 ait, d'en venir aux coups de main, dès que son ennemi trouve à pro-  
 pos de s'abandonner sur lui Pique baissée? Pourra-t-il se fier raisonna-  
 blement à son Bataillon Quarré, sur si peu de hauteur, à centre vui-  
 de, ayant pour seule arme de longueur la Baïonnette, les angles ou-  
 verts, abandonnés imprudemment à la merci de l'ennemi, dès qu'en  
 suivant la mode, la fantailie lui prend de retirer ce qui les couvre, &  
 qui seul seroit capable de remedier en quelque maniere à ce défaut, lui  
 qui ne peut jamais être sûr de ne pas manquer de tems, pour se met-  
 tre dans cette ordonnance, ni de ne pas trouver une Cavalerie assez  
 vigoureuse pour oser l'attaquer, & qui en tout cas, avec toute sa fer-  
 meté, & sa présence d'esprit, dont il a si fort besoin, ne sauroit s'en  
 promettre pour tout avantage qu'une Retraite honorable? Ne doit-il  
 pas convenir au moins du risque auquel son Système le met à tous ces  
 égards, & cela seul ne mérite-t-il pas qu'il songe au remède?

D'accord, dira-t-on. Mais le remède que le Chevalier de Polard <sup>Objecte</sup>  
 propose, dans la diminution du front ordinaire d'un Bataillon, dans <sup>onscontre</sup>  
 l'augmentation de sa hauteur, & dans la Pique, ne seroit-ce pas là <sup>le Systè-</sup>  
 un de ces remedes, qui guerissant d'un mal, en donnent un autre. <sup>me du Ch-</sup>  
 de Polard.

N'est

**LIVRE I.** N'est-ce pas le mettre presque hors d'état de se servir de son feu? Car s'il n'y a rien de plus avantageux pour le feu que le grand front; & le peu de hauteur, il ne doit y avoir rien de plus nuisible que le peu de front, & la grande hauteur. Et s'il est vrai que les différentes armes d'un Bataillon doivent être soutenues, les unes par les autres, la pique elle-même ne doit-elle pas l'être par le feu? Y a-t-il donc un tems auquel on pourroit n'en avoir pas besoin?

Je conviens qu'un Bataillon, formé en ordonnance triplée, quadruplée, ou quintuplée, suivant la méthode du Chevalier de *Polard* & couvert des armes de longueur, tant qu'il sera en mouvement, est absolument incapable de se servir de son feu, parce qu'il ne peut que tirer par rangs, & que pour tirer par rangs, il faut qu'il s'arrête, à mesure qu'il veut tirer.

Je conviens encore que tant qu'il agira de pied ferme, il ne peut pas lui revenir un grand avantage de son feu, ni sur de l'Infanterie, qui agira sur un grand front, ni sur de la Cavalerie, qui laissant la les faces, s'attachera uniquement aux angles. La raison en est qu'il ne peut tirer qu'en ligne perpendiculaire sur son front, qui étant déjà fort petit, ne sauroit toucher que ce qui lui est directement opposé en ce sens. Une autre raison, c'est que son feu étant par rangs, & rarement un feu d'ordre, ne peut pas l'être ici, à cause de l'éloignement des Officiers distribués presque tous au front & à la queue, de sorte qu'il ne peut y en avoir assez aux rangs pour les gouverner, chose qui seroit pourtant nécessaire pour les faire tirer à propos & en bon ordre. Vouloir que le Commandant du Bataillon y supplée, soit en se servant de sa voix, ou du Tambour, ou bien de quelque autre instrument équivalent, c'est ce qui paroît inconcevable dans l'Action. A la bonne heure, si vous voulez, qu'il puisse le faire, à l'égard de la manœuvre en général d'un Bataillon. Mais il ne sauroit se multiplier autant qu'il faudroit à l'égard de la manœuvre en particulier de ces différentes parties. Car enfin quand le Commandant pourroit se faire entendre par tout, il ne sauroit s'expliquer sur tout, il ne peut pas tout voir, il lui est impossible par conséquent de remédier, ou de suffire à tout. Le Bataillon est comme une machine, qu'un seul homme peut bien mettre en mouvement, ou faire arrêter, mais qui dans la suite agit par ses ressorts, sur les différentes parties dont elle est composée.

Je conviens de plus que le Bataillon étant formé dans quelque une de ces Ordonnances, suivant la méthode de Monsieur de *Polard*, est hors d'état de se servir de son feu, non seulement pendant le cours du Combat, mais encore à l'entrée du Combat. J'en conviens, dis-je, parce que pour s'y former, suivant cette méthode, il faut qu'il soit de pied

pied ferme, qu'il y mette beaucoup de tems, & par conséquent qu'il se trouve tout à fait hors de la portée de l'ennemi. Que le Bataillon pour s'y former doive être de pied ferme, c'est que pour tripler, quadrupler, ou quintupler les files, la première Division de la droite, dans laquelle les autres doivent s'enchaîner, ne peut pas bouger, que cela ne soit fait. Que cela prenne beaucoup de tems, c'est que les Divisions de la gauche, avant de pouvoir se mettre en marche, en ont encore besoin pour que chaque file se puisse ouvrir, l'une après l'autre, au moins d'un pas, de celle qui la précède. Une autre raison, c'est qu'il faut que les Piques quittent, avant ou après ce mouvement des Mousquetaires, le lieu ordinaire qu'elles occupent, qui sera apparemment le centre, qu'ensuite elles se placent, partie à la tête, partie à la queue, partie aux flancs, les unes en ordre de rang, les autres en ordre de file, & qu'après cela, les files soient dressées, & les divisions faites, sur tout le front, afin que les files, faisant front sur les flancs, puissent au même instant, se trouver en ordre de rangs, & que les divisions puissent en qualité de divisions agir à point nommé, & en bon ordre. Par conséquent, que le Bataillon doive se trouver tout à fait hors de la portée de l'ennemi, c'est qu'autrement il courroit grand risque d'être interrompu dans ces mouvemens, par une attaque vive & soudaine; & par-là, d'être mis en désordre, & facilement défait.

On trouve ces embarras, non seulement à former le Bataillon dans quelqu'une de ces ordonnances, mais même à en changer quelqu'une, selon les diverses circonstances dans lesquelles le Bataillon pourroit se trouver. Pour changer quelqu'une de ces ordonnances, par exemple, l'ordonnance triplée en ordonnance quadruplée, l'ordonnance quadruplée en ordonnance triplée, & ainsi du reste, il faudra que premièrement le Bataillon soit remis tout à fait dans son ordonnance ordinaire. Car il seroit inutile d'avoir, pour cet effet, recours aux Divisions faites sur le front de ces ordonnances, à moins qu'il n'y eût en même tems des Divisions faites sur leur hauteur. D'ailleurs ces fortes d'Evolution, qui roulent sur des divisions semblables, lors que les rangs & files sont serrés, sont trop composées, outre qu'elles dérangent trop les parties de l'ordonnance primitive d'un Bataillon. Ainsi suivant la méthode du Chevalier de *Falard*, si le Bataillon veut se former dans quelqu'une de ces ordonnances, il est obligé non seulement de le faire avant qu'il se trouve à portée de l'ennemi, mais encore d'y rester constamment, des qu'il s'y sera formé, depuis l'entrée jusqu'à la fin de l'Action. Car on auroit tort de compter sur telle diminution ou augmentation du front, ou de la hauteur d'un Bataillon, qui se fait en défilant, ou en se remettant, par Divisions, pendant le cours du combat.

LETTRE I. Ainsi il semble, que si Monsieur de *Rolard* procure d'un côté au Bataillon un moyen assuré de se servir utilement en certaines occasions, de ses armes blanches, & de passer par tout sans embarras & sans confusion, il l'empêche de l'autre d'employer utilement ses armes à feu. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'il en agit ainsi dans des occasions, où il ne peut absolument s'en passer. Il semble ne pas prendre garde que, dès l'entrée du Combat, son premier rang, sur lequel il compte le plus, sera ruiné avant qu'il se trouve à portée pour agir, & sera ruiné uniquement par le feu de son ennemi, contre lequel il n'a rien à opposer, qu'une résignation héroïque à se voir de sang froid passer par les armes. Cependant la chose me paroît inévitable. Dès que ce Bataillon agit défensivement, l'ennemi n'a qu'à s'arrêter à la distance d'une centaine de pas, ou environ, & se servir d'un feu tant en droite ligne, que de biais; à quoi celui des Pelotons entre autres fait à merveille. Deux décharges tout au plus seront capables de faire l'affaire. S'il agit offensivement, il en doit être à peu près de même; parce que, dans l'un & dans l'autre cas, il ne doit pas partir de la ligne, qu'il ne se trouve à vingt-cinq pas. Si c'est dans le cours du combat, & qu'il ait rompu le Bataillon qui lui a été opposé, de la première ligne de l'ennemi, il faut bien qu'il s'arrête, quand ce ne seroit que pour donner le temps au Bataillon de sa droite & de sa gauche, de se trouver à portée, pour le soutenir. Or comme il n'y a pour lors rien qui empêche le Bataillon de la seconde ligne de l'ennemi de se servir de son feu, comme a fait celui de la première, il court le même risque qu'auparavant.

Qu'on peut remédier aux défauts du nouveau Système. Je conviens, dis je, de tout cela. Mais qu'en peut-on conclure? Est-ce donc que le Système de Monsieur de *Rolard* ne vaut rien? Cela ne se peut pas, parce que je croi avoir suffisamment démontré, qu'on en peut tirer de grands avantages, tant pour les grandes que pour les petites parties de la guerre. Tout ce qu'on en pourroit inférer raisonnablement, selon moi, ce seroit que la méthode que ce digne Officier propose, pour former le Bataillon dans quelque ordonnance de Colonne, est defectueuse, en ce qu'elle ôte d'une main ce qu'elle donne de l'autre. J'avoue que ce seroit là un assez grand défaut, pour rebuter, & faire crier bien des gens, sur tout des gens paresseux, indolens, prévenus, ou jaloux, s'il étoit absolument impossible d'y remédier. Mais qui est-ce qui pourroit douter de cette possibilité? Quoi! Parce qu'une telle méthode ne satisferoit pas à tout, s'ensuivroit-il de là, qu'il n'y en eût aucune dans la nature, capable d'y satisfaire? La conséquence seroit ni plus ni moins juste, si en posant qu'un tel chemin, qui va à Paris, fût mauvais & incommode, on concluoit de là qu'il n'y aucun chemin pour y arriver commodément & à son aise. Soit,

Soit, dira-t-on. Mais comme vous ne prouvez tout au plus que la possibilité de trouver une méthode qui satisfasse à tout, la difficulté reste toujours, tant qu'on ne l'aura pas trouvée. C'est ainsi qu'il seroit inutile d'être persuadé qu'un Fusil, par exemple, peut tuer un homme, tant qu'on n'auroit pas trouvé une méthode convenable pour le manier. Quand même donc il se pourroit qu'on eût trouvé cette méthode qui satisfait à tout, puisqu'aussi bien, il n'est pas impossible de la trouver, on pourroit toujours raisonnablement demander, où est donc cette méthode.

Je l'avoue, & j'ajoute même que celui qui voudroit pousser plus loin la preuve de l'excellence du Système du Chevalier de Folard, seroit obligé de la produire. Mais je ne sache pas vous l'avoir promise. Vous penserez d'une telle retenue tout ce qu'il vous plaira, sans que je m'en offense, quand même vous l'attribueriez à mon insuffisance. Il n'y a qu'une chose à quoi je pourrois m'être engagé envers vous. C'est de vous dire mon sentiment, sur une seconde remarque que vous avez faite, qui est sur le Mélange des différentes Armes d'une Armée. Mais je crois vous avoir déjà assez fatigué. Il est juste que vous vous reposiez un peu & moi aussi. Peut-être pourriez vous bien m'en tenir quitte. Je suis.

## L E T T R E   S E C O N D E.

### *Du Mélange des différentes Armes d'une Armée.*

M O N S I E U R,

**V**OUS avoir dit dans ma première Lettre que le Mélange des différentes armes, c'est-à-dire cette distribution de la Cavalerie & de l'Infanterie qui, les unissant en quelque manière, les met à portée de se secourir l'une l'autre, procureroit de grands avantages sur un ennemi rangé à la manière ordinaire, quand même la Cavalerie seroit supérieure en nombre, c'est vous avoir fait assez entendre, que je regarde ce Mélange comme entièrement préférable à la séparation qu'on a coutume de faire de ces Armes. Sur ce pied là, combien aurez vous crié contre moi, à l'Hérétique! Mais par bonheur ces sortes d'Hérésies ne damment pas. Tout ce qu'il y a, c'est qu'elles influent souvent sur le gain ou sur la perte d'une Bataille. Mais n'est-ce pas la même chose en tout cas d'être battu en agissant sur ces principes Hérétiques, si vous voulez, ou de se faire battre, en suivant la méthode usitée?

LETTRE  
II.

Il ne s'agit donc pour moi, Monsieur, que de vous rendre compte de ma croiance Militaire. Peut-être cette exposition me fera-t-elle passer pour mauvais juge devant certains Tribunaux qui s'attribuent le droit de révision, & où les bonnes causes se perdent, tout comme les mauvaises se gagnent, sans qu'il y entre aucune malice, ni la moindre corruption. Encore est-on trop heureux de n'en point trouver de pires. Mais du moins vous y verrez que je ne suis pas tout à fait la dupe de l'air vénérable de l'antiquité, ni des charmes séduisans de la nouveauté, & aussi que j'ai su me garantir assez heureusement des impressions violentes que l'éducation & la coutume font toujours sur ceux qui s'y abandonnent entièrement. Voici mes raisons.

Qu'une  
bonne  
Armée  
doit être  
composée  
des deux  
Armes  
ensem-  
ble.

Je suppose, Premièrement, qu'une Armée pour bien faire ne fauroit se passer de Cavalerie non plus que d'Infanterie. Contraire en ce point à ce qui paroît être le sentiment de Monsieur le Chevalier de *Folard*, je crois avec lui qu'il y a une grande différence entre les qualités & les forces naturelles de ces deux armes. Mais je n'en suis pas moins persuadé qu'elles méritent une égale estime. Secondement; Que la séparation de ces deux armes dans la distribution qu'on en fait, pour les Actions de raze-compagne, suivant la méthode d'aujourd'hui, est contraire aux regles de la guerre & contre la droite raison. Troisièmement; Que leur Mélange, de la maniere que je l'entens, y est conforme. Et enfin, qu'autant que cette séparation est défavantageuse, autant ce Mélange est avantageux. Conforme au sentiment du Chevalier de *Folard* sur ces trois derniers articles en général, je ne conviens pas pourtant de tous les avantages qu'il prétend tirer de ce Mélange, & moins encore, par le moien de la nouvelle Tactique qu'il propose là-dessus.

Preuves  
de la né-  
cessité de  
la Cava-  
lerie dans  
les mar-  
ches &  
dans les  
campe-  
mens.

L'Infanterie est la base & le soutien d'une Armée. Qui en doute? Je dis plus. Il n'y a point d'armée, là où il n'y a point d'Infanterie, parce que la Cavalerie seule ne peut pas suffire à tous les différens besoins. Mais en-est-il autrement de l'Infanterie? Remarquons seulement qu'il faut de nécessité, qu'une armée campe, & que de tems en tems, elle change de camp, même avant que d'en pouvoir venir à quelque action générale, dont peut-être aucune ne se présentera pendant le cours de toute une campagne. Cependant le camp doit être assuré, & journellement pourvu de vivres, l'un par des gardes avancées, par des patrouilles, par des partis; l'autre à la faveur des escortes. Enfin, soit qu'on campe, soit qu'on marche, l'ennemi doit être continuellement reconnu, & observé de près. Les marches doivent être couvertes, même en masquant quelques fois un poste de l'ennemi. Souvent elles doivent être précédées de gros détachemens pour se saisir ou pour s'assurer des endroits par où il faut passer. Ce sont là au-  
tant



tant de circonstances où il faut se régler sur la situation du pais où l'on <sup>LETTRE II.</sup> marche, de celui où l'on campe, & enfin de celui qui est entre l'armée ennemie, & les places de communication, & ce pais peut être aussi bien pais de plaine que pais couvert, ou l'un & l'autre tout ensemble.

Or je ne vois pas qu'une armée tout à fait dépourvue de Cavalerie; aiant en tête une autre armée qui en est raisonnablement pourvue; puisse trouver dans son Infanterie, une arme propre pour tous ces différens besoins. Car quand même cette Infanterie formée sur les principes de Monsieur le Chevalier de *Folard*, seroit en état de faire tête par tout à la Cavalerie: comme elle ne sauroit avoir ni la même vigueur, ni la même vitesse; continuellement harassée, devancée, prévenue, & bien souvent enveloppée, certainement elle se trouveroit en défaut, dans une infinité d'endroits.

Je veux qu'en plaine cette armée, pour éviter les fréquentes alarmes que la Cavalerie ennemie lui pourroit donner, se renferme, à la *Romaine*, dans des camps retranchés. Ses gardes & patrouilles d'Infanterie y pourront suffire. Mais éternellement obsédée par les partis ennemis; elle ne sauroit être suffisamment informée de ce qui se passe au dehors. Si elle n'a pas l'imprudence de s'en rapporter entièrement à ses Espions, les partis d'Infanterie qu'elle enverra pour prendre langue de l'ennemi, ou pour le reconnoître, seront bientôt ou arrêtés, ou coupés, ou pris par la Cavalerie ennemie, qu'ils ne manqueront pas de trouver sur leur chemin. Le Général voudra-t-il voir par ses propres yeux, & aller reconnoître en personne? Il courra le même risque; & s'il échappe heureusement, avec ses partis, à ce danger, ce sera par hazard ou par la négligence de l'ennemi. Mais quelle lenteur en tout ceci; là où la diligence est si nécessaire! Le moien que les convois, qui consistent souvent dans une longue file de chariots; puissent passer en sûreté les plaines? Si, lors que la Cavalerie ennemie se fait voir, le convoi continuë sa marche, cent chevaux seroient capables d'en détruire au moins une partie. L'Escorte ne sauroit se présenter par tout. Veut-on doubler & former un parc, l'ennemi ne donnera pas le tems; il est trop près; il est trop vite. S'il donne le tems, l'escorte s'y renfermera: Mais le convoi est arrêté; l'Infanterie ennemie approche. Par où se tirera-t-on d'affaire? S'agit-il d'observer les mouvemens de l'ennemi? Il ne vous permettra pas de vous approcher d'assez près, ou bien il coupeta votre retraite. Faut-il couvrir le flanc de votre marche? Il se glissera entre vous & vos détachemens. Si c'est en masquant quelque poste de l'ennemi, il laissera passer tranquillement votre armée; mais il arrêtera votre détachement. Est-il question de se saisir ou de s'assurer de quelque endroit par où l'ar-

Lettre  
II.

mée doit passer? La Cavalerie ennemie s'y trouvera avant votre Infanterie, au moins au débouché. Et quand elle ne feroit autre chose que d'obliger votre Infanterie à se former en partie, elle donnera le tems à son armée de se poster quelque part avantageusement sur votre chemin; & par là elle vous mettra dans la nécessité, ou de combattre avec défavantage, ou de lui céder le nouveau camp, qui auroit tant été à votre bienséance. Enfin faut-il d'une manière ou d'autre en venir à une action générale? Si c'est en pais couvert, je veux que votre Infanterie seule soit capable de maintenir son poste, ou de faire quitter à l'ennemi celui qu'il occupe. Mais ne vous attendez pas à une victoire complète. Quand l'Infanterie ennemie se trouveroit dans le dernier désordre, vous n'en sauriez profiter. Favorisée de sa Cavalerie, toute poursuite vous est interdite. Etes-vous forcé ou repoussé? Le désordre qui accompagnera votre retraite, fournissant à la Cavalerie ennemie l'occasion d'agir, il vous mettra au risque d'une entière déroute. Est-ce que l'Action se passe en plaine, & avez vous si bien su prendre vos mesures, que ni l'ennemi ne vous déborde, ni qu'il puisse vous envelopper nulle part? Si, pour son ordre de Bataille, il s'y prend à la moderne, votre Infanterie dans son ordre épais, couverte de ses armes de longueur, soutiendra, si vous voulez, l'effort de la Cavalerie ennemie: & en repoussant l'Infanterie qui lui est opposée, vous demeurerez maître du champ de Bataille. C'est ce qui peut vous arriver de plus heureux. Mais s'il arrive, qu'ayant négligé ces précautions, la Cavalerie ennemie vous enveloppe, ou que l'ennemi s'étant avisé de changer son ordre moderne, dans un ordre un peu plus raisonnable, & qu'ensuite, son Infanterie ayant fait ouverture quelque part, la Cavalerie, se trouvant à portée s'y glisse incessamment: vous êtes perdu sans ressource. D'où vient cela? Il y en a deux raisons. La première, qu'outre que vous n'avez rien à espérer dans la retraite, toute armée enveloppée se trouve hors d'état de faire une égale défense par tout, parce que l'Homme ne peut faire face que d'un seul côté: La seconde, que toute Infanterie, attaquée à la fois, par de l'Infanterie & de la Cavalerie, qui agissant de concert, ne sauroit prêter qu'une foible résistance, parce que ces deux armes, dont les qualités & les forces naturelles sont très différentes entre elles, étant jointes ensemble, acquièrent infailliblement par là une très grande supériorité sur celle qui se trouve toute seule.

Qu'elles  
sont les  
forces  
naturel-  
les de la  
Cavale-

Mais quelle est proprement cette différence? La voici, selon moi. Les forces naturelles de la Cavalerie consistent dans la pesanteur & dans l'impétuosité de son choc, de même que dans la célérité de ses mouvemens. Celles de l'Infanterie consistent dans ses armes & dans la fermeté qu'elle acquiert par ses évolutions. La Cavalerie par  
sa

sa pesanteur & par l'impétuosité de son choc, peut rompre, renverser, fouler aux pieds & tailler en pièces l'Infanterie, en cas qu'elle se néglige. L'Infanterie par ses armes & par sa fermeté, à la vérité, ne peut pas faire de même à la Cavalerie, qui étant trop agile dans ses mouvemens, se dérobe tout à coup. Mais elle peut par-là rendre vains les efforts de la Cavalerie, en cas qu'elle use de toutes les précautions dont elle est capable. Son feu peut défunir les parties de cette masse pesante de la Cavalerie, & en rompre ainsi l'impétuosité. Ses armes de longueur peuvent l'arrêter, & son ordre serré & comprimé, dont les angles sont couverts, joint à sa fermeté naturelle, la peut rendre impénétrable. La Cavalerie par la célérité de ses mouvemens, peut en tout tems, & à telle distance qu'elle veut, attaquer l'Infanterie, & à la moindre fausse démarche qu'elle fait, espérer de la rompre. L'Infanterie au contraire, à qui cette vitesse manque, ne peut jamais joindre la Cavalerie, à moins que celle-ci ne le veuille, ni lui faire aucun mal, quand même elle se présenteroit, soit en ordre, soit en défordre, pourvu que ce soit seulement à la distance de quelques trois cens pas. Ainsi la Cavalerie peut espérer de battre l'Infanterie, sans aide d'aucune autre arme, au lieu que l'Infanterie ne peut jamais espérer de battre la Cavalerie, à moins qu'elle ne soit aidée par la Cavalerie même.

Si telles sont les forces naturelles de la Cavalerie & de l'Infanterie, opposées l'une à l'autre, & tels les besoins différens d'une armée, comment donc a-t-on pu se flatter, là où ces deux armes sont opposées de trouver dans l'une des deux toute seule, les qualités requises, pour fournir à tous ces différens besoins, & pour contrebalancer les forces des deux, sur tout lors qu'elles agissent directement de concert? Quoi! Seroit il possible qu'une armée, se trouvant en tête ces deux armes se passât de l'une des deux? Pour moi, je ne puis me le persuader, & je regarde comme un mot lâché dans la dispute ce mot de Monsieur le Chevalier de Folard, *qu'elle pourroit fort bien se passer de Cavalerie & n'aller pas moins son train.* (a)

Je n'examine pas pourquoi dans les commencemens Juifs, Grecs, Romains, n'ont eu que de l'Infanterie. Il suffit de savoir, que dans la suite, ils y ajoutèrent de la Cavalerie: peu si vous voulez, mais assez pour marquer qu'ils commencèrent alors à juger qu'on ne pouvoit s'en passer tout à fait. A la vérité, il y a eu pendant un certain tems, une loi à l'égard des derniers, qui défendoit au Général d'aller à Cheval. Mais je ne sai si c'étoit pour marquer qu'ils ne croioient pas avoir besoin de Cavalerie. Je croirois plutôt que ce fut pour encourager l'Infanterie, par l'exemple du Général, à supporter patiemment les fatigues. Au moins, c'est dans cette vue, que la

même

(a) Poëte, Tome IV. Pag. 14. Edit. d'Amsterdam.

**LETTRE II.** même chose se pratique quelques fois parmi les modernes, à l'égard de quelque Général subalterne ou autre Officier. Car pour les Généraux en Chef, on n'en voit pas beaucoup d'un âge à pouvoir y fournir. *David*, sans contredit étoit grand Capitaine; ainsi avoit-il servi sous un GRAND MAITRE. Mais, si, en faisant couper les jarrets aux chevaux qu'il avoit pris sur les *Syriens*, il a voulu donner à connoître par là, qu'il n'avoit gueres envie de se servir de Cavalerie dans ses armées, c'est ce que je n'oserois affirmer. Les Généraux modernes croiroient pouvoir faire un meilleur usage des chevaux pris sur l'ennemi, quand même ils ne trouveroient pas à propos de les faire servir à la Cavalerie. Il y a pour moi trop de mystère dans les actions, dans les combats, & dans les autres exploits de guerre de ce grand Capitaine, pour en pouvoir tirer des maximes sûres pour ceux de nos jours. J'aime mieux conclure des remarques que j'ai faites, que si l'ennemi, se réglant là-dessus, vous oppose & l'une & l'autre arme, comme il n'en faut pas douter, vû la nécessité dont elles sont, par là même il ne vous laissera d'autre choix, que sur leur nombre. On auroit donc beau se partager sur l'estime de ces deux armes; il ne seroit ni plus ni moins vrai, qu'une armée pour bien faire ne sauroit se passer de l'une non plus que de l'autre.

**Estime des Gens de guerre pour le Corps où ils servent.** Les Gens de guerre, semblables aux personnes qui estiment leur propre nation au dessus de toute autre, ont souvent une plus haute opinion du Corps dans lequel ils ont toujours servi, que de celui dans lequel ils n'ont jamais servi. L'un leur tient lieu de pais natal, l'autre de pais étranger. Celui qui aura toujours servi dans la Cavalerie, manquera rarement de préférer ce Corps à l'Infanterie. Le contraire arrivera de celui qui aura toujours servi dans l'Infanterie; il mettra ce corps au-dessus de la Cavalerie. Qui en faut il croire? C'est de part & d'autre préjugé tout pur.

**Parallele de la Cavalerie & de l'Infanterie.** Bien que ces deux Corps soient de qualités différentes, comme ils agissent d'une maniere également noble, à une seule & même fin, on ne peut raisonnablement leur refuser une égale estime, dès que l'un & l'autre remplit également sa destination. Que dis-je? Cette distinction seroit d'autant plus injuste qu'il est certain, que, si l'une par des qualités qui lui sont propres, l'emporte sur l'autre à certains égards, l'autre par ses qualités naturelles l'emporte sur celui-ci à d'autres égards. Or dès qu'il s'agit d'attaquer un Corps de Cavalerie: De profiter promptement du désordre ou de la fausse manœuvre d'un Corps d'Infanterie: De couper ou de favoriser une retraite: D'aller à la découverte: De faire des courses: Et autres choses semblables dans des pais de plaine: n'est-il pas visible qu'à tous ces égards la Cavalerie l'emporte, par l'impétuosité de son choc, & par la vitesse de ses mouvemens,

vemens, sur l'Infanterie? D'un autre côté, dès qu'il s'agit d'attaquer <sup>Letter 1</sup> un Corps d'Infanterie qui est en bon ordre, soit en plaine, soit ailleurs, ou qu'il est question de l'attaque ou de la défense d'un poste ou d'un retranchement, ou autres choses semblables dans des pays couverts; ne conviendra-t-on pas, qu'à tous ces égards, l'Infanterie à son tour, l'emporte par ses armes & par sa fermeté, sur la Cavalerie? Il est donc certain que l'une & l'autre, quoique par des qualités différentes, contribuent à la victoire, selon la diversité des occurrences. Si c'est en pays couvert, l'Infanterie y contribue plus que la Cavalerie. En pays de plaine la Cavalerie, à son tour, y contribue plus que l'Infanterie. S'il est vrai qu'en plaine & en pays couvert, l'Infanterie y peut contribuer, il n'est pas moins vrai qu'il en pourroit être de même de la Cavalerie. Mais on ne le veut pas, parce que celui qui est en droit de vouloir, ne veut point qu'elle soit en état de le faire. Et si dans l'une ou l'autre occasion la Cavalerie ou l'Infanterie fait pancher la victoire de son côté, c'est la Cavalerie qui la rend complète.

Laquelle de ces deux armes méritera donc en général le plus d'estime? Sera-ce celle qui par ses qualités naturelles, pourra contribuer le plus à la victoire, en pays de plaine, ou bien celle qui par les qualités qui lui sont propres, pourra y contribuer le plus en pays couvert? Ce ne sera ni l'une ni l'autre, puisqu'elles y contribuent également selon les occasions. Sera-ce donc cette arme qui par ses forces naturelles l'emporte en quelque manière sur l'autre? Cela ne se peut pas non plus, à moins qu'on ne veuille qu'une pièce de Canon par exemple soit plus estimable à tous égards, qu'un fusil, à cause que l'un auroit plus de force naturelle que l'autre, quoiqu'on sache que, dans une infinité d'occasions, un fusil est d'un bien plus grand service, & par conséquent bien plus estimable, qu'une pièce de Canon. Examinons à présent si la distribution qu'on fait de ces deux armes, suivant la méthode d'aujourd'hui, pour toutes les actions de rase campagne, est conforme aux règles de la guerre, ou bien si elle y est contraire.

Il y a une règle générale pour toutes les dispositions. C'est premièrement de placer les troupes en lieu propre, où elles ne soient pas inutiles. Secondement de les ranger d'une telle manière, qu'elles puissent se soutenir l'une l'autre. Enfin d'assurer les flancs, c'est-à-dire que les différentes armes dont on prétend se servir, soient placées en lieu, où elles puissent utilement faire usage de leurs forces naturelles: que ces armes en général, & chacune de leurs parties en particulier, soient rangées dans un tel ordre & à une telle distance, qu'elles puissent s'entresecourir commodément & sans confusion; & que leurs

**LETTRE II.** flancs soient couverts, ou par la situation naturelle du pais, ou bien par art.

**Preuves de la bonté de cette regle.** On ne peut disconvenir que cette regle ne soit vraie, & très-conforme à la droite raison. Car premierement, si on se propose de vaincre par un certain nombre de troupes, & dont les armes sont différentes, il doit être naturel, premierement de placer chaque arme en tel endroit de la Bataille, où elle puisse agir utilement, puis qu'à moins de cela, elle ne sauroit répondre au but qu'on s'en propose. Secondement, comme on ne peut pas du premier abord engager généralement toutes les troupes à la fois, sans risquer le tout pour le tout, & qu'il n'y auroit pas moins d'imprudence à faire dépendre tout le succès du combat, d'une seule partie de ses troupes, il doit donc être de la prudence de les ranger d'une telle maniere, qu'elles puissent toutes se prêter la main l'une à l'autre, sans quoi on négligeroit une partie des moïens qu'on a pour vaincre. Et enfin, si ce qui est le plus foible, mérite le plus d'attentions, il doit être de la sagesse d'en apporter une très-particuliere à mettre les flancs en sureté le plus qu'il est possible, puisque les flancs sont naturellement hors de toute défense.

**Quelle est aujourd'hui la distribution de la Cavalerie & de l'Infanterie dans les Batailles.** Quelle est à cette heure la distribution qu'on fait de ces deux armes ; suivant la méthode d'aujourd'hui ? Vous le savez. Elle consiste, en ce que la Cavalerie est partagée & jettée sur les aïles, & l'Infanterie placée au centre, l'une & l'autre sur deux lignes avec leurs réserves, destinées pour les accidens imprévus. Les Escadrons & les Bataillons espacés les uns des autres à une distance égale à l'étendue de leurs fronts. Ceux de la seconde ligne, vis à vis les espaces de la premiere, & ceux de la reserve, vis à vis les espaces de la seconde ligne. La reserve de la Cavalerie derriere les aïles, celle de l'Infanterie derriere le centre.

**Défauts de cette distribution.** Or je trouve, au moins quant aux deux premiers chefs, qu'une telle distribution doit être directement contraire à la regle, & par conséquent contre la droite raison. Non pas que les deux armes ne soient placées en lieu propre pour pouvoir agir ; car on suppose ici une plaine raze. Ni que les Escadrons & les Bataillons ne soient rangés dans un tel ordre & à une telle distance, que ceux de la premiere ligne ne puissent être soutenus par ceux de la seconde, & les uns & les autres par leurs réserves. Mais en ce que par cette distribution ces deux armes se trouvent hors d'état de s'entrescourir l'une l'autre, & qui plus est, que l'une des deux devient en effet inutile. Cette proposition, me direz vous, est un peu forte. Point du tout. Que faut-il pour s'en convaincre ? Des connoissances profondes ? Non, quelques legeres idées de la guerre, ou même les seules lumieres de la raison.

Je

Je dis premièrement, que ces deux armes se trouvent hors d'état de <sup>elles sont</sup> s'entr'écourir l'une l'autre, tant à cause de leur éloignement, qu'il y auroit de quiter la place qu'elles occupent. Pour cela, il faut seulement considérer, d'un côté qu'une armée rangée de la sorte; prenez de trente Bataillons & de soixante Escadrons en première ligne, la seconde à proportion, celle-ci distante de la première de trois cens pas. Les Bataillons de cinq cens Hommes en rangs & files, sur quatre de hauteur. Les Escadrons de cent & vingt maîtres à trois de hauteur. Il faut dis-je, considérer qu'une telle armée doit occuper de front à chacune de ses ailes de Cavalerie, pour le moins quinze cens pas : & au corps de Bataille d'Infanterie, sept mille cinq cens pas, ce qui fait en tout dix mille cinq cens. Que de l'autre côté on suppose l'armée ennemie de même à tous égards, soit en nombre, soit en arrangement, & distante de l'autre, à l'entrée du combat, de quatre ou de cinq cens pas. De là il doit s'ensuivre naturellement, que la Cavalerie des ailes étant attaquée; comme celle de l'ennemi ne doit faire que quatre ou cinq cens pas pour la joindre, & que les combats de Cavalerie sont vifs & prompts dans l'abord & dans la décision; l'Infanterie au corps de Bataille, quand elle auroit une partie de la vitesse de la Cavalerie, ce qui n'est pas, ne peut jamais trouver assez de temps pour venir au secours de la Cavalerie, parce que pour se transporter du lieu qu'elle occupe, sur celui qui est occupé par la Cavalerie, elle se trouve obligée de faire quinze cens pas, c'est à dire cinq fois autant de chemin, que la seconde ligne de la Cavalerie ennemie n'est obligée de faire pour soutenir la première. Il en doit être de même du secours que l'Infanterie du corps de Bataille pourroit tirer des ailes de Cavalerie. Car, quoique la Cavalerie soit très-rapide dans ses mouvemens, il faut pourtant que celle des ailes, pour se rendre au centre du corps de Bataille, parcourre un chemin de trois mille sept cens cinquante pas, avant que l'Infanterie ennemie de la seconde ligne fasse trois cens pas, pour soutenir l'avantage que sa première ligne pourroit avoir remporté. Or c'est ce qui doit paroître impossible. Je veux que les trois ou quatre premiers Bataillons qui touchent aux ailes, & qu'autant d'Escadrons qui touchent au corps de Bataille, puissent être de quelque secours l'un à l'autre, comme n'étant pas obligés d'aller fort loin. Mais comme ce secours n'influe pas sur les Bataillons qui s'étendent vers le centre, ni sur les Escadrons qui se trouvent vers les extrémités des ailes, & que les uns & les autres en peuvent également avoir besoin, d'autant que bien souvent il suffit que l'ennemi fasse ouverture quelque part, pour renverser toute une aile, ou tout un corps de Bataille: Vous m'avouerez aussi que cette considération ne peut en aucune manière affoiblir la preuve.

Lettere  
II.

D'ailleurs, quand on voudroit chicaner sur cette preuve, tirée des distances, il n'y auroit pas moien d'en douter un seul moment, si on considéroit le danger qu'il y auroit, de faire abandonner en tout ou en partie, à quelqu'une de ces deux armes le poste qu'elle occupe, soit aux aîles, soit au corps de Bataille, soit aux reserves. Car si c'est aux aîles pour envoyer au secours du corps de Bataille, ou si c'est au corps de Bataille pour envoyer au secours des aîles, quelque part où il en seroit besoin; comme à mesure qu'on détache, on s'affoiblit en cet endroit, & que par là l'ennemi y devient plus fort, l'ennemi aussi n'a garde de n'en pas profiter. Il marche aussi tôt sur le reste qui n'a bougé, l'attaque & par sa supériorité ne sauroit manquer d'en venir à bout, même à fort bon marché.

Et l'une  
des deux  
armes  
devient  
inutile.

Je dis en second lieu, que par cette distribution, l'une des deux armes devient en effet inutile, & c'est de l'Infanterie que je veux parler, quoique je ne croirois pas outrer la matiere, si j'en disois autant de la Cavalerie par rapport à certains cas. Mais vous vous en appercevrez assez, sans que je m'étende là dessus. Pour ce qui est donc de l'Infanterie, ce n'est pas qu'elle ne soit placée en lieu propre pour pouvoir agir ainsi qu'il a été dit. Mais ou l'ennemi ne lui permettra pas de combattre, ou s'il le permet, ce combat ne décidera en rien du gain de la Bataille, ce qui est pourtant le but qu'on se propose. En voici les raisons.

On fait qu'il est libre aux deux parties de n'engager le Combat; que par les aîles, en les faisant avancer à grands pas: & de le refuser en même tems au corps de Bataille, qui marche lentement, ou qui ne bouge pas du tout. Si l'un ou l'autre s'en avise, il arrivera que la Cavalerie de part & d'autre se battra bravement, tandis que l'Infanterie au désespoir de n'en pouvoir pas faire autant, demeurera dans l'inaction. Cependant la Cavalerie qui aura renversé l'autre, sans trop s'amuser à la poursuite, si ce n'est par quelques troupes détachées, pour empêcher le ralliement, se replie & se forme sur le flanc de l'Infanterie ennemie. Si d'abord la Victoire ne se déclare que sur l'une des aîles, prenez que ce soit sur la droite, celle-ci fera aussi-tôt couler derriere cette Infanterie, un certain nombre d'Escadrons, lesquels se mettant en devoir de prendre à dos la Cavalerie sur l'autre aîle, ne sauroient manquer, ou de lui faire quitter prise, ou de la défaire entièrement. L'Infanterie se voyant ainsi abandonnée par la Cavalerie, & menacée sur les flancs, tandis qu'elle a tout à craindre de l'Infanterie qu'elle a en front, que deviendra-t'elle; elle ne peut qu'être la victime de la Cavalerie, si l'ennemi le veut.

Ou bien  
les avan.

Mais non, avant qu'elle se trouve dans ce mauvais pas, permettons lui de faire au moins usage de sa valeur & de ses Armes, & suppo-



posons pour cet effet, que sans user de stratagème, l'affaire s'engage d'abord sur tout le front. D'un côté tout s'ébranle & marche également. De l'autre rien ne bouge, on y attend l'ennemi de pied ferme. Enfin on se trouve à portée, on en vient aux mains. Notre Infanterie qui est du côté des premiers, se souvenant de son ancienne maxime, si conforme à l'humeur de la Nation, attaque aussi-tot & tout lui réussit. Le feu meurtrier de l'Infanterie ennemie ne l'étonne, ne la trouble, ni ne l'intimide pas. Elle avance brusquement sur elle, la joint, & par ses seules armes blanches, elle la rompt d'abord au centre & en d'autres endroits. Ensuite elle renverse ce qui tient encore ferme. En un mot, elle la pousse entièrement hors de son terrain, & la sépare de ses ailes. J'avoüe que voilà pour cette brave Infanterie un succès aussi heureux que digne d'elle. Mais ne seroit-il pas permis de lui demander à quoi tout cela aboutira, s'il n'est accompagné d'un succès semblable du côté de sa Cavalerie? Si cela est, la victoire est des plus complètes. Mais si le contraire arrive, où en sera-t-elle? Ne trouvera-t-elle pas tout de même la Cavalerie ennemie victorieuse de la sienne, formée sur ses flancs, pendant que l'Infanterie ennemie se rallie, & ne se verra-t-elle pas exposée ainsi à de plus grands dangers, que ceux qu'elle a cru éviter? Elle a fait merveille, il est vrai. Mais n'auroit-il pas mieux valu qu'elle n'eût point du tout combattu? Car plus elle se sera battue, plus elle sera diminuée & en désordre. Plus chaudement elle aura poussé l'Infanterie ennemie, plus avant se fera-t-elle engagée entre les ailes victorieuses, & plutôt sera-t-elle prise en flanc & à dos. Quel moyen de l'éviter? Du moins, comment s'y prendront les Bataillons qui sont sur les extrémités? Ils auront beau vouloir présenter quelque front. S'ils s'y prennent, en tournant à droit ou à gauche, ils ne présenteront qu'un front de trois ou quatre Hommes. Si c'est par quart de conversion, soit par Manches, soit par Bataillons entiers, il est impossible, avant qu'ils l'aient achevé, que l'un ou l'autre des plus exposés ne soient rompus, foulés aux pieds, & taillés en pièces. Quatre Escadrons des plus à portée y suffiront. Je veux même que la Cavalerie, plus gracieuse envers cette brave Infanterie, la laisse faire. Elle formera sur les flancs, le mieux qu'elle pourra, un front de quelques Bataillons dans l'intention je crois d'assurer par là en quelque manière sa retraite. Enfin l'ennemi, respectant ses armes & son intrépidité, lui fera un pont d'or. Elle se retirera heureusement, d'un côté contente d'avoir fait, & par sa valeur, & par sa bonne conduite, tout ce qu'humainement on aura pu attendre d'elle: de l'autre, au désespoir d'avoir été témoin de la défaite de sa Cavalerie, & de la perte de la Bataille, sans avoir pu y apporter aucun remède.

LXXIV  
II.  
Suite des  
remar-  
ques sur  
les pern-  
cieux ef-  
fets de la  
sépara-  
tion des  
deux Ar-  
mes.

Remarquons de plus, qu'il est très-rare de trouver une parfaite égalité entre deux armées. S'il y a égalité par rapport au champ de Bataille, & à la distribution des troupes, il peut y avoir inégalité dans leur nombre, dans leur valeur, dans leur discipline, & dans leur conduite pendant le combat. Si cette inégalité se rencontre dans l'Infanterie, le mal ne peut pas être fort grand, dans le cas dont il s'agit. Car vous venez de voir qu'elle n'y contribue pas au gain de la Bataille, soit qu'elle se refuse, soit qu'elle s'engage, à moins que premièrement sa Cavalerie ne soit victorieuse. C'est donc ici de la Cavalerie seule que tout le succès dépend. Cela étant, je demande, au cas que la Cavalerie de l'une des deux armées se trouve inégale à l'autre, à quelcun de ces égards, ce qui naturellement en doit arriver? Cette Cavalerie gagnera-t-elle la Bataille: Mais pour cela il faudroit qu'elle battit l'autre. Or peut-on s'y attendre bonnement, lors qu'on fait que peu d'Escadrons de plus peuvent décider d'un combat de Cavalerie, & que le plus de valeur, de discipline & de conduite dans les troupes, l'emporte sur le moins, là même où le nombre est égal, sur tout dans celles, qui comme la Cavalerie n'ont d'autre moyen pour vaincre, que par le choc & par l'abord l'épée à la main? Voudra-t-on néanmoins tenter la fortune? Mais le pas est glissant: L'imprudence pourroit coûter cher: Il n'y va pas moins que de la perte de la Bataille. Prendra-t-on le parti le plus sage! Evitera-t-on le combat? A quoi servira donc cette Cavalerie, si une infériorité de peu d'Escadrons, un peu moins de valeur, de discipline ou de conduite, est capable de la faire battre, ou d'en empêcher l'usage? Abandonnera-t-on à l'ennemi les plaines? Se cachera-t-on dans des pais fourrés? Mais souvent vous lui cédez vos avantages, & toujours vous diminuez le courage de vos troupes. D'ailleurs peut-on éviter éternellement les plaines, ou être sûr de ne pas se trouver une seule fois dans l'obligation d'y combattre? Si cela arrive, à quoi doit-on donc s'attendre, si ce n'est à être battu, malgré qu'on en ait, & cela, ou par l'infériorité ou par le défaut de sa Cavalerie, en dépit d'une Infanterie nombreuse, brave, & bien disciplinée? Le tout sera l'effet de la séparation qu'on fait de ces deux Armes. Où en est la règle? Où en est la raison?

Fonde-  
ment du  
Système  
du Mé-  
lange des  
deux Ar-  
mes.

J'avoue que cette séparation ne seroit, ni contraire à la règle, ni contraire à la raison, si les qualités & les forces naturelles de ces deux Armes étoient parfaitement égales. Alors elles n'auroient besoin du secours l'une de l'autre, qu'autant que l'Infanterie pourroit avoir besoin du secours de l'Infanterie, & la Cavalerie, de la Cavalerie. Egales en tout, par tout où elles seroient placées, aux aîles, au corps de Bataille, aux réserves, la Bataille s'y trouveroit égale en forces, & il

Il seroit par conséquent très-indifférent, qu'on fit dépendre le succès <sup>LETTRE II.</sup> du combat, de l'une plutôt que de l'autre. Mais les qualités & les forces naturelles de ces deux armes sont très-différentes, & il n'est pas possible de les réunir toutes ensemble dans l'une des deux. Donc la règle veut que ce que la nature ne sauroit produire, soit en quelque manière produit par l'art. Elle nous dit : Il manque à la Cavalerie les Armes & la fermeté de l'Infanterie, & à l'Infanterie, la pesanteur & la violence dans le choc, de même que la vitesse de la Cavalerie. Par conséquent, l'une & l'autre a son fort & son foible. Si donc vous abandonnez ces deux Armes seules à elles-mêmes, comme vous faites en les séparant, vous les abandonnez à leur foiblesse, autant qu'à leur force. Mais si, en les mêlant, vous les joignez ainsi ensemble, vous corrigez le foible de l'une par la force de l'autre, & vous augmentez en même tems la force de l'une & de l'autre. C'est ainsi que vous corrigez le foible du fusil, par la Baïonnette, le foible du fusil & de la Baïonnette, par la Pique, & qu'en joignant ces trois Armes ensemble, vous augmentez en même tems leurs forces naturelles. Car enfin le soutien & le véritable secours des troupes ne consiste pas seulement, en ce qu'une partie d'une arme aiant été rompue, soit succédée & remplacée par l'autre partie : Mais aussi en ce que les différentes sortes d'armes, dont vous devez vous servir, se succèdent & se remplacent de même. C'est ainsi que la règle parle. A-t-elle tort ? Mais sur ce qu'elle nous dit de plus, qu'il faut avoir une attention toute particulière à assurer les flancs, ne se pourroit-il pas que la méthode d'aujourd'hui n'y satisfît pas pleinement.

Il n'y a aucun corps de troupes qui n'ait ses flancs, lesquels étant <sup>Quelle</sup> naturellement sans défense, comme il a été dit, doivent nécessaire- <sup>est la méthode usitée d'assurer les flancs d'une Armée.</sup> ment être assurés. Suivant la méthode d'aujourd'hui, on n'assure les flancs de la Bataille, c'est-à-dire les flancs du premier Escadron ou Bataillon qui se trouve sur l'extrémité des ailes, on ne les assure, que par la situation naturelle du terrain, en les appuyant à une rivière non guéable, à un bois, à un village, ou autre chose semblable, qui rende l'accès ou difficile, ou impossible, en telle sorte qu'on n'y puisse pas être tourné ni enveloppé. On assure les flancs du corps de Cavalerie, & les flancs de tous les Escadrons & Bataillons, par ceux qui sont placés sur les côtés. En observant que les distances de l'un à l'autre ne soient pas trop grandes, afin que l'ennemi ne puisse pas s'y glisser. C'est ainsi qu'on prétend pouvoir satisfaire suffisamment à la règle. Mais ne se trompe-t-on pas ? Car si la situation naturelle du terrain <sup>Ses défauts.</sup> vous manque, & que l'ennemi vous déborde seulement de quatre Escadrons : pendant qu'il vous choque d'un front égal au vôtre, il replie en même tems avec ce qui débord sur votre flanc. Où en êtes vous ?

**Lettre II.** vous? Et si l'une de vos aîles vient à être rompuë, que deviendra pour lors votre corps de Bataille? Vous l'avez vû.

Qu'elle est souvent impraticable.

Ce n'est pas, je l'avouë, une marque d'habileté, de se laisser forcer au combat en lieu désavantageux, ou ne savoir choisir un champ de Bataille proportionné au nombre de ses troupes, en telle sorte, au moins, qu'on ne coure pas le risque d'être débordé, ou enveloppé. Mais quand on auroit en cela toute l'habileté des plus grands Capitaines; comme la situation naturelle du terrain n'est pas mobile, & qu'il n'est pas possible de la trainer après soi, ainsi qu'il a été remarqué entre autres par un des Capitaines \* de cet ordre; cette habileté ne pourroit servir tout au plus, qu'à celui qui veut attendre le choc de l'ennemi; & non à celui qui marche à sa rencontre, ou qui va le chercher dans son poste. J'ose même dire plus. C'est qu'elle ne pourroit suffire ni à l'un ni à l'autre. Car soit qu'on veuille attendre l'ennemi, ou le chercher dans son poste, il faut bien que la Cavalerie des aîles fasse de part & d'autre au moins quelque centaine de pas en avant, & qu'en suite elle prenne carrière, si elle ne veut pas du premier choc être renversée. Si donc le terrain entre ce qui couvre les flancs s'élargit à mesure qu'on avance. & s'élargit seulement de quatre ou cinq cents pas, comme il peut fort bien arriver, & qu'on soit inférieur seulement de quatre Escadrons, n'est-il pas vrai que si l'habileté se borne à ces sortes de sûretés, prises uniquement dans la situation naturelle du terrain, dans la distribution ordinaire des troupes, rangées sur trois, quatre, ou cinq de hauteur, par où les flancs ne sauroient soutenir le moindre choc: n'est-il pas vrai, dis-je, qu'on ne laisse pas de courir quasi autant de risque, que le malhabile, puisque par ces quatre Escadrons qui débordent, les aîles peuvent être tout de même prises par leurs flancs, ensuite également rompuës, & le corps de Bataille investi.

Je sai bien que telle chose peut arriver en tout tems. Quand l'ennemi ne déborderoit pas, il n'a qu'à percer une des aîles en quelque endroit, & replier aussitôt avec peu d'Escadrons sur ceux qui tiennent ferme, pour la renverser entièrement, & investir ensuite le corps de Bataille. Mais je sai aussi qu'on manque à la règle, dès qu'on ne se sert pas de tous les moyens qu'on a en main, pour prévenir ces sortes d'accidens. Et c'est ici le cas. On assure ses flancs, le mieux qu'on peut, par la situation du païs, mais qui peut vous échapper. On fait dépendre le tout d'une seule arme; dans le tems qu'on en a encore une autre, qui par ses qualités & ses forces naturelles, seroit capable de servir d'appui à la première, par tout aux flancs tout comme ailleurs. C'est donc à ces égards qu'on peut encore dire, que si la méthode d'aujour-

jourd'hui n'est pas tout à fait contraire à la règle; au moins elle n'y <sup>LETTER II.</sup> satisfait pas pleinement.

Que faut-il donc pour satisfaire à la règle, à tous égards! La question n'est pas difficile à résoudre. S'il est vrai, ainsi qu'il a été <sup>Moien de mieux satisfaire à la règle à tous égards qu'on ne le fait par la méthode ordinaire.</sup> démontré, premièrement, que l'éloignement de ces deux armes, & la nécessité qu'il y a qu'elles restent fixes, dans l'endroit de la Bataille où elles ont été d'abord placées, les mettent hors d'état de s'entrescourir l'une l'autre, il faut donc les placer tellement, que par leur proximité, elles puissent à point nommé, se porter au secours l'une de l'autre, sans être obligées d'abandonner le poste qu'elles occupent. Secondement, s'il est vrai que l'Infanterie placée au centre, ne sauroit décider en rien du gain de la Bataille, soit qu'elle combatte ou qu'elle ne combatte pas: & que ce seroit la dernière des imprudences, de faire dépendre la victoire, uniquement de la Cavalerie; il faut donc distribuer ces deux Armes dans l'ordre de Bataille, d'une telle manière, qu'elles puissent utilement agir de concert. S'il est vrai, enfin, que la situation du terrain, par où l'on assure ordinairement les flancs, peut manquer, soit qu'on ne la trouve pas, ou qu'en venant aux mains, elle puisse vous échapper, il faut donc pour assurer ces flancs autant qu'il est possible, les appuyer à de certains corps mobiles disposés dans un ordre, à pouvoir par leurs qualités & par leurs forces naturelles, soutenir au moins le choc de quelques Escadrons qui peuvent déborder. En un mot, comme en séparant ces deux Armes, on agit, à tous égards, directement contre la règle & contre la droite raison, il faut donc, pour agir conformément à la règle & à la droite raison, les mêler ensemble. Et si leur séparation y est contraire, il faut donc par une conséquence nécessaire, que leur Mélange y soit conforme. Ceci n'a pas besoin d'autre preuve.

Quant à l'avantage qui en doit revenir, c'est déjà un puissant préjugé en général de savoir que ce Mélange est conforme à la règle & <sup>Avantages de la nouvelle.</sup> à la droite raison. Car il n'y a point de véritable règle, ni de droite raison, qui ne tende à l'avantage de celui qui la suit. Mais vous me demandez, en quoi consistent particulièrement les avantages qu'on en retire, je répons, qu'on évite par là précisément les désavantages à quoi on s'expose, en séparant ces deux Armes. Je ne veux rien promettre qui ne soit incontestable. Vous êtes inférieur en Cavalerie, soit en nombre ou autrement. C'est là sans doute un très grand désavantage, pour celui, qui dans une plaine rase, veut combattre en Bataille rangée, en ordonnance moderne. Il se pourroit que quelque inconsideré n'en fit pas autrement grand compte. Peut-être aussi seroit-il capable de prétendre, que sa Cavalerie venant à être battue, il peut encore vaincre par sa seule Infanterie. Un autre plus avisé n'en

**Lettre II.** croira rien. Il y pensera plus d'une fois, avant que de hazarder la-dessus la partie. Il aura recours à sa prudence. Il se cachera plutôt, & abandonnera à l'ennemi les plaines. Il aura raison.

**Comment elle supplée à l'infériorité de la Cavalerie en nombre.** Mais vous, quoique inférieur en Cavalerie, voulez-vous, sans rien céder, vous montrer par tout & combattre sans désavantage? Je veux que l'ennemi, une fois plus fort que vous en Cavalerie, vous présente sur ses aîles deux bonnes lignes, soutenues par leurs réserves. Pourvu que vous en aiez assez pour pouvoir lui opposer sans être débordé, une seule ligne, & une médiocre réserve, cela suffit. Suppléez y par votre Infanterie. Ne la laissez pas toute entière inutilement au centre. Mêles ces deux Armes conformément à la règle, en sorte qu'elles puissent utilement agir de concert. Et de peur que pendant le combat, l'Ennemi ne tourne inopinément, par quelques Escadrons sur vos flancs, appuiez-les, par précaution, à un de ces Corps mobiles, capables de soutenir un semblable effort. Alors sans user d'autre finesse, ni faire à son Ordonnance moderne plus d'honneur qu'elle ne mérite, où sera votre désavantage?

**Grands effets du Mélange des deux Armes en cette occasion.** Ce ne fera certainement pas dans l'infériorité en nombre de combattans. Vous pouvez en avoir sur vos aîles plus que lui. Il faut donc que ce soit dans le nombre de Chevaux. J'en conviens, il en a le double. Mais que cela vous fait-il? Aiez soin avant qu'ils puissent joindre les vôtres, que vos fusils en tuent où en blessent seulement quatre ou cinq par Escadron. Ce n'est pas en demander trop; Mais c'est assez pour causer dans ces Escadrons un tel trouble, un tel dérangement, que ceux qui leur sont opposés, auront lieu de tout espérer. Car vous n'ignorez pas, qu'un Escadron plus ou moins en désordre, ne sauroit tenir contre un Escadron en bon ordre, & qui charge brusquement l'épée à la main. La première ligne de l'ennemi étant ainsi renversée, que la vôtre enflée de ce premier avantage, ne s'abandonne pas. Qu'elle aille bride en main, sans trop s'éloigner de son Infanterie, qui animée par ce premier succès, en la suivant de près, ne lui manquera pas au besoin. Que votre seconde ligne marche toujours gravement sur les traces de la ligne victorieuse. Elle lui servira d'appui à tout événement. Est-ce que la seconde ligne de l'ennemi après la défaite de sa première tient ferme? Car c'est là une question à faire. Qu'alors votre première ligne, revenue du plus ou moins de dérangement que lui auroit pu causer le premier choc, la charge hardiment. Protégée par son Infanterie, soutenue par sa seconde ligne, à quoi devez-vous vous attendre? N'est-il pas indubitable que cette seconde ligne ennemie, déjà étonnée, ne tiendra guères?

**Ce que le Général doit** Peut-être, pour renforcer vos aîles, êtes vous obligé, d'affaiblir beaucoup votre centre, à moins que vous ne soiez fort supérieur en Infanterie.

terie. Si cela est, tant mieux. Sinon, que cela ne vous embarrasse pas. Tout dépend ici des aîles. Pourvu que vous aiez assez d'Infanterie de reste, pour égaliser votre première ligne à celle de l'ennemi : soutenuë de deux ou trois petites réserves, placées en seconde ligne, c'est assez. Aussi bien les secondes lignes ne succèdent guères par tout aux premières. Cependant, pour plus grande sûreté, n'engagez pas votre centre, que le plus tard que vous pourrez. Attendez au moins le succès de vos aîles. Elles ne vous laisseront pas languir longtems. Mais profitez promptement des avantages qu'elles auront remportés. Laissez aller les fuyards. Contentez-vous d'empêcher leur ralliement. Tournez aussitôt sur le flanc & sur le dos de l'Infanterie ennemie. Servez-vous des deux Armes que vous trouvez là sous la main. Chargez en même tems cette Infanterie, de front par votre centre, & achevez ainsi la victoire, que la règle & la raison vous promettent.

Vous êtes égal à l'ennemi à tous égards, en Cavalerie comme en Infanterie. Vous pouvez par conséquent sans témérité lui faire tête par tout, sans rien changer dans votre méthode: Vous êtes deux de jeu : Le hazard seul en décidera. J'en conviens; Mais voulez-vous faire jouer de malheur à votre partie? Il vous est libre de changer le vôtre. Il vous présentera, selon la louable coutume, la Cavalerie toute seule aux aîles, & toute sou Infanterie au centre. Vous ferez autrement. Vous disposerez ces deux Armes de la maniere que nous venons de dire, en telle sorte que, comme vous ne présenterez que le même front que lui, il vous restera de surplus précisément autant de Cavalerie, que l'ennemi aura sur sa seconde ligne; dont une partie servira, si vous voulez, à renforcer votre première: & l'autre partie pour la faire couler & donner brusquement sur le flanc de l'ennemi, au même instant que vos aîles entreront en action. La Cavalerie ennemie étant donc attaquée de la sorte, au front par deux lignes composées de deux différentes Armes, soutenuës par leurs réserves: aux flancs par un bon nombre d'Escadrons, par tout avec des forces supérieures; comment voulez-vous qu'elle soutienne?

L'ennemi renforcera-t-il à votre exemple sa première ligne par une partie de sa sconde? Je crois qu'il auroit raison. Une ligne de Cavalerie plus foible & plus ouverte de la moitié résistera-t-elle à une ligne à proportion plus forte, & plus serrée, dont la plupart des Escadrons doivent par conséquent déborder de beaucoup ceux qui leur sont directement opposés? Demandez-le à la *Maison du Roi*. Elle vous dira, à ce que quelqu'un prétend, que cela a été une des principales causes de son malheur à *Ramillies*. Mais si l'ennemi le fait, à quoi réduit-il pour lors la seconde ligne? A une bonne réserve tout au plus. Qu'op-

LETTER  
II.

posera-t-il à cette Cavalerie qui se jette inopinément sur ses flancs? Qu'opposera-t-il encore à cette arme dont la Cavalerie qui l'attaque de front est favorisée? Aura-t-il recours à son Infanterie? La fera-t-il avancer sur votre corps de Bataille? N'en croiez rien. Avant qu'elle puisse être à portée, elle trouvera vos aîles victorieuses, en flanc & à dos. Quoi donc! Voudra-t-il, voyant votre disposition, dégarnir aussi-tôt son centre, & renforcer ses aîles? Joindre ces deux Armes ensemble? Faire un aveu si public de la foiblesse de son ordre de Bataille? Non. Il aimera mieux se faire battre que de démentir sa routine, d'autant plus, qu'aussi bien il n'en seroit plus tems, vû les distances qu'il y a du centre aux aîles, & le point où l'on est d'entrer en action. Au moins se précautionnera-t-il si bien sur ses flancs par la nature du champ de Bataille, qu'il n'y aura rien à craindre de votre ruse? Mais cette précaution, quoique très-bonne, est-elle bien sûre, là où il ne faudroit à cette Cavalerie, dont il est menacé, qu'un espace de quatre ou de cinq cens pas pour s'y glisser? Je veux même que ce vuide, contre l'ordinaire, ne s'y trouve, ni avant ni durant le combat: vos aîles n'iront pas moins leur train. Car s'il arrive que cette Cavalerie ne puisse pas être employée commodément sur le flanc, rien ne vous empêchera de vous en servir utilement sur le front. Et l'ennemi s'en trouvera-t-il mieux? Alors il se verra sur les bras trois lignes contre deux. Les épées des Cavaliers seront égales en nombre, il est vrai; mais elles seront très-inégales en forces. Vos épées seront fortifiées par de bons fusils & autres Armes de l'Infanterie, contre lesquelles il n'en aura pas une seule à opposer. Quelle égalité donc entre ces deux jeux? S'il y a de l'égalité, ce ne peut être que dans le désavantage de l'un & l'avantage de l'autre. Jugez-en.

Bon, me direz vous; qui en doute? Vous supposez une parfaite égalité entre les deux armées. Ou bien, si d'un côté vous ne mettez que la moitié moins de Cavalerie, & un peu plus d'Infanterie: & de l'autre, que la moitié plus de Cavalerie & un peu moins d'Infanterie, vous ne supposez tout au plus qu'une médiocre inégalité. Quoi! Vous croiez être au fait de la Colonne, & du Mélange de ces deux Armes; Et vous ne voulez pas qu'on en tire d'autres avantages, que ceux que vous promettez? Vous redoutez une plus grande supériorité en nombre de Cavalerie. Vous appréhendez d'être débordé. Vraiment vous n'y songez pas. Monsieur le Chevalier de *Folard*, méprisant l'un, & ne se souciant pas de l'autre, nous promet bien autre chose & de sa Colonne & de son Mélange de ces deux Armes.

Grande  
idée que  
le Ch. de  
*Folard* se

Je le fai. Il redoute si peu la grande supériorité en nombre de Cavalerie, & il se met si peu en peine d'être débordé, que, se promettant de vaincre en rase campagne, entre autres, par quatorze Escadrons

&



& trente-neuf Bataillons, une armée de quarante Escadrons & de <sup>LITTON</sup> vingt-deux Bataillons, il ne balance pas un moment d'y aller au de-<sup>II.</sup> vant de l'ennemi, de le chercher, de l'attaquer, même dans ses a-<sup>fait des</sup> vantages: Cela paroîtroit bien téméraire à d'autres; mais ici, com-<sup>forces de</sup> me par tout ailleurs où il veut bien se contenter à l'égard du nombre<sup>l'Infante-</sup> d'Infanterie, tantôt d'une moindre supériorité de son côté, tantôt<sup>rie toute</sup> d'une égalité, & souvent même d'une certaine infériorité, il se fon-<sup>seule.</sup> de sur la pensée, que quand on combat par Colonnes, contre un en-  
nemi qui ne répond pas dans le même ordre, sa supériorité ne lui peut  
servir de rien. Mais comme ma foi n'est pas encore montée à un si  
éminent degré, j'ai cru ne pouvoir être plus libéral en promesses que  
je ne l'ai été jusqu'à présent.

Il y a peu de gens qui connoissent la force de l'Infanterie; cela se<sup>Qu'elles</sup> peut. Je ne jurerois pas que je ne fusse du grand nombre: Je ne suis<sup>consistent</sup> pas assez téméraire pour cela. Mais j'espère qu'on m'avouera aussi<sup>en deux</sup> que ce ne seroit pas connoître cette force, que de ne la connoître<sup>chose.</sup> qu'en partie. La force de l'Infanterie, si je ne me trompe, ne con-  
siste pas uniquement dans ses Evolutions, comme par exemple dans  
l'Evolution de la Colonne, mais encore dans ses différentes Armes:  
non seulement dans ses Armes blanches, mais aussi dans ses Armes à  
feu, moins encore dans ses évolutions que dans ses armes, parce que  
ses évolutions deviennent absolument impuissantes sans armes: au lieu  
que les Armes conservent toujours leurs forces naturelles, indépen-  
damment de ces évolutions. Ainsi ce ne seroit pas encore connoître  
la force de l'Infanterie, si en la connoissant par rapport aux Armes  
blanches & à ses Armes à feu, on ignoroit les évolutions les plus fa-  
vorables, pour faire agir utilement & l'une & l'autre Arme, selon les  
diverses circonstances.

La Colonne est sans doute l'évolution la plus favorable pour l'In-<sup>Avanta-</sup> fanterie, lors qu'en ne lui ôtant pas l'usage libre de ses différentes Ar-<sup>ges de la</sup> mes, il s'agit, ou de soutenir un effort de Cavalerie, ou de rompre<sup>Colonne.</sup> brusquement un corps d'Infanterie. Je ne veux entrer dans aucune  
des méthodes qu'il pourroit y avoir, pour former la Colonne de ma-  
nière qu'elle puisse se servir librement de ses différentes Armes, dans  
les diverses circonstances où elle pourroit se trouver. Mais il faut que  
je relève encore ici ce que j'ai établi ailleurs \* que la Colonne étant<sup>Défauts</sup> formée suivant la méthode proposée par Monsieur le Chevalier de Fo-<sup>de celle</sup> lard, son feu devient certainement à très-peu de chose, en compa-<sup>du Ch. de</sup> raison de celui qu'on peut lui opposer. Ce n'est dans le fond qu'un<sup>Folard.</sup> feu par rangs de vingt six Hommes de front: Un feu qui est rarement  
un

\* Volez ci-dessus, pag. 100. & *suis*.

LETTRÉ  
II.

un feu d'ordre, quand même on-n'oublieroit aucune des précautions qu'on peut prendre contre la vivacité & l'impatience naturelle du Soldat. Un feu uniquement de pied ferme : Un feu embarrassé, où les premiers rangs, à cause de l'excessive hauteur qu'on donne ici à leurs files, doivent se jeter le nez à terre, pour n'être pas assommés par ceux qui sont derrière eux, & encore auront-ils bien de la peine à s'en garantir, sur tout s'ils sont trop lents à se baisser, ou trop prompts à se lever les-uns après les autres. Mais peut-être que dans l'occasion, on n'aura lieu de craindre, ni cette lenteur, ni cette promptitude. Peut-être aussi les maladroits auront au moins la précaution de tirer pour plus grande sûreté la plupart en l'air. C'est le feu du Bataillon à centre plein des Anciens. Je le veux; *Montecuculi* le propose, je le fai. Mais c'est apparemment sur six de file, qui étoit la hauteur ordinaire sur laquelle son Infanterie combattoit. Tout ce qui excède de beaucoup, doit devenir pour la plupart inutile. Ce feu de la Colonne, couvert des Armes de longueur, est si vous voulez assez puissant, tout embarrassé & tout mince qu'il est, contre l'épée du Cavalier, sur tout lors qu'elle se présente, ou au front, ou aux faces, & non aux angles. Mais je ne vois pas qu'il pourroit l'être contre le fusil de l'Infanterie, dès qu'elle agit sur peu de hauteur & beaucoup de front, parce qu'un feu libre & plus grand doit l'emporter indubitablement sur un feu embarrassé & plus mince. Je respecte infiniment les Anciens. Je ne respecte pas moins *Montecuculi*. Mais, qu'on me pardonne, si je dis que ni les Anciens ni *Montecuculi* ne connoissoient pas encore le feu des Pelotons. Il est d'une plus nouvelle date.

Peu de  
réalité  
dans son  
feu de  
biais.

Lui opposera-t-on ce feu de biais, que nous voions partir \* des faces de la Colonne? Mais pour diminuer en partie la surprise qu'un tel feu plus nouveau encore doit naturellement causer à ceux qui peuvent être un peu au fait de ces sortes de manœuvre, ne voudra-t-on pas permettre, qu'on le réduise tout au plus à celui qui partira de la première & de la seconde file, dont les Soldats couchant en joue, pour leurs coups, se tourneront à point nommé, & si juste vers leur droite ou vers leur gauche, que tous ces coups passant par les intervalles des Colonnes, portent uniquement sur l'ennemi? Quoiqu'il en soit, je prens la liberté de faire ressouvenir ceux qui voudront se servir de ce feu de biais, de prendre garde encore ici aux maladroits, sur tout à ceux des derniers rangs, & plus encore si les distances entre les Colonnes, par lesquelles ces tirs doivent se croiser, ne sont que de quarante ou de quarante cinq pas. Autrement j'aurois peur que ces tirs, étant

\* Polybe de Foloré Tom. I. pag. LXXI. Pl. VI.

étant adressés, ou par des maladroits, par des étourdis, ou par des <sup>Lettrés</sup> gens troublés, ne fissent plus de mal aux Colonnes elle-mêmes qu'à l'ennemi, ce qui est d'autant plus à craindre que les distances par rapport à l'ennemi sont assez grandes, & presque à brûle-pourpoint à l'égard des Colonnes. Vient-on user d'une justice distributive? Il ne faut pas ôter aux Pelotons, les feux de biais, non plus que ceux qu'on tire en droite ligne, pour imposer silence à tout autre, dans tous les endroits où il en est question. Mais il faut laisser en même tems aux Colonnes la gloire de primer dans leurs Armes blanches par tout où il s'agit de brusquer & de rompre un corps d'Infanterie. Cette Evolution pour lors l'emporte. Rien ne peut l'égaliser que son semblable. Elle est faite pour les Armes blanches, & non pour le feu. Ainsi, loin que ce soit uniquement en elle que gît la force de l'Infanterie, loin de-là dis-je, là même où elle devrait naturellement triompher, combattant sur peu de front & beaucoup de hauteur, elle pourra être vaincue par un ennemi combattant sur peu de hauteur & sur beaucoup de front. Car pour faire taire des tirailleurs par Pelotons, pour les brusquer & pour les rompre, au moins faut-il les joindre. Et croit-on que ce soit là une petite difficulté?

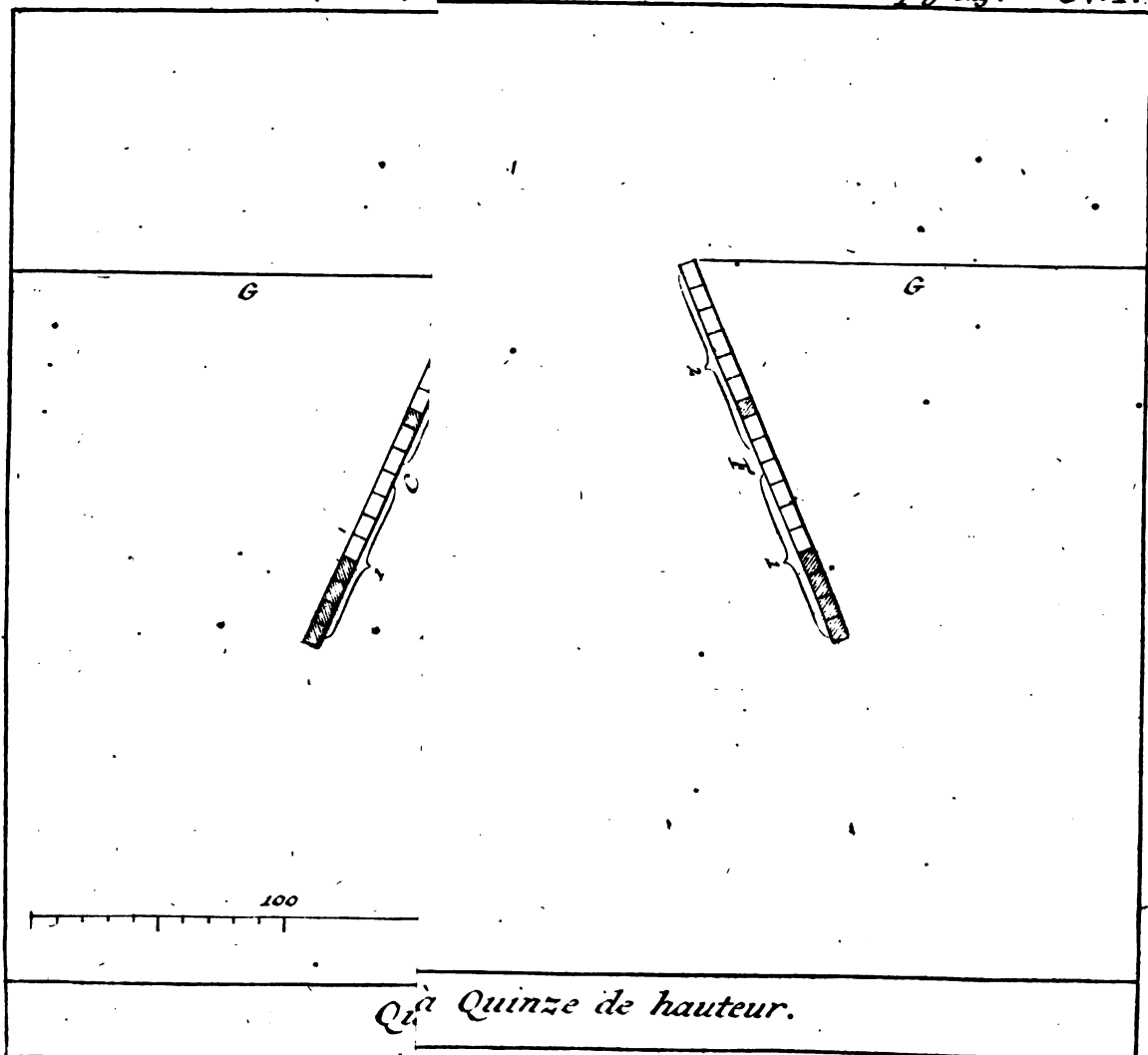
Comment? Qui est-ce qui arrêtera la Colonne? Sera-ce cet appareil de chevaux de Frise, ces canons chargés à cartouches, cette grêle de grenades, avec d'autres feux d'artifice: ce feu de bombes, de carcasses & ainsi du reste, qu'un Officier *Hollandois* lui fait trouver sur son chemin? Non. Je veux bien lui en faire-grace & je me flatte qu'elle m'en aura obligation. Car on doit attendre de la vigilance de ces Messieurs, que si sur l'avis de cet Officier de mérite, ils se mettent une fois en gout de ces sortes de défenses, comme ils ne pourront pas savoir précisément dans quel endroit de l'ordre de Bataille, ils auront à faire à des Colonnes, on doit s'attendre, dis-je, que pour n'être nulle part pris au dépourvû, ils auront dans leurs armées tant de ces chevaux de frise, d'un bois si fort, bien que fort à charge aux Soldats qui doivent les porter par tout, & si bien enchainés les uns aux autres, peut-être pour plus grande sûreté, par de bons cadenats, que tout le front de leur armée en sera si amplement couvert, même jusques aux intervalles, qu'il n'y aura moien de passer nulle part entre deux, ni de les détacher. De plus ils auront tant de ces canons chargés à cartouches, tant de Grenadiers, tant de mortiers, si bien distribués sur tout le front de leur armée, & agissans tellement de concert, avec tant de force, tant de promptitude, & tant de justesse, que tout cela ensemble, accompagné du feu de leurs Pelotons, tirant suivant leur maxime, les uns après les autres, sera tout à fait semblable à un orage horrible, mêlé d'un vent impétueux & d'une grosse grêle.

LETTRE  
II.

grêle, qui dans un instant abat tous les blés d'une vaste campagne. Le pis est que la Colonne ne pourra trouver le moindre abri, ni dans du canon opposé à du canon, ni dans des Grenadiers opposés à des Grenadiers, ni dans la rapidité de son mouvement, ni dans le peu de distance qu'il y aura pour joindre. Je passe sur ces terribles feux d'artifice. Car il se pourroit bien que la Colonne ne s'en mit pas autrement en peine.

Autre  
moien  
imaginai-  
re.

Sera-ce donc cette Colonne admirable du même Officier, cette Colonne qui pendant que les Bataillons qui la doivent composer, désolent l'autre par un feu continuel, se forme en même tems avec une facilité des plus surprennantes, qu'elle trouve dans la Tactique de ses Pelotons, cette Colonne enfin, qui quand il en faut venir aux Armes blanches, doit être encore à deux de jeu ? Point du tout. Je crois même que notre Colonne ne voudroit pas non plus s'embarasser trop d'un tel obstacle. Et auroit-elle tort ? Pour cela, il faut seulement considérer que la Colonne de cet Officier, pour être à deux de jeu avec l'autre aux armes blanches, doit être composée d'un nombre égal de Bataillons ou Sections. Posons que ce ne soit que de deux. Que ces Bataillons avant que de former la Colonne, doivent être rangés sur une ligne, & non à la queue les uns des autres, pour tirer ensemble sur l'ennemi, & non en partie sur leurs propres gens. Que pour tirer par Pelotons à la *Hollandoise*, ces Bataillons doivent être sur trois de hauteur. Et comme ceci doit se passer en Bataille rangée, qu'il doit y avoir d'un Bataillon à l'autre un intervalle égal à leur front. Maintenant on n'a qu'à remarquer la position de l'ennemi. La Colonne ennemie, composée également de deux Bataillons ou Sections, sera opposée au Bataillon de la gauche : une autre Colonne d'une seule Section, fera tête au Bataillon de la droite : & lorsque les Pelotons commencent à tirer, l'ennemi qui avance toujours à grands pas, se trouvera à cent cinquante pas. Je crois que c'est encore tirer d'assez loin, pour faire beaucoup de mal. Et puis, sans entrer dans la manœuvre des Pelotons, on n'a qu'à faire reflexion sur les distances & sur le tems qu'il faut aux uns pour former leur Colonne, & aux autres pour joindre. On trouvera que chaque Bataillon, quand il ne feroit que de cinq cens Hommes en rangs & files, à trois de hauteur, doit occuper cent quatre-vingt-trois pas de front, y compris l'espace, occupé par les Officiers qui gouvernent les Pelotons, en sorte qu'en y ajoutant l'intervalle entre les deux Bataillons, il doit y avoir une distance de trois cent quatre-vingt six pas entre la premiere file de la droite du Bataillon de la gauche, & entre la premiere file de la droite de l'autre Bataillon, & que de plus, le Bataillon gauche, pour former la premiere Section de la Colonne, en diminuant pour cet effet son





son front d'autant de pas qu'il faut, élargira par là tout au moins de cent pas l'intervalle qui est entre lui & celui de la droite. D'où il s'ensuit que le Bataillon de la droite qui doit former la seconde Section, à la queue de la gauche, sera obligé de parcourir un chemin de plus de quatre cens soixante six pas, avant que les deux Colonnes ennemies, qui ne se trouvent qu'à cent cinquante pas, puissent joindre. Car je m'imagine qu'on ne seroit pas bien aise de les avoir sur les bras aux Armes blanches, avant qu'on se fût tout à fait formé en Colonne. Avouez donc que ce Bataillon doit être bien alerte.

Ce n'est pas tout. L'un & l'autre Bataillon doit faire sa manœuvre en marchant sur le flanc, & en tirant continuellement sur le front par Pelotons, tandis que les deux Colonnes ennemies marchent à grands pas droit devant eux, sans tirer un seul coup. Mais marcher sur le flanc, prêter l'épaule à l'ennemi qui vous presse par une attaque vive & soudaine, tirer en même temps au front, continuellement, & par Pelotons: que de mouvemens opposés! Et former ainsi la Colonne l'ennemi à brûle-pourpoint! Comment trouvez-vous cette Tactique? Ce qu'il y a encore d'assez singulier, c'est que tout cela se doit faire en tirant par Pelotons en avançant, c'est à dire en marchant en avant. Mais n'appréhendez-vous pas que, si cet Officier oublie, avant de se mettre en marche, de faire ôter ses chevaux de frise si bien enchainés qui couvrent son front, ne s'y enferme malheureusement lui-même le premier? Au reste il n'importe que ses deux Bataillons, à mesure qu'ils quittent avec tant d'art le terrain qu'ils occupent dans la ligne, laissent ensemble une assez jolie ouverture: L'ennemi fera trop gracieux pour vouloir en profiter. Peut-être aussi l'affaire sera-t-elle décidée avant que ces deux Bataillons aient fait la moitié de leur chemin.

Je ne veux uniquement, pour arrêter la Colonne, que la mettre dans la nécessité de faire face, plus que d'un côté. Pour cet effet, j'oppose aux deux Colonnes A. B. chacune de deux Bataillons ou Sections, sur vingt-six de front & sur quinze de hauteur, les quatre Bataillons C. D. E. F. chacun sur cent soixante-six de front & sur trois de hauteur. Je les range d'abord sur une seule ligne droite, avec des intervalles d'un Bataillon à l'autre: l'intervalle du centre égal au front des Bataillons, & les deux autres de la moitié moins. Ensuite je rassemble les quatre Pelotons des Grenadiers du Bataillon C. sur la droite, & ceux du Bataillon F. sur la gauche, & je place les huit Pelotons des Grenadiers des Bataillons D. E. dans l'intervalle entre ces deux Bataillons: le tout à la distance de quatre ou de cinq cens pas du front des Colonnes, j'ordonne après cela que dès que les Colonnes se mettent en mouvement, les Bataillons C. F. marchent en G, & qu'à

Tome VII.

S

me-

Lettres  
II.Moyen  
d'arrêter  
sûrement  
la Colonne.  
Preuve  
qu'elle  
ne peut  
tenir  
contre  
une attaque  
envi-  
ronnan-  
te.

**LETTRE** mesure qu'elles avancent, ils se forment insensiblement par conversion sur le flanc des Colonnes. Cela fait, croiez-vous qu'elles iront fort loin? Si elles continuent leur marche seulement jusques en H. qui est à septante pas du front des Bataillons D. E. elles se trouveront prises en queue par les huit Pelotons (1) pendant que les neuf Pelotons (2) les prennent en flanc. Si elles font à droit & à gauche en dehors, pour attaquer par leurs faces les neuf Pelotons (2) elles prêtent le flanc aux Pelotons (1) qu'elles ont sur leurs derrières, & aux neuf Pelotons (3) qu'elles ont au front: & qui plus est, elles prêtent en même tems le dos aux huit Pelotons (4) & à une partie de ceux du centre. Si elles agissent par moitié, en se séparant de la tête à la queue en deux \* ou bien par une de leurs Sections † entiere ou séparée, elles seront également exposées aux mêmes dangers. Que si au lieu d'attaquer les Bataillons D. E. elles veulent avant que d'être venues en H. en marchant de biais donner de tête sur les Bataillons C. F. les Bataillons D. E. en marchant droit devant eux, les attaquent par les neuf Pelotons (3) en flanc, tandis que les Pelotons (4) soutenus par les huit Pelotons (5) attaquent les deux compagnies de Grenadiers (6) & environnent en même tems entierement les Colonnes. En un mot, quand on considere les divers fronts qu'elles doivent prêter, pour manœuvrer selon leurs principes, dans tous ces cas, comme dans tous les autres, où il s'agit de soutenir une attaque environnante, il n'est pas possible qu'elles évitent de prêter d'un côté ou d'autre, ou le flanc, ou le dos, & le plus souvent l'un & l'autre. Il faut donc qu'elles s'arrêtent tout court malgré qu'elles en aient. Et que deviendra alors leur force, qui ne consiste que dans la violence du choc, & celle de l'Infanterie, si elle ne consiste uniquement que dans la profondeur de ses files & dans la jonction du corps que l'on attaque.

Suite  
des mêmes  
preuves.

Ces Colonnes remédieront-elles à ce défaut, en prévenant ici ces Bataillons, par la vitesse & par la célérité de leurs mouvemens? Quoi! Des corps sur vingt-six de front, & sur trente de hauteur, dont les rangs pour marcher droit devant eux, doivent être ouverts l'un de l'autre, pour le moins d'un fort grand pas, & qui par conséquent doivent occuper tous ensemble en hauteur, une étendue de terrain bien au delà de soixante pas? Des corps dont les files, pour marcher sur le flanc, après avoir fait à droit ou à gauche, doivent s'ouvrir l'une après l'autre, à la même distance d'un grand pas? Ces corps qui en marchant, doivent, pour se détourner de la droite ligne, se tourner ou plus ou moins par conversion, & dont les vingt neuf rangs, qui suivent le premier sur lequel il faut se régler exactement, doivent toujours

\* Polybe de Rhodé, Tome I. pag. LVI. Pl. II.

† Ibid, Pl. III.



jours ferrer & marcher de côté, pour ne pas tomber dans la confusion, <sup>Letter II.</sup> en perdant leurs chefs de file? Ces corps qui tantôt doivent s'ouvrir, tantôt se ferrer, tantôt se séparer en deux de la tête à la queue, tantôt par Colonne entiere, tantôt par l'une des deux Sections, pour pouvoir marcher, ou pour être en état de choquer, tantôt par les têtes, tantôt par les faces, & tout cela à point nommé, en marchant à grands pas vers l'ennemi, & pendant le cours même du combat, où une voix semblable à celle d'un *Stentor* auroit de la peine à se faire entendre? Quoi! Des corps aussi lourds, & si peu maniables, qui doivent manœuvrer de la sorte, l'emporteroient ici en vitesse & en célérité, sur des Pelotons sur dix de front & sur trois de hauteur? Vous qui savez tout ce qui entre dans ces sortes de mouvemens & le tems que cela demande, concevez-le, si vous pouvez. Vous ne le sauriez, sur tout si vous considérez non seulement la légèreté de ces Pelotons & la facilité à les manier, soit en marchant droit devant eux, soit en marchant de biais, soit en tournant & retournant ou plus ou moins par conversion; mais encore qu'étant menés par leurs Officiers, séparément un à un, ou bien par huit ou neuf ensemble, ils ne sauroient jamais manquer ici dans l'exécution de ce qu'on vient de leur demander.

Si donc ces Colonnes, plutôt que de s'engager dans le mauvais pas <sup>Difficultés dans la retraite de la Colonne.</sup> que nous venons de leur proposer, aiment mieux en remettant la partie à une autre fois, se tirer d'affaire par une retraite honorable, on respectera volontiers leur figure simple & commode pour une retraite précipitée. On les laissera aller leur train. On se contentera seulement de les suivre, les quatre Bataillons sur une seule ligne, marchant en bon ordre: & de les faire accompagner, à bons coups de fusil, par les seize Pelotons de Grenadiers, voltigeans autour d'elles. Je crois qu'ils feront assez ingambes pour cela. Si les Colonnes, pour se débarrasser de ces gens incommodes, veulent leur opposer leurs quatre compagnies de Grenadiers, il faudra, pour y réussir, que deux cens Grenadiers des leurs écartent ou fassent taire quatre cens quatre-vingt autres, soutenus, en tout cas, d'autant de Pelotons de Mousquetaires, que les quatre Bataillons, qui suivent, trouveront à propos de détacher. Car on ne sait pas si ces deux cens Grenadiers ne suppléeront point par leur bravoure à leur infériorité. Si les Colonnes, ne s'en flattant pas trop, y veulent ajouter quelque chose du leur, elles s'arrêteront de tems en tems, en partie ou en tout, feront demi tour à droit, & chargeront par les premiers rangs de la tête, peut-être aussi par les premières files de leurs faces, sur des gens qui n'auroient gueres d'endroits fixes, ni nul embarras à ajuster leurs coups. Elles ne manqueront pas, sans doute, pour fortifier ce feu, de se servir de quel-

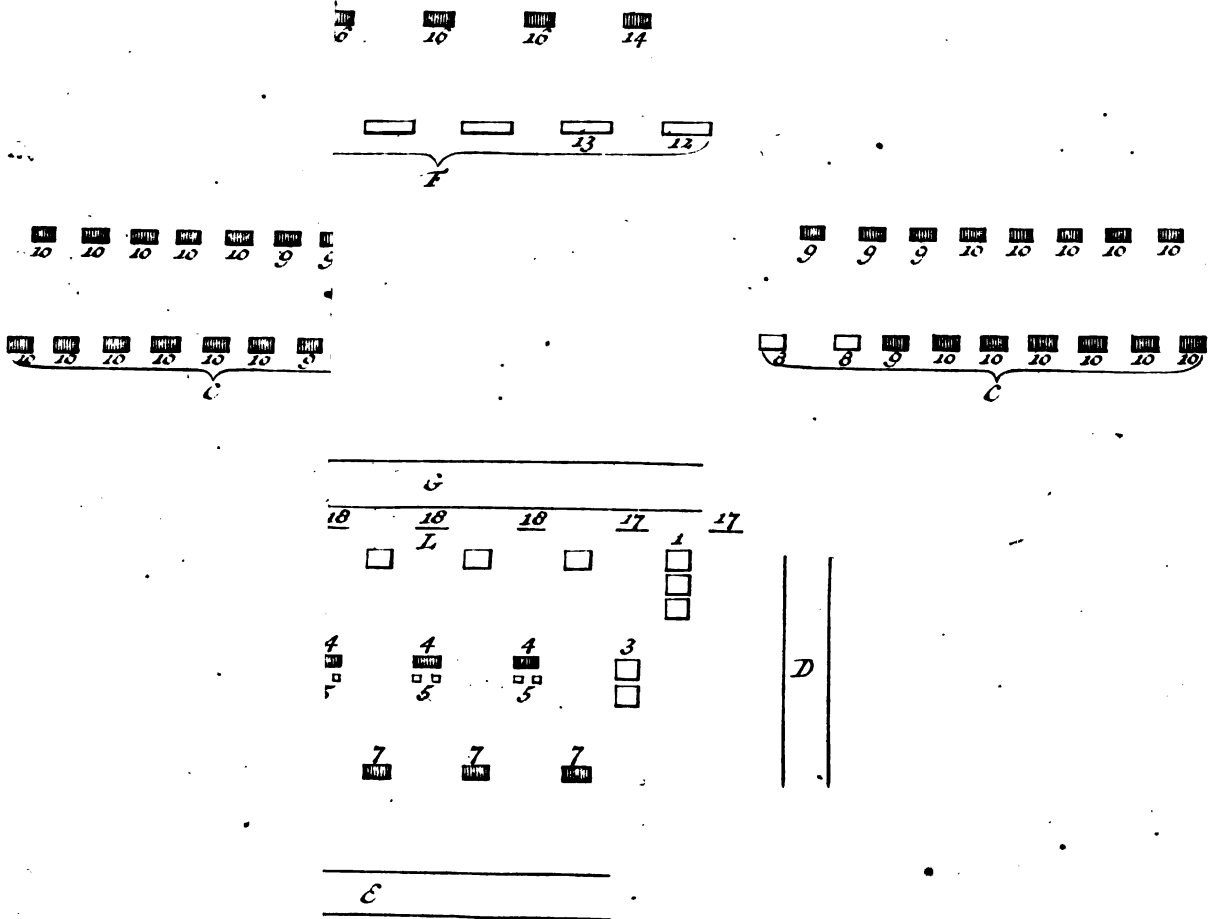
**LETTRE II.** 7  
quelcune de leurs évolutions, \* & cette évolution, à ce qu'il me semble, ne seroit pas appliquée ici moins utilement qu'ailleurs. Les secondes Sections se partageront de la tête à la queue en deux: se porteront par moitié sur les flancs des premières; feront leurs décharges par rangs, tout comme les autres, & doubleront ainsi le feu de vingt-six Hommes de front, feu certainement des plus redoutables. Mais s'il arrive qu'elles s'amuse un peu trop à manœuvrer de la sorte, il pourroit fort bien arriver aussi, qu'après qu'on leur auroit tué beaucoup de monde, elles se trouvaient insensiblement réduites à soutenir la même attaque environnante, qu'elles ont voulu éviter.

**Disposi-** Peut-être une armée, combattant par Colonnes, réussira mieux.  
**tion d'u-** Voions-le & pour cet effet transportons nous pour un moment sur le  
**ne armée** champ de Bataille, que Monsieur le Chevalier de *Folard* nous a enco-  
**rangée** re tracé lui même † Nous y trouverons son armée A. dont nous a-  
**selon le** vons parlé plus haut, rangée selon sa méthode, dans une plaine rasée  
**Système** & pelée, les aîles en l'air. La première ligne sur une ligne de Batail-  
**du Ch.** lons, disposés en Colonnes sur une seule Section. Chaque Bataillon  
**de Folard.** sur vingt-six files, le reste en hauteur. Les aîles couvertes de deux  
**Autre** Colonnes (1) chacune de trois Bataillons, ou Sections. Deux Co-  
**preuve** lonnes (2) au centre. La seconde ligne formée du reste de l'Infan-  
**que la** terie. Deux Colonnes (3) de deux Sections à chaque aîle, où l'on  
**Colonne** trouve la Cavalerie (4): les Escadrons entrelassés de deux compa-  
**ne peut** gnies de Grenadiers (5). Le centre des Bataillons (6) sur huit de  
**tenir con-** profondeur. La réserve (7) composée de Dragons.  
**tre une**  
**attaque**  
**environ-**  
**nante**  
**dans une**  
**action gé-**

**nérale.** Pour répondre à cette nouvelle méthode de se ranger, que Mon-  
**Disposi-** sieur le Chevalier de *Folard* propose, usons de la liberté qu'il nous lais-  
**tion se-** se de ranger, si nous voulons, l'armée B. selon la méthode ordinaire,  
**lon le Sy-** c'est-à-dire, l'Infanterie au centre & la Cavalerie sur les aîles. Et  
**stème or-** comme l'excellence de sa Tactique est fondée principalement sur ce  
**динаire.** qu'il faut engager au centre préférablement aux aîles, parce qu'une  
armée étant rompuë à son centre, il n'y voit pas grand remède; nous  
rangeons, pour lui faire le plus de plaisir qu'il nous est possible, toute  
l'Infanterie même sur une seule ligne, avec des intervalles d'un  
Bataillon à l'autre, égaux à leurs fronts. Chaque Bataillon à  
cent soixante six files sur trois de hauteur. La Cavalerie parta-  
gée sur les aîles, partie en première, partie en seconde ligne. Le  
premier Bataillon de la droite, de même que celui de la gauche,  
se formera en deux demi-Bataillons (8). Les demi-Bataillons for-  
més de celui de la droite mettront l'un & l'autre leurs deux Pelotons

de

\* Polybe de *Folard*, Tome I. pag. LVI. Pl. III.† Polybe de *Folard*, Tome I. pag. 158. Pl. XXXIV.



22 Battailloadrons, rungez par Mons<sup>r</sup>. de Tolard lui même.



de Grenadiers à leurs droites. Les demi-Bataillons formés de celui <sup>Lettre</sup> de la gauche, les mettront à leurs gauches. Les Bataillons feront par- <sup>II.</sup> tagés en dix-sept Pelotons, huit sur chacune de leurs ailes, de dix files, & un au centre, de six, en sorte qu'ils déborderont les Colonnes qui leur sont opposées, de chaque côté, de sept Pelotons. Et comme ces Bataillons doivent naturellement occuper de front tout au moins cent quatre-vingt trois pas, y compris l'espace occupé par les Officiers qui gouvernent les Pelotons, & qu'il y a une égale distance de cent quatre-vingt trois pas, d'un Bataillon à l'autre, il y aura donc par conséquent, entre les Colonnes, qui sont de vingt-six de front, un espace vuide, de trois cens quarante pas. D'où il s'ensuit que tous les coups de fusil, qui pourroient partir de leurs faces, qui sont à quinze de file, doivent porter cent septante pas, pour faire du mal à ceux, à qui l'envie prendroit de passer entre deux. Cette remarque me paroît d'autant plus essentielle qu'elle pourra servir à diminuer un peu votre surprise, lorsque vous me verrez profiter d'un tel avantage donné contre les regles de la bonne Tactique, tant ancienne que moderne.

Je fais donc avancer, d'abord, les deux aîles C. qui marchant en écharpe d'un pas vif, se formeront à la distance de cinq ou six cens pas au flanc & à la queue de l'ennemi: Les demi-Bataillons (8) & les Escadrons (9), en D. sur le flanc des Colonnes (1. 3.), & les Escadrons (10), en E. sur le dos des Escadrons (4. 7.): Tandis que la droite & la gauche F. du corps de Bataille marchant d'un pas plus grave, seront en G, à cent pas du front de l'ennemi: Et que le centre H. s'arrête en J, à la distance de quatre cens pas des Colonnes (2). Quelques pas de plus ou de moins, à l'égard des uns & des autres, ne feront rien à l'affaire.

Par cette manœuvre, qui ce me semble, ne sauroit souffrir aucune difficulté, je prétens obliger les Colonnes (1. 3.) à faire front sur le flanc: Et les Escadrons (4. 7.), de même que quelques-uns des Bataillons (6) le plus près des aîles, de la seconde ligne, à faire front de la tête à la queue: Et par là d'empêcher l'armée ennemie d'avancer ou de reculer. Car pour avancer ou pour reculer, il faut de nécessité, que les Colonnes (1. 3.) faisant front soit à la tête, soit à la queue, prêtent également le flanc aux demi-Bataillons (8) & aux Escadrons (9), en D: qu'en même tems toute l'armée, si elle avance, prête le dos aux Escadrons (10) en E: & si elle recule, qu'elle prête de même le dos aux Bataillons & aux Escadrons en G. J. Mais que fait-on si cette armée, se voyant ainsi arrêtée, comme elle combat par Colonnes, ne trouvera pas moyen de rompre le charme?

LETTRÉ  
II.  
Description de  
l'action.

En attendant, j'espère qu'elle voudra bien permettre, que les tirailleurs par Pelotons, au moins s'exercent un peu. Les trois Pelotons du centre, des six Bataillons en G, demeurent ferme. Les trois Pelotons qui suivent sur ceux-ci, vers la droite & vers la gauche de ces mêmes Bataillons, se postent de biais, quelques pas en avant, laissant un certain intervalle entre eux & les trois Pelotons du centre: Et ces neuf Pelotons tirent continuellement, les uns au front, les autres aux angles & aux faces des Colonnes, qui leur sont opposés: pendant que les quatre autres Pelotons de chaque aîle des mêmes Bataillons avancent une cinquantaine de pas en L, suivis des Escadrons (14) (16.) en seconde ligne. Par ce mouvement je prétens obliger les Colonnes opposées à faire front sur leur droite & sur leur gauche tout ensemble, & empêcher qu'elles ne bougent. Car si elles avancent, elles prêtent les flancs aux Pelotons rangés de biais, qui aussitôt donnent dessus, la Baïonnette au bout du fusil. Et si pour les dégager, quelques-unes de leurs compagnies de Grenadiers avancent, au cas qu'elles ne soient pas toutes distribuées parmi la Cavalerie, elles s'attireront sur les bras les huit Pelotons en L, qui couvrent ce qui ne me paroît pas fort conseillable, la partie n'étant pas trop égale.

L'affaire étant donc ainsi engagée, les Pelotons (17) de ceux qui se sont avancés en L, restent ferme, de même que les deux Escadrons (14) pour observer les mouvemens des Colonnes (1. 3.), & des deux Bataillons (6), pendant que les autres Pelotons (18), suivis de près, des huit Escadrons (16), passent brusquement par les intervalles entre les Colonnes & attaquent, tout ensemble, les compagnies de Grenadiers (5), & les Escadrons (4. 7.) à dos, en même tems que les Escadrons (10) en E, les attaquent de front.

Ces Escadrons, & ces Grenadiers attaqués de la sorte, en front & à dos, par des forces très-supérieures à tous égards, soutiendront-ils jamais une telle attaque? Par où éviteront-ils d'être dans un instant, ou dispersés, ou taillés en pièces? D'où leur viendrait le moindre secours? La réserve se trouve enveloppée dans la même déroute. Tout est d'ailleurs retenu en échec. Après quoi que deviendra l'Infanterie? Elle se verra aussitôt environnée de tous côtés, ou elle aura à faire à deux armes agissantes de concert, contre les forces desquelles elle n'aura proprement à opposer que la moitié d'une. Beaucoup d'armes de longueur, à la vérité, mais aucun feu d'importance, ni nulle épée de Cavalerie. Par où ces redoutables Colonnes perceront-elles? L'ennemi les serre de tout côté. Elles ne sauroient bouger qu'en lui prêtant le flanc & le dos. Sera-ce au centre? Il y a bien du chemin à faire. L'ennemi en tout cas s'y battra en retraite. Et quand elles feroient plier

phier miraculeusement une partie du centre, quand tout le centre même seroit séparé de ses ailes, qu'en arriveroit-il? On vous a déjà fait voir que cela ne serviroit qu'à rendre d'autant plus complète la Victoire que les ailes viennent de remporter.

Peut-être ne voudrez-vous pas vous rendre à la raison. Hé bien; *Montecuculi* vous dira, que l'expérience lui avoit appris comme à bien d'autres, „ Que lorsque les ailes de la Cavalerie sont rompues, l'infanterie est aisément enveloppée, & n'a plus le moyen, ni le cœur de se défendre & „ qu'ainsi „ ayant perdu courage, elle met bas les Armes & demande quartier. „ Ce qu'il y a de fâcheux ici, c'est que cela doit naturellement arriver à une armée combattant par Col- lonnes, plus forte au delà d'un tiers, que celle qu'on lui oppose. Car si on compte, de part & d'autre, les Escadrons à cent vingt Maitres, & les Bataillons à cinq cens Hommes en rangs & files, on trouvera que la première surpassera l'autre, en nombre de combattans; de cinq mille trois cent quatre-vingt. C'est peu de chose pour de grandes armées telles que nous en avons vu de nos jours, mais cela doit faire beaucoup, pour une armée de vingt & un mille cent quatre-vingt, sur une autre, de quinze mille huit cent principalement en plaine rase, où tout peut combattre. Il est vrai que dans d'autres endroits on n'en demande pas tant.

J'avoué que ceci sent furieusement la routine moderne, jusque dans la manœuvre même des Pelotons. *Montecuculi*, hors de cela, n'en tient pas moins, tout *Vegece* de nos jours qu'il est. Il avoit bien une certaine idée des corps qui combattent sur beaucoup de hauteur, dans ces Bataillons doubles dont il vouloit assurer les ailes de Cavalerie, de peur que la situation naturelle du pays, par laquelle il aimoit bien à les couvrir, ne lui échappât durant le cours du combat. Mais il ne connoissoit pas l'excellence de la Colonne & l'usage qu'on en peut faire en les plaçant sur tout le front d'une armée. Cela se peut. Voulez-vous donc des routiers d'une date plus ancienne que *Montecuculi*, qui sont en droit de parler d'expérience aussi bien, & plus que lui, pour avoir eu à faire à des armées entières, rangées sur des Colonnes parfaites? *Xantippe* qui ne se tient pas loin \* de notre champ de Bataille, se présentera d'abord.

„ Revêtu du pouvoir de faire, de l'armée *Carthaginoise*, tout ce qu'il jugeroit à propos, range, dans la plaine de *Tunis*, les éléments sur une simple ligne à la tête. Derrière il place la phalange à une distance raisonnable. Des troupes mercenaires, il en insère une partie dans l'aile droite, & l'autre composée de ce qu'il y avoit de plus agile, fut jettée sur l'une & sur l'autre aile avec la Cavalerie.

\* *Polybe de Folard*, Tome I, Chap. VII.

LETTER  
II.  
Réflexions sur  
la conduite de  
Xantippe.

„rie.” Cette armée étoit de douze mille Hommes d'Infanterie, & de quatre mille chevaux. Celle des *Romains* étoit de quinze mille Hommes d'Infanterie & seulement de trois cens chevaux. „*Regulus* „pour parer au choc des éléphants, mit au front les troupes armées à la légère, derrière elles de grosses compagnies, & la Cavalerie sur les ailes. De cette manière, le corps de Bataille fut moins étendu, que l'on n'avoit coutume de le faire, mais il avoit plus d'épaisseur”. C'est-à-dire, si vous voulez, qu'il mit les manipules à la queue les uns des autres, les Princes derrière les Hastaires, & les Triaires à la queue des Princes, sur une même ligne droite: Et qu'ainsi il se rangea à son Infanterie sur des Colonnes parfaites, en resserrant les espaces entre elles, plus qu'à l'ordinaire.

Les deux armées ainsi rangées, on n'attendit plus que le tems de charger. *Xantippe* ordonne de faire avancer les éléphants, & d'enfoncer les rangs des ennemis, & en même tems commande à la Cavalerie des deux ailes d'envelopper & de donner. On en vient aux prises. La Cavalerie *Romaine* ne tint pas longtems, elle étoit trop inférieure à celle des *Carthaginois*. L'Infanterie de l'aile gauche pour éviter le choc des éléphants, & pour faire voir combien elle craignoit peu les Soldats étrangers, attaque l'aile droite des *Carthaginois*, la renverse & la poursuit jusqu'au camp. De ceux qui étoient opposés aux éléphants, les premiers rangs furent foulés aux pieds & écrasés. Le reste du corps de Bataille fit ferme quelque tems, à cause de son épaisseur. Mais dès que les derniers rangs eurent été entourés par la Cavalerie, & contrains de lui faire face, & que ceux qui avoient passé au travers des éléphants eurent rencontré la phalange des *Carthaginois* qui étoit encore en entier & en ordre, alors il n'y eut plus de ressource pour les *Romains*. La plupart fut écrasée sous le poids énorme des éléphants. Le reste sans sortir de son rang fut criblé des traits de la Cavalerie: à peine y en eut-il quelques-uns qui échappèrent par la fuite.”

Avouez qu'il y a dans cet exemple quoique très-ancien, bien du moderne de la part de *Xantippe*, & bien du *Romain* de la part de *Regulus*. *Xantippe* ayant considéré le nombre des éléphants & de Cavalerie, qui restoit encore aux *Carthaginois* après leur défaite proche de la ville d'*Adis*, pour réparer la faute que leurs Généraux avoient faite, en faisant camper l'armée sur une colline, qui à la vérité, dominoit les ennemis, mais qui ne convenoit nullement à leurs propres troupes, à leurs éléphants & à leur Cavalerie, parce qu'ils rendirent par là ces deux Armes d'aucun usage; *Xantippe*, dis-je, choisit la plaine, soit dans les marches, soit dans les campemens, soit dans les ordonnances de Bataille. Les *Romains* en furent surpris, mais cela ne



Les empêchoit pas de souhaiter d'en venir aux mains. *Regulus* qui ne cherchoit autre chose ne balance pas un moment. Il va au devant de l'ennemi dans le dessein de l'attaquer, même dans ses avantages. Il est vrai que les éléphans épouvantèrent un peu les *Romains*. Mais pour parer au choc auquel ils s'attendoient, *Regulus* range son Infanterie par Colonnes, & se fiant uniquement sur cette arme disposée de la sorte, il méprise la grande supériorité de l'ennemi en nombre de Cavalerie, & ne se soucie aucunement d'être débordé sur ses ailes. *Xantippe Lacédémonien*, instruit à la manière de son pays, fort versé dans le métier de la guerre, par conséquent dans l'Infanterie, & pas moins dans la Cavalerie, fait avancer les éléphans, empêche que le corps de Bataille ne bouge, & occupant ainsi l'ennemi sur tout le front, l'oblige à faire face de ce côté-là. En même tems, il commande à la Cavalerie des deux ailes d'envelopper & de donner. Il contraint par là l'ennemi de faire face aussi sur le flanc & sur le dos. Mais respectant les Armes de longueur & l'ordonnance épaisse & serrée de l'Infanterie *Romaine*, il se contente de la cribler de coups de traits sans la joindre, en la serrant de près au flanc & à dos, par sa Cavalerie, & indubitablement aussi par cette partie des troupes mercenaires, jetée sur l'une & l'autre aile.

Un Général moderne en useroit-il autrement que ne fit *Xantippe* de point en point dans cette occasion? Non sans doute, à moins qu'il ne voulut laisser là sa méthode, & en prendre une autre directement opposée, qui a été réduite à rien dès que dans les milices bien disciplinées on a commencé d'augmenter en nombre la Cavalerie, & plus encore depuis qu'on l'a portée à l'excès. Quoi qu'il en soit, nous trouvons dans cet exemple que *Regulus* a été honteusement vaincu, lui & toute son armée, indépendamment de la valeur & du hazard, agissant sur un principe purement *Romain*: Et qu'un *Xantippe*, Homme inconnu, a glorieusement triomphé, par sa science dans l'art Militaire, agissant sur un principe directement opposé au principe *Romain* & entièrement conforme au principe moderne.

Par les exemples on apprend d'une manière douce, aux dépens d'autrui, à régler sa conduite. Les exemples peuvent même servir de preuves à la raison, tout comme une démonstration de mathématique sert de preuve à la proposition, lorsqu'ils sont appliqués avec un juste discernement. Si on vouloit parcourir l'antiquité, on y trouveroit une foule de *Xantippes*. Mon dessein n'est pas de vous en accabler. Il n'y en a plus qu'un ou deux dont je suis tenté de rapporter l'exemple, pour la singularité dans quelqueune de leurs circonstances. *Annibal* \* nous fournira le premier dans la Bataille de *Cannes*, où de dessein

\* Polybe de Folard, Tome IV. Chap. XXIV.

LETTRE II. dessein prémédité, il se laissa battre au centre pour vaincre plus faiblement par les ailes, comme vous l'allez voir.

Descrip- Varro, qui du côté des *Romains*, avoit ce jour le commandement  
tion de la de l'armée, „ mit la Cavalerie *Romaine* sur l'aîle droite appuyée à la  
Bataille „ riviere, l'Infanterie près d'elle sur la même ligne, les intervalles  
de Can- „ plus serrés qu'à l'ordinaire, les cohortes en plus grand nombre sur  
nes. „ le front pour lui donner plus de hauteur, la Cavalerie auxiliaire sur  
„ l'aîle gauche fermoit la ligne, au devant de laquelle étoient postés  
„ les armés à la legere. Cette armée étoit de septante mille Hommes  
„ d'Infanterie” rabattu les dix mille qui resterent à la garde du camp,  
„ & un peu plus de six mille chevaux. *Annibal* ” poste les frondeurs  
„ & autres armés à la legere devant l'armée, sur le bord de la rivie-  
re. „ A l'aîle gauche il met la Cavalerie *Espagnole* & *Gauloise* pour  
„ l'opposer à la Cavalerie *Romaine*, & ensuite sur la même ligne,  
„ une moitié de l'Infanterie *Africaine* pesamment armée, l'Infante-  
„ rie *Espagnole* & *Gauloise*, l'autre moitié de l'Infanterie *Africaine*  
„ & enfin la Cavalerie *Numide* qui faisoit l'aîle droite. Après qu'il  
„ eut rangé toutes ses troupes sur une seule ligne, il marcha au de-  
„ vant des ennemis, suivi de l'Infanterie *Espagnole* & *Gauloise*, qui  
„ se détachoit du corps de Bataille, & comme elle étoit jointe en  
„ droite ligne avec le reste, en se séparant elle forma au centre com-  
„ me le convexe d'un croissant, qui ôta à ce centre beaucoup de  
„ sa hauteur. Le dessein de ce General étoit de commencer le com-  
„ bat” dans cet endroit, „ par les *Espagnols* & les *Gaulois*, & de  
„ les faire soutenir par les *Africains*... Cette armée étoit de dix mil-  
„ le chevaux, & d'un peu plus de quarante mille Hommes de pied.  
„ L'action commença par les armés à la legere, qui de part & d'au-  
„ tre avoient été mis à la tête. Ce premier choc ne fut d'aucun a-  
„ vantage pour l'une ni pour l'autre partie. Mais dès que la Cava-  
„ lerie *Espagnole* & *Gauloise* de la gauche se fut approchée, le combat  
„ s'échauffant, les *Romains* se battirent avec furie, & plutôt en Bar-  
„ bares qu'en *Romains*... Cependant les *Carthaginois* eurent le des-  
„ fus. La plupart des *Romains* demeurèrent sur la place, après s'être  
„ defendus avec la dernière valeur: Le reste fut poursuivi le long de  
„ la riviere, & taillé en pieces sans pouvoir obtenir du quartier.  
„ L'Infanterie pesamment armée prit ensuite la place de la legere,  
„ & vint aux mains. Les *Espagnols* & les *Gaulois* firent ferme d'a-  
„ bord, & soutinrent le choc avec vigueur. Mais ils céderent bien-  
„ tôt à la pesanteur des Légions, & ouvrant le croissant, tournerent  
„ le dos & se retirerent. Les *Romains* les suivent avec impétuosité, &  
„ rompent d'autant plus aisément la ligne des *Gaulois*, qu'elle avoit  
„ la fort peu de hauteur, & que l'on fortifioit leurs cohortes par des  
„ détache-

„ détachemens qui venoient des aîles au centre où étoit le fort. LETTER II.  
 „ du combat. Car toute la ligne ne combattoit pas en même tems.  
 „ Mais ce fut par le centre que commença ” cette action, parce  
 „ que les *Gaulois* étant rangés en forme de croissant, laissoient les  
 „ aîles loin d’eux, & présentèrent le convexe du croissant aux Ro-  
 „ mains. Ceux-ci suivent donc & entrent en si grand nombre dans  
 „ cet enfoncement du centre que la plus grande partie de l’armée Ro-  
 „ maine fut enfermée des deux côtés entre les *Africains*, qui tour-  
 „ nant une partie de la droite à la gauche, & l’autre de la gauche à  
 „ droite, chargerent les ennemis en flanc des deux côtés. C’est ce  
 „ qu’*Annibal* avoit prévu, que les *Romains* poursuivant les *Gaulois*  
 „ ne manqueroient pas d’être enveloppés par les *Africains*. Les Ro-  
 „ mains alors ne pouvant plus combattre par phalange ” coupée „ ne  
 „ se défendirent plus que séparés & par Pelotons, qui tâchoient de  
 „ faire front à ceux dont ils étoient attaqués en flanc.

„ La Cavalerie *Numide* de l’aîle droite, sans faire ni souffrir beau-  
 „ coup, ne laissa pas d’être utile dans cette occasion par sa maniere  
 „ de combattre à la Houzare. Car fondant de tous côtés sur les en-  
 „ nemis, elle leur donna assez d’affaires, pour qu’ils n’eussent pas le  
 „ tems de secourir leurs gens. Mais lorsque l’aîle gauche, où com-  
 „ mandoit *Asdrubal*, eut mis en déroute toute la Cavalerie de l’aîle  
 „ droite des *Romains*, à un très petit nombre près, & qu’elle se fut  
 „ jointe aux *Numides*, la Cavalerie auxiliaire n’attendit pas qu’on  
 „ tombât sur elle, & lâcha le pied.

*Asdrubal* donna aux *Numides* „ les Fuiards à poursuivre, & mena  
 „ la Cavalerie *Espagnole* & *Gauloise* à la charge pour soutenir l’In-  
 „ fanterie *Africaine*. Il fondit sur les *Romains* par leurs derrieres, &  
 „ faisant couler sa Cavalerie par troupes dans la mêlée par plusieurs  
 „ endroits, il donna de nouvelles forces aux *Africains*, & fit tom-  
 „ ber les Armes des mains des ennemis.

„ Les *Romains* combattoient toujours, & faisant front à ceux dont  
 „ ils étoient environnés, ils résisterent tant qu’ils purent. Mais les  
 „ troupes qui étoient à la circonférence diminuant de plus en plus, ils  
 „ furent enfin serrés à l’étroit, & passés tous au fil de l’épée.

Ne trouvez-vous pas une assez parfaite égalité de principe & de con- Réflexions sur la conduite d’un côté dans *Annibal* & *Xantippe*, de l’autre dans *Varro* & *Regulus*; Le *Carthaginois* & le *Grec* mettent également leur confiance dans la supériorité de leur Cavalerie. L’un & l’autre dans la supériorité en nombre, & le premier encore dans la supériorité en discipline, & en valeur dont il avoit vu l’effet dans tous les combats précédens. Ils ont soin de surpasser, s’il se peut, l’ennemi sur les aîles, assurés qu’en ce cas-là, il n’aura plus le moyen de se défendre. Ils ne man-  
 „ quent

LETTRE  
II.

quent pas de l'occuper sur tout le front de son Infanterie, en tâchant d'y mettre le plus de désordre qu'il leur est possible : Le *Grec* par ses éléphants appuyés de sa phalange : Le *Cartbaginois* par une attaque simulée de son Infanterie *Espagnole* & *Gauloise* du centre, soutenuë par celle des aîles du corps de Bataille, pour obliger de cette maniere l'ennemi à faire front de ce côté là, tandis que leur Cavalerie donne, & taille en pieces celle qui lui est opposée. L'Infanterie ennemie étant ainsi dépouillée de ses aîles de Cavalerie, ils l'enveloppent aussi-tôt : Le *Grec* par celle des deux aîles, qui n'avoit guères de fuiards à poursuivre & par une partie de son Infanterie mercenaire dont ces aîles avoient été fortifiées : Le *Cartbaginois* par la Cavalerie *Espagnole* & *Gauloise* de son aîle gauche, laissant à celle des *Numides* de la droite le soin de poursuivre les fuiards : & par son Infanterie *Africaine* placée à dessein moitié sur la droite moitié sur la gauche de celle du centre, pour mettre ainsi l'Infanterie ennemie dans la nécessité de prêter en même tems le front au flanc & à dos.

Confor  
mité en-  
tre la  
conduite  
de *Varron*  
& celle  
de *Regu-  
lus*.

Les deux Généraux *Romains*, au contraire, se fient l'un & l'autre sur la supériorité de leur Infanterie en nombre & en valeur, disposée en Colonnes parfaites. Ils méprisent la supériorité de l'ennemi en Cavalerie, ils ne se soucient pas d'être débordés, & en se flattant que dépouillés de leurs aîles de Cavalerie, ils ne laisseront pas que de vaincre par leur Infanterie du Corps de Bataille, ils se trouvent tous deux engagés, *Regulus*, d'y soutenir l'effort des éléphants, & celui de la phalange dont il est menacé ; Et *Varron* d'y soutenir l'effort de l'Infanterie *Espagnole* & *Gauloise* qui attaque, & celui de l'*Africaine* qui n'attend que le moment favorable pour donner. *Regulus* par une partie de son Infanterie de la gauche, met en fuite l'Infanterie étrangère de l'aîle droite des *Cartbaginois*, qu'on poursuit imprudemment. *Varron* par son Infanterie du centre fait plier l'Infanterie *Espagnole* & *Gauloise*, y pousse inconsidérément sa victoire imaginaire, en se dégarnissant sur ses aîles ; Et tous deux se trouvant enfin enveloppés, sont contraints de faire face de tous côtés, & de soutenir l'effet des deux Armes de Cavalerie & d'Infanterie agissantes de concert. Voilà l'égalité de principe & de conduite dans *Annibal* & dans *Xantippe* : Dans *Regulus* & dans *Varron*. Voici l'égalité du succès. Il est bon de la faire remarquer.

Effets  
différens  
de la con-  
duite op-  
posée de  
ces qua-  
tre Géné-  
raux.

Pour *Regulus*, dès que les derniers rangs furent entourés par la Cavalerie & contraints de lui faire face, & que ceux qui avoient passé au travers des éléphants, eurent rencontré la phalange des *Cartbaginois* encore entiere & en bon ordre, alors il n'y eut plus de ressource pour les *Romains*. Il en fut de même de *Varron*, car dès que les *Romains* ne purent plus combattre par phalange, ni se défendre que séparés & par Pelotons, qui tâchoient de faire front à ceux dont ils étoient

étoient attaqués en flanc, & qu'*Asdrubal* par la Cavalerie *Espagnole* LETTER II. & *Gauloise* fondant sur eux par leurs derrieres, la fit couler par trou-  
 pes dans la mêlée par plusieurs endroits ; donnant par cette action  
 de nouvelles forces aux *Africains*, il fit tomber les Armes des mains  
 des ennemis. Il est vrai qu'ils ne firent pas comme l'Infanterie dont  
 parle *Montecuculi* : Ils ne mirent pas les Armes bas, ni ne demande-  
 rent pas quartier. Ils combattoient toujours, & faisant front à ceux  
 dont ils étoient environnés, ils résisterent tant qu'ils purent. Mais  
 les troupes qui étoient à la circonférence diminuant de plus en plus,  
 ils furent enfin serrés à l'étroit & passés tous au fil de l'épée. Et pour  
*Annibal* & *Xantippe*, le succès fut tel, que dès qu'ils eurent dépouil-  
 lé l'ennemi de ses ailes de Cavalerie, & qu'ils eurent contraint l'In-  
 fanterie à faire front de tous côtés, bien que cette Infanterie étoit  
 très-supérieure en nombre, & qu'elle combattoit par Colonnes, ils  
 remporterent l'un & l'autre une victoire des plus complectes. Il est  
 vrai que les fautes, que les deux Généraux *Romains* firent, y contri-  
 buerent beaucoup. Ils ressererent trop les distances entre les Colon-  
 nes, & ils négligerent de fortifier leur Cavalerie. Si *Regulus* avoit  
 laissé de bonnes distances entre ces Colonnes, tout au moins, triples  
 à leurs fronts : en donnant par ces grands espaces une étendue doublée  
 à son front, il surpassoit la phalange de *Xantippe* à ses ailes. Si *Var-  
 ron*, qui se trouvoit à son Infanterie plus fort de la moitié, avoit fait  
 ses Colonnes chacune seulement de deux sections, & élargi un peu  
 plus les espaces d'entre elles, qu'il ne fit : par ce moyen prolongeant  
 la ligne de plus d'un tiers, *Annibal* se fût vu lui-même si prodigieuse-  
 ment surpassé à ses ailes, que toute son habileté tomboit à terre. Et  
 rien n'empêchoit ni l'un ni l'autre de faire soutenir en même tems leur  
 Cavalerie par les Triaires enchassés dans les Escadrons. Rien n'a été  
 remarqué plus judicieusement, de la part de Monsieur le Chevalier de  
*Folard*, que ces fautes. Elles sont certainement contre le bon sens,  
 & contre les regles de la guerre. Mais elles sont aussi très-propres à  
 justifier le principe & la conduite de *Xantippe* & de *Regulus*, l'expé-  
 rience de *Montecuculi*, par conséquent le principe des Généraux mo-  
 dernes, & à faire sentir, que rien ne sauroit donc être plus contraire  
 à la regle & au bon sens, que de ne se mettre pas en peine d'être dé-  
 bordé bien qu'on veuille combattre par Colonnes, & fortifier la Ca-  
 valerie par une partie d'Infanterie.

L'autre exemple dont je voulois parler, c'est celui qui nous est pro- Disposi-  
 posé dans la manœuvre que fit *Epaminondas*, à la Bataille de *Manti-* tion de  
*née*. Citons le passage, tel qu'*Ablancourt* nous le donne \*. L'en- l'armée  
 ne Tébaines

\* Histoire Grecque de *Xenophon*, Liv. VII. pag. 357.

LETTER  
IL  
à la Ba-  
taille de  
Mantinee.

„ nemi, dit-il, rangea sa Cavalerie avec beaucoup de hauteur, com-  
 „ me si c'eût été de l'Infanterie pesamment armée, sans l'entremêler  
 „ de gens de pied, au lieu qu'*Epaminondas* resserrant aussi la sienne  
 „ pour redoubler l'effort, la fortifia de part & d'autre d'Infanterie le-  
 „ gere pour tirer en flanc; sachant bien que si la Cavalerie ennemie  
 „ étoit une fois renversée, l'Infanterie prendroit la fuite, & qu'il y  
 „ en a peu qui veuillent demeurer quant ils voient fuir leurs com-  
 „ pagnons. Mais pour empêcher que les *Thébains* qui étoient à l'au-  
 „ tre aîle, n'accourussent au secours, il leur opposa quelque Cava-  
 „ lerie & Infanterie sur des collines, pour les tenir en bride, & les  
 „ menacer de les prendre en queue s'ils branloient. Son dessein  
 „ réussit comme il avoit prémédité. Car après avoir enfoncé l'en-  
 „ nemi de la pointe de son aîle, il mit tout le reste en fuite: Mais  
 „ aiant été blessé, & étant tombé du coup, ses gens ne surent pas profi-  
 „ ter de la victoire: Car son Infanterie pesamment armée voyant fuir  
 „ celle des ennemis, demeura ferme en son poste comme si elle eût  
 „ attendu l'ordre de donner, & la Cavalerie passa à travers les fuyards,  
 „ plutôt en vaincue qu'en victorieuse, sans les tuer ni blesser per-  
 „ sonne.

Confidé-  
rations  
sur la  
conduite.  
d'*Epami-  
nondas* en  
cette oc-  
casion.

D'où il paroît que ce Général *Thebain* n'avoit garde, au moins,  
 au jugement de *Xenophon*; de se promettre la victoire indépendam-  
 ment de celle que sa Cavalerie remporteroit sur la Cavalerie des aîles  
 de l'ennemi. Il étoit assuré, si vous voulez, qu'avec ce qu'il avoit de  
 meilleur parmi son Infanterie, il enfonceroit le centre, qu'il donne-  
 roit l'épouvante au reste, & qu'il le mettroit en désordre. Mais il  
 n'y engagea pas avant de s'être assuré des aîles, sachant bien que si  
 cette Cavalerie étoit une fois renversée, l'Infanterie prendroit la sui-  
 te, & qu'ainsi il en auroit bon marché. Pour en être d'autant plus  
 sûr, bien qu'il fût que sa Cavalerie étoit bonne, & que celle de l'en-  
 nemi ne valoit rien, il la fortifia de plus d'Infanterie legere. Il fait  
 d'abord charger l'aîle gauche de l'ennemi, & tient l'autre en respect:  
 Tandis que son Infanterie au corps de Bataille, par un quart de con-  
 version de la droite à la gauche, se forme tout d'un tems, & d'un  
 même mouvement en phalange renversée, pour marcher & donner  
 ensuite par la tête & non par le front, au centre. Aussi tout lui réus-  
 sit comme il l'avoit prémédité. La Cavalerie ennemie de l'aîle gau-  
 che est renversée & mise en fuite; l'autre ne bouge pas de peur d'être  
 chargée en queue: Le trouble se met par l'Infanterie; la phalange  
 renversée, dont la tête faisoit une grosse Colonne composée de l'In-  
 fanterie pesamment armée, voulant après cela donner au centre, trou-  
 ve le désordre déjà tel, qu'il n'y eut pas occasion pour cette formida-  
 ble Colonne de se signaler plus amplement. Car voyant fuir l'Infan-  
 terie

terie ennemie, elle demeura ferme dans son poste, comme si elle eut attendu l'ordre de donner. Lettre II.

On fait que les forces des armées de ce tems-là, consistoient proprement dans leur Infanterie. Si elles avoient mille ou douze cens chevaux, c'étoit beaucoup; encore étoit-ce de la Cavalerie assez mal disciplinée & gueres mieux armée. Cependant, si leurs aîles de Cavalerie, composées d'un si petit nombre de chevaux, venant à être renversées, pouvoient causer un si grand trouble parmi leur Infanterie, & mériter de la part d'*Epaminondas*, une aussi grande attention que celle qu'il fait ici paroître, jugez quelle auroit été son attention au cas qu'il eût trouvé en tête une centaine ou plus de nos Escadrons, capables à proportion de leur nombre & de leur discipline d'un bien plus grand effort.

Quelle sera donc la leçon que nous tirerons de la conduite de ce Général *Thebain*: Sera-ce qu'il faut engager au centre préférablement aux aîles, comme Monsieur le Chevalier de *Folard* prétend? Mais *Epaminondas* ne pense pas seulement le contraire; il agit encore d'une manière directement opposée. Il ne prétend pas qu'une armée trouve des ressources infinies, lorsqu'elle est attaquée à ses aîles. Bien loin de là, il pose en fait comme *Montecuculi*, que la Cavalerie des aîles étant une fois renversée, l'Infanterie du centre ne tient pas. Sur ce principe, pendant qu'il ne présente que l'aîle gauche du Corps de Bataille, & qu'il refuse en quelque manière le reste: Il engage le combat par la Cavalerie de son aîle droite, à celle de la gauche de l'ennemi, & il oppose celle de sa gauche à celle de la droite, empêchant par là que celle-ci ne bouge, c'est-à-dire qu'il engage précisément dans l'endroit d'où la victoire selon lui doit procéder. Quoi de plus naturel? Aussi le succès répond si bien à ce principe, que son Infanterie s'étant approchée, ne trouve autre chose à faire que de voir tranquillement l'ennemi en désordre fuir de tous côtés. Cela ne se voit-il pas toujours, lorsque l'Infanterie dépoillée de ses aîles, tarde trop à prendre le parti de la retraite? Cet habile Général, s'il connoissoit le fort de sa disposition & du mouvement qu'il fit au corps de Bataille, à de certains égards, n'en connoissoit pas moins le foible à d'autres égards. Il avoit raison de croire que par sa Colonne il enfonceroit l'ennemi au centre & le sépareroit de ses aîles, au cas qu'il tint ferme, & qu'il pût le joindre. A l'un, il nous a dit, qu'il ne s'y attendoit pas trop: A l'autre pouvoit-il y prétendre, à moins que ses aîles ne répondissent au but qu'il s'en étoit proposé? Il étoit trop grand Tacticien, & trop expérimenté pour ne pas prévoir, que si ses aîles venoient à être battues, qu'alors tout grand Homme d'Infanterie qu'il étoit, sa science lui seroit inutile. Que sa Colonne, avec le reste de l'Infanterie au Corps

Combien la méthode de ce *Thebain* est opposée à celle du Ch. de *Folard*.

**LETTRE II.** Corps de Bataille, ne pouvoit manquer d'être enveloppée, & par là même d'être arrêtée tout court, comme il a été démontré plus haut; & que perdant tout aussi-tôt sa force, qui ne consiste que dans le choc, ne trouveroit plus le moyen, ni de joindre, ni de percer, ni même de se défendre, contre les deux Armes de Cavalerie & d'Infanterie, dont elle auroit été, à la fois, attaquée.

Si donc tout le succès de cette Bataille & de l'effet qu'auroit pu produire cette redoutable Colonne au centre, n'a dépendu & ne pouvoit dépendre naturellement, que de celui des aîles, quel autre exemple y a-t-il dans l'Histoire à moins que ce ne fussent ceux d'*Annibal* & de *Xantippe*, qui justifie mieux les généraux d'armée, qui s'imaginant qu'il n'y a pas de meilleur moyen que d'engager aux aîles, prétendent en faire le principal objet de leur attention, en les fortifiant le plus qu'il leur est possible; en prévenant d'y être surpassés, & en profitant adroitement des fautes que l'ennemi pourroit commettre contre une telle maxime, qui d'ailleurs a pour garand, non seulement les victoires signalées, que ces exemples nous représentent, mais encore la règle de la guerre, & même le bon sens.

**Opposition entre une observation de cet Auteur & sa Tactique.** Aussi Monsieur le Chevalier de *Folard*, faisant ses observations sur la conduite de *Regulus* & de *Varro*, ne balance pas, parmi les fautes, qui selon lui ont le plus contribué à leur défaite, de placer à la tête de toutes, celles, d'avoir négligé de fortifier leurs aîles de Cavalerie, autant qu'il étoit en leur pouvoir, en méprisant trop la grande supériorité de l'ennemi dans cette Arme, & d'avoir eu l'imprudence de se laisser volontairement déborder. Cet habile Officier les regarde comme des fautes d'autant plus grossières, qu'elles sont contre la règle de la guerre, & même contre le bon sens. Cependant ce qu'il y a d'admirable, c'est que dans sa nouvelle Tactique pour les actions de rase campagne, il ne se trouve nullement gêné par une observation aussi judicieuse. Au contraire, comme *Regulus* & *Varro*, toujours pleinement assuré de vaincre par le centre, combattant à son Infanterie en ordre de Colonnes, il ne veut pas seulement se mettre en peine de la grande supériorité de l'ennemi en nombre de Cavalerie, ni d'être débordé. Que dis-je? Il renchérit encore d'une telle force sur ces Généraux *Romains*, que cette indifférence s'étend même jusques sur chaque Corps en particulier de son armée.

**Jugement sur son Systême.** J'avoue que cette observation & cette indifférence de Monsieur le Chevalier de *Folard*, mises en opposition, ne forment pas un préjugé trop favorable de son nouveau Systême. Mais s'ensuit-il de là, que ce Systême doive être généralement mauvais, & entièrement rejeté? Non. On a fait voir que, dans ce qui en fait la base, comme dans la Colonne & dans le Mélange des différentes Armes d'une armée,



mées, il doit y avoir bien du bon : vû les avantages, que celui qui en <sup>LATTE</sup> feroit comme il faut, en pourroit tirer. Dire aussi que son Système <sup>III</sup> est généralement bon, jusqu'à mériter d'être accepté à pur & à plein, ce seroit raisonner mal, & vouloir se tromper soi-même. C'est même ce que sa Tactique démontre, en ce qu'elle ne pourroit point contre une telle supériorité de l'ennemi en nombre de Cavalerie que Monsieur de Polard suppose, ni contre l'avantage qu'il lui donne dans la facilité de déborder, s'il veut, non seulement sur les ailes, mais encore sur chaque corps de l'armée qui lui est opposée. Qui plus est, la chose est indubitable, en ce que suivant cette Tactique, on ne sauroit éviter de donner à l'ennemi cette facilité, ni prévenir les suites qui en découlent naturellement, qu'avec une très-grande supériorité en nombre de troupes; à cause de la quantité prodigieuse de terrain qu'on abandonne sur le front, en se rangeant sur la hauteur excessive que demande la Colonne. Dire qu'on remédie à cet inconvénient, par les propriétés naturelles de ces mêmes Corps, qui aiant toutes leurs forces en eux-mêmes, attaquent & se défendent indépendamment des autres, c'est affirmer une chose, non seulement très-douteuse en elle-même, mais dont nous croions avoir suffisamment montré l'erreur : Il n'en faut pas d'avantage pour faire évanouir en même tems, la meilleure partie de ces prodigieux avantages que Monsieur le Chevalier de Polard, prétend tirer de sa Tactique. Ce n'est pas que je ne voulusse bien qu'il en fût autrement, que je fusse moi-même dans l'erreur, & qu'il n'y eût rien du tout à redire, ni dans sa Colonne ni dans sa nouvelle Tactique. Ce seroit autant de fait. Différent en cela de quelques autres, qui animés d'un esprit je ne sai quel, voudroient que tout fût mauvais, & qui, en demeurant là, avec une fermeté admirable, ne sauroient se résoudre à faire un seul pas. Chose étrange ! Ce digne & généreux Officier s'immortalise en leur fournissant une infinité d'excellens & superbes matériaux, ramassés par un travail long & pénible, dont tous les gens de guerre ensemble ne sauroient lui marquer trop d'obligation. Eux semblables à un certain ordre d'Architectes, sans prétendre l'être, les rejettent brusquement, peut-être parce qu'ils ne savent qu'en faire. Je suis, Monsieur, vôtre.

## LETTRE TROISIEME.

*Preuves du défaut de la Tactique du Chevalier de Folard.*

M O I N S I E U R,

LETTRE  
III.

Som-  
maire de  
la Ré-  
ponse de  
M. de Fo-  
lard à la  
premiere  
Lettre  
&c.

**V**ous aurez sans doute vu \* la réponse de Monsieur le Chevalier de Folard à ma première Lettre, sur une partie de défauts qu'on reproche à sa Colonne, & sur quelques autres qu'on remarque ailleurs dans sa grande Tactique. Je crois que l'essentiel de ce qu'il dit pour sa défense se réduit aux articles suivans.

I. Il trouve mauvais que j'écarte les Compagnies des Grenadiers, formés dans son Livre de Nouvelles Découvertes sur la Guerre, en deux ou trois files sur la droite des Bataillons, & que je fasse remarquer, que dans la méthode qu'il propose pour former sa Colonne, il ne fait aucune mention du déplacement de la pique, bien que cette Evolution soit considérée comme très-importante.

II. Il veut que sa Colonne, formant un Quarré long, elle soit par là même exempte à ses angles des défauts, qu'il remarque dans les angles d'un Quarré parfait.

III. Il prétend que je ne m'accorde pas avec moi-même, dans l'Objection † tirée du Repliement du Bataillon ennemi sur la Colonne, & que cette objection a été ruinée dans ses Nouvelles Découvertes, & dans son Commentaire.

IV. Selon lui, l'exemple du Bataillon Quarré des *Espagnols* à la Bataille de *Rocroi*, ‡, ne conclut rien contre sa Colonne: Outre qu'en lui accordant les mêmes avantages que j'accorde à ce Bataillon, je me contredis manifestement, & que par conséquent je suis forcé d'avouer que sa Colonne est invincible, & cela au pied de la Lettre.

V. Il soutient, contre ce qu'on lui reproche §, que sa Colonne perd tout l'usage ou peu s'en faut de son feu, qu'au contraire, elle est à deux de jeu à cet égard, & que l'ennemi ne lui en sauroit fournir une amorce de plus qu'il n'en effuie d'elle.

VI. Il assure enfin, que sa façon de combattre & la distribution de ses armes dans ses ordres de Bataille, est à l'abri de tout fâcheux & dangereux inconvénient, jusques-là, que le débordement ou les sur-  
passe-

\* Cette Réponse se trouve dans la Préface du sixieme Tome du *Polybe* du M. de Folard.

† Voyez ci dessus, Lettre Première, pag. 93.

‡ Allégué ci dessus, dans la page 94.

§ Voyez ci-dessus, p. 200.

pelemens des ailes, ne doivent pas lui causer la moindre inquiétude, **LETTER I**  
quelque surpasse qu'il soit. III.

Je ne sais, Monsieur, comment vous aurez trouvé cette réponse. Pour moi, je vous l'avoue franchement, elle m'a paru si peu solide, que j'ai balancé si je me mettrois en devoir de la réfuter. Mais l'Auteur y a mis tant de confiance, que si on n'y avoit point touché, qu'auroit été assez pour lui faire croire fermement, qu'on est forcé de se ranger, à la suite de son triomphe imaginaire. Il faut tâcher de l'en défabuser.

Avant que d'entrer en matière, il sera bon de remarquer que le dernier article est tiré de la réponse à une Lettre d'un Officier *Hollandois* \* qui lui propose certains doutes, dont il y en a qui se rapportent directement à quelques difficultés qui je lui propose dans ma seconde Lettre †. J'ai jugé, là-dessus, que cette réponse, quoiqu'indirecte, pouvoit me regarder en quelque manière. Ainsi, j'ai cru, qu'en faisant tant, que de réfuter l'autre, je pouvois aussi, sans offenser personne, me mettre en devoir de réfuter celle-ci, entant que je m'y trouve concerné.

Il faut, savoir de plus, que la Lettre qui porte pour titre, *Qu'il s'ap-* Méprise  
*partient qu'à un Homme de Guerre de dévotion au nouveau Polybe*, n'est où il est  
pas de mot; quoique Monsieur de *Folard* veuille bien me l'attribuer. tombé  
C'est n'est pas qu'elle ne me feroit honneur, à de certains égards; mais touchant  
je n'aime pas à me parer des talens d'autrui. Monsieur de *Folard* s'en de ces  
feroit certainement apperçu; s'il avoit eu la bonté de réfléchir sur le Lettres  
contenu de cette Lettre; autant que sur le Titre. Mais, il m'aura  
peut-être pris pour un homme, qui n'a eu des armets, qu'en peinture,  
ou de dessus une montagne. (C'est ainsi que cet Auteur s'exprime, §)  
& qui, aussi étourdi que vain, après avoir avoué son ignorance sur  
le fait de la guerre, entreprend d'en juger, & qui plus est, de se louer  
soi-même par des endroits, qui y ont du rapport. Peut-être aussi les  
remarques que le Titre, lui a fournies, † ou bien, s'il a lu la Let-  
tre, la manière polie dont on l'y loue, lui aura causé tant de distrac-  
tions, qu'il s'en sera rapporté uniquement à ses correspondances. Ce  
qu'il y a de certain & de visible, c'est qu'elles lui ont manqué à l'égard  
de cette Lettre. Or, les mêmes attribuent l'autre à la même person-  
ne. Qui ne voit donc, que la méprise aura été égale à l'égard de l'un  
& de l'autre?

**Ce-**

\* Imprimée en 1730 dans la Bibl. Franc. Tom. XIV. p. 150.

Elle fut projetée, en 1729, dans le même tems que sa première; mais elle n'a été imprimée qu'en 1730 peu tems après que celle de cet Officier eût paru.

† Dans sa Pref. **Tome 4. pag. XXI.**

Lett. Ser. & Bad. Tom. II. pag. 88.

**¶ Pref. Tom. 6. pag. XXII.**

LETTERE  
III.

Cependant c'est sur des avis si peu sûrs que M. le Chevalier de *Folard* ne balance pas un moment d'en nommer le prétendu Auteur. Il auroit pourtant pu juger, par les peines, qu'il dit s'être donné, pour découvrir le véritable, que ce devoit être un homme, qui bien loin d'ambitionner une place parmi les Ecrivains, ne vouloit pas seulement être connu, pour quoi que ce fût. Quel nom donnerai-je donc à la démarche qu'il a faite de le nommer? Elle ne me fait rien. Mais je la trouve d'autant plus remarquable, qu'elle est contre les regles ordinaires & qu'elle vient d'un Homme aussi politique que lui.

Je débute maintenant par un endroit que je n'aurois pas relevé, bien que j'en eusse pu tirer quelque avantage. Mais ce sont de ces endroits, que Monsieur de *Folard* a pris tellement en amitié, qu'on en trouve par tout, les uns plus forts que les autres. En un mot, quelque envie qu'on ait de pousser son chemin, il faut malgré soi s'y arrêter ou plus ou moins. Non qu'ils puissent décider sur ce qui est en question, mais ils pourroient décider sur la personne, si on ne se justifioit pas.

„ Cet Officier, dit-il, dans ce qu'il trouve digne d'être censuré, „ n'a pas fait assez d'attention à mes preuves & à mes raisonnemens. „ Et il ne s'est pas souvenu que dans la préface du Second Tome de „ mon Commentaire page VI. j'ai répondu à ses objections, que j'a- „ vois très-bien prévues \*.

Qu'il  
n'avoit  
point  
prévenu  
les ob-  
jections  
conten-  
nues dans  
les Let-  
tres pré-  
cédentes.

Quelles sont ces objections? Sont-ce généralement toutes celles que je lui fais, & les refond-il, comme il semble le vouloir insinuer? Consultez cet endroit. Vous verrez qu'il ne peut être appliqué, tout au plus, qu'à une seule de mes objections, & que, loin de la résoudre, il porte un aven positif & net de ce que je lui objecte, qui est que la Colonne est presque hors d'état de se servir de son feu, contre un ennemi qui agit sur beaucoup de front & peu de hauteur. Car si dans cet endroit la réponse s'adresse à moi, de quelle autre chose peut-il être question?

„ Parmi un si grand nombre de contredifans, dit-il, il s'en trou- „ ve d'un peu plus raisonnables. Ils reçoivent ma Colonne; mais „ ils la veulent perfectionner, pour avoir du moins la gloire de la „ perfection. Ils croient meilleur de laisser les Bataillons sur le front „ & la hauteur ordinaire, & d'en doubler plusieurs ensemble à la queue „ les uns des autres, à quelque espace pourtant, & comme une por- „ tion de phalange..... Je ne vois pas à quel usage peut être ce mo- „ ien de perfection & de correction. On leur demande pourquoi „ cette masse énorme de Bataillons les uns à la queue des autres, & „ à vingt pas de distance, qui réduisent une armée à rien? ”

Je

Je ne vois rien jusqu'ici qui puisse s'adresser à moi. Je ne sache pas <sup>LETTRÉ</sup> avoir reçu sa Colonne, lui avoir jamais proposé aucun moien, pour <sup>III.</sup> la perfectionner. Je me suis contenté de lui en faire voir les défauts, <sup>Qu'on n'y a</sup> comme autant de raisons pour la rejeter. C'est donc en ce qui suit, <sup>point cherché à</sup> qu'il veut s'adresser à moi.

„ Ils répondent, dit-il, que mes Colonnes ne donnent aucun feu. <sup>perfectionner sa</sup> „ Cela est vrai. Je le dis, & il l'avoué, dans ces termes. Sans pren- <sup>Colonne.</sup> „ dre garde, ajoute-t-il, *que cette belle Colonne en fournit beaucoup* <sup>Aveu qu'il fait</sup> „ *moins.* ” Il a encore raison. Ni cette portion de phalange ni sa <sup>touchant le peu de</sup> Colonne ne sauroient fournir autant de feu, qu'un même nombre de <sup>feu de</sup> Bataillons, agissant sur le front & la hauteur ordinaire, & par con- <sup>cette</sup> séquent, ni l'un ni l'autre ne sauroient fournir assez de feu pour pou- <sup>Colonne.</sup> voir être opposés à ces Bataillons. Et pour marque que c'est là sa pen- sée, il y ajoute de plus. „ Mais s'ils veulent du feu, ce n'est donc pas „ pour joindre l'ennemi, & lui enlever, Quoi? *Cet avantage qu'il a* „ *infiniment par dessus nous.* ” Avantage dont il convient, & que je prétens aussi, qu'un tel ennemi a sur sa Colonne; soit qu'elle agisse de pied ferme; soit qu'elle se trouve en mouvement.

Il est vrai qu'il prétend enlever cet avantage à l'ennemi, en le joi- <sup>Qu'elle ne peut joindre l'ennemi.</sup> gnant. J'avoue que c'est là un moien, & même un moien infailible, toutes fois & quantes il pourra le mettre en usage. Je conviens encore que dans un terrain libre on le peut. Mais je soutiens en même tems qu'il n'en est pas le maître, si l'ennemi ne le veut. Pourquoi? C'est que sa Colonne a deux défauts qui sont si étroitement liés ensemble, qu'ils marchent de compagnie par tout; & que de plus l'un influé nécessairement sur l'autre, comme procédant d'une seule & même source, qui est le peu de front & la grande hauteur lui ôte l'usage libre de son feu; & si par là l'ennemi a un avantage infini à cet égard sur elle; le peu de front fait qu'elle est éternellement débordée, & que l'ennemi peut l'empêcher de joindre, & de se conserver ainsi son avantage. Il n'a pour cet effet qu'à replier sur cette Colonne, avec une partie du Bataillon qui la déborde, & qu'à se refuser à elle. Que répond-il ici à cette objection; si tant est qu'il prétende y avoir répondu?

„ Quel entêtement, dit-il, pour ce feu ! Qu'il me soit permis de <sup>Exemple allégué</sup> „ copier un long passage, qui servira de bonne batterie pour renver- <sup>pour le con-</sup> „ ser & ruiner cette erreur..... ” Vous vous attendez sans doute à <sup>traire...</sup> une decharge des plus terribles. Rassurez-vous; vous n'avez à crain- dre que des mottes de terre. Cent Soldats de *Cyrus*, partagés en deux bandes de cinquante Hommes chacune, disposées l'une contre l'autre, formeront cette batterie. „ Cinquante, dit-il, avoient de „ *grosses cannes* à la main pour frapper leurs adversaires, & les

LETTRE  
III.

„ cinquante autres *devoient les attaquer à coups de mottes de terre.*  
 „ Tous étoient armés de cuirasses, & de leurs boucliers au bras gau-  
 „ che. Chacun étant prêt, on leur donna le signal du combat, &  
 „ à l'instant *les mottes de terre* commencèrent à voler sur les cuiras-  
 „ ses, sur les boucliers, sur les jambes & sur les cuisses. Mais lors  
 „ qu'ils furent approchés, *ceux qui tenoient les cannes* eurent leur re-  
 „ vanche, & chargèrent les autres sur les bras, sur les mains, sur les  
 „ jambes, & quand ils pensoient se baisser pour ramasser les mottes,  
 „ ils frappoient sur le corps & sur le dos: tellement qu'à la fin ceux  
 „ qui avoient les cannes les mirent en fuite, & les poursuivirent avec  
 „ de grands éclats de risée. ” Aussi a-t-il bien raison de s'écrier.  
 „ Rien de plus admirable, de plus curieux, de plus divertissant, &  
 „ de plus instructif que ce passage. ” Qui est-ce en effet qui ne l'ad-  
 „ mireroit, qui ne s'en divertiroit, & qui n'y trouveroit des instruc-  
 „ tions très-curieuses? C'est pour cela que je le copie après lui. J'espé-  
 „ re que, si jusqu'ici je n'avois fait aucune attention sur les preuves & les  
 „ raisonnemens qu'il renferme, à présent j'en aurai fait assez pour évi-  
 „ ter là-dessus un second reproche. En tout cas il n'y a rien de perdu.  
 „ Il n'a qu'à remmener ces preuves & ces raisonnemens. Peut-être aussi  
 „ n'y manquera-t-il pas.

S'il est  
vrai  
qu'on s'é-  
carte peu  
du Systé-  
me de M.  
de Folard.

I. „ Le dernier Critique, dit-il, ne s'écarte presque point des mes-  
 „ sentimens, se contentant seulement de me faire ses objections sur  
 „ quelques points de ma Colonne, qu'il tire du Livre de mes Nou-  
 „ velles Découvertes sur la guerre ” \*.  
 „ Monsieur de *Folard* ne peut pas assurer que je ne m'écarte presque  
 „ point de ses sentimens. On peut voir ce qui en est, dans mes deux  
 „ Lettres, par les objections que je lui fais, dont celles qu'il a ici en  
 „ vue, sont véritablement tirées de son Livre des Nouvelles Découver-  
 „ tes, & non de son Commentaire, mais qui restent également en for-  
 „ ce, selon mon jugement.

Pourquoi  
on y a re-  
levé des  
fautes.

„ Mais pourquoi, dit-il, puiser dans cette source? Puisqu'il est vi-  
 „ sible que j'ai corrigé dans mon Commentaire au traité de la Colon-  
 „ ne, & dans mes préfaces, ce qui me paroissoit foible & sujet à re-  
 „ préhension dans les Nouvelles Découvertes? C'est à quoi il falloit  
 „ prendre garde. *C'est là où je suis campé avec toutes mes forces, &*  
 „ c'est m'éviter, ce me semble, que de vouloir me chercher sur un  
 „ terrain où je ne suis plus. .... ”

„ Si j'ai puisé d'abord dans ses Nouvelles Découvertes, c'est que son  
 „ Commentaire m'étoit pour lors inconnu. Cependant on doit louer &  
 „ admirer sa prudence en ce qu'il a tâché de corriger dans ce Commen-  
 „ taire

faire ce qui lui paroïssoit foible dans ses Nouvelles Déconvertes. D'ail- <sup>Lettre</sup> leurs comment pouvois-je deviner qu'un Général aussi habile que lui, <sup>L.L.</sup> se feroit jamais avisé de faire aussi-tôt un défi à tout ce qu'il y a de Mi- <sup>qu'il a</sup> litaires, & de le faire dans un poste non tenable? Car quant au reste, <sup>corrigées</sup> il aura vu dans ma seconde Lettre que mon intention n'étoit nulle- <sup>ailleurs</sup> ment de l'éviter.

L'Auteur de cette Lettre, continue-t-il, se plaint dans la page 92. \* qui je ne fais aucune mention du déplacement de la Pique ou Pertuisanne; J'en ai donné la raison dans la préface du troisième Tome de mon Commentaire. † C'est à quoi il n'a pas pris garde. Il m'attaque encore dans la même page à l'égard de la Compagnie de Grenadiers dont je fermois ma Colonne; mais j'ai changé depuis. Il l'eût pû voir, s'il eût pû s'en souvenir, dans mon Traité de la Colonne.

Je ne me plaignois pas de ce qu'il ne faisoit aucune mention du dé- <sup>Appro-</sup> placement de la Pique, par la raison que je ne m'en trouvois nulle- <sup>bation</sup> ment en peine. Il n'en étoit pas de même de la Compagnie de Gre- <sup>ce qu'il</sup> nadiers. Elle m'auroit causé beaucoup d'embarras si je n'avois pris <sup>dit sur</sup> d'abord le parti de l'écarter. Je crois que pour les mêmes raisons, <sup>l'omission</sup> j'ai pris la liberté d'en faire autant dans cette occasion, si je l'avois <sup>du dépla-</sup> trouvé à la queue du Bataillon, que je voulois faire agir, sans que <sup>cement</sup> j'eusse attendu qu'il l'eût fait lui-même. Cependant je goûte fort ses <sup>de la Pi-</sup> raisons: sur tout celle qu'il donne de l'omission du déplacement de la <sup>que</sup> Pique ou pertuisanne. Je l'en ai justifié même dans ma Lettre §, aussi-  
tôt, que quelqu'un m'eût dit, qu'il avoit vu dans ce troisième Tome de l'Edition de Paris, que Messieurs de Robert & de Radisours tra-  
vailloient à cette déconverte. Ainsi cette raison n'étoit nécessaire ici, que pour confirmer mes conjectures d'alors, sur ce que le Chevalier de Folard n'avoit pas le loisir d'y travailler lui-même. C'est pourquoi je me flatte que sur ce premier article nous serons d'accord.

II. „ Pourquoi le Critique, dit-il, s'attache t'il encore dans la page 98. † à attaquer les défauts des angles de ma Colonne, puisque j'ai prouvé qu'ils ne donnent aucune prise; si ce n'est ceux d'un Bataillon Quarré. Il falloit commencer par ruiner mes preuves, ce que ni l'un ni l'autre n'ont fait: Car en s'y prenant autrement, on fait le panégyrique d'un Livre bien loin de le critiquer\*.

Je me suis attaché aux défauts des angles de la Colonne, parce que <sup>Que de</sup> ses défauts sont très réels. C'est ce qui est prouvé par des raisons que <sup>feu de la</sup> j'ai ne puis <sup>Colonne</sup>

\* Voyez ci dessus, Lettre I. pag. 39.

† Pag. 23. Edit. d'Amsterdam.

§ Pag. 96.

‡ Voyez ci-dessus, pag. 97.

\* Polybe de Folard, Pref. du Tome 6. pag. XLE.



LETTERE  
III.  
remédier  
au défaut  
de ses  
Angles.

j'allègue \* qui sont tirées de la nature de ces angles, & de la hauteur sur laquelle on combat. Et je m'y attache encore pour les mêmes raisons. Pretend-il éluder ces raisons par son feu de biais †? Suffit-il de produire dans une planche quelques lignes de feu imaginaire, pour être en droit de dire, j'ai prouvé? Pour ruiner de telles preuves, je crois en avoir trop fait d'y avoir touché §. En faut-il d'avantage, je ne dis pas pour un Homme de guerre, qui, les voyant seulement représentées sur la planche, en peut connoître assez pour me dispenser d'y ajouter rien de plus, mais pour Monsieur de Folard lui-même, qui tout prévenu qu'il est, ne sauroit s'empêcher de douter de la réalité de ce feu? „ *Je veux*, dit-il, *que ces lignes de feu ne soient pas telles que je les représente.* ” Voilà le doute. Car ajoute-t-il, *quoi qu'elles soient telles en effet*, à savoir sur la planche, „ *Ce n'est ici qu'une supposition.* ” Voilà ce qui confirme la glose. Mais il ne s'agit pas ici de doute ni de simple supposition. Ces lignes de feu devraient être telles en effet, pour qu'il y eût seulement la moindre apparence, que par leur défense elles pussent remédier aucunement au défaut naturel des angles. Je dis plus, quand même cela seroit, ce qui néanmoins est moralement impossible pour les seules raisons que j'ai indiquées dans ma seconde Lettre; Quand ces lignes de feu pourroient être telles en effet, il ne seroit pourtant pas possible, que dans un cas d'attaque environnante, dont il s'agit dans la page qu'il cite, elles pussent servir à la défense des angles, parce qu'alors l'ennemi se présente également aux faces, où il faut se défendre comme par tout ailleurs, & cela par ce même feu des faces, mais qui doit être tiré ici en ligne perpendiculaire sur le front. Je crois qu'en voilà provisionnellement assez, pour ruiner les preuves qu'il veut tirer de son feu de biais, & pour être en droit de lui en demander de tout autres. Mais les voici. „ D'ailleurs, dit-il, il n'a pas pris garde que ma Colonne n'est composée que de 24. à 26. files de tête-à-queue. A la vérité, il suppose une Colonne isolée de retraite & seule sans nul appui, & nullement lors qu'elle se trouve placée dans une ligne où il ne trouve rien à reprendre. Mais cela ne prouve pas que les Angles soient plus faibles, se trouvant soutenus du feu des faces.

Nouvel.  
les preuves  
de  
l'inutilité  
de ce feu.

J'ai si bien pris garde à sa Colonne, que je crois connoître pour le moins aussi bien que lui. Elle sera d'autsi peu de files qu'il voudra. Elle sera seule sans nul appui, ou bien placée dans une ligne, elle n'en aura pas moins par tout les mêmes défauts qu'on lui reproche.

Et pour ne nous pas écarter de celui dont il s'agit ici: Je dis que dans quel

\* Dans la pag. 98. C'est la pag. 91. de cette Edition ci.

† Traité de la Colonne pag. 62.

§. Seconde Lettre pag. 122.



quelque situation qu'on veuille qu'elle soit, ses Angles seront toujours les mêmes, & que son feu de biais, à quoi il revient encore, sera incapable de les défendre. Car quand même il voudroit que ce feu pût avoir lieu quelque part, à quoi reviendra-t-il? S'il est en marche, il ne sauroit faire aucun feu, ni de biais, ni en droite ligne, sans s'arrêter à mesure qu'il veut tirer. C'est pourtant en marchant d'un pas vif que ce feu de biais est représenté dans la planche. S'il agit de pied ferme & qu'il présente le front des quatre côtés, son feu doit être adressé par tout en droite ligne. S'il fait front aux deux faces, les files qui devront défendre les Angles seront de douze ou de treize Hommes. S'il fait front à la tête, elles seront de quarante ou de trente six, quelque chose de plus ou de moins. Par combien de files veut-il donc que ce feu soit fourni, & quelle sera leur manœuvre? Si toutes les files, qui doivent tirer les unes après les autres, se tiennent debout, les Soldats de la première, lors qu'il faudra qu'ils tirent, se tourneront peut-être d'un demi quart à droit ou à gauche, c'est à-dire précisément autant qu'il faut pour friser ou plus ou moins l'Angle, & ne pas toucher ceux qu'ils ont devant eux. Ceux de la seconde file se tourneront de même, & en couchant en joue, passeront habilement leurs fusils entre les têtes de ceux de la première sans offenser personne, & les uns & les autres feront cette manœuvre dans un tems que ceux qui ont tiré, doivent, pour recharger leurs armes, changer plusieurs fois d'attitude. Mais ceux de la troisième file ne pourroient jamais passer le bout de leurs fusils par la première file, quand même on voudroit qu'ils tirassent en droite ligne. Veut-il donc que les premières files se couchent le nez presque à terre tandis que les autres tirent? Elles tireront & se releveront les unes après les autres, & quand toutes les files auront tiré, les premières se coucheront à terre & ainsi du reste. Chaque file doit manœuvrer toute à la fois, dans un même tems, & à point nommé l'une après l'autre, sans recevoir aucun mot de commandement. Et soit qu'elles se tiennent toutes debout, soit qu'une partie se couche quasi à terre, il faut que tout cela soit pratiqué parmi le tumulte des armes, & le trouble auquel on est sujet. Voilà son feu de biais, dont il veut défendre ses Angles. Quelle imagination! Et si ce feu ne peut-être regardé que comme un feu en peinture, même dans le tems que sa Colonne se trouveroit dans une situation à pouvoir le mettre en usage; d'où peut donc lui venir cette constance admirable à vouloir nous l'opposer dans un cas comme celui qu'il a en main, où sa Colonne fait front des quatre côtés, & où ce feu doit être tiré en droite ligne sur les faces? Ne produira-t-il donc rien qui mérite un peu plus notre attention? N'a-t-il point quelques idées un peu plus distinctes, un peu plus souffrables? Voions-le.

LETTRE  
III

„ Quand même , dit-il , cela ne seroit pas , c'est-à-dire , quand même les Angles ne se trouveroient pas soutenus du feu des faces ,  
 „ l'Attaque de ces Angles , continue-t-il , n'est pas praticable , à cause de leur petitesse ; il n'y auroit qu'un seul cheval qui pût tenter  
 „ cet endroit-là ; & quand il y en auroit dix , ils seroient dans un instant passés par les armes , & allongés en même tems par les pertuisannes ; & si l'Escadron se replie , je laisse à penser s'il tiendra  
 „ un instant sans y laisser la moitié de son monde. Je ne sai , ajoute-t-il , si en rapportant simplement cette objection , sans autrement la réfuter , ce ne seroit pas assez pour en faire connoître la foiblesse : car de quelque manière qu'on s'y prenne , on ne sauroit éviter de former des Angles , puisque tous les corps de Cavalerie ou d'Infanterie sont angulaires , & ils ne sont défectueux ou foibles que  
 „ lors qu'on les range sur un quarré parfait ”

Possibilité d'attaquer les Angles de la nouvelle Colonie malgré leur petitesse.

Vous voyez que ce qu'il allegue de plus revient à ceci ; que les Angles de sa Colonne s'étant soutenus du feu des faces , ou même sans cela , l'attaque de ces Angles est impraticable à cause de leur petitesse , & qu'ainsi l'objection à laquelle il répond lui paroît de la dernière foiblesse. Quelle est donc cette objection ? S'il eût eu la bonté de la rapporter , du moins en substance , il auroit agi dans les regles , & donné plus de jour à ce qu'il y oppose. Combien de personnes verront sa réponse , qui n'ayant pas ma Lettre , ne pourront juger de la solidité , ni de cette réponse , ni de l'objection ? La voici.

On soutient que tout Angle qui n'est pas flanqué , ou couvert ; est sans défense , parce que les Angles n'en peuvent recevoir aucune de leurs faces. Outre qu'il n'y a point d'ordonnance d'un corps d'Infanterie sur quatre fronts , qu'il n'y ait en même tems sur chaque face une portion hors de défense , égale au nombre des rangs , sur lequel elle combat , & qu'ainsi l'attaque des Angles doit être praticable , sur tout dans un corps disposé de la sorte. C'est de cette objection qu'il veut parler.

Suite de ce raisonnement.

Vous avez vu quelle réalité il y a dans son feu des faces , dont il prétend soutenir les Angles dans le cas où il pourroit être employé , & vous savez que quand cela seroit possible , il ne le seroit plus dans une attaque environnante , qui est le cas que l'objection suppose. Il s'ensuit donc que l'attaque des Angles , qui de leur nature sont sans défense , & qui n'en reçoivent aucune de leurs faces , doit être praticable , & cela à plus forte raison , que leur foiblesse ne consiste pas seulement dans le point où ils se terminent , qui est l'homme qui forme ce point , mais qu'elle consiste encore dans plusieurs hommes , qui pour prêter le flanc à ce qui leur est opposé , s'y trouvent hors de défense. Ainsi la raison , qu'il allegue pour prouver que l'attaque des

An-

Angles est impraticable, raison prise d'ins leur petitesse, considérée dans l'homme où ils se terminent, cette raison ne peut être d'aucune valeur. Car quand même il n'y auroit que dix chevaux, qui pussent tenter cet endroit là, comme il le suppose, ce ne seroit point une preuve que l'attaque des Angles fut impraticable. Cela prouveroit tout au plus, vu la difficulté qu'il y auroit pour ces dix chevaux de s'y introduire, qu'elle seroit difficile pour de la Cavalerie, qui ne voudroit s'y prendre que l'épée à la main. Mais comme il n'exclut aucunes sortes d'attaques, ni aucuns cas où la Colonne pourroit se trouver; voyons si cette raison qu'il allègue, & qui commence déjà à chanceler, ne tombera pas à l'instant même d'une attaque d'Infanterie, faite en partie de loin, par les armes à feu, & en partie de près, par l'abord la baïonnette au bout du fusil? Il est vrai, que les Angles peuvent être à l'abri de cette attaque de la baïonnette au bout du fusil, tant qu'ils seront couverts de leurs pertuisannes; mais comme ils ne fauroient opposer aucun feu, que doit-il y avoir de plus facile à l'ennemi, que de détruire par son feu ces mêmes pertuisannes, & après cela qui est-ce qui l'empêchera d'attaquer la baïonnette au bout du fusil, des gens non seulement plus ou moins en désordre, mais qui, de quelque manière qu'ils s'y veuillent prendre, doivent nécessairement lui prêter le flanc.

Sera-ce donc que l'attaque de ses Angles doit être impraticable, parce que ce sont des Angles d'un Quarré long, & non d'un Quarré parfait? „ Car, dit-il, tous les Corps de Cavalerie & d'Infanterie sont „ angulaires: *Et ils ne sont défectueux ou foibles, que lors qu'on les „ range sur un Quarré parfait* ” Pourquoi cela? Ces Angles ne sont-ils pas égaux en degrés? Où est donc la raison? ici il n'en donne aucune. Mais plus haut il prétend que les Angles du Quarré long sont défendus par le feu des faces, tiré obliquement. Accordons lui pour un moment cette prétention, & faisons voir, que par la même raison, il faut que les Angles d'un Quarré parfait soient également défendus, ou également défectueux ou foibles que ceux d'un Quarré long.

Pour cet effet, je lui demande, si c'est donc que les Angles du Quarré parfait, & ceux du Quarré long, ne peuvent pas être défendus également, & dans le même tems, & du feu de la tête, & de celui des faces tout ensemble. En coutera-t-il d'avantage aux Soldats du Quarré parfait, soit qu'ils se trouvent à la tête, soit qu'ils se trouvent aux faces, de tourner, de coucher en joue, & de tirer obliquement sur leur front, qu'il n'en coûte à ceux du Quarré long? Voudra-t-il soutenir le contraire? Non. Il ne peut, & par conséquent, comme dans deux Quarrés, l'un parfait, l'autre long, égaux en nombre de Combattans, les deux lignes, qui aboutissent aux points, qui for-

Que les Angles d'un Quarré long n'ont aucun avantage sur ceux d'un Quarré parfait.

BATAILLON  
III

ment les Angles, contiennent précisément le même nombre de Soldats, il faut de nécessité, que la défense des Angles, qui procède de ces deux lignes, soit égale dans un Quarré comme dans l'autre. Par conséquent il faut, que les Angles d'un Corps d'Infanterie, dont il s'agit, rangé sur un Quarré parfait, ou sur un Quarré long, soient également défendus, ou bien également défectueux ou foibles. Cette conclusion, comme vous voyez, découle de son propre raisonnement. Il soutient pourtant le contraire, & il prétend que c'étoit assez pour lui de rapporter simplement l'objection, à laquelle il entreprend de répondre, sans autrement la réfuter. N'admirez-vous pas sa prévention? Mais il me semble voir ici quelqu'un de nos Officiers, amoureux de son Bataillon Quarré, s'écrier avec impatience. Hé! Messieurs, à quoi usez vous-votre poudre? Laissez-là vos Angles, & vos feux obliques. Servez-vous des moïens naturels que vous avez en main. Couvrez-les, & soyez d'accord.

III. „ On verra, dit-il, qu'en bien des endroits, le Critique ne „ s'accorde pas toujours avec lui-même dans les objections suivantes.  
 „ A l'égard du choc des deux armes contre ma Colonne, elles forti-  
 „ fient plutôt mon Système, & en font connoître la force insur-  
 „ montable, bien loin de l'affoiblir. L'oserions-nous avancer? En  
 „ vain cherchera-t-on des raisons contre mon principe, je doute que  
 „ personne les trouve jamais, parce qu'il n'y en a point contre le vrai.  
 „ Je ne touche point, continue-t-il, à ses autres remarques, qui pré-  
 „ tent un peu le flanc, il faut nécessairement que je me borne à une  
 „ très-petite partie. Je laisse ce champ à M. de *Vadicourt*, ancien  
 „ Mousquetaire de la première Compagnie du Roi, & à M. de *Ro-*  
 „ *bert*, tous les deux formés de ma main dans la Science des Armes:  
 „ Car sans que je m'en mêle, ils ont tous les deux travaillé à une  
 „ réponse à cette Critique, qu'ils donneront au Public, s'ils le ju-  
 „ gent à propos, supposé que cet Officier ne soit pas satisfait de la  
 „ mienne . . . . . \*

Je ne m'arrête pas sur cet endroit. On ne sauroit mieux caracté-  
 riser son Critique, se louer d'une manière plus marquée, ni prévenir  
 son Lecteur plus agréablement. Aussi Monsieur de *Folard* y trouve  
 tant de charmes, qu'il ne manque pas d'y retourner souvent. Je me  
 contente de remarquer, que l'objection à laquelle il va répondre, est  
 tirée du repliement d'un Bataillon en ordonnance moderne, sur une  
 Section de Colonne, telle que nous la supposons, † après avoir fait  
 agir & l'un & l'autre uniquement sur le front. Cette objection se trou-  
 ve

\* Tome VI. dans la Pref. pag. XLI.

† Voi. ci-dessus, Prem. Lett. pag. 89.

ve dans la page 104. \*. Il cite la page, mais n'en donne aucun ex-Lettre  
trait. Il a raison; il s'en trouve moins gêné. III.

Cette objection porte en substance; 1. Que dès que le Bataillon en-  
ordonnance moderne se met en devoir de replier, que dès lors la Sec-  
tion sera obligée de faire front par manches sur ses flancs, & par con-  
séquent qu'elle sera obligée de s'arrêter. 2. Que par là ces manches  
prêteront le flanc au tiers du Bataillon qui leur est opposé en tête.  
3. Qu'il suffit pour cela, que ce tiers, en s'arrêtant à une distance con-  
venable, se refuse, tandis que les deux autres tiers avoient brusque-  
ment & se replient. 4. Que si la Section, pour y remédier, observe  
avec trois, quatre ou cinq rangs de la tête, ce qui lui est opposé de ce  
côté-là, qu'alors ces rangs de la tête tomberont dans le même incon-  
venient, qui est de prêter le flanc à proportion de leur hauteur, aux  
deux tiers qui auront replié sur eux. Et l'on demande s'il en faut da-  
vantage pour se faire battre.

On croit que non. Mais on lève en même tems cette difficulté,  
en supposant que la Section, soit qu'elle se trouve seule, ou enchaînée  
dans une ligne, ne peut pas être obligée à faire face sur ses flancs; par-  
ce qu'on prétend, qu'elle peut, de la manière que nous l'entendons,  
y pourvoir par elle-même, & si elle ne le fait pas, qu'il y va de sa  
propre faute. Aussi Monsieur de Folard sent bien, que cette objec-  
tion ne s'adresse pas tant à la Section dont il s'agit, qu'à la Colonne,  
que nous supposons être hors d'état de pourvoir par elle-même contre  
le repliement. Et comme il ne trouve peut-être pas dans le fonds de  
la Tactique, le moyen de remédier, à ce défaut, & qu'il ne sauroit  
prouver que nous ne nous accordons pas avec nous-même, il se trou-  
ve obligé, pour soutenir l'honneur qu'il fait à la Colonne, d'attaquer  
directement l'objection. „ Tout ce qu'il allègue dans la page 104. †,  
„ dit-il, a été ruiné & réduit à rien dans mes Nouvelles Découver-  
„ tes... Cependant il *supprime*, ajoute-t-il, *universellement mes preu-*  
„ *ves & mes raisons qui le combattent*, ce qui est contraire, ce me-  
„ semble, aux règles & à l'exactitude critique ‡.

Cette charge, comme vous voyez, est assez vive. Tout y entre:  
Manière de combattre. Choix dans les armes. Camp volant. Livre  
de Nouvelles Découvertes. Forces réunies. Commentaire qui renver-  
se tout. N'est-ce pas user de trop de cérémonies avec un ennemi aussi  
bon que vaincu, un ennemi si peu redoutable, un ennemi si peu digne  
de tant d'attention, que probablement un seul des Généraux subal-  
ternes

\* Voir ci-dessus à la page 94.

† Voir ci-dessus, pag. 94.

‡ Tome VI. Pref. pag. XLI.

LETTERE  
III.

ternes de Monsieur de Folard, formé de sa main dans la science des armes, pourroit suffire, sans qu'il s'en mêlât, pour lui faire abandonner la campagne? Mais effluions du moins, cette charge qu'il daigne nous livrer en personne. Faisons voir que, bien qu'il excelle en tout, dans cette occasion il n'y a pas trop pensé. Montrons que loin d'avoir ruiné ce que j'allegue dans la page qu'il cite, il n'y a pas même touché, ni dans son Livre de Nouvelles Découvertes, ni dans son Commentaire: Que cette objection a été tirée des mêmes preuves & des mêmes raisons qu'il allegue dans ces deux Livres: Que cette seule objection ruine ces prétendues preuves & ces raisons; Et qu'ainsi il ne se peut pas que nous aions rien supprimé. Prouvons-le.

Conti-  
nuation  
de l'Ar-  
ticle pré-  
cédent.

Réfuta-  
tion de ce  
qui a été  
dit au  
contraire.

Je lui demande d'abord où sont ces preuves & ces raisons? Je crois qu'en bonne justice il est obligé de les produire, ou d'indiquer au moins un seul des endroits où on pourroit les trouver. Plus haut, en avançant quelque chose de semblable, il a été assez équitable pour le faire: Ici il ne le fait pas. Là il me fournit généreusement le moyen de me justifier: Ici il semble me le vouloir ôter. Veut-il se sauver dans les tenebres? Je ne le pense pas. C'est certainement un manque d'exactitude. Suppléons y autant que nous pouvons. Je ne trouve dans tout son Livre de Nouvelles Découvertes, qu'un seul endroit qu'il pourroit avoir en vue. C'est au traité de la Colonne\*, où, après avoir montré les avantages qu'il prétend trouver dans la manière de combattre dans cet ordre, il en vient enfin aux preuves. Il suppose la Colonne de trois Sections ou Bataillons les uns derriere les autres, sur trente files, chaque Section sur dix-sept rangs moins dix Hommes, seule & sans nul appui. Il la fait attaquer premierement par la tête, & pour preuve de sa force dans ce cas là, il dit. „ Il est certain que si on at-  
„ taque cette Colonne par la tête, on se trouve avoir à faire à cin-  
„ quante rangs. Je laisse à penser si c'est une chose bien aisée de ré-  
„ sister contre un corps disposé de la sorte, avec des Bataillons sur  
„ cinq de profondeur, ou pour mieux dire sur quatre „. Secondement. Il la fait attaquer par ses flancs, & pour preuve de sa force dans ce cas là, il dit. „ Si on l'attaque par ses flancs ou par ses faces, il faut se  
„ résoudre à combattre un front bien plus étendu, & à percer trente  
„ rangs; Mais ce qu'il y a de bien redoutable, c'est d'affronter un  
„ corps qui se trouve presque tout fraisé en tête & à ses flancs; d'es-  
„ pontons & de haliebardes; outre les fusils d'où il part un feu qui  
„ ne finit point. „ Ce sont là les seuls cas qu'il propose, & ses preuves & ses raisons. Je les admet dans le premier cas, comme on peut voir dans les deux pages qui précédent celle qu'il cite. Mais dans cette page je les rejette positivement, quant au second cas, & cela à

tous égards, à l'égard de la hauteur de ses rangs & de l'étendue de ses faces, & à l'égard de ses armes de longueur & de son feu. J'y soutiens que le peu de front de sa Colonne qui est ici de trente files, & sa grande hauteur qui est de cinquante rangs, qu'il allègue pour preuve de sa force, fait précisément son foible. Je le prouve par la facilité que cela donne à l'ennemi, qui combat sur le front & la hauteur ordinaire, en se refusant à la tête, de replier avec ce qu'il débordé, sur les flancs de la Colonne. J'en donne les raisons. Je dis, que dès que l'ennemi se met en devoir de le faire, qu'il faut qu'elle s'arrête pour faire front par manches sur ses faces, & qu'ainsi l'ennemi lui ôtant aussi-tôt le moien de le pouvoir joindre, il lui ôte en même tems l'usage de ses armes blanches. Et comme dans la page 118. \* je soutiens de plus, que son feu, comme seul moien auquel elle pourroit avoir recours pour se défendre dans cette occasion, que ce feu dis-je est un moien impuissant: je conclus que l'ennemi, en usant de la sorte, réduit positivement à rien tout ce en quoi il prétend faire consister la force de sa Colonne. N'est-ce pas là une objection directement opposée aux mêmes preuves & aux mêmes raisons, qu'il prétend qu'on supprime? Peut-on les relever d'une manière plus forte que de les combattre? Et pour ruiner cette objection, que répond-il? Vous le voyez. Il ne répond pas un seul mot. Il n'y touche seulement point.

Dans tout son Commentaire je ne trouve aussi qu'un seul endroit qu'il pourroit de plus avoir en vue. C'est dans la préface du second Tome †. Il suppose sa Colonne sur vingt-quatre de file de tête à queue, sur quarante de profondeur. Il en oppose une Section à un Bataillon, ou à deux si l'on veut, tels qu'ils sont à peu près aujourd'hui, qui l'enveloppent & qui l'obligent à faire front de tous côtés; Et pour preuve que ces Bataillons n'y gagneront rien, il demande, „ Quel „ avantage ces Bataillons peuvent-ils avoir contre un corps rangé de „ la sorte? Est-ce, dit-il, que les files... qui ne sont que de quatre, „ se promettent de pénétrer une telle masse d'Hommes, qui pré- „ sente une tête impénétrable & des flancs ou faces qui ne le sont pas „ moins? Car en faisant front de toutes parts, ce qu'il y a de plus „ foible, en faisant à-droit & à gauche, opposera à chaque face des „ files de douze contre d'autres de quatre qui l'attaquent. Un corps „ sur quatre de hauteur en enfoncera-t-il un sur douze, fraisé encore „ de pertuisannes que l'autre n'a pas? „

Ces preuves sont les mêmes qu'il allègue dans son Livre des Nouvelles Découvertes, & qu'on a vues plus haut. Elles sont fondées en premier lieu sur la hauteur des rangs qui seront ici de douze, après que

\* Voir ci-dessus, pag. 100.

† Page II.

LETTRE  
III.

la Colonne aura fait front par manches à droit & à gauche sur ses flancs ou faces, & de plus sur ses Pertuisannes, & sur l'impossibilité qu'il y a qu'un Corps combattant à la moderne sur quatre de hauteur en puisse enfoncer un sur douze, fraise de Pertuisannes que l'autre n'a pas. De maniere qu'il suppose qu'un ennemi sur quatre de hauteur & encore sans Pertuisannes, attaquera cette Colonne, seulement la baïonnette au bout du fusil, & cela principalement aux faces. J'admets encore ces preuves dans ce cas-la, comme j'ai fait plus haut à l'égard du premier cas qu'il propose dans cet endroit. Mais je les rejette également comme je les ai rejetées dans ce même endroit à l'égard du second cas. Je soutiens de plus, que dans celui qu'il vient de proposer, non seulement la Colonne sera arrêtée, qu'ainsi ne pouvant joindre l'ennemi, elle ne pourra faire usage de ses Pertuisannes, & enfin que le feu qui lui reste pour sa défense, sera impuissant. J'ajoute encore qu'elle prêtera aussi à ses faces, le flanc à l'ennemi qui lui est opposé en tête, comme l'objection le porte, & je suppose, comme je le faisois alors, que tout cela ensemble fera plus qu'il n'en faut pour se faire battre. Ce ne sera point, à la vérité, par un ennemi tel qu'il le suppose, qui m'attaquera cette Colonne, que la baïonnette au bout du fusil, & qui ne s'attachera principalement qu'aux faces. Mais ce sera par un ennemi, qui étant un peu plus au fait de son Infanterie, laissera là les faces couvertes de leurs Pertuisannes: par un Ennemi, qui se contentant de les combattre de loin par son feu, auquel il se trouve supérieur, s'attachera aux flancs où elle ne lui en oppose aucun; par un Ennemi enfin qui croit qu'une seule décharge pourra suffire pour dépouiller ces flancs de leurs Pertuisannes, y porte le trouble & le désordre, & lui fournir par là une occasion favorable de tomber la baïonnette au bout du fusil, sur ces flancs dérangés. Tout cela est marqué dans cette même objection, en des termes très-intelligibles, du moins pour un Officier tel que Monsieur de *Folard*, qui connoît si bien son Infanterie, qu'il sait tout, qu'il prévoit tout ce qu'on peut lui objecter. D'où vient donc qu'il n'y répond pas? Il prétend qu'un corps sur quatre de hauteur ne percera ni n'en enfoncera pas un sur douze. Ce n'est là qu'une simple proposition. On soutient que s'il ne le perce ni ne l'enfonce, de la maniere qu'il l'entend, il le battra pourtant, & on en donne plusieurs raisons. Il faut donc qu'il renverse ces raisons, & qu'il prouve le contraire. Mais c'est là une grande tâche qui lui reste encore à faire. Cependant „ tout, dit-il, a été „ ruiné & réduit à rien „, quoiqu'il paroisse clairement qu'il n'a touché à rien de ce qu'il falloit ruiner. „ Il supprime, dit-il, encore, „ universellement mes preuves & mes raisons qui le combattent. Et „ qui est-ce qu'il en accuse? „ Un Homme qui les attaque, comme vous



vous voyez, directement, dans toute leur étendue, dans toutes leurs forces, dans le même sens qu'il les propose dans les mêmes Livres, auxquels il s'en rapporte. Voions, si, usant dans la seconde charge qu'il va nous livrer, d'une meilleure maniere de combattre, il aura choisi de meilleures armes.

„ Il ne produit, dit-il, ma Colonne que seule, sans nul appui, au milieu d'une rase campagne, la trouvant trop forte & trop respectable, enchassée & flanquée de mes Bataillons. Et la fait attaquer ainsi isolée par un ou deux Bataillons & Escadrons, & il leur fait beaucoup d'honneur pendant que je les fais retirer avec hon-  
te \*.

Dans tout ce passage, il ne peut y avoir qu'une seule chose qui soit au fait. C'est sa Colonne que je suppose seule & sans nul appui dans une rase campagne. Le reste ne veut rien dire, je m'en suis trop expliqué. Isolée, je ne la fais attaquer, que par de l'Infanterie égale en nombre de combattans †. Enchassée dans une ligne & flanquée de ses Bataillons, je la respecte si peu, que je n'use que de deux demi-Bataillons & de quelques Escadrons de mes ailes, & je la trouve si foible, que cela seul me suffit, pour reduire à rien les prétendues forces de deux de ses Colonnes, chacune de deux Sections. Par là je les arrête tout court, leurs Pertuisannes leur deviennent inutiles, leur feu est impuissant, & pendant ce temps-là les autres troupes taillent assez de besogne aux Bataillons qui flanquent, pour ne leur laisser que le tems de songer à leur propre defense ‡. S'il y pensoit, il verroit bien que je ne prétens pas faire honneur à ces Bataillons & ces Escadrons, de si peu de chose, & moins encore à sa Colonne; & il pourroit un peu mieux juger qui des deux partis devra se retirer avec honte. Ne trouve-t-il donc point d'autres armes ? Oui & les voici.

1. „ Il prétend, dit-il, sans prendre garde à une manœuvre très-difficile & impraticable à la Cavalerie, qu'elle embrassera & se repliera sur la Colonne de toutes parts, en tête, sur les deux faces, qu'il appelle flancs. Je le prie de souffrir que je lui demande si ce repliement est une manœuvre qui se puisse faire en un instant ? Et quand même les Escadrons & les Bataillons auroient le tems de le faire, les mouvemens en tout sens de la Colonne sont si legers, si rapides & si subits qu'elle aura percé ce qui a attaqué en tête, avant qu'on y ait pris garde ”.

2. „ Je

\* Polybe de Folard, Tome VI. Préf. XLII.

† Prem. Lett. pag. 63. Sec. Lett. pag. 125.

‡ Sec. Lett. pag. 128.

Lettre  
III.

2. „ Je laisse à juger si les deux ailes qui auront replié se trouveront à leur aise, & si tous ces gens-là feront assez fermes contre le feu prodigieux de ma Colonne, dont quatre rangs voient les Cavaliers tout à leur aise, & il ne s'en trouve pas un seul, qui ne soit exposé au feu de six Hommes, sans compter les pertuisannes qu'on ne sauroit aborder”.

3. „ Ma Colonne n'a point de flancs (je prie mon Censeur de s'en souvenir) puisqu'elle est également forte à mes faces & au front, ou à la tête par où elle choque, sans compter mille autres avantages. Au lieu que celui qui attaque n'en a aucun dans l'ordre comme dans les armes. Car pour les feux, on en fait un très-grand mépris, je parle ici de celui de l'Infanterie qu'il m'a opposée selon la méthode *Hollandoise*. A l'égard de celui de la Cavalerie, il ne mérite pas qu'on en parle; il le fait bien lui-même” \*.

Réfutation  
de  
ces  
nou-  
velles  
Preuves.

Voilà bien des choses, qui se réduisent à ceci, 1. Que sa Colonne est si rapide dans tous ses mouvemens, que ce doit être une chose, ou impossible, ou très-difficile à la Cavalerie & à l'Infanterie de l'embrasser & de replier sur elle. 2. Que son feu est si prodigieux, qu'il n'y a rien qui puisse y tenir. 3. Que sa Colonne n'a point de flancs, & que c'est principalement le feu de l'Infanterie *Hollandoise* qu'il méprise. Quelles propositions! Premièrement il ne les accompagne d'aucunes preuves. De plus il n'y en a pas une qui ne soit directement attaquée dans mes deux Lettres. Enfin je prétens prouver le contraire de chacune par les raisons que j'y allegue. Encore une fois quel les propositions!

Et de  
celles  
qui sont  
fondées  
sur la  
rapidité  
de la  
nouvelle  
Colonne.

1. S'agit-il de la rapidité des mouvemens de sa Colonne? On sent que, cette rapidité fut-elle aussi grande qu'il pourroit se l'imaginer, le Bataillon ennemi, quand il n'auroit pas la même legereté, s'arrêtera en partie à une distance convenable, & que le reste qui débordera avancera brusquement & repliera †. Cette seule objection l'oblige à prouver que le Bataillon ennemi ne le sauroit, sans quoi sa proposition tombe d'elle-même. Il ne le fait pas, & on fait plus. On démontre que le Bataillon ennemi le peut, quand même la rapidité de sa Colonne seroit telle qu'il peut la supposer †. On fait voir encore qu'avec tout cela, elle ne sauroit jamais l'emporter en degré §. Il est vrai, qu'un Bataillon sûr peu de front & sur beaucoup de hauteur marchera en meilleur ordre, qu'un autre à proportion sur un plus grand front & sur beaucoup moins de hauteur. Mais je ne crois pas que personne s'avise de soutenir que l'un n'arrivera pas aussi-tôt que l'autre

211

\* Polybe de Folard, Tom. VI. Pref. p. XLII.

† Prem. Lett. Pag. 94.

§ Sec. Lett. pag. 135.

† Sec. Lett. pag. 115.

au bon ordre près : Il faudroit pour cela qu'il pût prouver, que, d'hom- LETTERE  
III.  
me à homme, l'un ne peut marcher aussi vite que l'autre. Qui plus  
est, il n'y a pas même lieu de douter, que le dernier n'avance plus  
promptement que l'autre. La raison est qu'il est impossible dans la pra-  
tique, quand tous les rangs pourroient se mettre en mouvement tout  
d'un tems, qu'ils puissent en continuant leur marche rester dans un  
mouvement égal. De là vient la disproportion qu'on voit entre les  
distances des rangs. Vous savez qu'elle se trouve toujours plus gran-  
de, à mesure qu'ils sont éloignés de la tête, & que quand la tête ar-  
rive, la queue est encore très-éloignée, surtout lors qu'à la tête on  
prétend marcher à grands pas. C'est ainsi, par exemple, que deux  
Bataillons en ligne, sur cent vingt-cinq hommes de front chacun, &  
sur quatre de hauteur, peuvent naturellement marcher plus vite, au  
flottement près, & en venir plutôt serrés sur l'ennemi, qu'une Co-  
lonne de deux Bataillons de vingt-cinq hommes de front sur quarante  
de hauteur à la queue les uns des autres. Il est vrai, la tête de la Co-  
lonne arrivera, si vous voulez, en même tems, & en bon ordre. Mais  
la queue ne sera pas dans l'ordre qu'il faut. Car si elle veut donner  
d'abord, elle perd la principale partie de ses forces, qui consiste dans  
le pressement des rangs. Si elle veut donner par ses faces, en faisant  
aussi-tôt à droit ou à gauche, ses files seront ouvertes à mesure de l'é-  
loignement des rangs. Si elle veut se détourner de la droite ligne,  
la tête obéira sur le champ, mais la queue ne le fera pas. Enfin, si  
dans le tems que la tête marche dans ce sens, il faut présenter une des  
faces à l'ennemi, ses rangs, quand ils seroient serrés, s'ouvriront, à  
mesure qu'ils tournent, & par conséquent, les files de cette face, fai-  
sant alors à droit ou à gauche, seront ouvertes de même. Il faut donc,  
que la Colonne, pour agir en bon ordre à tous égards, marche d'un  
pas grave à la tête, ou qu'elle s'arrête jusqu'à ce que les rangs aient eu  
assez de tems pour se serrer, avant qu'elle donne de tête ou par ses  
faces. Or c'est ce qui fournira à l'ennemi d'autant plus de tems pour  
faire sa manœuvre.

Mais peut-être que le Chevalier de *Folard* ne regarde pas comme  
une même chose que sa Colonne soit embrassée par des ailes qui en re-  
pliant flottent, ou par des ailes qui en ce cas ne flottent point. Si c'est  
là sa pensée, je l'avoue, il y auroit certainement de la différence, si  
la Colonne se trouvoit à portée & dans l'ordre qu'il faut pour donner,  
ou si ces ailes vouloient heurter aussi-tôt contre ses faces. Mais c'est  
à quoi elles ne pensent point, & la Colonne ne peut se trouver à por-  
tée, ni dans l'ordre qu'il faut pour donner, que le repliement ne soit  
fait, & que par là elle ne soit arrêtée. Car, quand même il seroit vrai,  
ce dont je ne conviens point, que les mouvemens de la Colonne tant  
Y 2

Lettre  
III.

bien que mal fussent plus subits que ceux des ailes, qui les empêchera de prendre leur tems calculé sur les distances, & n'en auront-elles pas plus qu'il ne leur en faut, pour faire la moitié d'un quart de cercle, en repliant, soit en avant, soit en arriere, avant que la Colonne puisse joindre quoi que ce soit, quand même elles auroient voulu la laisser venir à trois cens pas & moins encore? On ne sauroit en douter & je le démontrerai plus amplement dans la suite.

Pour ce qui est de la nouvelle Colonne par dessus celle de la Cavalerie, on auroit tort de lui en demander des preuves. Aussi je me félicite de n'avoir point mis de Cavalerie dans l'objection qu'il réfute. Cependant, si je voulois qu'il y en eût, il faut qu'il sache, que je ferois tout mon possible, pour en avoir d'une espèce, à me donner lieu d'espérer, qu'allant au trot ou au galop, elle pourroit quelques fois arriver aussi vite que sa Colonne. Mais je compte fort de n'avoir besoin ni de l'une ni de l'autre.

Infériorité du feu de la Colonne de Monsieur de Monfieur de Polard.

2. S'agit-il du feu prodigieux de sa Colonne? On soutient que tant qu'elle sera en mouvement, elle ne pourra s'en servir: & que tant qu'elle agira de pied ferme, il ne sauroit lui en revenir un grand avantage sur un ennemi qui agira sur un grand front\*. Il faut donc qu'il prouve non seulement l'égalité, mais encore la supériorité de ce feu sur celui de l'ennemi, avant qu'il puisse prétendre que rien ne sauroit tenir contre ce feu prétendu prodigieux. Mais il ne le prouve pas, & nous croions prouver au contraire par de bonnes raisons, que son feu n'est dans le fond qu'un feu de rien, en comparaison de celui de l'ennemi, sur tout lors qu'il est servi selon la méthode *Hollandoise* †. Prétend-il prouver le contraire, en nous laissant juger si les deux ailes qui auront replié se trouveront bien à leur aise, & si tous ces gens-là seront assez fermes contre ce feu? Je lui répons qu'oui, par cela même que ce feu ne sauroit être qu'un feu très-inférieur, & qu'à plus forte raison, dans l'occasion dont il s'agit, il doit l'être nécessairement, quand même il seroit possible qu'il fût servi avec autant d'ordre & de promptitude que celui de l'ennemi. Car, qu'on suppose sa Colonne, comme il fait ordinairement, sur quarante de hauteur & sur vingt-quatre de front, & qu'on l'attaque par exemple selon la méthode *Hollandoise*, qu'il méprise le plus, c'est-à-dire par deux Bataillons chacun sur cent soixante six files sur trois de hauteur, faisant ensemble un nombre de combattans, égal à celui de sa Colonne. Il arrivera que cette Colonne, faisant front par manches à droit & à gauche sur ses faces, n'opposera dans ce sens qu'un feu de quarante hommes de front, à celui de cent & seize. Ce sera encore pis à la tête. Elle n'y opposera aucun feu à celui de cent hommes de front, si l'on veut, qui se-

\* Prem. Lett. pag. 100.

† Ibid & Sec. Lett. pag. 121.

ra non seulement un feu plus étendu, & servi fort promptement & en bon ordre: mais un feu qui, par la facilité qu'on trouve dans cette méthode à le porter de biais, quoiqu'adressé en ligne perpendiculaire sur le front, se trouvera en même tems tout ramassé au but que la Colonne offre. S'agit-il maintenant de juger qui des deux partis devra se trouver le plus mal à son aise? Je ne crois pas que Monsieur de *Fo-lard* s'imagine que les gens qui seront opposés à la tête de la Colonne, d'où il ne sort aucun feu, en seront fort incommodés. Pense-t-il donc que ceux-là du moins s'en trouveront mal à leur aise, qui auront replié sur ses faces, auxquels il opposera un feu par rangs de quarante hommes contre un feu de douze Pelotons, dont rien ne se perd, & qui sont tous, hors un, de dix Hommes de front, soutenus du feu de dix autres opposés à la tête, & qui n'en aiant aucun à essuier, adressent le leur tout à leur aise, par tout où ils le trouvent bon? Le vent-il? Qu'il le prouve. En attendant nous en jugeons tout autrement, pour les raisons, sur quoi on se fonde. Prétend-il les renverser par le mépris qu'il témoigne par tout pour ce feu? C'est une preuve de son goût. Mais ni l'une ni l'autre de ces deux preuves n'est de mise contre le mérite ni contre la réalité de ce feu. Il n'en seroit pas de même de celle qu'il allègue contre la Cavalerie. Quatre rangs de la Colonne, dit-il, voient les Cavaliers tout à leur aise, & il ne s'en trouve pas un seul qui ne soit vu de six Hommes. Mais heureusement on suppose dans cette occasion, qu'il n'y a aucun Cavalier, & par conséquent que la Cavalerie n'y pourra souffrir extrêmement. Outre que, s'il y en avoit, ce seroit la connoître mal que de ne la point présumer assez prudente pour se tenir hors de la portée du feu de la Colonne, du moins jusqu'à ce qu'elle eût trouvé quelque chose de meilleur à faire.

III. S'agit-il des flancs de la Colonne? On prétend que sur tous les côtés où elle n'opposera pas le front, elle y prêtera le flanc, & par conséquent que ce seront là autant de côtés foibles, pour être si longtemps hors de défense. Il faut donc encore, qu'il prouve le contraire, sans quoi, comment veut-il qu'aucune personne raisonnable se souviene, contre ses notions naturelles, que la Colonne n'a pas de flancs. Prétend-il le prouver par des raisons aussi peu concevables, que celle-ci, „ qu'elle est également en forces à mes faces & au front ou à la tête par où elle choque? „ Mais choquera-t-elle de tête sans prêter en même tems le flanc dans toute l'étendue de ses faces, & le dos à la queue, & peut-elle choquer par aucune de ses faces sans prêter à l'instant le flanc à la tête & à la queue, & le dos à l'autre face? Est-ce donc que le terme de face, dont il a trouvé à propos de se servir improprement, a fait changer de nature cette même partie d'un corps, que

LETTER  
III.

que tout ce qu'il y a de Militaires hors lui appellent flanc, pour marquer le côté ou ce corps ne prête pas le front? Quelle prétention! Et que veulent dire encore ces, mille autres avantages, que sa Colonne, a selon lui & qu'il ne nomme point? Seroit-ce bien son peu de front & sa grande hauteur, ses Pertuisannes, sa célérité, son feu prodigieux, la violence dans le choc à quoi rien ne peut résister? C'est à la vérité, sur toutes ces choses qu'il fonde proprement la force de sa Colonne. Mais ôtez lui son choc, ses forces aussi-tôt s'évanouissent, son fort devient son foible. Evitez seulement son fort & repliez sur son foible: rien ne vous en empêche: les armes dont il prétend combattre lui tombent à l'instant des mains. Cependant tout dépourvu qu'il en est, il ne laisse pas de soutenir que sa Colonne, enveloppée de toutes parts, par les deux armes d'Infanterie & de Cavalerie, jointes ensemble & agissant de concert, est invincible & cela à la Lettre.

IV. J'ai été sur le point de prier Monsieur de Folard, avant de hazarder une proposition de cette nature, de courir à sa Colonne dans la situation où nous venons de la laisser, & là, pourvu de meilleures armes, de la tirer premièrement d'affaire. Mais je l'estime trop pour passer si légèrement sur un endroit de sa réponse, qui est des plus amples, & qu'il croit aussi invincible que sa Colonne même. D'ailleurs il me fournit par là une occasion favorable de remplir le dessein, que j'ai formé de lui faire sentir jusqu'à quel point il se trompe, & quel est le degré de son erreur. Peut-être qu'il voudra bien ne m'en pas faire mauvais gré, & en faire un meilleur usage, à l'avenir, qu'il n'a fait jusqu'à présent.

1. „ Qu'on remarque bien, dit-il, que pour me combattre isolé, il „ me fait attaquer par la Cavalerie & par l'Infanterie, ne trouvant „ pas qu'il soit bien aisé de prendre ma Colonne dans une ligne, & „ en cela je le tiens très raisonnable. Mais il l'est moins ce me semble de vouloir m'accabler par diverses sortes d'armes: Car ce n'est „ pas vaincre un ennemi, que de l'environner, que de se refuser à „ lui, & de le combattre de loin par le nombre des feux & extrêmement supérieur. Il percera deux, trois, quatre fois; mais enfin il faudra bien qu'il succombe, sans qu'on puisse se glorifier de „ l'avoir vaincu.

2. „ Ce qu'il y a de certain, dit-il encore, dans cette Critique, c'est „ que l'Auteur convient par tout de la supériorité & de la force de „ ma Colonne, & par conséquent de celle de l'Infanterie qu'elle ignoreit auparavant. C'est là le but que je m'étois proposé, & que j'ai „ enfin atteint..... Le Critique demeure d'accord de tout cela, & „ du mélange de mes armes, puis qu'on voit visiblement par tout ce „ qu'il dit, qu'il est forcé de convenir, qu'en effet cette profondeur „ &

» & mes armes sont tout ce qu'on peut opposer de plus redoutable au  
 » nombre & à la valeur. Comme il fait parfaitement son Infanterie,  
 » il embrasse le sentiment, & en même tems la Colonne.

1. Je ne fais ce qui fait dire à Monsieur de Folard, que je ne trou-  
 ve pas qu'il soit bien aisé de prendre la Colonne dans une ligne. Il au-  
 roit pu juger, sur ce que j'en dis dans les pages 105. \* & 518. † qu'au-  
 contraire j'en suis très éloigné, & que, si c'est là être raisonnable, je  
 le suis. Je ne comprends pas bien non plus sur quoi peut être fondée  
 sa plainte, que je veux l'accabler par diverses sortes d'armes. Si je  
 touche dans la page 106. à une attaque environnante de Cavalerie &  
 d'Infanterie tout ensemble, ce n'est que pour insinuer en passant, que  
 tout corps d'Infanterie, quel qu'il puisse être, n'a d'autre parti à pren-  
 dre, dans de semblables circonstances, que mettre bas les Armes. Et  
 si pour forcer aussi-tôt la Colonne à en faire autant, je m'y prennois  
 de la sorte, serois-je rien qui ne fût conforme aux loix & aux règles  
 de la guerre? Ou bien n'est-ce pas vaincre un ennemi, que de l'en-  
 vironner, que de se refuser, & que de le combattre de loin par le nom-  
 bre des feux, & extrêmement supérieur, & cela pour l'avoir vaincu  
 par de tels moyens? A-t-il donc oublié que c'est là le grand art? Veut-  
 il établir sur des maximes opposées & parvenir au vrai? C'est s'en é-  
 carter. Et prétend-il fonder la force invincible de la Colonne, sur ce  
 qui en prouve la foiblesse, n'est-ce pas se combattre soi-même? Mais  
 qu'il ne s'en mette pas en peine, je ne veux point m'en prévaloir, ni  
 user envers la Colonne si inhumainement que de l'accabler par l'amas  
 de diverses sortes d'armes; Une seule me suffira de reste pour parvenir  
 à mon but, sans que je prétende me glorifier de si peu de chose. Je  
 crois qu'il s'en appercevra dans la suite.

2. Il se trompe encore de même dans tout ce qu'il y ajoute. A l'en-  
 croire, je conviens partout de la supériorité & de la force de la Co-  
 lonne. Et par tout j'en fais voir l'infériorité & la foiblesse. Il veut que je de-  
 meure d'accord du Mélange de ses Armes, & que je sois forcé de convenir  
 que cette profondeur & ses Armes sont tout ce qu'on peut opposer de  
 plus redoutable au nombre & à la valeur. Il le veut, & cela dans le  
 tems que j'attaque formellement ses Ordres de Bataille, & que j'en  
 fais voir le foible. Il prétend qu'en cela j'embrasse son sentiment & la  
 Colonne; & il le prétend lors même qu'il paroît visiblement par tout  
 ce que j'en dis dans mes deux Lettres, que je rejette & l'un & l'autre.  
 En un mot, lors que je fais voir, que ses ordres de Bataille sont di-  
 rectement contraires aux règles de la bonne Tactique tant ancienne  
 que

\* Vol. ci-dessus, Prem. Lett. pag. 94.

† Sec. Lett. pag. 128.

LETTERE  
III.

que moderne, & que sa Colonne est une des Evolutions des plus défectueuses. C'est pourtant dans une telle Colonne que, selon lui, toute la force de l'Infanterie doit être renfermée comme dans un seul point: force qui doit avoir été inconnue à tout ce qu'il y a de gens de guerre, avant que ce nouveau Phénomène de sa production eût paru. Quelle présomption! Si c'est là le but qu'il s'est proposé, le but est noble, il mérite qu'on l'en loue. Mais qu'il l'ait atteint, je ne sais s'il y en a d'autres que lui, qui en conviennent. Pour moi, j'avoue que je n'entens pas assez pour cela mon Infanterie, & qu'ainsi c'est là encore un point sur lequel il m'accuse à tort.

„ Voici, dit-il, comme l'Auteur de cette Critique parle dans la  
„ page 106 \*. Quoi, direz vous! Cette Cavalerie & cette Infante-  
„ rie que vous venez d'opposer à un Bataillon qui ne fait qu'une Sec-  
„ tion de la Colonne, n'y trouve nulle prise! Ce Bataillon est invin-  
„ cible, & par conséquent la Colonne l'est aussi. *Non sans doute.* Mais  
„ pour en venir à bout je crois qu'on sera obligé de s'y prendre com-  
„ me le fameux Prince de Condé s'y prit à la Bataille de Rocroi, où ne  
„ pouvant avec sa Cavalerie victorieuse tirer aucune raison de ce fa-  
„ meux corps d'Infanterie *Espagnole* qui faisoit front par tout, il lui  
„ opposa de plus son Infanterie. Ces deux Armes étant jointes en-  
„ semble, réduisent à une capitulation honorable ce brave corps, qui  
„ malheureusement s'enterra, dans cette occasion, avec cette haute  
„ réputation que l'Infanterie *Espagnole* s'étoit acquise depuis long-  
„ tems, & qu'elle s'étoit toujours conservée. Il l'auroit obtenue de  
„ la générosité de ce Prince, cette capitulation, sans le hazard qui  
„ s'y opposa. Aussi n'y avoit-il pour ce corps, quelque bien armé  
„ & disposé qu'il pût être, que ce seul parti à prendre, pour se tirer  
„ heureusement d'affaire. A la vérité, d'Infanterie à Cavalerie, il  
„ s'étoit trouvé supérieur en Armes: d'Infanterie à Infanterie, il au-  
„ roit pû se trouver égal; Mais d'Infanterie à Cavalerie & Infanterie  
„ jointes ensemble, il jugeoit bien qu'il ne pouvoit que se trouver in-  
„ férieur. Car si l'épée de la Cavalerie & ses autres Armes n'avoient  
„ pas été capables de faire ouverture dans ce corps pour le rompre,  
„ les Mousquets de l'Infanterie l'étoient. Ne feignons pas. La Co-  
„ lonne entiere ou une de ses Sections se trouvant dans la nécessité  
„ de combattre tout à la fois, & la Cavalerie & l'Infanterie agissant  
„ de concert, elle ne se tireroit pas mieux d'affaire que ne fit ce corps  
„ *Espagnol*. C'est bien assez que de seul à seul elle puisse se vanter  
„ de quelque chose”.

Mais c'est de quoi Monsieur de Folard ne sauroit convenir. Il sou-  
tient

\* Voi. ci-dessus, pag. 94.



tient au contraire que l'exemple du Bataillon Quarré des *Espagnols* ne conclud rien contre sa Colonne. Qu'en lui accordant les mêmes avantages que j'accorde à ce Bataillon, je me contredis manifestement, & par conséquent que sa Colonne est invincible au pied de la Lettre. Peut-être croiriez-vous qu'après avoir cité ce passage auquel il se fonde, il va aussi-tôt entrer en matière. Non. Il juge que pour prévenir son Lecteur, un certain préambule de sa façon ne conviendra pas mal. Vous jugez bien aussi que je n'y dois pas être oublié, & vous ne vous trompez pas.

„ Lors, dit-il; qu'on a entrepris de réfuter un Systême dans ce „ qui nous paroît défectueux, & de louer ce qui mérite de l'être, il „ est bon de l'examiner avec toute l'attention possible, & plutôt trois „ fois qu'une. Les objections que l'Auteur me fait n'ont rien de démonstratif. Je me les suis faites à moi même, n'en trouvant point „ de faites par d'autres. Je l'ai déjà dit plus haut, il falloit donc les „ transporter dans la Critique, & les considérer placées dans leur „ Systême, liées avec leurs principes généraux & avec leurs conséquences & dépendances. L'exactitude exigeoit cela, mais je crois „ que dans cet état on n'auroit su comment s'y prendre, la vérité ne „ donnant aucune prise.” \*

Triste situation, lors que pour défendre sa cause, on ne trouve rien de meilleur à faire que de s'attacher à la personne, plutôt qu'à les raisons, & cela par tout & d'une manière si marquée! Foible ressource que ces moïens! N'y faisons pas autrement attention. Un Homme aussi judicieux que vous les remarquera assez, sans que je les releve.

„ Faute d'avoir embrassé ce parti, continuë-t-il, mon Censeur me „ donne un très-grand avantage sur lui. Il eût été forcé d'avouer „ que ma Colonne est invincible. Il veut pourtant qu'elle ne le soit „ pas, & se met à grands frais de raisonnement pour cela. *Non sans „ doute*, dit-il, & tire ses preuves de l'exemple du Bataillon quarré „ des *Espagnols* à la Bataille de *Rocroi*. Ni cet exemple, qui n'est „ pas unique, ni ses raisons ne lui sont pas plus favorables. Il eût „ été à souhaiter qu'il eût un peu plus médité sur ce Bataillon si fameux dans l'Histoire, qui ne prouve rien contre ma Colonne, & „ par-là il me met en état de rétorquer son Bataillon contre lui. Il „ y a même une espèce de contradiction dans ce qu'il avance, parce „ que ce Bataillon & ma Colonne sont deux choses bien différentes. „ Celle-ci est un corps parfait & sans nul défaut & fraîche de ses Pertuisannes; mais le quarré, comme il le dit lui-même ailleurs, en est „ couvert; & les piques, en ce tems-là comme dans le nôtre, lors „ qu'elles

\* Polybe de Polard, Tome VI. Pref. pag. XLIII. & suite.

LETTER III. „ qu'elles étoient en usage, étoient défectueuses, comme je l'ai prou-  
 „ vé, & il en demeure d'accord, & avoué en même tems, que mes  
 „ Pertuisannes sont plus avantageuses, & plus parfaites, & en plus  
 „ petit nombre. D'ailleurs ce Bataillon étoit à centre vuide, mais  
 „ ses files étoient sur plus de profondeur que les nôtres qui ne sont  
 „ que de quatre.....

„ Je suis, ajoute-il, grandement surpris, qu'il n'ait pas pris garde  
 „ qu'il n'y a pas de conformité entre ce Bataillon quarré & ma Co-  
 „ lonne. C'est opposer un corps parfait à un autre qui ne l'est pas, &  
 „ dont la maniere de combattre & de se ranger est toute différente.  
 „ Je le supplie de bien examiner cela, pour voir si je pense juste. Ma  
 „ Colonne est en état de se rompre, de se partager, & de se défen-  
 „ dre en tout sens, & pour ainsi dire par pièces, au lieu que le Ba-  
 „ taillon quarré ne sauroit le faire sans se perdre. Il ne peut combat-  
 „ tre qu'en défensive & fixe dans son terrain. C'est opposer la lenteur  
 „ & la pesanteur à un corps léger, actif, & violent dans le choc, &  
 „ capable d'attaquer sur toutes sortes de faces, & d'achever son œu-  
 „ vre avec bien plus de vitesse, & bien moins de tems, qu'il n'en  
 „ faut pour se disposer & réplier sur elle. Rien de tout cela ne se ren-  
 „ contre dans le Quarré vuide.”

Qu'on  
 n'a point  
 opposé à  
 la Colon-  
 ne de  
 Mon-  
 sieur de  
 Falar  
 l'exem-  
 ple du Ba-  
 taillon  
 quarré  
 des Es-  
 pagnols.

de, comme vous voiez, sur ce que, pour prouver qu'elle ne l'est pas,  
 je tire mes preuves du Bataillon quarré des *Espagnols*. Il suppose par  
 conséquent, que dans cet endroit il s'agit effectivement de la Colon-  
 ne, & que par l'un & l'autre je lui donne un si grand avantage que  
 je le mets en état de me rétorquer mes preuves. Desorte que pour  
 renverser tout d'un coup ce fondement, & lui ôter en même tems ce  
 prétendu avantage, je n'aurois qu'à prouver le contraire de ce qu'il  
 suppose, & quoi de plus facile? Car se peut-il qu'il s'agisse de la Co-  
 lonne dans cet endroit, lors que je dis que, pour en venir à bout, il  
 faudra lui opposer les deux Armes de Cavalerie & d'Infanterie toutes  
 les deux ensemble? Et se peut-il encore, que pour prouver que la Co-  
 lonne n'est pas invincible, je veuille tirer mes preuves du Bataillon  
 quarré des *Espagnols*, auquel j'oppose ces deux Armes; puisque je sup-  
 pose par tout qu'une seule des deux est assez puissante pour la vain-  
 cre, comme cela paroît dans tous les défauts que je lui reproche? De  
 quoi s'agit-il donc dans cet endroit, si ce n'est de la Colonne dont le  
 Bataillon que j'ai en main fait une Section, en un mot d'une Colonne  
 que, pour répondre exactement à la définition que j'en donne \*, je  
 suppose exempte de tous les défauts que je reproche à la sienne. Et  
 d'où

\* Prem. Lettre.

d'où est-ce que je tire mes preuves, pour faire voir que cette Colonne, <sup>Letter III.</sup> bien qu'exempte de tous ces défauts, ne peut pas être invincible lors qu'elle se trouve avoir à faire à ces deux Armes à la fois, si ce n'est de l'union de ces deux Armes, supposant que les mousquets de l'Infanterie seront capables de faire dans ce corps autant d'ouverture & d'y causer autant de désordre, qu'il en faudra à la Cavalerie pour le rompre? Tout cela ne paroît-il pas par le passage même qu'il cite? Mais si je renversois ainsi le seul fondement sur lequel il s'appuie, que deviendroient tous ses raisonnemens? Que de frais perdus! N'auroit-il pas lieu de les regretter, à moins qu'il n'en eût à bon marché? Accordons lui plutôt son prétendu avantage, afin qu'il ne les regrette pas tout à fait. Supposons que dans cet endroit il s'agisse de sa Colonne, & que, pour faire voir qu'elle n'est pas invincible, je tire mes preuves du Bataillon quarré des *Espagnols*. Nous allons voir de quelle maniere il en profitera.

Le premier avantage qu'il en veut tirer est que cet exemple, selon <sup>Si cette Colonne & ce Bataillon sont deux Corps aussi différents que le dit M. de Folard. Supériorité du Bataillon à certains égards.</sup> lui, ne prouve rien contre sa Colonne. Il en donne pour raison que ce Bataillon & sa Colonne sont deux choses bien différentes, jusques là qu'il n'y a même aucune conformité entre ces deux corps, la Colonne étant un corps parfait sans nuls défauts; au lieu que le Quarré en est couvert. Faisons voir par les mêmes preuves qu'il allègue, qu'il se trompe à tous ces égards. Quant à la différence qu'il prétend qu'il y ait entre ces deux corps; Je dis, qu'en supposant comme il fait, que dans le cas dont il s'agit, la Colonne soit un corps parfait, & que le Bataillon quarré des *Espagnols* ne le soit pas, & cela pour les raisons qu'il allègue, qu'il se trompe manifestement. La raison en est, 1. que si la perfection de sa Colonne doit consister, comme il veut, en ce qu'elle est fraisée de ses Pertuisannes: Comme ces Pertuisannes ne sauroient atteindre qu'à la longueur de six pieds tout au plus, & que le feu qu'elles ont à dos, les oblige, tant qu'il agit, de se tenir le nez à terre, pour ne pas en être assommées; ce qui fait que durant ce tems-là elles n'offrent pas leur défense naturelle, ou qu'étant debout, elles l'ôtent à plusieurs des rangs de Mousquetaires, qu'elles ont derrière elles: Il s'ensuit que la perfection du Bataillon quarré des *Espagnols* doit être à ces égards plus grande; parce que ses piques pouvant atteindre à la longueur de dix-huit pieds ou environ, peuvent être couvertes sur le devant par les Mousquetaires & atteindre encore aussi loin au de là que les Pertuisannes, sans perdre un moment de leur défense naturelle, ni sans l'ôter aux Mousquetaires puisqu'elles n'ont aucune raison qui les oblige de se jeter le nez à terre. Cette considération est d'autant plus importante, que dans un cas comme celui-ci, on a de tous côtés, les deux Armes de Cavalerie & d'Infanterie en tête,

LETTRE  
III.

dont l'une vous combat par un feu déjà supérieur & dont l'autre n'attend que le moment favorable pour vous tomber l'épée à la main, quelque part brusquement sur le corps. 2. Je dis qu'il se trompe, parce que si la perfection de sa Colonne doit consister ici, comme il le prétend, en ce qu'elle est à centre plein; comme cela fait qu'elle se trouve sur une telle hauteur de file, que par-là elle doit perdre nécessairement l'usage libre d'une bonne partie de son feu, il s'ensuit que la perfection du Bataillon quarré des *Espagnols* doit être encore à cet égard plus grande. La raison en est que le Quarré à centre vuide n'oblige pas à une si grande hauteur de file, qu'il ne garde l'usage libre de tout son feu. Or c'est ce qui mérite d'autant plus d'être considéré, que dans ce cas-ci, où l'on a aussi à faire à de l'Infanterie, on ne sauroit espérer de faire taire celui de l'ennemi, que par un feu du moins équivalent.

En quoi  
ce Corps  
est sem-  
blable à  
la nou-  
velle Co-  
lonne.

Quant à la prétention du Chevalier de *Folard*, que dans le même cas dont il s'agit, il n'y ait pas de conformité entre le Bataillon Quarré des *Espagnols* & sa Colonne: Je dis qu'il se trompe encore très-visiblement. 1. Car si sa Colonne est en état, comme il prétend, de se rompre & de se partager, prenez que ce soit en deux ou en quatre: Ne voit-il pas que ce Bataillon l'est aussi? Il n'a qu'à marcher sur l'ennemi piques baissées, par deux de ses faces, pendant que les deux autres observent, ou bien par ses quatre faces à la fois. Mais voici une conformité des plus essentielles à quoi Monsieur de *Folard* ne pense point du tout. C'est que ni sa Colonne, ni ce Bataillon, ne sauroient se rompre ni se partager sans se perdre, à cause qu'en le faisant, l'un & l'autre prêteront également le flanc & le dos à l'ennemi, qui les environne de toutes parts. 2. Si sa Colonne est en état de se défendre en tout sens, ce Bataillon ne l'est-il pas tout de même, & encore mieux, que sa Colonne qui oppose des Pertuisannes le nez à terre & un feu embarrassé, là où ce Bataillon oppose continuellement des Piques qui se trouvent en défense & un feu aussi libre qu'entier? Car au reste n'oppose-t-il pas le front à l'ennemi des quatre côtés aussi bien que sa Colonne? 3. Si ce Bataillon ne sauroit combattre qu'en défensive & fixé dans son terrain, sa Colonne peut-elle faire autrement ici? Si elle veut seulement se mettre en devoir de sortir de son terrain, dans quelque sens qu'on le prenne, ne doit-elle pas se résoudre à ne présenter le front que d'un seul côté, & laisser en même tems les trois autres côtés à la merci de l'ennemi? Or qui empêcheroit ce Bataillon de se rendre en cela conforme à elle en imprudence? 4. Si ce Bataillon est lent & pesant dans ses mouvemens, & qu'au contraire sa Colonne soit un corps aussi actif, aussi violent dans le choc, & ainsi du reste, qu'il se l'imagine? quel avantage lui en reviendra-t-il, au des-

fus de ce Bataillon, puisque l'un & l'autre corps se trouve également renfermé comme entre quatre murailles, & que ni l'un ni l'autre ne fauroit faire la moindre démarche pour heurter contre l'une de ces murailles, que les trois autres ne l'écrasent aussi-tôt? Veut-on penser juste? Veut-on espérer de parvenir jamais au vrai? Il faut de nécessité distinguer judicieusement les cas & les connoître exactement dans toutes leurs circonstances. Mais s'il est vrai que dans le cas dont il s'agit, le Bataillon quarré des *Espagnols* l'emporte, sur les perfections qu'il veut que sa Colonne ait, & qu'entre elle & ce Bataillon il se trouve, quant à l'essentiel, une conformité parfaite, que deviendra donc son premier avantage, & la conséquence qu'il en veut tirer?

„ Je vais faire voir, dit-il, qu'il se contredit manifestement, en „ accordant à ma Colonne attaquée les mêmes avantages qu'au Ba- „ taillon *Espagnol*, quoiqu'il s'en faille de beaucoup que celui-ci en „ ait tant ” Pour cet effet il allegue un endroit du passage qu'il a eu main, où je dis, du Bataillon quarré des *Espagnols*. „ A la vérité, „ d'Infanterie à Cavalerie, il s'étoit trouvé supérieur en armes; d'Infan- „ terie à Infanterie, il eût pû se trouver égal; Mais d'Infanterie à Cavale- „ rie & à Infanterie jointes ensemble, il jugeoit bien qu'il ne pouvoit que „ se trouver inférieur. ” Et il s'écrie aussi-tôt, *Voici la contradiction toute visible, si je ne me trompe dans mon jugement*. Preuve de cela, „ Il déclare, dit-il, dans ce qu'il répond à une demande qu'on lui „ fait, que l'Infanterie toute seule ne feroit que blanchir, que rebou- „ cher contre un corps aussi bien ordonné que ma Colonne, & con- „ tre des armes trop redoutables pour oser *les aborder*. Il finit ainsi, „ après en avoir fait voir tous les avantages, ce Bataillon est donc in- „ vincible? On lui avoué qu'on l'entend au pied de la Lettre. La „ Cavalerie, dit-il, plus bas, ne sauroit l'attaquer non plus toute seu- „ le, & prouve très-bien que celle-ci comme l'autre réfléchira comme „ ce Bataillon, & que toutes ces attaques iront à rien, quelque effort „ qu'on fasse. On ne le lui conteste pas. On va voir dans ce moment „ qu'il fera forcé de convenir qu'en effet elle est invincible. ” Voilà le principe d'où il veut tirer la conclusion, dont il nous menace. Voi- ci comme il raisonne.

„ Mais si la Cavalerie & l'Infanterie, dit-il, sont jointes ensemble „ & qu'elles *attaquent* de concert, (le texte porte qu'elles *agissent de* „ concert) l'union de ces deux armes fera ce qu'une seule ne peut „ faire. ” C'est la Raison sur la quelle je me fonde. Il y répond. „ Qui „ ne croiroit que cet expédient est des plus efficaces, pour détruire, pé- „ nétrer & anéantir ce Corps? Et pour preuve que cela ne se peut „ pas, il dit, je veux qu'un Bataillon se replie & attaque une partie „ de ma Colonne, & que la Cavalerie en fasse autant *de son côté*, la

LETTRE  
III.

„ *voilà enveloppée de toutes parts*; le mal n'est pas grand. N'est-il pas  
„ vrai que par tout où l'Infanterie attaque, elle trouve la même rési-  
„ stance, les mêmes difficultés, les mêmes obstacles, les mêmes ar-  
„ mes, & la même profondeur dans les files, enfin tous les mêmes  
„ avantages que le Censeur m'accorde? N'attaque-t-elle pas *seule de*  
„ *son côté*? La Cavalerie trouve les mêmes difficultés & les mêmes  
„ dangers *du sien*, & encore plus grands & plus insurmontables. Est-  
„ ce que ma Colonne se trouve dénuée de quelqu'un de ses avantages  
„ pour être *attaquée de la sorte*? Je ne le vois pas. Il nous fait très-  
„ bien comprendre... les désavantages de toutes les deux contre mes  
„ Colonnes & les prouve admirablement bien. Il trouvera bon que  
„ je lui rétorque ses preuves & que je m'en serve contre lui-même.  
„ Ainsi, dit-il, ma Colonne ne perd aucun de ses avantages en se  
„ défendant contre l'une & l'autre de ces deux Armes. Je conclus de  
„ là que toutes les deux agissant de concert n'avanceront pas d'avanta-  
„ ge. ” Quelle conclusion!

En quel  
sens cette  
Colonne  
pourroit  
être dite  
invinci-  
ble.

Pour comprendre ce raisonnement, & en voir la foiblesse, il faut remarquer, premièrement, qu'il pose pour principe que je déclare deux choses, l'une que l'Infanterie toute seule ne feroit, comme il s'en exprime, que reboucher contre sa Colonne, & contre ses armes, c'est-à-dire, ses Pertuisannes, trop redoutables pour oser jamais les aborder: l'autre que la Cavalerie ne sauroit l'attaquer non plus toute seule, ou que si elle le fait, elle réfléchira comme ce Bataillon. Ce qui suppose, comme vous voyez, de la part de l'Infanterie une attaque *séparée*, & cela en *abordant* sa Colonne, la baïonnette au bout du fusil; & de la part de la Cavalerie aussi une attaque *séparée*, en *abordant l'épée à la main*, dans le tems qu'à l'une & l'autre de ces attaques sa Colonne se trouve en bon ordre. Ce principe est bien posé, & j'en conviens. Il faut remarquer, en second lieu, qu'il suppose que sa Colonne est enveloppée de toutes parts, & attaquée *en partie* par ce Bataillon, *en partie* par cette Cavalerie chacun de son côté, *l'un la baïonnette au bout du fusil*, l'autre *l'épée à la main*, & que pour être attaquée *de la sorte*, par ces deux armes *séparément*, & chacune toute *seule de son côté*, elle ne sauroit se trouver dénuée d'aucun des avantages que je lui accorde. Au moins il ne le voit pas, & moi j'avoue que je ne le vois pas non plus. De là il conclut que, sa Colonne enveloppée & attaquée *de la sorte* ne perdant aucun de ses avantages, & se défendant contre l'une & l'autre de ces deux armes, il conclut dis-je que toutes les deux agissant de concert, n'avanceront pas d'avantage: que par conséquent sa Colonne doit être invincible au pied de la Lettre, & que disant, *Non sans doute*, je me contredis manifestement.

J'avoue que, si l'Infanterie & la Cavalerie ne pouvoient attaquer <sup>LETTER</sup> la Colonne, que de la maniere qu'il le suppose, comme étant attaquée <sup>III.</sup> de la sorte, elle ne perdrait aucun des avantages que nous lui accordons, sa conclusion seroit juste. Mais s'il est vrai que ces deux armes peuvent l'attaquer *autrement* qu'il ne le suppose, ou qu'on le puisse seulement soupçonner, par là même sa conclusion est fautive. Elle l'est premièrement, parce qu'il ne prouve pas, qu'il n'y ait d'autre maniere de la combattre que celle qu'il suppose, & que je soutiens qu'il y en a une. Secondement; parce que s'il y en a une, il ne prouve pas que cette maniere ne fera point perdre à sa Colonne ces mêmes avantages qu'il suppose qu'elle a, & que nous lui accordons, par conséquent qu'elle ne lui fera pas perdre les moyens de se défendre contre l'une & l'autre de ces deux armes. Or si cela est, où est la contradiction qui lui paroît si visible? Où est la Colonne invincible? Et de quoi serviront tous ses raisonnemens, si ce n'est d'autant de preuves de son erreur?

Je dis que sa conclusion seroit juste, s'il étoit vrai, par exemple, <sup>Moyens</sup> que l'Infanterie ne puisse attaquer la Colonne que d'un *seul côté*, ni <sup>d'atta-</sup> autrement qu'en *l'abordant la baïonnette au bout du fusil*. Mais elle a <sup>quer</sup> aussi des armes à feu, la Colonne est ici enveloppée & par conséquent <sup>cette Co-</sup> arrêtée, l'Infanterie peut l'attaquer *de tous les côtés, de loin aussi bien* <sup>lonne</sup> *que de près, & par telles armes qu'elle veut*. Il en seroit de même, <sup>avec</sup> s'il étoit vrai que la Cavalerie ne sauroit attaquer la Colonne que *seule* <sup>avantage</sup> *à seule de son côté*, ni autrement qu'avec *ses propres armes, en l'abordant* tandis qu'elle est encore *en bon ordre*. Mais la Cavalerie qui jointe à l'Infanterie, trouve dans les fusils de cette arme, de quoi suppléer aux défauts de ses épées, peut suspendre son attaque pour quelques momens, jusqu'à ce que les fusils de son Infanterie, dont elle se voit munie, aient produit tant d'ouverture ou de trouble dans la Colonne, qu'elle puisse se promettre avec raison d'en rendre un bon compte. Ne sont-ce pas là les mêmes raisons qu'il trouve dans le passage même qu'il réfute, & se fonde-t-il sur d'autres dans ses ordres de Bataille pour le Mélange de ces deux Armes? Ce seroit aussi la même chose, s'il étoit vrai que, pour envelopper la Colonne de toutes parts, ces deux armes ne peuvent s'y prendre que *seul à seul chacun de son côté*: Mais qui est-ce qui les empêchera de s'y prendre *conjointement ensemble de tous les côtés, & d'agir ainsi de concert*? Encore si la Colonne pouvoit par ses pertuisannes se faire jour quelque part, ou figurer un tant soit peu par son feu. Mais non. Elle est forcée de combattre fixe dans son terrain. Elle oppose, à la vérité, beaucoup de pertuisannes, dont elle ne sauroit faire ici un grand usage, & en récompense elle n'oppose que très-peu de feu, dont elle auroit grandement besoin, pour se défendre. Monsieur de Folard qui prétend tout voir,

LETTRE  
III.

ne voit-il pas que sa Colonne peut & doit être attaquée de la sorte suivant les regles, & que si elle l'est, elle perd aussi-tôt tous les avantages qu'il lui suppose? D'où vient donc son erreur? Cette masse épaisse de sa Colonne, s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte, lui obscurcit tellement la vue, & la lueur de ses pertuisannes l'éblouit si fort, que ces mêmes choses sur lesquelles je me fonde, & dont il n'y en a pas une qui ne soit capable de renverser sa conclusion, lui échappent. Chose étrange d'un Officier de service comme lui, & qui avec cela possède de si beaux talens! Mais soit qu'il doute, ou qu'il ait imaginé quelque chose de plus heureux; pour nous faire voir cette contradiction qui lui paroît si visible, & nous forcer d'avouer que sa Colonne est néanmoins invincible; „ Il me vient, dit-il, dans la pensée quelque chose de plus fort encore, que ce que je viens de dire. Le voici. La „ supériorité du nombre, dit-il, n'y fait rien, si elle est obligée de soutenir l'effort de deux Armes ou d'une seule. Mettons qu'il faille plus „ d'un Bataillon pour envelopper totalement ma Colonne, bien entendu que l'on me combattra selon la méthode d'aujourd'hui, sur „ quatre de file ou sur six si l'on veut, il faut le supposer ainsi, que „ peut-il arriver de cela; Si non qu'on l'attaquera & qu'on l'embrassera entièrement. *On ne sauroit la combattre ni lui opposer un plus „ grand nombre de monde que la grandeur de l'espace on du quarré qu'elle contient,* & de deux corps qui combattent sur un front égal, aucun ne débordé. Il faut que le mieux ordonné l'emporte, & dans „ l'attaque environnante je n'ai aucun côté foible. Or ce ne seront „ pas des files de quatre qui perceront des files de douze, & qui manqueront de pertuisannes, dont l'autre se trouve très bien fourni. „ Alléguer le feu de ces Bataillons minces, ce n'est pas ce me semble bien raisonner, ce feu n'a plus lieu lors qu'on en vient aux mains. „ Et à l'égard de la Cavalerie; ni ses épées, ni la vigueur de ses chevaux, ne servent de rien, & c'est ce que j'ai prouvé plus haut en „ vingt endroits de mon Commentaire. Qu'il m'oppose s'il veut „ deux Bataillons & autant d'Escadrons, & c'est beaucoup, contre „ une seule Colonne, & que, pour ne pas me donner le tems de m'ouvrir un passage au centre par la célérité de mes mouvemens, il fasse „ recourber les deux aîles à moitié, pour mettre moins de tems à m'environner & à m'ôter celui de percer, je lui déclare qu'il ne gagnera „ rien & qu'il me fournira même un bon coup à faire. Car bien loin „ d'avancer au centre, je *tournerai ma Colonne* sur l'une des aîles qui s'est recourbée à moitié sur les flancs. Manœuvre aussi aisée qu'on „ puisse faire, & en présentant une de mes faces au centre de ces deux „ Bataillons, je les romprai à l'une de leurs aîles, & la prendrai en „ suite en flanc par la face opposée. Et quand l'ennemi diminueroit



„roit ce mouvement, il n'y trouveroit pas pour cela le remède; Et <sup>L'atta-</sup> „s'il m'attend en ligne pour éviter ce malheur, je le percerai au cen- <sup>III.</sup> „tre sans qu'il puisse avoir le tems de se recourber. Car quant à ses „Escadrons, ils ne m'empêcheront point d'aller. Je l'ai démontré „en mille endroits de mon Commentaire. Je serois fort surpris, si „l'Officier Général *Hollandois* trouvoit quelque moien pour échap- „per aux embarras que je lui propose, & qu'il revoquât en doute des „vérités si palpables.”

Ce que Monsieur de *Folard* vient d'opposer ici, pour tout ce qu'il a de plus redoutable, regarde deux cas différens; une attaque qui embrasse totalement sa Colonne, & une qui ne l'embrasse qu'en partie. Le premier est au fait, l'autre ne l'est pas, parce que le cas dont il s'agit; est celui du Bataillon quarré des *Espagnols*, qui étoit environné de toutes parts. La force de son raisonnement consiste, quant au premier. 1. En ce qu'on ne sauroit combattre sa Colonne, ni lui opposer un plus grand nombre de monde, que la grandeur de l'espace ou du quarré qu'elle contient. 2. Que des files de quatre qui manquent de pertuis farines, ne perceront pas des files de douze qui en sont très bien fournies. Ses preuves sont. 1. Que de deux corps qui combattent sur un front égal aucun ne débordé. 2. Que dans l'attaque environnante sa Colonne n'a aucun côté foible. 3. Qu'il faut que le mieux ordonné l'emporte. 4. Et que le feu n'a plus lieu, lors qu'on en vient aux mains. La force de son raisonnement, quant au second, consiste en ce que, si deux Bataillons & deux Escadrons en ligne recourbent par les deux aîles, à moitié sur les flancs de sa Colonne, lui bien loin d'avancer au centre, il la tournera sur l'une des aîles, qui s'est avancée & recourbée, & qu'en présentant une de ses faces au centre des deux Bataillons, il les rompra à l'une de leurs aîles, & qu'il la prendra ensuite en flanc par la face opposée. Ses preuves sont tirées, 1. de la célérité de sa Colonne dans ses mouvemens, 2. de ce que ni les Bataillons, ni même les Escadrons ne l'empêcheront pas d'aller.

Il ne faudroit donc pour nous tirer de ce terrible embarras, où il Qu'on croit bonnement nous jeter, il ne faudroit que lui dire simplement. <sup>peut</sup> Qu'à l'égard du premier cas, on soutient, 1. que dans une attaque <sup>aisément</sup> qui embrasse totalement sa Colonne; l'ennemi peut la combattre com- <sup>la vain-</sup> me il veut; & lui opposer un bien plus grand nombre de monde qu'il <sup>cre par</sup> ne le suppose. Que par conséquent, 1. il débordera & 2. que, puis- <sup>une atta-</sup> que sa Colonne, pour faire front de tous les côtés, doit nécessaire- <sup>que envi-</sup> ment prêter le flanc aux quatre Angles, & cela à proportion de la hauteur sur laquelle elle combat, elle ne fera certainement pas sans foible, mais qu'elle en aura beaucoup; qu'ainsi l'ennemi sera le mieux or-

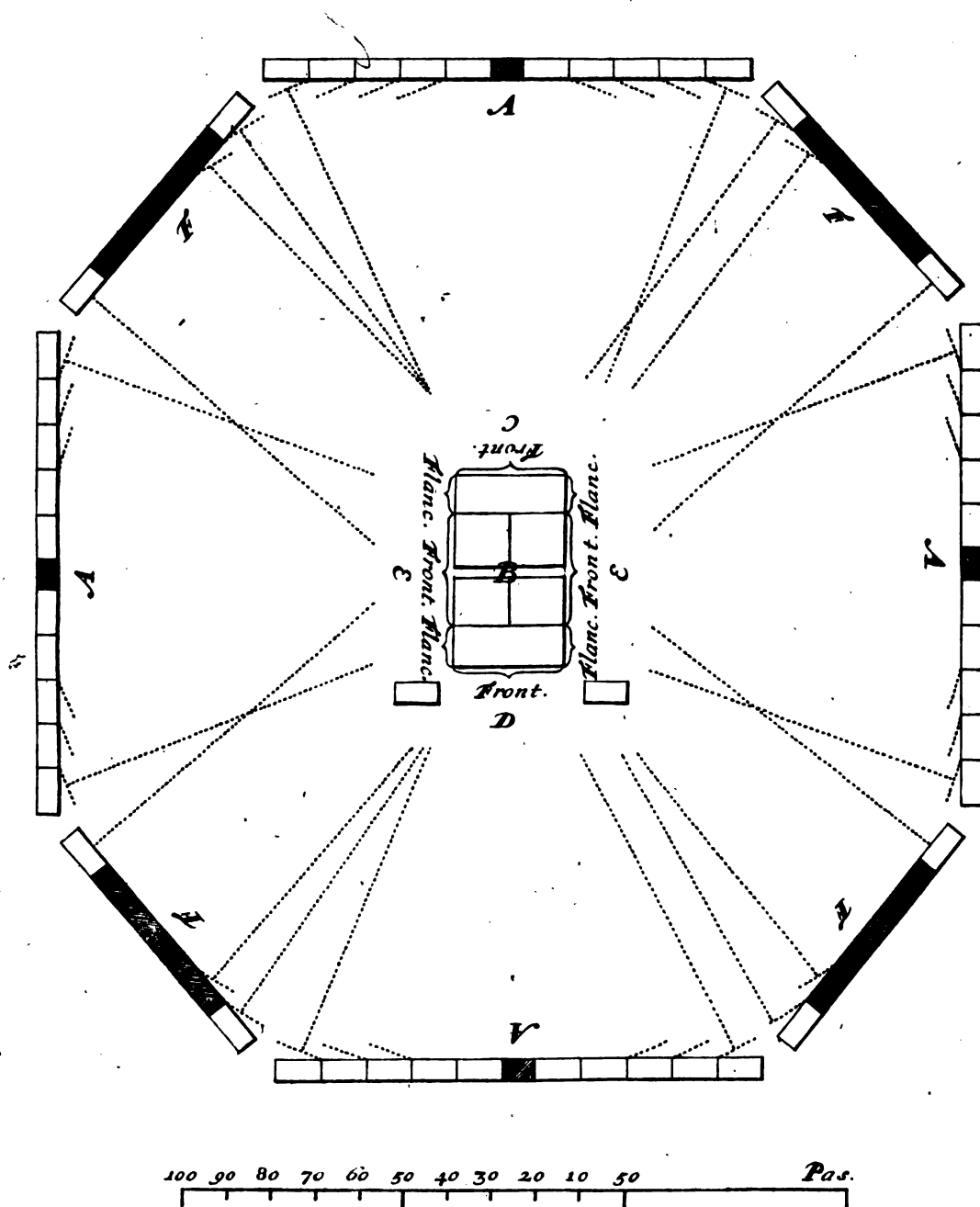
LETTRE  
III.

donné & qu'il l'emportera. II. Qu'on soutient que l'ennemi sur quatre de file & qui manque de pertuisannes, n'abordera pas sa Colonne sur douze de file & qui en est très bien fournie: Mais, qu'il l'attaquera de loin par le nombre de ses feux très-supérieurs, & qu'ainsi ces feux seront très bien allégués. A plus forte raison que, dans le cas dont il s'agit, où sa Colonne est arrêtée & obligée de combattre fixe dans son terrain, l'ennemi est non seulement le maître d'en user de la manière qu'il le trouve à propos, mais que sa Colonne perdant par-là l'usage de ses pertuisannes, ne sauroit pour se défendre, lui opposer qu'un feu infiniment inférieur. On n'auroit, dis-je, qu'à lui proposer simplement ces choses, pour renverser d'abord tout son raisonnement, ou bien pour le mettre dans l'embarras de faire voir qu'elles ne sont pas fondées, ou que les conséquences que nous en voulons tirer ne sont pas justes. Or c'est ce que nous prétendons qu'il ne sauroit jamais faire.

Quant au second cas, on n'auroit qu'à le rejeter comme n'étant pas au fait, ou bien en l'acceptant lui demander, avant que d'y répondre, des preuves de toutes les choses qu'il propose là-dessus, & qui ne consistent qu'en simples suppositions. On pourroit soutenir en même tems, qu'au lieu qu'il laisse les Bataillons ennemis dans l'inaction, après le premier mouvement qu'il leur fait faire selon sa fantaisie, ces Bataillons agiront, de la manière qu'ils le jugeront à propos, & que s'ils le font, il se fera battre également, soit qu'il avance au centre, ou qu'il veuille tourner sa Colonne sur une des ailes. Or, je vous le demande, si on s'y prennoit de la sorte, à quoi aboutiroit encore son raisonnement, où en seroit-il? Nous serions d'autant plus en droit de le faire, que ce qu'il suppose à l'égard de l'un & l'autre cas non seulement n'est soutenu d'aucunes preuves, mais que ce que nous soutenons nous le croions déjà suffisamment prouvé plus haut. Cette manière de le réfuter seroit bien la plus abrégée. Mais elle ne répondroit pas assez à notre dessein. Il propose sans distinction des cas qui sont au fait, & d'autres qui ne le sont pas. Acceptons les aussi indifféremment, pour faire voir par des preuves également sensibles à l'œil & à l'esprit, que ces mêmes choses qu'il propose sans aucune distinction, & avec tant de confiance, bien loin d'être de quelque force sont la faiblesse même

Moten  
d'enve-  
lopper ce  
Corps to-  
talement.

Monsieur de *Folard* semble vouloir, que pour envelopper totalement sa Colonne, il ne faudroit gueres plus d'un Bataillon & quelque Cavalerie. Il permettra que nous l'enveloppons de telles armes & en aussi grand nombre que nous le voudrons. L'exemple dont il veut que je tire mes preuves pour faire voir que sa Colonne n'est pas invincible, & sa prétention qu'elle l'est dans ce même cas, tout cela  
me



Une Colonne de deux Battaillons, envelopée et combattue par quatre Battaillons.



me mettroit du moins en droit de le faire. Mais nous ne l'accablerons pas de tant de différentes sortes d'armes, ni d'armes tellement supérieures en nombre, que nous n'aurions pas sujet de nous vanter de l'avoir vaincue. Nous renvoyons déjà la Cavalerie, pour ne la pas fatiguer mal à propos. Nous ne prenons dans le premier cas, que quatre Bataillons, & pour lui faire le plus de plaisir que nous pouvons, nous prenons des Bataillons *Hollandois*, combattant à leur manière. Nous les opposerons à une de ses Colonnes de deux Sections ou Bataillons, chacun de cinq cents hommes, la Compagnie des Grenadiers non comprise: Et cela pour mettre cette Colonne dans une situation aussi mauvaise qu'étoit celle où se trouva le Bataillon carré des *Es-pagnols*. Ensuite, pour répondre au second cas, nous ne lui opposerons que deux des mêmes Bataillons, égaux avec elle en nombre de combattans, hors les deux Compagnies de Grenadiers qu'elle aura de plus. Et cela pour lui fournir l'occasion de faire preuve de cette force & de cette célérité dont elle se vante. Je me flatte, quelle que puisse être l'issue de ce combat, qu'on ne m'accusera pas de l'avoir trop accablée par le nombre. Si je l'appréhendois, je ne garderois certainement qu'un seul de mes Bataillons, pour lui donner d'autant plus beau jeu. Entrons provisionnellement en Action.

Quant au premier cas, j'oppose d'abord mes quatre Bataillons A. sur des lignes parallèles aux quatre fronts de la Colonne B. à quelques quatre-vingt pas de distance seulement. Ces Bataillons sont à l'ordinaire de cent soixante six files sur trois de hauteur partagés en dix-sept Pelotons. Je suppose la Colonne comme on nous la propose communément de vingt-quatre de file sur quarante de hauteur. Je veux qu'à la tête C. & à la queue D. elle oppose ses vingt-quatre hommes de front sur huit de profondeur & aux deux faces E. aussi vingt-quatre, mais sur douze de hauteur. Veut-on qu'elle fasse front en tous sens également sur douze de hauteur? A la bonne heure. Alors elle ne présentera à ses faces que seize hommes de front, & elle offrira le flanc de douze, à ses Angles. Mais j'aime mieux supposer le premier, pour lui être plus favorable. Alors je lui opposerai également sur chaque ligne un front de cent quarante deux hommes de plus qu'elle ne m'oppose. Et comme en recourbant sur les Angles F. par six Pelotons, pour combattre à la manière *Hollandoise*, je lui opposerai dans ce sens un front de soixante hommes, elle se verra non seulement surpassée en tout sens, mais encore combattue par le même nombre de cent quarante deux hommes de front, au delà de tout ce qu'elle peut humainement leur opposer. Je crois que cette seule démonstration \* suffit

\* Voi. la Planche, N. III.

LETTRÉ III. suffit pour renverser tout d'un coup le raisonnement que nous réfutons, & cela dans toutes les conséquences généralement, que Monsieur de Folard en veut tirer.

Preuves que cette attaque doit infailliblement défaire la Colonne. Faut-il le prouver? Voici mon premier raisonnement. S'il est vrai, 1. que j'oppose par tout six fois autant d'hommes de front, tous également en état d'agir sur le front de sa Colonne, qu'elle ne m'en oppose, en état d'agir sur le mien, & que de plus je la déborde par tout d'autant, il faut donc que je sois le mieux ordonné, & que suivant cette règle je doive l'emporter. 2. S'il est vrai que la Colonne combatte à la tête & à la queue sur huit de hauteur, & qu'ainsi elle prête le flanc sur ses quatre Angles, aux troupes ennemies qui sont opposées en ce sens, & cela dans la même étendue de terrain que cette hauteur occupe, qui sera du moins de douze pas, il s'ensuit donc, que loin d'être sans foible, elle en a au contraire beaucoup. Ma seconde raison n'est pas moins forte. 1. Si pour attaquer sa Colonne il dépend de moi d'user de telles armes que bon me semble, & que je trouve à propos de me servir de mes armes à feu; il est bien vrai que mes files sur trois de hauteur, en abordant la Colonne, la baïonnette au bout du fusil, ne perceront pas des files de huit ou de douze: mais elles les abimeront par leur feu, à la distance de quelques quatre-vingt pas. 2. Et s'il est vrai enfin que j'oppose un feu de cent six hommes de front aux quatre fronts de la Colonne qui ne sont que de vingt quatre, & que j'oppose de plus un feu de soixante hommes de front à ses Angles, d'où il n'en sort aucun; outre qu'en y prêtant le flanc comme elle fait elle s'expose encore à une insulte d'armes blanches, je demande si c'est raisonner juste, dans le tems qu'on oppose par tout à sa Colonne un feu infiniment supérieur, que d'y répondre uniquement par un souverain mépris comme Monsieur de Folard l'affecte? Ce mépris sur tout est-il raisonnable dans un cas qui l'oblige de combattre de pied ferme, & où pour se défendre il faut, malgré qu'il en ait, qu'il abandonne ses pertuisannes à la merci de l'ennemi, & que pour y chercher vainement du remède, il courre à son pauvre feu? N'est-ce pas se mettre dans une situation aussi mauvaise que celle du Bataillon quarré des *Espagnols*? Enfin n'est-ce pas s'exposer à se voir passer par les armes ou bien pour l'éviter, à mettre les armes bas? Voions encore comment il se tirera d'affaire dans l'autre cas.

Ordre de l'attaque demi en vironnante.

Je range ici mes deux Bataillons A. B. sur une ligne sans intervalle; les quatre Pelotons de Grenadiers 1. 2. sur les ailes à dix pas de distance devant les Mousquetaires \*. Je reste dans cet ordre jusqu'à ce que la Colonne C. se trouve à trois cens pas ou environ. Les huit

Pe-

\* Vol. la Planche, N. IV. Premier Ordre.



*Pa*

1

Public

Office



Pelotons 3. du centre marchent aussi-tôt à sa rencontre soixante pas en <sup>LETTRE</sup> avant & s'arrêtent en D. pressant leur marche à proportion que la Colonne presse la sienne. Ils la laissent venir à cent pas, & la chargent par quatre Pelotons à la fois : d'abord par les deux de leur droite & de leur gauche tout ensemble, & un moment après par les quatre du milieu. Ces Pelotons, hors les deux qui se trouvent précisément opposés au front de la Colonne, avant que de tirer se replient un peu en dedans, autant qu'il faut pour buter au front & aux Angles; & dès qu'ils ont fait feu ils se retirent tous incessamment les uns après les autres, à leur premier poste en F. Cette première démarche tend à deux fins. L'une est faite pour abbatre ce que la Colonne a de plus redoutable à la tête, ses Officiers & ses pertuisannes, & pour y causer du désordre. L'autre tend à l'obliger de continuer sa marche sur la droite ligne, à quoi le centre qui se retire à son approche l'engage naturellement. Car de quel côté se tourneroit-elle? Il n'y a encore que le centre qui s'offre. Si donc elle ne se rebute pas à cette première réception, on va lui en apprêter une seconde. Les Pelotons des Grenadiers 1. 2. qui peu avant que les Pelotons 3. ont commencé à faire feu, se sont avancés de dix pas en avant, se replient brusquement en F. & la saluent de chaque côté, par deux Pelotons à la fois; ceux de 1. commençant par leur droite, ceux de 2. par leur gauche. Ces Pelotons sont suivis des Pelotons 4. 5. qui dès que la Colonne se trouve environ à cent pas, la reçoivent par une seule décharge, en attendant que les Pelotons 3, s'étant apprêtés, lui en appliquent de leur part une seconde. Le moyen de les faire taire? Ils n'en sont point d'humeur encore. Car ces Pelotons, dès qu'ils ont fait feu, se retirent les uns après les autres en G. Et les Pelotons 1. 7. croiant que leur tour viendra, font en même tems la moitié d'un quart de conversion en arriere & s'arrêtent en H. Les Pelotons 1. 2. restent ferme en F. faisant le plus de feu qu'il leur est possible, & observent en même tems les deux Compagnies des Grenadiers ennemis. S'il arrive que ces deux Compagnies se détachent de la queue de la Colonne, deux de ces Pelotons les plus à portée les attaquent & seront soutenus, s'il le faut, par les deux autres, lesquels on remplacera par autant de Pelotons, de 6. ou 7. qu'il en fera besoin pour opposer toujours quatre Pelotons aux faces de la Colonne \*. C'est par cette manœuvre qu'on offre enfin à la Colonne deux partis à prendre. Elle peut, si elle veut, pousser de tête sur le centre, en s'engageant entre les deux

ailes

\* Voi. la Planche, N. IV. Second Ordre.

LETTRE aîles, ou bien tourner sur une des deux qui s'est avancée & recourbée, III. pour effaier le bon coup dont elle nous menace.

Viâoire Si elle pousse sur la droite ligne en avant, de l'endroit en I. où elle infail- se trouve, seulement une centaine de pas, ou environ, elle se verra ble de aussi-tôt entierement enveloppée. Les Pelotons 1. 2. n'ont qu'à se cette at- joindre insensiblement à mesure qu'elle avance, & se former tout d'un taque. coup dans un seul corps, sur la queue. Espérer de joindre jamais le centre, c'est se tromper. Le centre en tout cas la laissera toujours venir, il lui donnera une bonne décharge, & puis se retirera une cinquantaine de pas en arriere, ou plus s'il le faut. Veut-elle s'attacher aux aîles, elles en feront autant. En un mot, elle trouvera par tout un feu vif qui l'abime, & personne qui voudra avoir à faire à ses pertuisannes. Dira-t-on que la manœuvre que nous proposons soit pour ces Pelotons ou difficile ou impraticable? Mais il n'y a là rien que ce qu'ils font tous les jours, & les mouvemens qui y entrent, ne demandent qu'autant de tems qu'il en faut pour faire tout au plus cinquante pas. Ils en ont cent d'avance sur la Colonne, ils ne sont pas moins ingambes qu'elle; il n'est donc pas possible qu'elle les prévienne.

Supposons donc qu'elle ne sera pas assez imprudente pour s'engager dans un tel coupe-gorge, & que choisissant le parti le moins mauvais, elle tournera sur une des aîles qui s'est avancée & recourbée, ainsi que Monsieur de Folard nous déclare qu'il fera. Je ne fais si la retraite ne vaudroit pas mieux. Qu'y a-t-il à gagner pour lui avec ces Tirailleurs? Croit-il que ces gens, pour se rendre bonnement les dupes de son jeu de pertuisannes, resteront immobiles, comme il semble le vouloir? C'est ne les pas connoître. Dès qu'il tourne sa Colonne de la droite ligne sur une des aîles, prenez que ce soit sur l'aîle gauche, après qu'elle aura fait seulement soixante pas en avant de I. en L., les Pelotons 3. du centre, qui à son approche s'étoient retirés en G. reprennent aussi-tôt leur premier poste en E. & l'aîle droite avance incessamment, savoir les Pelotons 6. en M. les Pelotons 1. en N. Et la Colonne, après cela, où en fera-t-elle? Elle s'exposera de nouveau à tout le feu de ces Pelotons? Elle offrira de plus aux uns le flanc, aux autres le dos, & à tous une des opportunités les plus favorables pour faire succéder à la vivacité de leur feu, une attaque brusque la baïonnette au bout du fusil. Dire qu'elle présentera une des faces au centre, c'est ne rien dire. Elle marche de tête & elle tourne; elle ne peut présenter le front que du côté seul où elle marche, ni tourner qu'en présentant le flanc, à une des faces, aux Pelotons 3. 4. & le dos à la queue, aux Pelotons 1. dès qu'ils voudront se remuer un tant soit peu. Encore si par la rapidité de ses mouvemens, elle pouvoit leur dérober cet avantage! Mais quand cette rapidité seroit aussi grande

grande qu'elle se l'imagine, il faudroit bien qu'ici elle y renonçât pour <sup>LETTER</sup> un assez long espace de tems. Veut-elle manœuvrer avec quelque or- <sup>III.</sup> dre? Elle tournera par rangs les uns après les autres, ou bien par tous les rangs à la fois. Si elle use de la première de ces manières, elle allonge le tems, & ses rangs s'ouvrent du côté opposé à l'ennemi, à mesure qu'ils tournent. Si elle use de l'autre, elle abrège bien le tems & ses rangs restent plus serrés; mais cela n'empêchera pas qu'elle n'y en mette beaucoup. Le dernier rang pour tourner tout d'un tems avec les autres qui le précèdent, & pour ne pas perdre ses chefs de file, doit comme les autres, hors le premier, marcher en avant & serrer de côté jusqu'à ce que la Colonne entière se soit mise sur le nouvel alignement qu'elle veut prendre. Il faudra donc, comme elle marche sur quarante rangs, que le dernier, serrant toujours de côté, gagne dans ce sens une étendue de terrain pour le moins de quarante pas, & bien plus si ses rangs ne sont pas extrêmement serrés, ou qu'elle détourne davantage de la droite ligne, qu'on ne le suppose ici, & ainsi des autres à proportion. C'est-à-dire que ce dernier rang, & par conséquent la Colonne entière, doit mettre à ce mouvement plus de tems qu'il ne lui en faudroit pour marcher quatre-vingt pas droit en avant. Car le premier rang, pour donner aux autres le loisir de se tourner tout d'un tems, ne sauroit se mouvoir que très-lentement, ni partir de l'endroit dans lequel il tourne, que les autres ne se trouvent en autant de lignes parallèles avec lui, sans quoi le désordre s'y met. Manœuvre, comme vous voyez, aussi aisée qu'on puisse faire selon Monsieur de Folard, sur tout lors qu'on a actuellement l'ennemi sur les bras. Jugez si l'ennemi manquera de tems, ni d'occasion, pour en profiter de toutes les manières, s'il le veut.

Mais supposons que la Colonne achève cette manœuvre tant bien que mal, & que les Pelotons curieux de voir le bon coup qu'elle veut faire, n'y apportent d'autre obstacle que par leur feu. Elle avancera aussi-tôt avec ses débris, sur les Pelotons 2. 7. de l'aile gauche qui s'est avancée & recourbée à moitié, dans le dessein de rompre cette aile & de la prendre ensuite en flanc par la face opposée. Mais les Pelotons 2. qu'elle trouve d'abord sur son chemin, la laissant venir à quatre-vingt pas ou environ, la reçoivent par la décharge d'autant de feu qu'ils auront prêt, & puis ils font un demi-quart de conversion en arrière, & coulent incessamment après par leur gauche jusqu'en O. Les Pelotons 3. du centre avancent leur droite en P. reculent leur gauche en Q. & se forment en ligne parallèle sur la face qui leur est opposée. Les Pelotons 6. tirant un peu de biais vers leur droite, suivent incessamment la Colonne en queue, & se forment en 5. Et les Pelotons 1. marchant dans le même sens, se forment ensuite par une  
petite

Lettre  
III.

petite conversion en R, sur la face droite, en ligne avec les Pelotons 2. Deforte que la voilà inévitablement enveloppée, & réduite à la nécessité de s'arrêter tout court pour faire face à l'ennemi de tous les côtés; sans avoir rompu ni aîle ni centre, ni quoi que ce soit, sans avoir rien pris en flanc, ni incommode personne que je sache de ses pertuisannes, de l'épaisseur de ses rangs, ni de son feu. Comment l'auroit-elle pû faire? Avant même qu'elle se mette en marche pour avancer sur le nouvel alignement, qu'elle a pris, elle se trouve déjà presque enveloppée: Elle trouve l'ennemi en queue: Elle l'a sur une des faces; Elle l'a en tête. Il se trouve par tout à portée pour agir, soit par son feu, soit par la baïonnette au bout du fusil. Sa manœuvre lui est aussi aisée que familière. De quelque côté que la Colonne tourne, ou qu'elle veuille pousser sa pointe, à mesure qu'elle avance, l'un la suit, l'autre recule, pendant que le reste l'enveloppe totalement. Avouons que si le bon coup, dont elle a menacé, ne lui a pas réussi, il ne laisse point que d'avoir été très-bien conçu, principalement contre un Ennemi, ou immobile, ou assez stupide pour ne savoir faire aucun pas en arrière ni en avant, soit pour éviter le choc de ses pertuisannes soit pour l'abîmer par le feu.

Mais qui ne voit, sans que je la démontre autrement, qu'un seul Bataillon voulant se conduire, sur des principes tels que je viens de les proposer, doit suffire pour réduire à rien, & la célérité, & l'adresse, & les pertuisannes, & l'épaisseur, en un mot la force invincible d'une telle Colonne: Et où en seroit-elle, si tant soit peu de la Cavalerie, que Monsieur de *Folard* y met, étoit de la partie? J'avoue qu'elle ne seroit pas expédiée plus vite, si cette Cavalerie se tenoit aussi immobile qu'il nous la représente, & cela dans le tems qu'au moindre mouvement qu'elle voudroit faire, sa Colonne seroit réduite ou, voulant aller son train, à lui prêter & le flanc & le dos. Que fait-on s'il ne prétend pas aussi, que dans ce cas, cette Cavalerie fera assez bête, pour ne pas tomber brusquement sur des gens qui en usent de la sorte? S'il ne daigne donc pas faire attention à des choses semblables: S'il aime mieux préférer ses vérités imaginaires, à des vérités réelles qu'on peut lui opposer: Comment, en ne suivant que son courage intrepide, évitera-t-il de donner avec sa Colonne, tête baissée dans l'embuscade, à chaque pas qu'il fait!

V. „ Voici, dit-il, une autre objection du Critique, qui n'est pas „ nouvelle, non plus que toutes les autres qui m'ont été faites, dont „ *les débris & les ruines se trouvent dans mon Commentaire.* Cela „ m'empêcheroit de répondre à tout autre qu'à mon Censeur... qui „ ne pèche quelques fois que pour n'avoir pas pris la peine d'examiner „ très-attentivement ce qui méritoit certainement de l'être.

Il croit tout cela, bonnement comme il le dit. Il faut espérer, quand il y aura un peu mieux réfléchi, qu'il s'en défabusera. Mais quelle est cette objection ? Je prétens \* <sup>LETTER III</sup> premierement, que sa Colonne, tant qu'elle sera en mouvement, est incapable de se servir de son feu. Secondement, que tant qu'elle agira de pied ferme, il ne peut pas lui en revenir un grand avantage. Quant au premier, il le passe sous silence. Quant au second, il cite le passage, où je dis. „ Je conviens

„ encore, que tant qu'il agira de pied ferme, il ne peut pas lui re-

„ venir un grand avantage de son feu, ni sur de l'Infanterie qui agi-

„ ra sur un grand front, ni sur la Cavalerie, qui laissant là les faces,

„ s'attachera uniquement aux angles. La raison est, qu'il ne peut ti-

„ rer qu'en ligne perpendiculaire sur son front, qui étant déjà fort

„ petit, ne sauroit toucher que ce qui lui est directement opposé en

„ ce sens ”. Et là dessus il répond tout net en ces termes.

„ Il me pardonnera, si je lui dis qu'il ne prend pas garde que nous

„ sommes à deux de jeu, à l'égard du feu, & que l'ennemi ne m'en

„ sauroit fournir une amorce de plus que je lui en donne ”. Voici ses

„ raisons. „ N'ai-je pas donné une figure dans mon traité de la Co-

„ lonne, qui fait voir clairement, que les feux de mes faces sont o-

„ bliques ? S'il suppose que le Bataillon mince & à grand front n'en

„ viendra pas aux mains, qu'il m'évitera, & qu'il me servira de tout

„ son feu à une certaine distance, je me trouve alors dans mon avan-

„ tage, & je lui fais connoître l'activité de ma Colonne dans ses mou-

„ vemens, & la pesanteur de son Bataillon mince dans les siens, ou à

„ grand front. Je marche droit à ce Bataillon flottant & chancelant,

„ je le joins sans peine & je l'ouvre par le choc du mien : Car d'é-

„ chapper à sa sphere d'activité, cela ne peut arriver. S'il y en a deux

„ & de la Cavalerie, car il met de tout contre ma Colonne, je me

„ partage en deux, & je leur opposerai des files de douze contre d'au-

„ tres de quatre ”.

„ Le Censeur, dit-il encore, devoit un peu mieux développer ses

„ autres raisonnemens, qui sans ce défaut paroîtroient plus solides.

„ J'ai déjà dit que son feu alloit à rien par ma méthode & par la ra-

„ pidité des manœuvres de ma Colonne. Quant à sa Cavalerie qui

„ m'aborde & s'abandonne sur moi, non aux faces, mais aux angles ;

„ ces angles qu'il allègue, sont, selon moi, une imagination, puis-

„ qu'ils n'offrirent aucune prise par leur petitesse, & il le fait voir lui-

„ même, car il dit que si mon front, c'est-à-dire, la tête de ma Co-

„ lonne, est petit, les angles le sont aussi. Ils échappent donc à la

„ Cavalerie : Comment s'y prendra-t-on pour les attaquer ? Il ajoute

„ que

\* Voi. ci-dessus, pag. 99.

LETTRE  
III.

„ que le feu de mon front est fort peu redoutable, par la raison que  
 „ je ne puis tirer qu'en ligne perpendiculaire, & que ce front étant  
 „ fort petit, je ne saurois toucher ce qui lui est directement opposé  
 „ en ce sens. Prend-on bien garde à cette objection? Attendrai-je  
 „ qu'ils me passent par les armes, s'ils se plaisent à ce jeu? J'irai à eux  
 „ s'ils n'ont pas envie de venir à moi. Mon feu est-il perpendiculai-  
 „ re? Du moins celui de mes faces ne sauroit l'être: & ne voient-el-  
 „ les pas le Bataillon à grand front *qui me canarde*? Elles le voient  
 „ tout entier, & par un feu oblique. Ma Compagnie de Grenadiers,  
 „ qui me sert de réserve, est-elle comptée pour rien? J'avoue que  
 „ mon feu est par rangs; mais il n'est pas moins fourni, moins vif,  
 „ & moins uni que celui des Pelotons: *Car tous mes rangs tirent les*  
 „ *uns après les autres par la méthode que j'ai donnée.* Si l'on m'abor-  
 „ de, les Pelotons demeurent dans le silence; qui peut en disconve-  
 „ nir”?

Quoi! Monsieur de *Folard* soutient, qu'il est à deux de jeu à l'é-  
 gard du feu, & que l'Ennemi ne lui en sauroit fournir une amorce de  
 plus qu'il ne lui en donne? Certainement il n'y pense pas. Je n'au-  
 rois, pour réfuter une telle proposition, qu'à m'en rapporter simple-  
 ment à ce qui a déjà été remarqué en plusieurs endroits plus haut,  
 sur cette matière. Mais pour le faire revenir un peu de la pensée  
 dans laquelle il est, que je n'ai pas pris la peine d'examiner ce qui  
 mérite de l'être, j'aime mieux m'en rapporter à son Commentaire, &  
 lui montrer, dans ses propres aveux, les débris & les ruines de cela  
 même qu'il soutient ici.

Infériori-  
té du feu  
de la Co-  
lonne a-  
vouée  
par M. de  
*Folard* lui-  
même.

Il avoue, dans son Commentaire au traité de la Colonne \*, *Que*  
 „ *le feu est ce qu'il y a de moins à considérer dans la Colonne, qui*  
 „ *git tout en action*”. Il en donne des raisons. C'est, „ que le feu  
 „ par divisions ou par Pelotons, selon la méthode *Hollandoise*, dont  
 „ il fait grand cas à de certains égards, *plus continu, plus régulier,*  
 „ *plus sûr, & moins embarrassé,* que de tirer par rangs. Il convient  
 „ qu'on ne sauroit mieux faire, lors qu'on veut se réduire à se battre  
 „ de loin. Et que le feu par divisions, ou Pelotons de cinq files, soit  
 „ qu'on tire par tête, soit qu'on tire par faces, *est moins propre à la*  
 „ *Colonne qu'au Bataillon autrement disposé*”. C'est pourquoi, „ lors  
 „ qu'une Colonne est attaquée, soit par sa tête ou par ses faces, ou  
 „ que se trouvant environnée, elle est obligée de faire front de tous  
 „ côtés, on par ses faces, & de tirer *de pied ferme*..... il lui semble  
 „ meilleur de le faire *par rangs* en commençant par le centre, *les au-*  
 „ *tres rangs faisant genoux à terre,* ainsi de rang en rang, ou de  
 „ deux

„ deux rangs en deux rangs, jusqu'aux deux premiers de chaque aî-<sup>LETTRE</sup>  
 „ le *supposé qu'on n'eût point à craindre une attaque brusque*: car en <sup>III</sup>  
 „ ce cas ils doivent conserver leur feu. Mais, comme il se peut trou-  
 „ ver des mal-adroits, qui pourroient *tirer trop bas*, & casser la tête  
 „ à ceux qui sont *devant eux genoux à terre* \*. C'est-là la méthode  
 qu'il donne \* pour convenir le mieux à sa Colonne lors qu'elle est o-  
 bligée de tirer de pied ferme. C'est même ce qui l'engage à con-  
 venir †, que *les autres Nations combattent avec plus d'avantage a-*  
*vec leurs Bataillons minces*, par rapport au feu, principalement les  
*Hollandois*, & dans la Préface du second tome de son Commen-  
 taire § que ces Bataillons, qui combattent *sur le front & la hauteur*  
*ordinaire*, l'ont *infiniment* par dessus lui. Or si un tel ennemi combat  
 avec plus d'avantage, si cet avantage consiste dans son feu, & qu'il  
 l'ait infiniment par dessus lui, ainsi qu'il l'avoue, pour des raisons qui  
 lui paroissent solides; comment peut-il donc soutenir qu'il soit à deux  
 de jeu, à l'égard du feu, jusque là que l'ennemi ne sauroit lui en four-  
 nir une amorce de plus, qu'il ne lui en donne? L'aveu du contraire,  
 qu'il fait dans son Commentaire, ne ruine-t-il pas par cela même ce  
 qu'il soutient ici, qui est une parfaite égalité?

Prétendrait-il trouver cette égalité dans son feu par rangs qu'il al-  
 legue, & cela parce que ces rangs tirent les uns après les autres, par  
 la méthode qu'il a donnée? Mais n'est-ce pas la même que nous ve-<sup>Confé.</sup>  
 nons de rapporter, où il est marqué expressément qu'il faut que les <sup>quence</sup>  
 rangs tirent les uns après les autres? Seroit-ce dans le feu oblique de <sup>de ces</sup>  
 ses faces & dans sa Compagnie de Grenadiers? N'avoit-il donc point <sup>aveux.</sup>  
 calculé là-dessus dans son Commentaire? Mais une marque qu'il l'a  
 fait, c'est qu'il dit, „ n'ai je pas donné une figure dans mon trait  
 „ de la Colonne, qui fait voir clairement que les feux de mes faces sont  
 „ obliques, & sa Compagnie de Grenadiers y a-t-elle été oubliée?  
 D'ailleurs comment prétendoit-il trouver dans ce feu oblique une a-  
 morce de plus, qu'il n'en peut tirer du total de son feu par rangs?  
 Ces même Soldats qui forment ses faces, ne forment-ils pas les rangs?  
 Ne sont-ils pas nombre parmi ceux des rangs, pour y être placés aux  
 aîles? Seroit-ce dans ce que ses faces voient tout entier le Bataillon à  
 grand front qui les canarde? Cela est vrai. Mais il ne nous fait pas  
 voir que ses Soldats ainsi canardés puissent par leur feu oblique y ap-  
 porter aucun remède. Sera-ce enfin dans ce qu'il demande, si sa Com-  
 pagnie de Grenadiers est comptée pour rien? Elle n'est certainement  
 pas comptée pour rien. J'y compterois même plus que sur tout le  
 reste. Mais le montant de son feu par rangs ne se trouve-t-il pas déjà

com-

\* Dans la page 95.

† Dans la pag 80.

§ Page 6.

LETTRE  
III.

compris parmi le total de celui de la Colonne? D'ailleurs ne se pourroit-il pas fort bien, que cette Compagnie, pour ne pas trop embarrasser le feu oblique des faces, crainte d'accident, & pour conserver son feu par rangs pour une meilleure occasion, ne se pourroit-il pas que cette Compagnie jugeât que le parti le plus sage pour elle est de se tenir en reserve à la queue de la Colonne, pour ne pas courir trop de risque d'être canardée avec les autres?

Si la  
maniere  
de com-  
battre de  
cette  
Colonne  
répare ce  
déavan-  
tage.

Il ne se peut donc point que le Chevalier de *Folard* entende à la lettre ce qu'il avance dans cette proposition. Mais apparemment, si d'un côté il accorde à ces Bataillons minces la supériorité par dessus sa Colonne, à l'égard du feu, de l'autre il prétendra leur enlever sûrement cet avantage, par sa maniere de combattre, & se flattera qu'ainsi leur feu leur devenant inutile, il sera autant qu'à deux de jeu avec eux à cet égard. Ce qui me feroit presque croire que c'est là sa pensée, c'est qu'il dit \*, que sa Colonne n'a gueres de feu à essuier, puisque sa force consiste dans l'abord de l'ennemi, & dans la violence de son choc. Outre qu'il ajoute ailleurs †, qu'il laisse là le feu, & qu'il n'en tient aucun compte. Que c'est bien là un avantage que les autres Nations ont avec leurs Bataillons minces. Mais aussi, que ce n'est pas peu que de leur enlever l'avantage qu'ils ont dans leur feu, & principalement aux *Hollandois*, & qu'en suivant la méthode qu'il propose, il prétend faire voir qu'il ne leur enlève pas seulement ce rempart, mais encore tous leurs avantages. „ Parce, dit-il, que je marche droit à „ eux pour les joindre & les aborder, & que leur feu ne dure qu'au- „ tant de tems qu'il m'en faut pour arriver sur ces Tirailleurs par Pe- „ lotons. Ils feront une décharge d'un peu loin, j'y consens: Ils en „ feront une seconde, je l'accorde. Mais n'en attendez pas une troi- „ sieme; je serai sur eux, & leur feu n'a plus lieu dès l'instant même „ qu'on est sur eux.....” C'est aussi à quoi se rapporte ce qu'il y a d'essentiel dans sa réponse. „ S'il suppose, dit-il, que le Bataillon „ mince & à grand front n'en viendra pas aux mains, qu'il m'évite- „ ra, & qu'il me servira de tout son feu à une certaine distance..... je „ lui fais connoître l'activité & la legereté de ma Colonne dans ses „ mouvemens.... je marche droit à ce Bataillon flottant & chancel- „ lant, je le joins sans peine & je l'ouvre par le choc du mien... S'il „ y en a deux & de la Cavalerie.... je me partagerai en deux, & „ je lui opposerai des files de douze contre d'autres de quatre.... At- „ tendrai-je qu'ils me passent par les armes, s'ils se plaisent à ce jeu? „ J'irai à eux s'ils n'ont point envie de venir à moi.

Mais

\* Dans la même page 56, de son Traité de la Colonne.

† Dans la page 80.



Mais si c'est là sa pensée, outre que ce qui n'existe qu'en pensée, <sup>LETTERE III.</sup> n'est que pure illusion, comment cette illusion peut-elle encore trouver place ici ! Que veut dire, par exemple, activité, legereté de sa Colonne, Bataillon flottant & chancelant ? Où veut-il aller ? Qui est-ce qui se remue ? Que veut-il joindre ! Que veut-il ouvrir ? En un mot quels beaux exploits prétend-il faire par ses pertuisannes, par ses files de douze ? A-t-il donc oublié le sujet qu'il a en main ! S'il ne peut pas produire ce feu prodigieux de sa Colonne auquel rien ne sauroit résister, s'il ne peut le produire qu'en figure, ou dans ses rangs quasi le nez à terre, tirant les uns après les autres ; du moins devoit-il se souvenir que l'objection à laquelle il entreprend de répondre, suppose sa Colonne arrêtée & obligée d'agir de pied ferme. Cet oubli me paroît d'autant moins pardonnable, qu'il suppose lui même, qu'en tout cas, ces Bataillons l'éviteront & le serviront de tout leur feu, à une certaine distance. Veut-il donc supposer que ces Bataillons ne seront pas les maîtres d'éviter son choc, & que, s'ils veulent s'y opiniâtrer, ils ne l'abîmeront pas par leur feu, tandis qu'il courra tantôt de tête, tantôt de face, tantôt au centre, tantôt aux aîles, sans en tirer d'autre avantage que de se fatiguer inutilement & le corps & l'esprit ? S'il soutient que ces Bataillons n'en seront pas les maîtres, c'est une supposition. Que sert-il de le répéter à chaque pas comme il fait ? Qu'il prouve ce qu'il soutient, ou bien qu'il s'arrête. Nous soutenons le contraire de ce qu'il soutient, nous le prouvons, & nous nous croions en droit d'aller notre chemin. Quels en seront les obstacles ? Où trouverons nous les débris & les ruines de nos preuves ? Ce ne sera pas, je pense, dans sa réponse ni dans son Commentaire. Où donc ? Ce sera certainement dans son imagination seule. Je ne m'arrête pas ici à ce qu'il répète encore sur ses Angles. Je veux, Monsieur, sur cette matière, vous épargner un second ennui. Passons plutôt à ce qu'il répond à une seconde raison que j'oppose à son feu par rangs, qui est, que ce feu est rarement un feu d'ordre, & qu'il ne peut pas l'être ici, à cause de l'éloignement des Officiers distribués presque tous au front & à la queue, de sorte qu'il ne peut pas y en avoir assez aux rangs pour les gouverner, chose qui seroit pourtant nécessaire pour les faire tirer à propos, & en bon ordre.

„ Le Censeur, dit-il, ne prend pas garde, que mes Officiers sont  
 „ beaucoup plus près les uns des autres qu'ils ne le sont dans un grand  
 „ front.... à cause de la grande profondeur de mes files. Est-il bien  
 „ difficile aux Soldats d'entendre le commandement de leurs Officiers  
 „ qu'ils ont devant eux, & dont on en peut partager à chacun un  
 „ certain nombre de files ? On pourroit bien plutôt rétorquer ce défaut au Bataillon à grand front qu'à ma Colonne. Cette distribu-

LETTRE  
III.

„ tion de files à chaque Officier se pratiquoit chez les Grecs dans leur  
„ phalange, qui étoit de seize de profondeur, & les Officiers étoient  
„ à la tête comme les miens qui bordent toute ma Colonne. Il n'a  
„ pas pris garde que mes Officiers sont presque tous distribués au front  
„ & à la queue, & qu'ils bordent toute ma Colonne comme un mur  
„ qui couvre tout.... Suppose-t-on que ma Colonne n'est formée que  
„ de Soldats de recrue, qu'ils ne sont ni aguerris ni disciplinés, &  
„ qu'ils aient oublié par un fréquent exercice à tirer par rangs? Faut-il  
„ la voix d'un Stentor pour se faire entendre dans un si petit espace,  
„ pour avertir les Soldats de ce qu'ils doivent faire? Ces objections sur  
„ de telles suppositions me paroissent bien foibles ”.

Que le  
feu par  
rangs est  
rarement  
un feu  
d'ordre  
& que ce  
lui de la  
nouvelle  
Colonne  
ne le sau-  
roit être.

Je ne suis pas surpris que Monsieur de *Folard* trouve cette objection bien foible, de la maniere superficielle qu'il l'envisage & qu'il la traite. Je soutiens premierement que le feu par rangs est rarement un feu d'ordre. C'est donc à lui à faire voir le contraire, ou bien qu'on peut prendre de telles précautions qu'il le soit. Je soutiens en second lieu que le feu par rangs de sa Colonne ne sauroit l'être, non seulement à cause de sa grande hauteur qui lui est essentielle, mais encore à cause de l'éloignement des Officiers. C'est donc à lui à faire voir que cette grande hauteur, ni cet éloignement des Officiers n'y apporte aucun obstacle. Quant au premier, il n'y touche pas. Je ne doute nullement que sa raison & ses connoissances militaires n'en soient la véritable cause. User de moyens qui y sont contraires pour réfuter une objection, c'est perdre sa peine, & se montrer par un endroit qui ne sauroit être trop avantageux, sur tout pour un Réformateur d'abus, dont la moindre fausse démarche peut tirer à conséquence. D'où vient donc que cette même réflexion n'a pas été capable de porter le Chevalier de *Folard* à une semblable retenue quant au second? Car s'il est vrai qu'un feu par rangs, prenez sur quatre de hauteur, soit rarement un feu d'ordre, nonobstant toutes les précautions qu'on puisse prendre, il faut de nécessité que ce feu sur une si grande profondeur que celle de sa Colonne, ne puisse être un feu d'ordre, & bien moins encore lors qu'il n'y a pas d'Officiers pour le gouverner. C'est ce que je ne crois pas qu'aucun homme de guerre voulut me disputer. Cependant Monsieur de *Folard* l'entreprend. Voions si sur ce point il en saura plus que les autres.

Réfuta-  
tion de  
ce que M.  
de *Folard*  
répond  
pour  
prouver.

Mais que dirons nous de son début! Est-il naturel qu'il puisse prétendre que je n'aie pas pris garde à la distribution de ses Officiers, qui sont presque tous au front & à la queue de sa Colonne? Marque que j'y dois avoir pris garde, c'est là-dessus que je fonde l'objection. Je dis que cette même distribution est la cause qu'il ne peut pas y en avoir assez aux rangs pour les gouverner, & que c'est là une chose qui

qui seroit pourtant très-nécessaire pour les faire tirer à propos & en bon ordre. Pour cela il ne faut que lire. Quelle autre conséquence en voudroit-il tirer? Lui qui ne se lasse point de nous faire par tout des reproches aussi peu fondés, veut-il montrer qu'il ait examiné ce qui méritoit de l'être? Que n'entre-t-il plutôt en homme entendu, dans le détail de la manœuvre qu'il exige de sa Colonne, & venant au fait, que ne nous fait-il voir que ses Officiers ainsi distribués sont en état de gouverner les rangs? Le peut-il, lui, qui, avec tous ses Officiers à la tête de sa Colonne, doit donner, au premier commandement, aussi-tôt, du nez à terre, pour n'être pas assommé par ses propres armes; témoin sa méthode même, citée plus haut? Et qui est-ce qui gouvernera alors les rangs; qui donnera le commandement! Quand ses Officiers, dans une telle attitude, auroient la voix de *Stentor*, sur laquelle il semble vouloir s'égarier ici. Quand au défaut de cette voix, il leur fourniroit à chacun un cors de chasse, dont les différens sons distingueroient les diverses manœuvres qu'il faudroit faire \*. A quoi leur serviroit cet instrument qui lui paroît si digne d'être mis en usage, pour avertir les Soldats de ce qu'ils doivent faire? Il faudroit qu'en même tems il eût trouvé le secret de se transformer lui-même & tous ses Officiers en autant d'*Argus*, pour voir & se faire entendre tout ensemble.

Levera-t-il cette difficulté, par les raisons qu'il allègue? Que ses Officiers sont beaucoup plus près les uns des autres, qu'ils ne le sont dans un grand front, à cause de la grande profondeur de ses files. Qu'on en peut partager à chacune un certain nombre. Que cette distribution de files se pratiquoit chez les *Grecs* dans leur phalange qui étoit de seize de profondeur, où les Officiers étoient à la tête comme les siens, qui bordent toute la Colonne comme un mur qui couvre tout. Mais quoi de plus abstrait! Il n'y-a pas de si petit Officier, qui ne seroit plus près les uns des autres, qu'ils ne le sont dans un grand front? Où est-ce qu'il croit qu'ils doivent être placés pour faire tirer les rangs à propos & en bon ordre? Si c'est à la tête de leurs files, lorsqu'il s'agit de tirer sur le front? Quelle conséquence il veut tirer de la distribution des files, qui se pratiquoit chez les *Grecs* dans leur phalange? Si c'étoit pour l'usage des armes à feu? Quel avantage il se promet de son mur d'Officiers, qui borde sa Colonne, lorsqu'ils doivent se jeter à terre, & en même tems abandonner les Soldats à leur propre conduite, pour ne pas en être assommés? Veut-il donc, que soixante ou pour le moins quarante rangs de Soldats, baissés, le nez presque contre terre, hors les deux de la queue, tirent à point nom-

me

\* Traité de Colonne, pag. 96.

LETTRE  
III.

mé & en bon ordre les uns après les autres, puis se rejettent tous à la fois encore à terre, pour recommencer de nouveau & à plusieurs reprises, parmi le bruit & le fracas des armes, parmi le trouble & le désordre, que les décharges continuelles de l'ennemi doivent causer, & qui plus est, sans être gouvernés par leurs Officiers? S'il n'en veut pas juger par son expérience, qu'il en juge du moins par les seules lumières de la raison.

Quand il useroit de toutes les précautions imaginables, soit dans la distribution de ses Officiers, soit dans celle de ses Soldats, à l'égard de ceux qui sont ou plus ou moins expérimentés. Quand par un fréquent exercice, il apprendroit aux uns & aux autres à tirer par rangs, pourroit-il bien, sans changer le tempérament de l'homme, leur apprendre à user en présence de l'ennemi d'autant de flegme & d'attention qu'il en faut pour tirer par soixante ou quarante rangs les uns après les autres à point nommé & en bon ordre? Apprendroit-il à un si grand nombre de rangs ce que les plus habiles n'ont pû apprendre à quatre ou cinq? Apprendra-t-il, je ne dis pas aux mal adroits, si artistement enfermés en dedans de sa belle & savante Evolution de sa Colonne, comme il l'appelle ici, mais aux vieux Soldats qui la bordent, à ajuster leurs coups si bien qu'ils passent précisément par dessus ce prodigieux nombre de rangs, qui occupent pour le moins cent trente ou quatrevingt dix pas de tête à queue, & qui baissés autant que la situation d'un homme le genou à terre le puisse permettre, doivent se trouver encore élevés de la hauteur de deux pieds pour le moins? Si malheureusement ils baissent le bout de leurs fusils, seulement d'un pouce plus bas qu'il ne le faut, les coups porteront sur les rangs à quinze ou seize pas de là. Et que sera-ce de ce formidable feu qui ne finit point, si ces Soldats l'ajustent d'autant plus haut? L'ennemi qui se trouve à cent pas ou plus des premiers rangs de la tête, sera-t-il fort incommodé des autres? S'il le prétend, & qu'il ne veuille pas être le seul de son opinion, que ne le demontre-t-il, du moins d'une manière un tant soit peu souffrable! Mais le fera-t-il jamais, lui qui ne croit pas qu'on puisse seulement apprendre aux François une manœuvre aussi aisée & aussi naturelle que celle de tirer par Pelotons? „ On a beau, dit-il, „ apprendre aux François l'art de tirer par Pelotons, & d'augmenter leurs feux, tout cela ne leur sera qu'une occasion de ruine. Ils „ pourront réussir dans la théorie, & de sang, froid, lorsqu'ils n'auront pas l'ennemi en présence; mais dans la pratique, on reconnoitra que l'ennemi se trouvera dans son avantage, tant qu'on ne l'abordera pas, *son feu sera plus vif, plus uniforme, & plus suivi, & celui du François tout le contraire* \*.

Après

Après un tel aveu, quelle grace peut-il donc avoir de nous dire ici <sup>LETTER</sup> d'un ton fort sec; „ Mon feu est par rangs, mais il n'est pas moins <sup>III.</sup> „ fourni, moins vif, & moins uni que celui des Pelotons; *Car tous „ mes rangs tirent les uns après les autres?* Croit-il encore alléguer des raisons, lorsque trouvant mauvais qu'on prétende par ce feu de Pelotons détruire son premier rang avant qu'il puisse joindre, il nous dit sur un sujet si grave, que pour preuve de cette impossibilité, „ il „ faudroit pour cela que ses Soldats ne tiraient qu'avec de la poudre „ mouillée contre de la sèche, & qu'ils ne chargeassent qu'avec du „ menu plomb, comme s'ils n'avoient à combattre que contre des „ *Alouettes* ou des *Etourneaux*, & véritablement, dit-il, *on ne sauroit en faire plus de cas*, lors qu'on combat selon la méthode que nous suivons. Sans prendre garde seulement, je ne dis pas à la manière dont il s'exprime ici, mais à une chose de fait, qui est que sa Colonne étant en marche ne sauroit tirer qu'en l'air. Mais que dis-je, s'il le croit? Il en est tellement prévenu, & il tire tant de confiance de ces sortes de raisons, qu'il ne sauroit s'empêcher de nous dire sans cesse? „ Je crois l'avoir démontré dans mes ouvrages, & contre tous „ mes Censeurs, en repoussant toutes les attaques qu'on a livrées contre mes principes”. Il va même jusqu'à y ajouter; „ Il me semble qu'il n'y a gueres d'apparence que l'on parvienne à une *connoissance plus exacte* de la force de l'Infanterie, & que l'on trouve une „ méthode *plus excellente que la mienne*, pour résister à toutes sortes „ d'efforts. Nous assurant, que jusques ici on n'a rien trouvé, ni „ pû découvrir qui puisse *attaquer solidement* son Système”. Qui ne fouscriroit pas à ce grand & superbe éloge, après avoir examiné les raisons sur lesquelles il est fondé!

Ce n'est pas que je ne convienne, qu'il y a beaucoup à redire dans la méthode de combattre d'aujourd'hui. Rien de plus palpable que les défauts d'un Bataillon sur trois ou quatre de hauteur, à de certains <sup>Défauts de la méthode de combattre d'aujourd'hui.</sup> égards \*. Rien de plus sensible que l'erreur de la plupart des gens de guerre, tant parmi nous qu'ailleurs, qui ne prétendent vaincre que par leurs feux. Cette Erreur est d'autant moins concevable, qu'il y en a peu, qui, par leur propre expérience, n'aient pû être convaincus, qu'il ne falloit, qu'en essuiant un feu de peu d'exécution, marcher sur l'ennemi, pour le renverser avant même de le joindre: La chose est presque inmanquable: Elle est fondée sur la raison. Je crois l'avoir remarqué ailleurs †.

Mais s'ensuit-il de là, que la manière de combattre que Monsieur <sup>Nouvel examen</sup>

\* Prem. Lett. pag. 99.

† Prem. Lett. pag. 93. 94.

LETTERE de *Folard* propose, soit parfaite? J'avouë que par le peu de front qu'il donne à sa Colonne, il remédie à certains défauts que nous remarquons dans les Bataillons sur le front ordinaire, & que se proposant de vaincre par ses armes blanches, on ne sauroit lui reprocher d'être dans l'erreur de ceux, qui ne prétendent vaincre que par leurs feux. Mais sa Colonne est-elle moins défectueuse, & raisonne-t-elle mieux, lorsqu'il ne prétend vaincre que par ses armes blanches? Est-il moins dans l'erreur?

III.  
de celle  
de M. de  
*Folard*

Si d'un côté, dans la grande diminution du front ordinaire de ses Bataillons, évitant le flottement, il procure à sa Colonne la facilité de se mouvoir plus promptement en meilleur ordre: Si dans l'augmentation de leur hauteur, opposant un plus grand nombre de rangs, il la met en état de résister plus sûrement à l'effort de la Cavalerie, & de rompre toute Infanterie en ordonnance moderne: De l'autre, par là même, éternellement débordée, il fait trouver à cette Infanterie dans la grande étendue de son front, la facilité, partie en évitant le choc de sa Colonne, partie en repliant sur elle, de l'abîmer par ses feux. Pour vouloir se servir avantageusement de quelques cent pertuisannes, que l'ennemi sur un grand front peut lui rendre inutiles, il resserre le sien si excessivement, qu'il perd l'usage de près de quatre cens fusils, qu'il auroit pour sa défense.

Impru-  
dence  
qu'il y a à  
se fier sur  
une seule  
arme.

Croire, qu'en renonçant à l'usage de ses armes blanches, il n'y ait rien de meilleur que de se servir de ses feux; Ou bien qu'en renonçant à ses feux, on ne sauroit mieux faire que de se servir de ses armes blanches: Et qu'ainsi une Evolution doive être parfaite, parce qu'elle répond parfaitement à l'usage des armes à feu: Ou bien qu'elle le soit, parce qu'elle convient parfaitement à celui des armes blanches: Je ne sai lequel des deux est le plus raisonnable.

Il est vrai que celui qui tient pour la première de ces deux opinions, a du moins cet avantage qu'il peut user de l'une & de l'autre de ces deux armes, s'il le veut. Son Evolution, bien qu'elle ne soit point des plus favorables à l'une, ne s'y oppose pas, & l'ennemi qui ne débordé nullement ne sauroit l'en empêcher. Il est vrai aussi que l'autre a certainement le désavantage de ne pouvoir user que d'une seule, quand même il voudroit se servir des deux. Son Evolution, bien que favorable à l'une, est tout à fait contraire à l'autre, & qui plus est, l'ennemi qui débordé, peut lui ôter l'usage de la seule qui lui reste. Mais qui des deux en est moins dans l'erreur?

L'un qui dans son ordonnance moderne peut trouver le moien de concilier, en quelque maniere, ses armes blanches à ses feux, ne le fait pas. Il renonce volontairement à cet avantage & ne veut user que de ses feux. L'autre, qui dans sa Colonne, ne sauroit trouver le

le moien de concilier ses feux à ses pertuisannes, nous dit, qu'il *est* <sup>Lettres III.</sup> *plus que résigné à perdre ce bien* \*. Et en faveur de cette Evolution, il néglige ses feux, pour ne faire valoir que ses pertuisannes.

La force de l'Infanterie qui consiste indubitablement dans ses différentes armes, & dans ses Evolutions, n'existera donc selon ces Messieurs, que dans l'usage d'une seule arme, & d'une seule Evolution. Mais ne vouloir user que d'une seule arme, dans le tems qu'on en a deux, dont l'effort doit naturellement redoubler, à mesure, qu'unies ensemble, elles agissent prudemment de concert, n'est-ce pas dépouiller l'Infanterie de la meilleure partie de ses forces? Et si chaque armée demande une Evolution qui réponde exactement à son usage, aucune Evolution peut-elle être parfaite, à moins qu'elle ne favorise l'usage de l'une & de l'autre également?

Je ne sais ce qu'un Critique anonyme a voulu dire, lorsqu'il nous assure, „ que le traité de la Colonne, de Monsieur de *Folard*, est „ selon ses connoissances, en général admirable, plein d'une grande „ fécondité en combinaisons invincibles pour l'attaque †. Il nous auroit fait bien du plaisir, s'il eût eu la bonté de nous donner au moins le précis de ces combinaisons invincibles, & de nous faire part en même tems des raisons pourquoi il les juge telles. Peut-être ne lui aurions-nous pas cédé en admiration. Mais j'ai beaucoup de penchant à croire que, quoi qu'il en dise, il n'a pas crû ces combinaisons si invincibles, qu'elles ne puissent être vaincues, si ce n'est de la manière que je l'entens, du moins par ce terrible appareil de chevaux de frise, de canons chargés à cartouches, de cette grêle de grenades, & autres feux d'artifice, soutenu d'une Colonne de sa façon, comme il a été remarqué ailleurs ‡. Ainsi j'ai lieu de me flatter, que dans le fond, il est assez de mon sentiment, qui est que ce traité, bien qu'en général admirable, selon ses connoissances, n'est rien moins qu'invincible, non plus que la Colonne elle-même, l'un & l'autre considéré de près.

VI. On ne sauroit rien établir bien sur les petites parties de la guerre, en perdant de vue les grandes. Ces deux parties sont si étroitement liées ensemble, qu'il n'est pas possible que les défauts de l'une n'influencent sur l'autre. Tellement qu'on auroit eu lieu d'être surpris, si cet Auteur Anonyme, ne pouvant approuver Monsieur de *Folard* dans son traité de la Colonne, en tout & par tout, l'eût approuvé dans ses ordres de Bataille.

Aussi <sup>Examen de la Critique qu'un Anonyme a faite des ordres de Bataille de M. de Folard.</sup> *Folard*.

\* Polybe de *Folard*, Tome VI. Pref. pag. XXXVI.

† Biblioth. Fran. Tome. 14. pag. 151.

‡ Sec. Lett. pag. 123. & suiv.

LETTERE  
III.

Aussi ne manque-t-il pas, après avoir examiné quelques plans, où il trouve la Cavalerie rangée en seconde ou troisième ligne derrière l'Infanterie, de juger aussi-tôt, en supposant les deux armées à peu près également nombreuses, & même que l'une est plus forte d'un grand tiers, que cette manière de se ranger & d'attaquer doit être sujette à de fâcheux & dangereux inconveniens, *& toujours au débordement de l'armée opposée.* „ En effet, dit-il \*, pour preuve que ce „ débordement est inévitable, quel front lui peut-il rester après ses „ Colonnes formées, & ses Bataillons à dix de hauteur „? Il pose ainsi en fait, d'un côté, que cette manière de se ranger est l'unique, dont le Chevalier de *Folard* prétende user pour la distribution des deux armes de Cavalerie & d'Infanterie, & que sa méthode est de ranger ses Colonnes, qui ne sont que de vingt-six files, & ses Bataillons de cinquante, si près à près, qu'entre ces corps il ne reste qu'une distance égale à leurs fronts. Il suppose de l'autre que l'ennemi se rangera sur deux lignes, son Infanterie au centre, la Cavalerie sur les ailes, & ses Bataillons peut-être à la *Hollandoise*, de soixante-six files, sur des distances égales à leurs fronts, & que par conséquent Monsieur de *Folard* ne pourra jamais manquer d'être infiniment surpassé à ses ailes.

Rausseté  
de cette  
Critique.

Mais n'est-ce pas là mal établir? Car, outre que le principe de Monsieur de *Folard* souffre, que la distribution des deux armes de Cavalerie & d'Infanterie puisse varier, selon les différens desseins, & les diverses circonstances; & qu'un tel resserrement des intervalles seroit contraire à plusieurs manœuvres de ses Colonnes & de ses Bataillons. Outre cela, on voit clairement dans plusieurs de ses plans, qu'il varie souvent dans cette distribution, & comme il oppose quelquefois Bataillons à Bataillons, que de cette manière, bien loin de resserrer les intervalles d'entre ces corps, à proportion de l'étendue de leurs fronts, il les élargit presque au double de ceux de l'ennemi, à mesure qu'il retrécit le front de ces corps. Ainsi, au cas, que l'ennemi se range, par exemple, sur deux lignes, l'Infanterie A. au centre, & la Cavalerie B. sur les ailes, comme l'Auteur Anonyme suppose, & que le Chevalier de *Folard*, égal en nombre, oppose d'abord une ligne de Colonnes & de Bataillons C. à dix de hauteur, soutenue, si l'on veut, d'une ou de deux lignes de Cavalerie D.; Il est certain qu'il se ménage, à cet égard, une parfaite égalité de front, à la Colonne près qui ferme l'aile, dont il peut même le surpasser, & le prendre facilement en flanc, & que supérieur d'un grand tiers, il doit par conséquent le déborder très-considérablement. Car dès qu'il se contente d'op-

\* Bibl. Franc. Tom. 14. pag. 152. Art. I.



[illegible]



d'opposer au centre Bataillons à Bataillons, & comme il peut avec quatre Bataillons à dix de hauteur, placés encore plus près à près que ceux du centre, égaliser suffisamment, aux aîles, le front de douze Escadrons, & ainsi du reste; Qui ne voit, qu'il trouve par devers lui un certain nombre de Bataillons, que l'ennemi aime mieux placer au centre en seconde ligne, dont il peut se servir pour former ou plus ou moins de Colonnes, de plus ou moins de Sections?

S'il est donc vrai, comme on vient de le voir, qu'égal en nombre, & que l'ennemi se rangeant de la manière que l'Auteur Anonyme suppose, il peut dans l'un de ces deux cas, sans s'écarter de son Système, se ménager l'égalité au front, & même le déborder d'une Colonne, & dans l'autre se procurer l'avantage de le surpasser infiniment aux aîles; d'où est-ce que procédera ce débordement que cet Auteur prétend inévitable dans ces deux cas? D'où naîtront ces conséquences qu'il en veut tirer \*. D'où tirera-t-il ces troupes dont il a un si grand besoin, pour les faire recourber sur les flancs de la Colonne E. qui couvre l'aile? Et comment démontrera-t-il, „ qu'alors il arrivera „ de deux choses l'une, *ou bien que la Colonne continuera sa marche, „ ou qu'elle s'arrêtera pour faire face au recourbement*”? Monsieur de Folard n'a-t-il pas raison de soutenir †, qu'il n'arrivera qu'une seule de ces deux choses? *C'est qu'elle continuera sa marche avec un mépris digne d'elle.* Elle fera plus qu'il ne le pense lui-même. Elle poussera en avant jusques en F. Qui est-ce qui l'en empêchera? Et faisant front à droit, notre Auteur se verra battu par ses flancs, dépourvu de toute défense, sans qu'il soit nécessaire qu'on l'attaque sérieusement de front. Qu'on ne s'étonne donc pas que Monsieur de Folard doute ‡ *que cet Auteur critique ait bien pris garde à ce qu'il avance ici.* Et qu'il le considère comme pris dans un défilé très-embarrassant, dont il aura peine à sortir, sans être obligé de convenir, *qu'il s'y est engagé sans aucun examen.*

Je crois que, de cette manière, Monsieur de Folard, sans s'expliquer autrement, se feroit assez bien tiré d'affaire, avec cet Auteur. Qu'avoit-il à faire pour un plus grand éclaircissement, d'un nouvel ordre de Bataille de sa façon ††, très différent de celui que son Critique attaque? Le craint-il à la tête de cet ordre admirable, qu'il proposa pour le secours de Douay \*\*, & qui peut-être aura fait le sujet des objections de cet Auteur? Que ne pouvoit-il se contenter de lui faire comprendre que, bien que dans ce plan, la Cavalerie soit rangée en

\* Bibl. Fran. XIV. pag. 153.

† Ibid. pag. XXV.

\*\* Ibid. pag. XXVII.

† Tom. VI. Pref. pag. XXX.

†† Ibid. Tom. Prem. pag. 123.

LETTRE  
III.

seconde & troisieme ligne derriere l'Infanterie, & que les espaces d'entre ces corps se trouvent égaux à leurs fronts, qu'il n'en est pas de même dans quelque autre plan \*, où la Cavalerie est bien rangée de la forte; mais seulement aux aïles, derriere l'Infanterie, qui au reste occupe le centre sur deux lignes, & où les espaces d'entre ces corps se trouvent au double plus larges que ceux de l'ennemi? N'est-ce pas là une preuve qu'il se réserve la liberté d'en user à ces égards selon les occasions? Cela seul ne suffisoit-il pas pour réfuter pleinement cet Auteur? Mais le moi en que Monsieur de Folard se contente d'une victoire obtenue à si bon marché! Il faut que tout cède à l'effort de ses armes, de quelque maniere qu'on l'attaque.

Réponse  
qu'y fait  
M. de  
Folard.

„ Ma façon de combattre, dit-il, & la distribution de mes armes  
„ dans mes ordres de Bataille...., est à l'abri de tout fâcheux & dan-  
„ gereux inconvénient. Le débordement ou les surpassemens des aï-  
„ les, qui me sont opposées, ne me causent aucune inquiétude, je  
„ ne m'en mets nullement en peine. C'est la raison, l'évidence, &  
„ l'ordre qui m'obligent à parler ainsi, *quelque débordé que je sois, peu*  
„ *m'importe. Est-ce qu'on ne voit pas que mes aïles sont égales en for-*  
„ *ce, & même plus fortes que mon front?*

Défaut  
de cette  
réponse.

On sait bien que Monsieur de Folard fait consister la force de ses aïles dans une Colonne de deux ou trois Sections, qui les couvre, Colonne dont la force consiste, selon lui, dans le peu de front & la grande hauteur. On sait encore qu'il fait consister la force de son front dans une ligne de Bataillons sur huit ou dix de hauteur, entrelacés de quelques Colonnes, & rangés sur des distances au double plus larges que celles de l'ennemi, & qu'il pose en fait, que, quelque surpassé qu'il soit à ses aïles, rien ne sauroit résister à cette force. Mais croit-il, qu'aussi ébloui que lui, on ne voit pas, qu'au contraire, le peu de front & la grande hauteur de ses corps rangés de la forte, en quoi il fait consister leur force, en fait précisément le foible, pour un ennemi, qui en fait profiter? Soit qu'on les considère seul à seul, ou bien en ligne, il me semble qu'il est bien difficile de ne pas s'en appercevoir, quant au premier, après ce qui a été remarqué là-dessus, partie dans ma première Lettre, partie dans les Articles précédens: Et pour s'en convaincre par rapport au second, en faut-il davantage que ce qu'on trouve sur cette matiere dans ma seconde Lettre? C'est ce qui nous reste à examiner.

Je n'ai pas voulu toucher, dans cette Lettre, à sa méthode pour la distribution des deux armes de Cavalerie & d'Infanterie. Il suffit qu'il témoigne les vouloir ranger de forte, que se trouvant à portée les  
unes

\* Ibid. pag. 158.

unes des autres, elles soient en état de se soutenir reciproquement. LETTRÉ III.  
 J'approuve fort ce dessein. Je ne prétens pas non plus le gêner dans les distances, ni dans le plaisir qu'il prend à vouloir être partout inférieur en nombre, peut-être pour briller par là d'autant plus dans son nouveau Système. Je consens qu'à tous ces égards il en use à son gré: Je demande seulement la liberté d'en profiter, selon les occurrences. Je pose uniquement en fait ces deux choses: L'une qu'à moins d'une certaine supériorité, il ne sauroit éviter, en suivant son principe de Colonne, & du Mélange des deux armes de Cavalerie & d'Infanterie, de la maniere la plus favorable qu'il le propose, d'être assez considérablement débordé, dans ses ordres de Bataille, par un ennemi, qui voudra combattre sur beaucoup de front & peu de hauteur, & cela non seulement sur tout le front de la ligne en général, mais encore sur chaque corps en particulier: Et l'autre, que par là même, il fournit à cet ennemi le moien, partie en repliant avec ce qu'il débordé, partie en évitant son choc, de lui enlever tous les avantages qu'il prétend tirer de sa maniere de se ranger & de combattre. Preuve de ce défaut.

Pour prouver l'une, je ne fais pas difficulté de lui opposer un ordre de Bataille \*, qui, selon lui, ne sauroit être considéré, que comme la foiblesse même, pour être des plus minces, & principalement au centre où il prétend faire ses plus grands efforts. Pour prouver l'autre, je replie avec les troupes qui débordent †. Je l'enveloppe, je l'arrête, je l'oblige de combattre de pied ferme à ses ailes ‡, & d'y soutenir au front, au flanc, & à dos, tout à la fois, une attaque de Cavalerie & d'Infanterie jointes ensemble §, tandis que je l'évite au centre, sans que par un tel ordre de Bataille, je prétende m'écarter en rien du Système moderne, ni que j'appréhende qu'il puisse démontrer par des raisons solides, que dans la manœuvre, que je propose, il y entre la moindre chose, qui ne soit très-naturelle & très-facile dans l'exécution.

Je ne sai de quels argumens Monsieur de *Folard* voudra se servir un jour, pour faire voir le contraire. Montrons provisionnellement que ceux qu'il emploie, sans nécessité, contre un Auteur Critique, qui malheureusement ne trouve aucunes troupes qui débordent, si ce n'est du côté de l'ennemi; montrons dis-je que ces Argumens ne concluent rien ici, où l'on ne sera jamais en peine d'en trouver suffisamment, de quelque maniere que le Chevalier de *Folard* veuille s'y prendre. Je dis donc, que je prétens avec ces troupes, replier sur lui, l'envelopper, l'arrêter, l'obliger de combattre de pied ferme à ses ailes, & d'y soutenir.

\* Sec. Lett. pag. 128.

§ Ibid. pag. 130. & suiv.

† Ibid. pag. 129.

‡ Ibid.

LETTER  
III. soutenir au front, en flanc, & à dos, tout à la fois, une attaque de Cavalerie & d'Infanterie jointes ensemble, sans qu'il puisse l'éviter.

Dira-t-il, que, „ ce recourbement, ou cette conversion d'une aîle „ sur une autre n'est pas une affaire d'un moment, contre des trou- „ pes, qui n'étant pas sujettes à flotter, comme celles qu'on lui op- „ pose, ont un mouvement si léger & si rapide, qu'on sera aux mains „ & l'ennemi ouvert de toutes parts, avant que les troupes qui re- „ plient aient joint & doublé ses aîles \*?

Je sai bien que ce repliement n'est pas l'affaire d'un moment si on prend cette expression à la Lettre. Mais ne lui faudroit-il qu'un moment pour joindre, & l'ennemi manquera-t-il de tems pour l'empêcher? Sera-t-il ouvert de toutes parts, lui qui se refuse déjà au front, avant que les troupes qui replient aient joint & doublé les aîles, & cela par la raison, que ces troupes sont sujettes au flottement, & que les autres ne le sont pas? Si Monsieur de *Folard* considere ces troupes de part & d'autre séparément comme autant de différens corps. S'il veut juger de la legereté & de la rapidité des uns & des autres, on prend la liberté de le renvoyer à ce qui a été remarqué là-dessus plus haut †. S'il les considere comme formant ensemble une ligne, on lui demande s'il croit, qu'une ligne qui déborde de deux demi Bataillons, de quatre-vingt trois hommes de front, & de sept Escadrons de quarante, rangés sur des intervalles égaux à leurs fronts, occupant en tout environ huit cens pas, si une telle ligne qui ne trouve personne sur son chemin, marchera moins vite qu'une ligne de vingt Bataillons de vingt six hommes de front, rangés sur des distances de trois cens quarante pas, occupant ensemble une étendue de terrain, de près de sept mille, & qui a une ligne ennemie en tête? S'il le croit, qu'il en donne du moins quelque raison: Ou plutôt pour n'y pas perdre inutilement son tems, qu'il nous dise à quelle distance il juge que les armées se rangeront en bataille, & que l'ennemi, en vuë de l'envelopper, fera avancer les troupes du débordement? Si c'est à la portée du fusil, lorsqu'on est sur le point d'en venir aux mains, ou bien à quelques mille pas, lorsque de part & d'autre on s'y prépare? S'il croit qu'une portion de ligne, de deux demi-Bataillons & d'un Escadron suivis de trois autres Escadrons, ensemble plus que suffisans pour l'obliger à faire face sur ses flancs, & qui occupe de front quelques quatre cens pas, voulant se replier d'un quart de conversion, pendant que le reste de la ligne lui tourne sur le dos, n'aura pas achevé ce mouvement avant que ses lignes, qui s'étendent à près de sept mille pas, aient pu se mou-  
voir,

\* Polybe de *Folard*, Tome VI. Préf. pag. XXX.

† Pag. 126. 127. 158. 159. 160.

voir, sans rompre leur ordre, quelques cinquante pas en avant? Et <sup>LETTRE III.</sup> s'il ne sauroit s'imaginer, qu'il se pourroit que l'ennemi, dans le dessein de le prévenir en tout, eût assez d'esprit pour se régler dans l'ordre de sa marche d'une telle manière, que des troupes dont il prétend l'envelopper, se trouvaient déjà formées sur ses flancs avant qu'il fut en état de bouger? Mais pourquoi vouloir qu'il regarde l'objet de si près? Qu'a-t-il aussi bien à craindre de ce recourbement?

Les ailes de ma première & de ma seconde ligne, dit-il, sont également flanquées de mes Colonnes, & la queue de la première, n'est séparée de la seconde, que de la longueur de six halebâtres, & l'on peut voir par la figure que mon armée marche à l'instant que je suis prêt d'en venir aux mains, sur un quarré long, & les deux ailes fermées par les Colonnes. Je n'ai donc rien à craindre de ce recourbement.

Je ne m'opposerois pas à cette conséquence si je pouvois convenir que la Colonne ne puisse être entamée. Mais c'est une chose dont le contraire paroît par tout, & dont il m'accuse ici bien à tort d'être con- <sup>S'il les at- les des deux pre- mieres lignes de M. de Folard sont à l'a- bri du re- courbe- ment.</sup> venu, outre qu'il ne s'ensuivroit pas que l'aile fermée par cette Colonne ne pût être entamée au front, & à dos. On a vû que les Bataillons de la première ligne peuvent être attaqués en front & en flanc par ceux qui leur sont opposés au front. Et qu'en même tems les Escadrons de la seconde & troisième ligne avec leurs compagnies de Grenadiers, peuvent être attaqués en front & à dos, par les Pelotons & les Escadrons qui leur sont opposés en ce sens. Il est vrai que pour attaquer de la sorte la seconde & la troisième ligne, il faut que tant que la première tient ferme, les Pelotons suivis des Escadrons opposés au front, passent brusquement dans les intervalles de la première. Mais ces intervalles ne sont-ils pas assez spacieux? Ils sont de trois cens quarante pas. Quels seront les obstacles que Monsieur de Folard apportera au passage de ces troupes? Je n'ai d'autre dessein, dit-il, que d'aborder & d'en venir aux mains. Il me suffit de percer. D'accord. Mais pour aborder il faut marcher, pour percer il faut joindre, & malheureusement le cas est tel, que toute l'aile est arrêtée. Les troupes du recourbement l'enveloppent au flanc, & à dos: ses Bataillons ont l'ennemi en front & en flanc, & ne sauroient bouger, & pour éviter ses décharges continuelles, sans exposer leurs flancs à une attaque brusque la baïonnette au bout du fusil, tandis qu'on évite leur choc au front. Qu'est-ce qui empêchera donc nos Pelotons & nos Escadrons de passer entre ces grands vuides? Sera-ce cette demande assom-

\* *Polique de Folard*, Tome VI. Pref. pag. XXIX.

† *Ibid.* pag. XXXI. § *Sec. Lett.* pag. 129, & suiv.

<sup>III.</sup> L'art de manoeuvre dont Monsieur de Polard les accable? Quel, dit-il, ces gens-là serent-ils assez imprudens & assez braves pour s'enchaîner & s'engager entre les distances de mes Colonnes ou de mes Bataillons? Comme s'il y avoit de l'imprudence à tomber sur un ennemi qui offre le dos, & qu'il fallût une fort grande bravoure, pour se résoudre à essuyer un feu de passage de quelque peu de coups de fusil, qui pourroient venir des flancs des Bataillons ennemis, à cent septante pas. Son intention ne laisse pas que d'être très sérieuse & que d'aller à leur en faire passer l'envie. Pour cela il épuise tout son Art. Oferoient-ils tenter de passer, dit-il, par ces intervalles, puisque je songe à leur en faire passer l'envie en m'enchaînant dans les leurs? Car je prétens, & je parle, ajoute-t-il, peut-être en homme qui entend mon métier; que mes corps de ma seconde ligne, en même tems que ceux de ma première en viendront aux mains, passeront à travers les intervalles & courront droit devant eux, pour tomber tout de leur poids sur la seconde de l'ennemi.

Rien de mieux imaginé qu'une telle manoeuvre, pour risquer le tout pour le tout, pour ne point se trouver à la peine d'y revenir une seconde fois, & pour couper court aux préceptes de conduite des Savans, dans le cours du combat, & après. Rien aussi de plus nouveau. Je doute qu'il y ait qui que ce soit qui n'en convienne, ni qu'on veuille disputer à Monsieur de Polard la gloire d'une si belle Invention. Mais je ne vois pas l'usage qu'il en pourroit faire ici. Aux aîles la seconde ligne est forcée de faire face de la tête à la queue, & au centre elle ne trouve, ni seconde ligne ennemie à combattre, ni première qui ne se refuse à son choc.

Je conviens que dans toute autre occasion, le resserrement de ses deux lignes à la distance de deux halberdes pourroit faciliter cette manoeuvre. Mais je ne comprends pas quelle utilité il en pourroit tirer ici, où il s'agit d'une attaque environnante, ni de quel avantage lui pourroit être son quarré long de sept mille pas ouverts de toutes parts. D'autant que la raison naturelle nous apprend, indépendamment des connoissances militaires, qu'à mesure qu'on diminue la distance ordinaire de trois cens pas d'entre les deux lignes, on facilite le recourbement, non seulement dans la manoeuvre, mais encore dans les conséquences. Car moins on donne de distance entre des deux lignes, plus on diminue le circuit, & par conséquent moins l'ennemi a besoin de tems & de troupes pour les doubler aux aîles, & se replier sur le dos. D'un autre côté, plus on approche la seconde ligne de la première; plus on s'expose à retrécir trop l'espace qu'il faut, en cas de désordre, à celle-ci pour se remettre sans heurter, & plus aussi on l'expose inutilement aux divers feux de l'ennemi, sans prendre garde qu'en même tems on abrége le chemin à l'ennemi, pour tomber brusquement sur elle, soit à la



à la faveur du désordre de la première, ou bien à la faveur des grandes ouvertures que sans cela il trouve devant lui. Tout ce que je puis donc en cette occasion, c'est de rendre à Monsieur de Polard son Argument tel qu'il est, dans l'espérance que par la suite on en trouvera de plus concluans. Mais en voici un autre.

„ Je veux, dit-il, que le recourbement qu'on me fait si terrible; & „ qui n'est rien moins que cela contre mon système, m'attaque, il ne „ viendra jamais à bout de m'arrêter dans ma marche... Car cette „ aîle ennemie qui déborde ne peut-être composée que de Cavalerie. On „ n'a pas coutume de mettre la Cavalerie autre part... Que fera cette „ Cavalerie contre deux si puissantes Colonnes? Les abordera-t-elle „ l'épée à la main, s'abandonnera-t-elle dessus? Et quand elle seroit „ assez déterminée pour cela... elle rejailliroit sur elle comme contre „ un roc, sans pouvoir même l'approcher de la longueur de mes pertuisannes... Et plus bas. Je suis donc en état, ajoute-t-il, de „ marcher avec mes Colonnes sans abandonner les flancs de mon armée, sans craindre d'être enfoncé & brisé. Par qui le serois-je, je „ vous prie? Par des Cavaliers l'épée à la main, contre une masse de „ Soldats hérissée de pertuisannes, d'espontons, de hallebardes & de „ baïonnettes au bout du fusil, & de quatre rangs qui nous voient tout „ à découvert, à cause de la hauteur des chevaux, qui donne lieu à „ une tempête horrible de coups de fusil... Je demande après ce que „ je viens de dire, si le recourbement... obligera mes deux Colonnes à rester dans le repos & à faire alte pour se défendre...?

Je ne trouve dans cet Argument qu'autant de défauts qu'il y a de suppositions. Or il n'y en a pas une seule qui par la raison du contraire ne renverse la conclusion. Il est fondé sur deux suppositions principales, l'une que l'aîle ennemie qui déborde ne peut-être composée que de Cavalerie, parce qu'on n'a pas coutume de mettre la Cavalerie autre part; l'autre que quand la Cavalerie seroit assez déterminée pour s'abandonner sur les Colonnes qui couvrent les flancs, elle rejailliroit comme contre un roc, à cause des armes de longueur dont la Colonne est fraisée, & du feu terrible qui en sort.

Je dis que la première supposition est défectueuse, & que, par la raison du contraire, elle renverse la conclusion; parce que non seulement il est possible, mais qu'il est certain, que l'ennemi égal en nombre, voulant vaincre par ses aîles, & voyant qu'on lui oppose une ligne entière d'infanterie appuyée à des Colonnes, en opposera une autre qui débordera au moins de quelques Bataillons, soit que pour

cet

\* Polybe de Polard, Tome VI. Pref. pag. XXX.

† Polybe de Polard, Tome VI. Pref. pag. XXXI.

LETTRE  
III.

cet effet, il en prenne dans sa seconde ligne, ou dans son corps de réserve. Et comme on n'a aucun lieu de douter que l'ennemi ne remplisse autant avec cette infanterie, qu'avec la Cavalerie, dont il débordé, sur tout lors qu'il a ces deux armes à combattre; je ne vois pas qu'on puisse raisonnablement supposer, que cette aîle ennemie qui débordé ne peut être composée que de Cavalerie; ni qu'on n'a pas coutume de mettre la Cavalerie autre part. La coutume de ceux qui veulent raisonner en gens du métier, n'est-elle donc pas d'opposer arme contre arme, & de mettre de la Cavalerie dans tous les endroits de Bataille, où ils croient en avoir besoin? L'expérience de Monsieur de Folard s'y oppose-t-elle? Ou bien prétend-il, pour favoriser son Système, que les Modernes doivent avoir perdu tout jugement?

Je dis encore qu'il en est de la seconde supposition comme de la première; parce que, si d'un côté on a lieu de présumer, que les Colonnes qui couvrent les flancs, faisant front de toutes parts, seront capables de résister à un effort de Cavalerie: de l'autre côté on ne peut avoir aucune raison de supposer qu'il en sera de même, lorsque ces Colonnes, marchant de tête, prêteront à cette Cavalerie & le flanc & le dos. Quel est le corps, quelque épais & bien armé qu'il soit, qui ne se trouve par lui-même sans défense dans tous les endroits où il ne prête pas le front? Ces Colonnes, ces Ruchers ambulans seront-ils hérissés de toutes parts de pertuisances, d'espartons, d'hallebardes & de baïonnettes au bout du fusil comme d'autant de pointes impossibles à rompre, dans le tems qu'ils se promènent avec une légereté admirable droit devant eux? Cette tempête effroyable de coups de fusil, dont la Cavalerie ennemie est menacée, sortira-t-elle de tous les côtés de cette masse énorme de Soldats, tandis qu'elle ne fera face que d'un seul côté? Ces braves Soldats veulent-ils se défendre? Qu'ils présentent leurs armes à l'ennemi par tout où il se montre à portée, au front, au flanc & à dos. Qu'ils s'arrêtent donc pour faire face? ou bien qu'ils souffrent que l'ennemi, soit Fantassin soit Cavalier, leur passe sur le corps. Foible Argument qui peut être renversé par un ou deux Bataillons joints à une aîle, ou bien par une Cavalerie, à qui il ne faudroit d'autre bravoure, que celle d'attaquer des gens qui lui montrent & le flanc & le dos.

Autre  
objection  
du Criti-  
que Ano-  
nyme de  
M. de  
Folard.

J'avoué que Monsieur de Folard n'auroit pas beaucoup à craindre pour sa maniere de combattre & de se ranger, si ce recourbement ne devoit aboutir, qu'aux conséquences, que son Auteur Critique prétend tirer de celui qu'il voudroit volontiers lui opposer. „ Si la Co-  
„ lonne, dit-il, s'arrête pour faire face & pour se défendre contre le  
„ recourbement, il faut par la même raison, que toute la ligne s'ar-  
„ rête aussi ou elle pourra être prise en flanc. Or qu'importe, ajou-  
„ te-t-il,

„ te-t-il, que la Colonne *ne puisse Etre entamée*; si elle est forcée de <sup>LETTRE</sup> s'arrêter, & de faire face, *n'est elle pas en échec* \* à <sup>III.</sup>

Il n'y a point de doute que la Colonne ne fut obligée de s'arrêter, <sup>Exami-</sup> pour faire face & pour se défendre contre le recourbement, si l'Au- <sup>née & réfutée.</sup> teur Critique ne l'en eût dispensée, en supposant un débordement & un recourbement où il ne peut pas y en avoir. Supposons pourtant l'un & l'autre aussi réel, qu'il est imaginaire. S'ensuivra-t-il que toute la ligne doive s'arrêter aussi, pour se défendre contre les troupes du recourbement? Mais si ces troupes sont occupées à tenir la Colonne en échec, qu'est-ce que la ligne en a à craindre, & où en trouvera-t-il d'autres, pour la prendre en flanc, au cas qu'elle se détache, soit en tout ou en partie? En cherchera-t-il parmi ceux qu'il lui oppose au front? Et quand même il s'y feroit pris de manière que quelques unes du recourbement débordassent sur les faces de Colonnes, du côté de l'armée opposée, faudroit-il que toute la ligne les respectât? S'il le croit, où sont ses raisons? D'ailleurs à quoi lui serviroit-il de tenir la Colonne en échec, & même toute une aîle, s'il ne trouve le moien d'entamer & de défaire l'une & l'autre? Prétend-il que la Colonne, & par conséquent l'aîle qu'elle couvre, ne pourra se défendre contre des troupes du recourbement, qui ne font qu'observer? Ne pourra-t-elle pas soutenir leur aspect, leur attaque même, du moins autant de tems qu'il en faudra au centre, pour enfoncer ceux qui lui sont opposés, tandis que les aîles ne bougent? Empêchera-t-il, après cela, que le centre n'acheve la victoire, s'il est vrai, comme il le suppose, que les aîles puissent se maintenir dans leur entier? Où sont les obstacles qu'il voudra y apporter? Ces questions me paroissent, à la vérité, assez embarrassantes: Mais si Monsieur de *Folard* a tort ou raison de douter que cet Auteur Critique puisse jamais se tirer d'affaire, c'est ce que je ne prétens pas décider.

Je ne serois pas bien aise non plus qu'on me soupçonnât de vouloir <sup>Tour-</sup> renchérir sur la défense de Monsieur de *Folard*, & de lui porter envie <sup>née au-</sup> sur une semblable victoire. Pourroit-il bien s'en glorifier, lui, qui ne <sup>trement</sup> veut rien devoir au hazard? Il est bien heureux que son Critique ne <sup>par l'Au-</sup> lui en fasse trouver que de telles, qui après s'être repliées sur ses flancs, <sup>teur de</sup> se contentent de tenir la Colonne en échec, dans le doute où elles <sup>ces Let-</sup> sont s'il feroit conseillable de l'entamer. Mais se promettra-t-il là-dessus de rompre & de briser tout, si malheureusement il rencontre un ennemi, qui suffisamment pourvu de troupes qui débordent, ne se contente pas de tenir la Colonne en échec, mais toute l'aîle qu'elle <sup>cou-</sup>

\* Biblioth. Française, Tome XIV. pag. 153. 154.

LETTRE COUVRE, & qui l'enveloppant de toutes parts, la met dans la fâcheuse  
 III. nécessité de soutenir aussi-tôt, au front, au flanc & à dos, tout à la fois, une attaque vive & soudaine des deux armes de Cavalerie & d'Infanterie jointes ensemble, tandis qu'il se refuse au Centre? S'il croit pouvoir se tirer d'embarras, qu'il le démontre par de bonnes raisons. Le champ de Bataille lui a été tracé, il y a déjà longtemps.

Je fais bien qu'il prétend, quand même sa Colonne seroit obligée de s'arrêter, ou s'il lui plaisoit ainsi, que cela n'empêcherait pas que ses lignes n'allassent leur train, & qu'il ne conservât un avantage indépendamment de ses Colonnes d'appui. Mais sur quoi cette prétention est-elle fondée? „ J'oppose, dit-il ici, des Bataillons à dix de hauteur „ contre d'autres à quatre de file très-débiles & très-flottans \*. Et „ dans un autre endroit. Dira-t-on que des files de dix ou de huit ne „ passeront pas sur le ventre, & ne se feront pas large à des corps sur „ quatre de file †”?

Si la Colonne de M. de Folard étant arrêtée, ses lignes peuvent avancer. J'avoue que cette raison seroit fort redoutable, si à mesure qu'elle est répétée, elle augmentoit en force. On la trouve par tout. Il n'y a de différence que dans la manière de l'exprimer. Elle seroit pourtant assez judicieusement appliquée ici, si la ligne n'étoit entièrement enveloppée aux aîles, par les troupes du recourbement, & si les Bataillons à dix ou huit de hauteur avoient à faire à un ennemi immobile, & si peu avisé qu'il voulût se mesurer avec eux aux armes blanches, faute de ne savoir comment s'y prendre pour éviter leur choc, & pour les abimer en même tems par son feu. Mais malheureusement le cas est tel que la seconde & la troisième ligne, étant obligées de faire face de la tête à la queue, aux troupes de recourbement qu'elles ont à dos, ne sauroient faire un pas en avant, & que les Bataillons de la première ligne, privés de ce secours, trouvant les Bataillons ennemis partie en front, partie en flanc, sont obligés de combattre de pied ferme. Ou bien en seroit-il autrement des Bataillons à dix ou à huit de hauteur, que des Colonnes? Ils offrent à la vérité un plus grand front, peut-être de cinquante. Mais prenez que les Bataillons ennemis opposent au front leurs sept Pelotons du centre, & que les trois qui suivent se replient sur les flancs, pendant que les deux qui restent font tête de chaque côté aux Compagnies de Grenadiers, s'il y en a: Ce seul mouvement ne suffit-il pas pour forcer ces Bataillons à dix ou huit de hauteur, de se défendre de pied ferme, tout comme les Colonnes, & pour leur enlever par là tous les avantages qu'ils prétendent trouver & dans leur épaisseur & dans leurs pertuisances? Nous le croions ainsi. Monsieur de Folard en trouvera les raisons dans les

articles

\* Polybe de Folard, Tome VI. Pref. XXXII.

† Ibid. pag. XXVII.

articles précédans. S'il les goûte, il permettra qu'attaqué de la sorte, ses lignes s'arrêtent malgré lui, de même que ses Colonnes. Si nous avons le malheur qu'il ne les goûte pas, nous nous flattons qu'enfin il en produira quelques-unes d'assez solides pour nous défabuser. Mais c'est de quoi l'on doute.

Je crains pourtant que Monsieur de *Folard* ne demeure inébranlable dans son sentiment, que ses Colonnes, & par conséquent ses lignes pourront joindre l'ennemi, avant qu'elles puissent être arrêtées & enveloppées. Je le crains d'autant plus qu'à présent il se voit muni, à l'aide des heureuses découvertes de Messieurs de *Robert* & de *Vadicourt*, d'une Evolution, selon lui, des plus savantes, qu'il ait encore à ce que je crois produite ou annoncée. Auroit-il tort de demeurer ferme dans son sentiment? La raison lui paroît évidente. „ C'est, „ dit-il, que je suis en état de paroître en présence de l'ennemi, mes „ Bataillons sur un aussi grand front que ceux qu'il m'oppose, sans „ l'imiter pourtant dans l'ordre sur lequel on combat aujourd'hui. Je „ puis donc paroître en cet état, continue-t-il, jusqu'à quarante ou „ cinquante pas de l'ennemi. Alors la scène change, mes Bataillons „ minces disparaissent dans un instant, leurs files doublent, une par- „ tie se trouve à huit ou dix de hauteur, & les autres quadruplent ou „ quintuplent selon la force des corps, & deviennent Colonnes par- „ faites fraîches de leurs pertuisannes, ainsi que mes Bataillons, & „ ce mouvement est si léger, si subit & si simple, qu'à peine a-t-on „ le tems de s'apercevoir comme tout cela s'y fait, & par cette ma- „ nœuvre, je rends inutile ce recourbement dont mon Critique s'est „ fait si fort fête, & que je crains aussi peu de loin que de près \*.

Cette manœuvre peut être regardée comme tout à fait nouvelle. Je ne sache pas que Monsieur de *Folard* se soit encore avisé d'en proposer nulle part une semblable. Ne se pourroit-il pas que son Auteur Critique lui en eût fait venir la pensée? Cet Auteur dit quelque part, „ qu'on pourroit faire un meilleur usage des Colonnes, & qu'il seroit „ mieux de les faire naître ou former dans l'action, suivant les cir- „ constances, & quand on est à portée de les faire agir †. Mais „ quoi qu'il en soit, cette manœuvre conclura-t-elle mieux les autres, en faveur de sa prétention?

Par tout ailleurs il considère „ qu'une armée étant un corps com- „ posé de tant de diverses pièces, il est certainement impossible dans „ la chaleur du combat, & même un peu avant, qu'elle se mene „ d'un mouvement si juste & si vrai, qu'elle n'altère ou ne rompe son „ ordre, & que les corps ne flottent par l'étendue de leurs fronts,

„ &

\* Polybe de *Folard*, Tome VI. Pref. pag. XXXII.

† Bibl. Franc. Tome. XIV. pag. 155.

LETTER III. „ & le peu de hauteur de leurs files & se soutiennent tous également  
 „ sur une ligne parallèle, & c'est ce, dit-il, qu'on ne sauroit éviter.  
 „ Au lieu que dans mes ordres de Bataille, mes corps, ajoute-il, ne sont  
 „ point sujets à ces défauts-là, par la profondeur de leurs files... \*.

Opposition d'un nouveau le Evolution qu'il propose pour le garder de recourbement à sa méthode ordinaire. C'est sur ce fondement que, pour faire voir qu'il n'a rien à craindre du recourbement, il paroît, par tout, en présence de l'ennemi, ses Bataillons sur huit, dix, ou plus de hauteur, les aîles de sa première & de sa seconde ligne flanquées également de Colonnes. Il suppose qu'il fera aux mains & l'ennemi ouvert de toutes parts, avant que les troupes qui replient aient joint & doublé les aîles. Ce qui le lui fait espérer, c'est que ses corps, n'étant pas sujets au flottement, à cause de la profondeur de leurs files, sont infiniment plus légers & plus rapides dans leurs mouvemens, que ceux qu'on lui oppose.

Ici, tout au contraire, pour rendre le recourbement inutile, il se montre en présence de l'ennemi, ses Bataillons sur un aussi grand front que ceux qu'il lui oppose, les aîles de sa première & de sa seconde ligne flanquées des mêmes Bataillons, par conséquent, sur des corps également minces & flottans. Et il prétend qu'il pourra se trouver en cet état à quarante ou cinquante pas de l'ennemi, avant que les troupes qui replient aient joint & doublé les aîles. Bien que, selon lui, ces corps doivent perdre nécessairement, par l'étendue de leurs fronts, & le peu de hauteur de leurs files, cette légèreté & cette rapidité dans leurs mouvemens, dont ils auroient besoin pour prévenir ceux qui leur sont opposés.

Là, il soutient que le recourbement ne viendra jamais à bout de l'arrêter dans sa marche, parce que ces troupes, voulant attaquer ses Colonnes qui ferment les aîles, rejailliroient sur elles comme contre un roc, à cause de la grande profondeur de leurs files, qui rend leurs flancs ou faces aussi étendus qu'impénétrables, & à cause des armes de longueur, dont cette masse de Soldats est hérissée, qui la rend inaccessible.

Ici il suppose que ses Bataillons minces, qui ferment les aîles, étant attaqués par les troupes du recourbement, ne seront pas arrêtés dans leur marche. Bien que, selon lui, ces corps, à cause du peu d'épaisseur de leurs files, ne puissent offrir que des flancs incapables de la moindre défense, & que n'étant pas fraîsés de leurs armes de longueur, rien ne puisse empêcher l'ennemi de les joindre.

Là, il prétend, quand même ses Colonnes, qui ferment les aîles, seroient obligées de s'arrêter, pour se défendre contre les troupes du recourbement, que cela n'empêcherait pas que ses lignes n'allaient leur train: Parce qu'il oppose des Bataillons à dix de hauteur, contre d'au-

\* Polybe de Folaré, Tome VI. Pref. pag. XXXIX.

d'autres à quatre de file très-débiles & très-flottans, & qu'il n'est pas possible que les premiers, à cause de la hauteur de leurs files, ne passent sur le ventre aux derniers à cause du peu d'épaisseur de leurs files. Lettre III.

Ici, il suppose, quand même ses Bataillons minces qui ferment ses ailes, seroient obligés de se défendre contre les troupes du recourbement, que cela n'empêcheroit pas que ses lignes n'allassent leur train. Bien que selon lui, ses lignes sur des corps à quatre ou cinq de hauteur ne puissent être assez légers pour joindre promptement, ni assez solides pour rompre seurement ceux qui leur sont opposés, faute de l'épaisseur nécessaire qu'il faudroit pour cela: Et que, par une suite nécessaire, ses lignes, comme n'étant fermées que par des corps, qui ne sauroient soutenir la moindre attaque, voulant se détacher, ne sauroient le faire sans s'exposer aussi-tôt à être prises en flanc & à dos. Mais peut-être que, par sa nouvelle Evolution, qui fait le grand fondement de cette manœuvre, il conciliera tout ce qu'il pourroit y avoir ici & ailleurs de mal entendu dans ce raisonnement.

On trouve d'abord une ligne entiere de Bataillons sur le front ordinaire à quatre ou cinq de file, qui à quarante ou cinquante pas de l'ennemi, disparaissent tout d'un coup, leurs files doublent, une partie se trouve sur huit ou dix de hauteur, les autres quadruplent ou quintuplent, & deviennent Colonnes parfaites, fraisées de leurs pertuisannes comme les Bataillons, & ce mouvement doit être si léger, si subtil & si simple, qu'à peine a-t-on le tems d'appercevoir comme tout cela s'y fait. Difficultés contre cette Evolution.

Ne se pourroit-il pas encore, que ce mouvement fût si rapide, & dans sa simplicité, si profond, que l'ennemi n'eût pas même le tems ni assez d'esprit pour y apporter le moindre obstacle? Car de quelle utilité pourroit être autrement une Evolution si savante & si légère? Elle l'est pourtant, Monsieur de *Folard* nous en assure, & il ne paroît pas que l'ennemi se remuë en rien. Il ne faut donc pas douter que cette Evolution n'ait encore cette propriété, que dans le tems qu'on la veut mettre en pratique, elle frappe aussi-tôt l'ennemi d'un esprit d'étourdissement, jusqu'à ne savoir comment s'y prendre pour empêcher qu'on ne vienne impunément à sa barbe doubler, quadrupler, ou quintupler des files. C'est pour cela aussi qu'elle ne sauroit faire trop d'honneur à son Auteur, & quelle perte pour le Public de se voir privé d'une si belle découverte!

„ N'y auroit-il pas de ces *Newtons* Militaires en Europe, de ces  
 „ génies méditatifs, inventifs & assez heureux dans leurs décou-  
 „ ves, qui puissent avoir le bonheur de trouver une Evolution,  
 „ qu'on demande (à Monsieur de *Folard*) avec tant d'empres-  
 „ se-  
 „ se-

Letter  
III.

sement....\*. Du moins quand ce ne seroit que pour faire voir, que de la maniere la plus simple, la plus sûre & la plus abrégée qu'on voudroit s'y prendre, il faudroit d'un côté, pour vouloir la mettre en pratique à quarante ou cinquante pas de l'ennemi, une imagination des plus vives, & de l'autre côté un flegme inconcevable, joint à des connoissances très-bornées, pour le souffrir. Je n'ai garde de vouloir me mettre sur les rangs, ni troubler ceux qui pourroient s'en faire gloire.

Suite de  
ces Diffi-  
cultés.

Je me contente de remarquer, quel que puisse être d'ailleurs le mérite d'une telle Evolution, que Monsieur de *Folard*, pour en tirer la conséquence, que par là il rendra le recourbement inutile, suppose qu'il doit se trouver, ses Bataillons sur le front ordinaire, à quarante ou cinquante pas de l'ennemi.

Or, à quelle distance veut-il donc que les armées soient dites en présence, ou qu'elles doivent se ranger en ordre de Bataille? Les armées ne seront-elles pas veritablement en présence, lorsqu'elles se trouveront à deux mille pas ou plus? Et en tout cas, l'ennemi marchant en belle plaine, ne sera-t-il pas le maître de déployer ses Colonnes à telle distance qu'il jugera à propos? Monsieur de *Folard* l'entend-il autrement? Voudra-t-il se ranger en ordre de Bataille à une beaucoup moindre distance? Si c'est là sa pensée, qu'il ait la bonté de nous dire de quelle maniere il voudra s'y prendre; pour éviter d'être attaqué & battu longtems avant qu'il ait pu commencer une si savante manœuvre, que peut-être il aura imaginée pour cet effet. S'il ne veut pas nous faire présent d'une si belle découverte, qu'il souffre, après s'être présenté à une distance semblable à celle que nous supposons, ses Bataillons sur le front ordinaire, que je lui demande comment il fera ensuite pour se trouver en cet état à quarante ou cinquante pas? Car il lui reste encore bien du chemin à faire, il le franchit tout d'un saut, comme vous voyez; mais l'a-t-il bien compassé?

L'Ennemi lui fait trouver un nombre suffisant de troupes qui débordent, & qui marchant en écharpe d'un pas vif, l'enveloppent à ses aîles, & l'obligent malgré qu'il en ait de s'arrêter tout court, pour faire face aux troupes du recourbement; tandis que d'autres marchant à proportion d'un pas plus grave, les uns pour s'approcher des aîles, les autres pour se refuser au centre, l'obligent à faire face en même tems au front.

A cette démarche de l'ennemi, passera-t-il outre? Quel autre parti a-t-il à prendre, que de se préparer à soutenir de pied ferme, aux flancs & à dos, une attaque de Cavalerie & d'Infanterie jointes ensemble,

\* *Polybe de Folard*, Tome VI. Préf. pag. XXXIII.



semble, dont il est menacé? Le pourra-t-il, dans l'ordre où il se trou-<sup>Letras</sup>  
ve, ses Bataillons sur quatre ou cinq de hauteur? Il ne le pense pas <sup>III.</sup>  
lui-même. Qu'il change donc incessamment de scène, bien qu'il ne  
comptât pas y être obligé si-tôt. Que ses Bataillons minces, débiles  
& flottans, ne tardent pas d'un moment à disparaître, que les uns dou-  
blent, que les autres quadruplent ou quintuplent, & que tous en-  
semble se fraient de leurs pertuisannes, espontons, hallebardes, &  
baïonnettes au bout du fusil, s'il ne veut que l'ennemi, tirant aussi-tôt  
le rideau, lui passe brusquement sur le corps.

Le voilà donc réduit, sans y penser, au même embarras où nous  
l'avons laissé, avant que d'examiner cette nouvelle manœuvre \*, qu'il  
semble regarder comme seule capable de renverser tout ce qu'on pour-  
roit lui opposer. Mais si c'est là sa grande Batterie, n'a-t-il pas lieu  
d'espérer qu'à l'avenir on ne l'importunera guères, soit par lettres ou  
autrement, pour qu'il s'explique sur cette savante Evolution, qui en  
fait la principale pièce, ni qu'il se trouve à la peine de donner des  
raisons, soit bonnes, soit mauvaises; du cruel refus qu'il fait à ses  
Prosélytes d'un don si précieux.

Que fait-on enfin s'il ne voudra pas se tirer d'affaire par son ordre  
oblique? „ Je propose de plus, dit-il, l'ordre oblique qui me sauve  
„ absolument du débordement.... Pourquoi n'en pas parler...? Un  
„ ordre si admirable s'oublie-t-il...? †

Non. Je crois même que celui qui l'auroit une fois bien connu, au-  
roit grand tort de l'oublier jamais. Mais pourquoi lui reprocher son  
silence? Peut-être mérite-t-il d'en être loué. Monsieur de *Folard*  
veut-il qu'on en parle? Qu'il ait donc la bonté, en renonçant à son  
ordre en droite ligne, d'avouer qu'il ne trouve dans toute sa Tacti-  
que, pour se sauver du recourbement, d'autre ressource que dans son  
ordre oblique. Autrement, je ne vois pas qu'il puisse être en droit  
de demander à ses Critiques, qu'ils se donnent la peine de lui faire  
voir, que son ordre oblique, quelque excellent qu'il soit quant au prin-  
cipe, ne sauroit lui être guères plus favorable dans la méthode, que  
ne l'est son ordre en droite ligne. Je suis, Monsieur, Votre.

\* Page 202.

† *Polybe de Folard*, Tome VI. Pref. pag. XXXIX.

Lettre  
IV.

## L E T T R E   Q U A T R I E M E .

M O N S I E U R ,

Que per-  
sonne n'a-  
voit bien  
devé op-  
pé l'ordre  
de Ba-  
taille des  
deux ar-  
mées qui  
combat-  
tèrent à  
*Pharsale*.

J'AIME trop à vous faire plaisir pour vous refuser les réflexions que vous m'avez demandées sur l'ordre de Bataille des deux armées qui combattirent à la journée de *Pharsale*. Faites moi à votre tour la justice de les regarder comme la production d'un homme de loisir, qui, en s'amusant, n'a eu d'autre dessein que de se contenter soi-même. Si je me suis arrêté à cet endroit de *César*, c'est que le sujet m'a paru curieux, & que personne, que je sache, ne l'avoit encore sérieusement entrepris. Quelle en peut être la cause, me direz-vous? Ce n'est pas, je pense, qu'il ne le mérite pour le moins autant que plusieurs autres de cette nature. Seroit-ce donc qu'on y a crû trouver trop de difficultés, parce que, dit-on, les Auteurs s'écartent sur ces deux ordres de Bataille, & que même dans les Commentaires de *César* ils sont assez embarrassés? Cette dernière raison pourroit bien être la bonne, & j'avoue qu'en effet l'embarras est extrême tant qu'on prétendra que les deux Armées aient combattu de part & d'autre à leur Infanterie, contre leur coûtume, sur une seule ligne: Mais la difficulté s'évanouira, si on suppose, comme je fais, qu'elles ont combattu, selon l'usage de leur tems, sur trois lignes.

Ordre  
de Ba-  
taille des  
anciens  
Romains.

N'attendez pas que, pour justifier cette supposition, j'entre dans les divers changemens, qui de tems à autre sont arrivés à la Légion Romaine. Bien des personnes s'en sont mêlées. Je ne fais si elles ont eu la satisfaction d'y réussir. Je remarque seulement que les Auteurs conviennent tous, que depuis le commencement de la République jusqu'au tems de *Marius*, les Romains ont combattu par Manipules, ou Compagnies, Qu'ensuite ils ont combattu par Cohortes ou Bataillons, & que pendant l'un & l'autre tems jusqu'à celui des Empereurs, ils ont ordinairement rangé leurs Manipules ou leurs Cohortes, sur trois lignes, avec des espaces de l'une à l'autre égaux à leurs fronts. Or, la Bataille de *Pharsale* s'est donnée vingt-deux ans avant qu'*Auguste*, sous le titre d'Empereur, demeurât le premier seul maître de l'Empire, & plus de cent ans avant le règne de *Trajan*, où la méthode de se ranger sur une seule ligne avec des espaces fort petits entre les Cohortes, commença à prendre vogue parmi les Romains. Quelle apparence donc, qu'à *Pharsale*, *César* & *Pompée* eussent quitté une méthode alors encore communément reçue parmi eux?

Les

Les *Romains* reconnurent peu à peu ce qu'il y avoit de simple, & <sup>LETTER</sup> si vous voulez, d'excellent dans la *Pbalange Macédonienne*, aux ar- <sup>IV.</sup> mes près. Soit. Mais firent-ils cette heureuse découverte du tems de <sup>Qu'il subsistoit</sup> *César*, lorsque l'expérience & la valeur dans le Soldat, & l'intelli- <sup>encore du tems de César.</sup> gence dans le Général regnoient encore parmi eux? Non. Ce ne fut que du tems & à mesure que les vertus militaires se perdoient, & lorsque voulant y apporter du remède, ils choisirent peut-être le remède le moins judicieux & le moins efficace. Croit-on en effet que si *César*, s'étoit jamais trouvé dans de semblables circonstances, il auroit cru bien faire de quitter une méthode, qui accompagnée de l'ancienne valeur, avoit fait triompher les *Romains*, non seulement de la *Pbalange*, mais de tous le Peuples connus? Croit-on dis-je, qu'il n'auroit pas mieux aimé, en la gardant, user de toute sa capacité, pour soutenir ou pour relever parmi les Troupes, ces mêmes vertus, qui de tous tems ont été justement regardées comme l'ame des gens de guerre, & la principale force des Ordres de Bataille, quels qu'ils puissent être? Attendre un tel jugement & une autre conduite de *César*, ce seroit le méconnoître. L'habileté qu'il a fait paroître dans toutes les parties de la guerre, ne permet pas qu'on l'en soupçonne seulement.

Il est vrai que ces remarques, quoique d'une nature à former de <sup>Exem-</sup> très-sortes présumptions en faveur de ce que je suppose, perdroient <sup>bles qui le prou-</sup> néanmoins leur force, si le contraire paroïssoit quelque part. Mais où <sup>vent.</sup> le trouver? Si on prend garde à la conduite de *César*, de *Pompée*, & même à celle des autres Généraux *Romains* de ce tems-là, on n'y verra rien qui ne le confirme. *César* vous dira, que dans la guerre des *Suisses* \* en rangeant son armée en Bataille, il mit ses quatre vieilles Légions *sur trois lignes*, vers le milieu de la montagne; & sur le haut les deux qu'il avoit nouvellement levées en *Lombardie*. Que dans la guerre d'*Arioviste* †, comme il vit que l'ennemi se tenoit enfermé dans son camp, & lui coupoit les vivres, qu'il alla camper quelques six-cens pas plus loin que lui, & qu'il y marcha *sur trois lignes*; Que quand il fut arrivé, les deux premières demeurèrent en Bataille, tandis que *l'autre* travailloit à se retrancher. Que le lendemain, après avoir laissé dans les deux camps, ce qu'il falloit de gens pour les garder, il mit devant le dernier les troupes auxiliaires, pour servir de montre, à cause qu'il n'avoit pas beaucoup de forces, & qu'ensuite il marcha avec ses Légions *sur trois lignes* droit au camp ennemi. Que les *Allemands* se voyant comme forcés au combat, se rangerent par nations en égale distance. Qu'il commença le combat par son aîle droite,

\* Guerr. des Gaul. I. 1. pag. 11. 12.

† Ibid. pag. 25. 26.

IV.

te, où *Arioviste* étoit le plus foible. Les *Allemands*, ajoute-t-il, se ferrèrent en un gros Bataillon selon leur coutume. Leur aîle gauche fut rompuë. Mais la droite avoit l'avantage à cause de leur multitude, lorsque le Jeune *Crassus* qui commandoit la Cavalerie, & qui n'étoit pas engagé dans la mêlée, fit avancer la troisième ligne & rétablit le combat. Que dans la guerre d'*Afranius* \*, ce Général avoit rangé ses Légions sur deux lignes & que la troisième étoit composée des troupes auxiliaires, qu'on a coutume de placer sur les aîles. Mais pour lui qu'il avoit fait trois ordres de Bataille de ses Légions, & mis quatre Cohortes de chacune sur la première ligne, trois sur la seconde, & autant sur la dernière.

Dans la guerre d'*Afrique* on verra, que près de la Ville d'*Uzite*, les deux armées de *César* & de *Scipion* se rangèrent de la sorte †, *Scipion* avoit mis à la tête ses Légions & celles de *Juba*, soutenues par les *Numides*, avec si peu de hauteur, qu'on eût dit que la Bataille n'étoit double que sur les aîles. Il avoit jetté de part & d'autre ses Eléphants, rangés en égale distance, & soutenus par l'Infanterie légère & par les troupes auxiliaires des *Numides*. Par conséquent *Scipion* se rangea sur trois lignes. La première composée de l'Infanterie légère & des troupes auxiliaires des *Numides* précédée des Eléphants. La seconde des Légions de *Scipion* & de celles de *Juba*. Et la troisième de celles des *Numides*. Et comme ces lignes devoient être soutenues les unes par les autres, il n'y a point de doute que les Cohortes n'aient été rangées sur des espaces égaux à leurs fronts. La seconde pour laisser passage à la première & aux Eléphants; & la troisième pour n'être pas renversée par les deux autres. Toute sa bonne Cavalerie étoit à l'aîle droite, car la gauche étoit couverte de la Ville, & il n'y avoit pas assez d'espace de ce côté-là pour déployer ses Escadrons. A quelques mille pas de son aîle droite, vers le pied de la montagne, il avoit mis toute la Cavalerie légère des *Numides*, avec un nombre infini de gens de trait, & avoit laissé à dessein cet espace, afin que la bonne Cavalerie pût s'étendre & envelopper l'aîle gauche de *César*, lorsqu'elle seroit attachée au combat.

Quant à *César*, il mit la neuvième & la dixième Légion à la gauche, la trentième & la vingt-huitième à la droite, & entre l'intervalle qui est entre les deux aîles, quatre autres Légions, la quatorzième, la treizième, la trente-troisième, & la vingt-sixième. La seconde ligne étoit composée à la droite, d'une partie de ces Légions-là, & de quelques-unes de nouvelles. Mais les troupes de la troisième ligne étoient toutes retirées à l'aîle gauche sans passer le milieu de la Bataille,

\* *Guer. Civ. l. 1. pag. 215.*

† *Ibid. pag. 342.*

le, de sorte qu'il n'y avoit que *trois lignes* à ce côté-là. La raison étoit que son aile droite étoit couverte du Retranchement, & qu'il vou-  
LATIN. IV.  
 lut que l'aile gauche fût assez forte pour soutenir toute la Cavalerie en-  
 nemie, qui étoit rangée en cet endroit. Cela fut causé qu'il y mit aussi  
 toute la lienne, entremêlée de son Infanterie légère, *fortifiée*, selon  
 le *Latin*, & non pas *soutenue*, selon d'*Ablancourt*, encore, par la cin-  
 quième Légion, *placée en première ligne*, comme porte le texte *La-*  
*tin*, parce qu'il ne s'y fioit pas trop.

A la Journée de *Thapse* \*, les deux Armées de *César* & de *Scipion*  
 étant en présence, *César* voyant une partie de l'armée ennemie rangée  
 en Bataille à la tête des retranchemens, avec les Eléphants sur les aî-  
 les, tandis que l'autre étoit occupée à l'ouvrage, disposa la lienne *sur*  
*trois lignes*, & mit la seconde & la dixième Légion à l'aile droite, la  
 huitième & la neuvième à la gauche, & les cinq autres dans l'espace  
 du milieu, couvrant le flanc de la Bataille où il avoit rangé les fron-  
 deurs & les archers, de cinq Cohortes, contre l'effort des Eléphants,  
 & entremêlant son Infanterie légère parmi sa Cavalerie.

Enfin, après les six combats qui s'étoient donnés dans un même  
 jour près de *Dyrachium*, lorsque *César* présentoit chaque jour la Ba-  
 taille en lieu égal † à *Pompée*, celui-ci étant à la fin contraint, pour  
 conserver sa réputation, de faire sortir ses troupes, les rangea indu-  
 bitablement sur trois lignes. Car il les disposa de sorte que son premier  
 ordre de Bataille pouvoit être défendu du rempart, & le troisième sur  
 la Contrescarpe.

Je fais qu'on prétend trouver des exemples, que les *Romains*, du  
 tems de *César*, ont quelque-fois combattu à leur Infanterie, sur une  
 seule ligne partagée en trois corps. Premièrement dans la Bataille  
 que *Crassus*, un des Lieutenans de *César*, donna aux *Vocates*, & aux  
*Tarusates* †: Et dans celle que *César* lui-même livra aux *Tenctériens*  
 & aux *Ufipetes* §. Secondement dans deux ou trois dispositions des  
 deux Armées de *César* & de *Scipion* en *Afrique*. Et enfin dans la  
 Journée de *Munde* \*\*. Mais sur quoi ces prétentions sont-elles fon-  
 dées? Le voici ††.

La première est fondée sur ce que *Crassus* se rangea en deux corps  
 avec les Alliés au milieu, & non sur deux lignes. Et que *César* se  
 rangea en trois corps, & non sur trois lignes, comme d'*Ablancourt* l'a  
 traduit. La seconde, je ne sais sur quoi elle est fondée, car on ne le  
 dit pas. La dernière l'est, sur ce qu'à la Journée de *Munde*, il ne  
 paroît

\* Guerr. Afr. pag. 359.

† Guerr. des Gaul. l. 3. pag. 52.

‡ Guerr. d'Esp. pag. 180.

§ Guerr. Civ. l. 3. pag. 264.

\*\* Ibid. l. 4. pag. 59.

†† Nouv. Découv. du Chev. de Polard, p. 128.

Réfuta-  
 tion des  
 exemples  
 par les-  
 quels on  
 prétend  
 prouver  
 le con-  
 traire.

LETTRE  
IV. paroît, dans aucune des armées des deux partis, que la seconde & la troisiéme ligne aient succédé à la première.

Quant au premier chef, je n'examinerai point si les termes de l'original, *duplici, acie, acie triplici institutâ*, signifient *rangé en deux corps, rangé en trois corps, & non rangé sur deux lignes, rangé sur trois lignes*. Mais en admettant, si on veut, le premier, c'est-à-dire en admettant ce qui peut-être seroit rejeté par des personnes aussi versées dans la langue *Latine*, que dans le métier de la guerre, j'admettrois de même la conséquence qu'on en veut tirer; si les premières, les secondes, & les troisiémes lignes, par leur maniere d'être, à cause d'une division faite sur la hauteur de l'Armée, n'étoient réellement autant de corps, proprement dits, distingués du tout. Je l'admettrois de même cette conséquence, si supposant que les *Romains* partageoient encore leur Infanterie en trois parties, par une division faite sur tout le front, dont chaque partie devenoit par là un corps distingué du tout; dans un autre sens, celui de la droite étant appelé si vous voulez, *cornu dextrum*, celui de la gauche, *cornu sinistrum*, celui du milieu, *media acies*: si dis-je, il y avoit moindre contradiction, que ces corps distingués de la sorte, pussent être rangés en même tems sur deux ou trois lignes, sans changer par là de nature. Mais comment douter de cette possibilité? Quand les notions naturelles ne nous le dicteroient pas, les exemples que nous venons de citer; où ces trois corps de la droite, de la gauche, & du milieu se trouvent rangés sur trois lignes, ces exemples nous l'apprendroient suffisamment.

On peut encore remarquer que, si ces termes, *rangé en trois corps*, employés pour une Armée partagée en trois corps, & en même tems rangée sur trois lignes, n'impliquent aucune contradiction, qu'il en est aussi de même pour une Armée, qui rangée sur trois lignes, marche en trois corps, & se remettant en ordre de Bataille, se forme en trois corps rangés sur trois lignes. Supposons en effet, qu'une Armée partagée & rangée de la sorte, défile selon sa division faite sur sa hauteur, premièrement par les troupes de la première ligne, puis par celles de la seconde & de la troisiéme; Ou bien selon sa division faite sur tout le front, premièrement par le corps de la droite, puis par celui du milieu, & de la gauche, & que formant ainsi dans ces deux cas également trois corps distingués l'un de l'autre, elle veut ensuite se remettre en Bataille, quelle difficulté y a-t-il, quelle se remette en même tems en trois corps & sur trois lignes, comme elle s'étoit trouvée, avant que les troupes se fussent mises en marche? Cela ne se pratique-t-il pas tous les jours en petit, par un Escadron rangé sur trois de hauteur, qui défile tantôt par rangs, tantôt par files? Aussi *César* n'y

n'y trouve aucun inconvénient. Car après avoir dit quelque part \*, *Letras* qu'il marcha en trois corps contre les ennemis, on voit un moment a- *IV.* près, qu'étant arrivé en leur présence, il forme aussi-tôt son Armée en Bataille sur trois lignes. La preuve en est ce qu'il ajoute, savoir, que voyant qu'ils refusoient le combat, il résolut de camper à quatre ceps pas du pied de la montagne, & que pour se pouvoir retrancher sans être découvert, il fit tirer un fossé de quinze pieds sans aucune palissade. Or par quelles troupes le fit-il tirer? Par les troupes de la troisième ligne; mais où étoient les autres? Tandis que les autres étoient devant en Bataille.

D'ailleurs, comment peut-on prétendre que *César* & *Crassus* dans une occasion comme celle-ci, où il s'agissoit pour l'un & pour l'autre de l'attaque d'un camp retranché, eussent combattu, du premier abord, avec toutes leurs troupes à la fois, rangées sur une seule ligne, avec des espaces fort petits entre les Cohortes, comme en *Phalange coupée*? Ne trouvez-vous pas, qu'il y auroit eu dans cette manœuvre, bien du simple, quoique peu d'excellent? Enfin, Monsieur, faudroit-il autre chose pour mettre de bonne humeur les Modernes, qui, bien que fort inférieurs à ces *Grands Maîtres*, croiroient agir contre les règles & contre le bon sens, si aux différentes attaques qu'ils formeroient, ils ne s'avisent au moins de disposer leurs troupes de manière, que le succès ne dépendît pas uniquement de celles qui donneroient d'abord. Mais que celles-ci, venant à être repoussées, pussent, en s'écoulant, sans trop de confusion, par des espaces convenables, menagés pour cet effet entre les divers corps, être successivement remplacées par d'autres.

Rendons plus de justice à ces deux Généraux; disons que *Crassus* se rangea à son Infanterie, non pas en deux corps, puisque *César* dit que les Alliés étoient au milieu; mais en trois corps, celui de la droite composé d'une partie de l'Infanterie Romaine, celui de la gauche composé de l'autre partie, celui du milieu de toute celle des Alliés; mais l'un & l'autre corps disposé sur deux lignes, comme d'*Ablancourt* l'a traduit. Disons que la première ligne étoit composée probablement, de l'Infanterie qui se servoit des armes de jet, comme *Hastaires*, *Princes*, & *Armés* à la légère, puisqu'il falloit premièrement combattre de loin, jusqu'à ce que le passage sur le fossé étant fait, on en pût venir à un combat de main à main. La seconde ligne composée de celle qui ne se servoit point de ces sortes d'armes, comme *Triaire*, & dont souvent l'emploi étoit de soutenir les autres. Et sans doute l'une & l'autre ligne avec des intervalles convenables entre les Cohortes,

\* *Guer. Civ. l. 1. pag. 199.*  
Tome VII.

Letras  
IV.

les, pour laisser au moins un passage libre à ceux qui furent employés au comblement du fossé. Cette supposition est d'autant mieux fondée, que dans le récit que *César* donne de cette action, on ne voit rien qui contredise ma glose, mais que tout semble la confirmer. Car il dit que „ *Crassus* se laissant emporter à l'ardeur de ses Soldats, les „ mène à l'assaut. Que les uns écartent l'ennemi du rempart à coups „ de trait, les autres comblent le fossé. Les Alliés portent par tout „ des pierres, des dards, des gazons, & des fascines, par ordre de „ *Crassus*, qui aimoit mieux les employer à ce travail, qu'au combat, „ parce qu'il ne se fioit pas trop en eux. Cependant cet emploi les faisoit paroître parmi les combattans. . . . Disons encore que *César* dans le dessein de surprendre les ennemis, dont il tenoit les Chefs, comptant de les trouver plutôt renfermés dans leur camp, qu'en rase campagne rangea son Infanterie en trois corps, si vous voulez, mais en même tems en trois lignes, puisqu'une telle disposition convenoit à son dessein. Ajoutons qu'il mit la Cavalerie, pour la fraieur qu'elle avoit eue le jour précédent, non pas en seconde ligne, mais à la queue, comme porte le texte *Latin*. Il est vrai qu'on ne voit pas ici, que les uns écartent l'ennemi du rempart à coups de trait & que les autres comblent le fossé; on ne le voit pas, dis-je, à cause que l'ennemi sans chefs, surpris & étonné, ne le défendit pas. Mais on en trouve ailleurs la confirmation dans le principe sur lequel *César* agissoit en pareille occasion, lorsque pour surprendre une Légion de *Pompée*, qui s'étoit jetée dans un vieux retranchement, il y marcha avec trente trois Cohortes, le plus secrètement qu'il put, non pas sur une seule ligne, mais sur deux \*.

Quant au second j'ai dit que je ne savois pas sur quoi on se fondeoit. Ai-je tort? Dans toute la guerre d'*Afrique*, je ne trouve que cinq dispositions. J'en ai déjà rapporté deux. Ce sont celles de *César* & de *Scipion* près de la Ville d'*Uzité*, & à la journée de *Thapse*, qui marquent précisément le contraire. J'en trouve encore une troisième de la part de *Scipion* †. Mais elle confirme les deux premières; car on y voit, que *César* après avoir tiré dehors toutes ses troupes, les rangea dans la plaine, sans qu'il soit dit en quel ordre. Mais ce ne peut avoir été que l'ordre ordinaire, parce que *Scipion* tirant aussi dehors toutes ses Légions, les rangea en Bataille, non sur une seule ligne, ce qu'il auroit été obligé de faire, au cas que *César* l'eût fait; mais sur quatre lignes; dont la première, selon la coutume étoit de Cavalerie, en mêlée d'Eléphants armés & chargés de tours. Serait-ce donc qu'en

\* Guerr. Civ. l. 3. pag. 269.

† Guerr. Afr. pag. 343.



voudroit parler d'une disposition que *César* fit dans une rencontre qu'il eut avec *Labienus*. Et de celle qui faite par *Scipion*, dans le dessein d'interrompre, par sa Cavalerie, le travail à un retranchement que *César* fit tirer, & de maintenir en même temps un poste dont ce Général se saisit? Mais ni l'une ni l'autre, si je ne me trompe, ne prouvent rien.

En effet, *César*, pour aller chercher des vivres, prend trente Cohortes & environ quatre cens chevaux, avec quelques Archers. Il trouve sur son chemin *Labienus* & les *Pacédiens* à la tête d'un fort gros détachement de Cavalerie de l'Armée de *Scipion*; rangé sur un grand front, tellement pressé, & entremêlé d'un si grand nombre de gens de trait, qu'on eût dit de loin, que ce n'étoit que de l'Infanterie: Quel pouvoit être le but de *Labienus* par une telle disposition, si ce n'est, en s'étendant ensuite, d'envelopper les *Romains*? Mais *César* pour l'en empêcher le plus qu'il étoit en son pouvoir, range ses trente Cohortes sur une ligne: Il met la Cavalerie sur les aîles: Et couvre le front de sa Bataille de ses Archers & de ses Armés à la légère, en sorte que ceux-ci tenant lieu de première ligne, les Cohortes des pesamment Armés, qui, comme en seconde ligne, ne pouvoient pas être disposés sur des espaces fort petits, manqueraient en ce qu'il y a de plus essentiel pour une Phalange coupée. Quant à *Scipion* dans le dessein qu'il ra été dit, voyant que *César* avoit disposé sa Cavalerie aux postes les plus commodes, pour couvrir son Infanterie qui travailloit à un retranchement de très-grande étendue: Que fait-il? Il range toute sa Cavalerie qui étoit nombreuse, sur une seule ligne, comme de coutume; & après avoir avancé quelques mille pas, il met son Infanterie, à quatre cens pas de son camp, sur une seconde ligne, qui pour servir d'appui à la première, devoit non seulement, s'étendre jusques-là qu'elle l'égalât en front, mais laisser aussi entre ses Cohortes des intervalles assez spacieux, pour ne pas courir le risque d'être renversée aussi-tôt que sa Cavalerie viendrait à être poussée. S'il y a donc quelque chose dans ces deux dispositions de *César* & de *Scipion*, sur quoi on puisse se fonder, ce ne peut être que sur ce qu'ils rangerent leur Infanterie pesamment armée sur une seule ligne, au lieu de la ranger sur trois, selon leur coutume. Mais dans de semblables circonstances pouvoient-ils faire autrement? Et s'il s'agit ici des cas particuliers quelle conséquence en peut-on tirer pour des actions générales? Enfin quant au dernier, j'avoue que la relation que nous avons de la Bataille de *Munde*, n'est pas fort nette. On voit bien sans qu'on nous le dise, qu'elle ne vient pas de la main d'*Nirius*, ou d'*Oppius*. L'ordre de Bataille des deux Armées n'y est pas. Cependant l'Auteur, qui semble avoir été dans celle de *César*, dit „ nous marchions donc

LIVRE  
IV.

„ comme pour le combat ” & dans la suite il y ajoute que „ la dixième Légion étoit à la droite *selon la coutume*, la troisième & la cinquième à la gauche ” si donc l'armée avoit marché, ou que les Légions eussent été rangées autrement que de coutume, & plus encore si elles eussent été rangées sur une seule ligne avec des intervalles fort petits entre les Cohortes: N'y a-t-il pas lieu de croire que l'Auteur de cette relation, pour peu qu'il eût voulu se piquer d'exactitude, n'auroit pas négligé de rapporter au moins cette dernière particularité, d'autant plus digne d'être remarquée qu'on n'en voit point d'exemple? Quoiqu'il en soit, quand il ne paroîtroit pas par le récit d'un Auteur, & quand même il ne seroit pas vrai, qu'une ligne eût été succédée par une ou deux autres; s'ensuivroit-il, qu'une Armée accoutumée à se ranger sur deux ou trois lignes n'auroit combattu que sur une seule? Quelle conséquence? Mais qui plus est, quand tous ces prétendus exemples seroient mieux fondés, qu'ils ne le sont, nous auroient-ils, à conclure qu'à *Pharsale* César & Pompée ont certainement combattu à leur Infanterie sur une seule ligne? Je crois que non, d'autant plus encore que le contraire paroît clairement dans la relation de cette Bataille. Pour s'en appercevoir, on n'a qu'à modérer son affection pour la Phalange coupée, & réfléchir naturellement sur ce que César nous dit. Le voici \*.

Relation  
de la jour-  
née de  
*Pharsale*  
par César.

„ César s'étant approché vit que leur Armée étoit rangée en cette  
„ sorte. Pompée étoit à l'aile gauche avec les deux Légions que Cé-  
„ sar lui avoit envoyées: Et *Affranius* à la droite avec celle de la Ci-  
„ licie, & les Cohortes qu'il avoit emmenées de l'*Espagne*, que Pom-  
„ pée considéroit comme ses meilleures troupes. *Scipion* étoit au mi-  
„ lieu avec les Légions de la *Syrie*, aiant à ses côtés les autres, qui  
„ faisoient en tout cinquante cinq mille Hommes, distingués en cent  
„ & dix Cohortes, sans compter deux mille volontaires, qui étoient  
„ répandus par tout. Il y avoit outre cela sept Cohortes à la garde  
„ du camp & des forts voisins. L'aile droite avoit le flanc couvert  
„ d'un ruisseau, de difficile abord; c'est pourquoi on avoit jetté de  
„ l'autre côté toute la Cavalerie avec les frondeurs & les archers. Cé-  
„ sar n'avoit que vingt deux mille Hommes de pied, distingués en  
„ quatre vingt Cohortes, sans compter les deux qu'il avoit laissées à  
„ la garde du camp. Il mit la dixième Légion à l'aile droite, selon  
„ sa coutume, & la neuvième à la gauche, fortifiée de la huitième,  
„ à cause qu'elle étoit fort affoiblie des combats de *Dyrachum*. Le  
„ reste de ses Légions remplissoit l'espace, qui étoit entre les deux aî-  
„ les. *Antoine* commandoit à la gauche. *Sylla* à la droite, & *Do-*

„ mi-

\* *Guerr. Civ. l. 9. pag. 278, & suivans.*

„ *mitius* à la Bataille. Pour lui, il se plaça à la droite, vis à vis de *Pompée*; mais comme il craignoit d'être enveloppé de ce côté là, <sup>LETTER IV.</sup>  
 „ par la multitude de la Cavalerie, il tira de la troisième ligne, une  
 „ Cohorte de chaque Légion pour lui opposer, & après leur avoir  
 „ communiqué son dessein, les avertit que la victoire dépendroit de  
 „ leur valeur. Il commanda ensuite à toute l'Armée, & particulie-  
 „ rement à la troisième ligne, de ne bouger sans son ordre, & dit qu'il  
 „ feroit signe d'un étendard, lorsqu'il feroit tems de donner. Com-  
 „ me il encourageoit ses soldats... La harangue finie il fit sonner la  
 „ charge... Il n'y avoit entre les deux Armées qu'autant d'espace  
 „ qu'il falloit pour choquer; mais *Pompée* avoit commandé à ses gens  
 „ de demeurer fermes, sans s'ébranler, espérant par là de faire per-  
 „ dre le rang & l'haleine aux nôtres, & rompant leur effort, rendre  
 „ leurs javelots inutiles.... Lorsque ceux de *César* virent que les au-  
 „ tres ne bougeoient, ils s'arrêtèrent d'eux-mêmes au milieu de la  
 „ carrière, & après avoir un peu repris haleine, lancèrent le javelot  
 „ en courant; puis mirent l'épée à la main, selon l'ordre de *César*.  
 „ Ceux de *Pompée* les reçurent fort bien, car ils soutinrent le choc  
 „ sans branler, & mirent aussi l'épée à la main, après avoir lancé  
 „ leurs javelots. En même tems leur Cavalerie qui se tenoit prête,  
 „ donna avec les gens de trait, & renversant la nôtre, qui étoit plus  
 „ foible, la poursuivit chaudement, après avoir étendu ses Escadrons,  
 „ pour l'envelopper. Alors *César* fit signe aux Cohortes qu'il avoit  
 „ détachées de chaque Légion, de donner, ce qu'elles firent si brus-  
 „ quement, que la Cavalerie ennemie plia, & s'enfuit jusqu'aux mon-  
 „ tagnes, laissant à la boucherie ses gens de trait, qui furent tous  
 „ taillés en pieces. Aussitôt tournant sur l'aile gauche de *Pompée*,  
 „ qui combattoit encore, elles la prirent en queue, & la troisième  
 „ ligne qui jusques-là ne s'étoit point ébranlée, l'attaqua de front; de  
 „ sorte que l'ennemi enveloppé de tous côtés ne put résister plus long-  
 „ tems & prit la fuite. *César* avoit toujours crû, que ce quatrième  
 „ corps, qui faisoit front sur l'aile, seroit cause du gain de la Bataille,  
 „ & l'avoit dit aux soldats dans sa harangue....

Je dis que par cette relation il paroît que *César* & *Pompée* ont com- Remar-  
 battu à leur Infanterie, non pas sur une seule ligne, comme on le ques sur  
 prétend, mais sur trois lignes. Et cela premièrement, parce que le cette ré-  
 contraire n'y est pas marqué. *César* à la vérité ne dit pas en termes lation qui  
 exprès, que les Légions de part & d'autre, étoient partagées, se- que les  
 lon la maniere usitée, sur trois lignes; les quatre Cohortes du pré- deux Ar-  
 mier ordre sur la première ligne, les trois du second ordre sur la se- mées y  
 conde, & les trois du troisième ordre sur la troisième, dont il mon- ont com-  
 tre l'usage très distinctement dans la guerre d'*Afranius*: Mais il ne battu à  
 dit leur In-  
 fanterie  
 sur trois  
 lignes.

LETTRÉ  
IV.

dit pas non plus, que les Légions étoient rangées, suivant une méthode non ulitée, & dont-il n'est parlé nulle part dans ses Commentaires, c'est-à-dire, sur une seule ligne, les Cohortes du second ordre emboîtées dans celles du premier, les Cohortes du troisième ordre dans celles du premier & du second: Ou pour m'expliquer d'avantage, ces differens ordres placés sur les côtés les uns des autres avec des intervalles fort petits, divisés sur tout le front de la ligne en trois corps \*. Or dès là qu'il ne dit rien de ce dernier arrangement, n'est-on pas en droit de supposer le premier? Un exemple confirmera mon raisonnement. Un homme à qui on diroit, une telle Armée moderne s'est rangée en Bataille, telles troupes à la droite, telles à la gauche, telles autres au centre, seroit en droit de supposer, que cette Armée étoit rangée selon la coutume, sur deux lignes, même sans corps de réserve, s'il n'en étoit point parlé, parce que ce n'est pas une coutume générale & constante parmi les Modernes, d'avoir un corps de réserve, sur-tout lorsque dans le detail de l'action, il n'y a rien qui contredise ce qu'on suppose? Et c'est ici le cas. Il y a même plus. Je dis pour seconde raison, que le detail que *César* nous en donne le confirme en ce qu'on y voit très-distinctement qu'il n'a combattu d'abord, qu'avec une partie de son Infanterie, tandis que l'autre demeura dans l'inaction, & non avec toute son Infanterie à la fois, aux Cohortes près tirées de la troisième ligne. C'est pourtant ce qui auroit dû arriver, s'il eût combattu sur le prétendu principe de Phalange, c'est-à-dire sur une seule ligne. Mais au contraire, ayant rangé toutes ses troupes en Bataille, & tiré une Cohorte de chaque Légion, il commande ensuite *particulièrement à la troisième ligne de ne bouger sans son ordre*, disant qu'il lui feroit signe d'un étendart lorsqu'il seroit tems de donner. Et faisant sonner la charge: Qu'arrive-t-il? La troisième ligne ne bouge pas; les autres marchent à l'ennemi, & l'ayant joint, l'Infanterie de part & d'autre se bat courageusement: La Cavalerie de *César* est renversée; celle de *Pompée* à son tour mise en fuite: Cependant la troisième ligne, spectatrice du combat, ainsi qu'un corps de réserve, qui attend l'ordre pour donner, demeure ferme dans son poste; ne marche qu'après que l'Infanterie ennemie, a été prise en queue; & ne combat que pour achever la victoire.

Le moien d'accorder toutes ces choses avec une seule ligne de quatre-vingt Cohortes enchassées les unes dans les autres, sur des intervalles fort petits, & qui, partagée sur-tout le front en trois corps, agit sur un principe de Phalange: *Tout d'une piece; Tout d'un tems; Et*

\* Voyez *Polybe de Polaris*, Tome IV. Préf. pag. XXXIII. Et ses Nouvelles Découvertes. pag. 14. 15. ci-dessus.

*Et d'un même mouvement : Marchant également d'un pas fort lent & fort grave, sans se désunir* \*? Dans quel endroit de la Bataille, par exemple, étoient placées les Cohortes que *César* tire de chaque Légion; & dont il forme un corps de près de trois mille Hommes? Si elles étoient placées dans la troisième ligne : *César* ne peut donc pas avoir agi sur un principe de Phalange, qui ne suppose qu'une seule ligne. Car selon les idées naturelles qu'on a des nombres, là où il y a une troisième ligne, il faut bien qu'il y ait une première & une seconde, & il ne se peut pas qu'il n'y en ait qu'une seule. Veut-on, pour se tirer d'embarras, que ces Cohortes se soient trouvées dans un des trois corps, dont cette seule ligne auroit dû être composée, après la division faite sur tout le front; mais comme ce corps ne pouvoit consister que dans trois ou quatre Légions tout au plus; il n'est pas possible que *César* ait dû former du même nombre de Cohortes qu'il en auroit tirées, un corps de trois mille Hommes, quand même ces Cohortes eussent été complètes. Voulez-vous donc que ce fussent autant de Cohortes du troisième ordre; ainsi appelées, à cause qu'elles formoient ordinairement la troisième ligne de leurs Légions, & qui confonduës parmi celles du premier & du second ordre, ne formerent toutes ensemble, qu'une seule ligne, dont elles furent tirées? Soit. Mais apparemment on leur aura fait quitter ce poste sans causer par-là sur-tout le front de cette ligne, autant d'ouvertures qu'il y avoit de Légions; sans tomber ensuite dans la nécessité, pour remplir ces espaces vuides, de se ferrer de la droite à la gauche, tant pour ne pas perdre l'avantage de pouvoir combattre sur des intervalles fort petits, que pour se conserver celui du ruisseau, qui couvroit leur gauche: Et sans donner en même tems, à mesure qu'elles se ferroient, d'autant plus de prise sur leur droite, que par ce mouvement on y perdrait du terrain. Mais si cela ne pouvoit se faire autrement, ni sans un risque des plus évidens, en présence d'une Armée, rangée en Bataille, si près, qu'il n'y avoit qu'autant d'espace qu'il falloit pour donner, qui n'admira donc pas cette excellente manœuvre, cette manœuvre digne certainement d'un Général du premier ordre? Ce n'est pas tout. Représentez-vous encore ce même Général, qui marche ensuite, par une partie de la ligne, tandis que l'autre ne bouge, sans la rompre une seconde fois, qui avance d'un pas fort lent & fort grave, tout en courant: Et qui combat aussitôt sur un principe de Phalange, dans une masse, sans intervalles entre les Cohortes, si ce n'est des intervalles fort petits. Que de contradictions. Il y en a trop & elles sont trop palpables pour que je m'y arrête plus longtems. Mais comme il sem-

\* Nouv. Découv. du Chev. de Fland, pag. 19. 25.

LETTRE IV. sembleroit, sur ce que nous venons de remarquer, que cette ligne imaginaire, aiant marché & combattu en deux parties l'une après l'autre, séparément, n'auroit agi, tout au plus que sur deux lignes, faisant voir encore, qu'en suivant les idées naturelles qu'on a des nombres, l'un est aussi chimérique que l'autre.

Confidé- Pour cela je remarque que *César*, qui d'ailleurs ne peut pas être rai-son, sur le pas- sage de *César*, touchant sa qua- trième ligne à *Pharsale*. accusé d'avoir si mal choisi ses termes, ne dit pas seulement qu'il tira de la troisième ligne, une Cohorte de chaque Légion, & non pas, qu'il tira de chaque Légion une Cohorte du troisième ordre, mais que de plus il y ajoute, qu'en même tems, il forma de ces Cohortes une quatrième ligne. *Celeriter ex tertia acie singulas Cohortes detraxit; ATQUE EX HIS QUARTAM INSTITUIT.* Une chose de fait, dont d'*Ablancourt* ne parle pas dans cet endroit, mais, qu'il donne à connoître, dans la suite, c'est ce qu'il dit, parlant de ces mêmes Cohortes, savoir que *César* avoit toujours cru, que ce quatrième corps, ou cette quatrième ligne, seroit cause du gain de la Bataille. *Neque verò Cesare m fessit, quin ab iis Cohortibus quæ contra equitatum IN QUARTA ACIE collocatæ essent, initium victoriæ eriretur.* Si donc ces Cohortes, furent rangées, & combattirent sur une quatrième ligne, ne faut-il pas que les autres aient agi sur trois? Car n'est-ce pas par rapport à ces trois lignes déjà formées, que *César* parle de celle-ci comme d'une quatrième? Tellement qu'il ne resteroit, ce me semble, d'autre difficulté, que celle de savoir en quel endroit de la Bataille, il la plaça; & c'est ce que nous allons examiner.

En quel En quel endroit il la plaça. Plutarque, selon *Amyot*, la met derrière la dixième Légion. Cela est naturel. Cette Légion faisoit la droite, où *César* craignoit d'être enveloppé. Jusques-là il fait l'Homme de guerre. Mais qu'il ne la mette pas en ligne parallèle avec la Légion, & qu'il ne prétende point qu'elle ait pu s'y cacher comme dans une *embuscade* sans être découverte. Le champ de Bataille étoit dans une plaine raze, peut-être n'y avoit-il aussi que quatre ou cinq cens pas de distance entre le front des deux Armées. Et la position en ligne parallèle; par où elle auroit pu en quelque manière se cacher, ne pouvoit pas avoir lieu ici. Cette ligne n'étoit pas ordonnée pour soutenir la dixième Légion. C'étoit l'affaire de la troisième ligne qui pour cet effet ne bougea pas d'abord. Elle devoit en couvrant la droite, servir d'appui à la Cavalerie qui étoit toute, mais en petit nombre, de ce côté-là, & s'opposer à la multitude de celle que l'ennemi avoit jettée sur sa gauche. Et comme pour s'en acquiter, il falloit qu'elle agît de front en forme de ligne, & non pas par le flanc comme en Colonne, soit qu'elle eût fait à droite par files, ou qu'elle eût tourné un quart de conversion par Cohortes séparément; elle ne devoit pas non plus s'y trouver

ver en position parallele, mais plutôt en ligne de biais.

C'est ce que d'*Ablancourt* fait entendre en disant qu'elle faisoit front sur l'aîle. Cela seroit décisif. Car on ne peut pas dire telle chose d'une ligne, à moins qu'elle ne soit tournée dans toute l'étendue de son front, & non pas de sa hauteur, vers le flanc, & non vers le front de l'Armée. Il est vrai que *César* en attribuant le commencement de la victoire à cette quatrième ligne, ne s'exprime pas tout à fait de même: il marque seulement, selon ce qu'il en avoit dit auparavant, qu'elle avoit été opposée à la Cavalerie. Et comme il ne s'ensuivroit pas nécessairement, qu'elle fit front sur l'aîle, parce que, dans le même dessein, il l'auroit pû placer en seconde ligne derrière sa Cavalerie, pour la soutenir, peut-être, voudra-t-on, que cette disposition étant aussi la plus convenable, d'*Ablancourt* y ait mis un peu trop du sien.

Point du tout. Cette ligne, posée dans ce sens, se seroit trouvée hors d'état de répondre au but de *César*. Elle ne pouvoit couvrir l'endroit par où il craignoit d'être enveloppé. Parce que n'étant composée que d'environ trois mille Hommes, elle ne pouvoit s'étendre assez, pour opposer un front égal à la Cavalerie ennemie: Et que par conséquent attaquée par le front & par le flanc, elle ne pouvoit manquer, dès que sa Cavalerie viendroit à être renversée, d'être aussitôt enveloppée elle-même la première. Aussi *César* pour prévenir cette suite la plaça de manière, que la Cavalerie ennemie, après avoir culbuté celle de *César*, voulant pousser sa pointe, fut obligée, pour attaquer cette ligne par le front & l'Armée par le flanc, de s'étendre par escadrons; c'est-à-dire, de faire une espèce de conversion. Mais que veut dire ce mouvement? Si ce n'est que la Cavalerie de *César* s'étant retirée en arrière, il n'y avoit là plus rien, qui tint ferme: & qu'ainsi le flanc de l'Armée étant ouvert, *Latere aperto*, comme porte le texte *Latin*, il ne se pouvoit pas que cette ligne ne fût posée de biais. Car s'étant trouvée en seconde ligne derrière sa Cavalerie, comme, par cette disposition, elle auroit obligé l'ennemi de la déposter premièrement, avant que de pouvoir replier sur le flanc de l'Armée, elle l'auroit toujours couvert, tant qu'elle auroit tenu ferme, comme elle fit, après que sa Cavalerie se fût retirée. Quoi donc? Ce mouvement ne se fit, & le flanc de l'Armée ne fut ouvert, que parce que cette ligne, en tant que posée de biais, en faisoit elle-même le flanc. D'*Ablancourt* n'est donc pas contraire à *César* dans cet endroit; Et qui plus est, il se trouve aussi d'accord avec *Frontin*.

Je ne sai si *Frontin* dans son recueil des Stratagemes \* s'est réglé

Passage  
en de Fron-

\* Sexti Julii Frontini, *Stratagematum Lib. 2. Exemplum 22.*

**LETTRE** en tout, uniquement sur les auteurs qu'il a consultés? ou s'il y a suppléé, dans de certains endroits, par ses connoissances militaires. Quoiqu'il en soit, son témoignage, comme d'un Homme entendu, fondé sur l'un ou sur l'autre, doit être également admis; sur tout, dès qu'il n'y a rien de contradictoire. Il en est ainsi de ce qu'il dit sur le sujet que nous traitons. Il éclaircit *César*, en ce qu'il pourroit y avoir d'obscur pour ceux qui ne seroient pas du métier, sans que d'autres y pussent rien trouver à redire. *César* met la dixieme Légion à l'aîle droite, la neuvieme à la gauche, fortifiée de la huitieme, & le reste de ses Légions dans l'espace qui étoit entre les deux aîles, sans marquer en termes exprès, sur combien de lignes. *Frontin* met les Légions de *César*, disposées de front, sur trois lignes, appuyées par leur gauche au marais. *Et ipse*, (*César*) *TRIPlici ACIE, dispositis in fronte legionibus, sinistrum latus, ne circuirî possêt, admovit paludibus.* *César*, de crainte que son aîle droite ne fût enveloppée par la multitude de la Cavalerie ennemie, lui oppose un certain nombre de Cohortes tirées de la troisieme ligne de chaque Légion; sans marquer en quel endroit ni dans quel sens il les posa. *Frontin* les place à l'aîle droite, d'où *César* attendoit la Cavalerie ennemie, tournées avec leur droite obliquement. *Sed deinde Cohortes in subsidio retinuit.* . . . *SED DEXTRO LATERE CONVERSAS IN OBLIQUUM, unde equitatum hostium expectavit, collocavit.* On trouve bien que *César* pour suppléer à l'infériorité ou au défaut de sa Cavalerie, s'est servi de ses pesamment Armés; mais en les placant en première ligne devant sa Cavalerie; comme on l'a vû plus haut dans une disposition contre *Scipion*, près de la Ville d'*Uxite* en *Afrique*; de sorte que s'il y a du stratageme dans ce que *Frontin* vient de remarquer, ce doit être dans ces pesamment Armés, posés en ligne oblique. Car pour ce qu'il dit du reste, & entre autres de la disposition de *Pompée*, qu'il se rangea sur trois lignes, chacune sur dix rangs de hauteur; *Triplicem instruxit aciem, quarum singula denos ordines habuerunt in latitudinem.* Il n'y a là rien d'extraordinaire: Mais cela ne laisse pas que de faire voir, que, si on avoit tort de supposer, que *Pompée* s'est rangé à son Infanterie sur trois lignes, aussi bien que *César*, on auroit cela de commun avec *Frontin*: Du reste je ne crois pas, qu'on courût grand risque d'en être accusé, quand même il n'en auroit jamais parlé. Il suffit, si je ne me trompe, d'avoir prouvé que *César*, après avoir vû la disposition de *Pompée*, dans la nécessité de s'y conformer, qui n'est que trop palpable, s'est rangé à son Infanterie sur trois lignes, pour être en droit de supposer, qu'il a trouvé celle de *Pompée*, rangée dans le même ordre.

Que  
*Pompée*

En effet quelle raison *Pompée* pouvoit-il avoir, pour se ranger à  
*Pbar-*



*Pharsale*, à son Infanterie, autrement qu'il ne fit peu de tems auparavant, après les six combats donnés près de *Dyrrachium*? Lui qui se trouvoit ici supérieur de plus de la moitié à son Infanterie, & qui ne voulant la faire agir que d'une manière défensive, prétendoit défaire *César* par sa Cavalerie toute seule, ainsi qu'il l'avoit dit en plein conseil? Lui, enfin, dont on ne trouve nulle part aucune disposition qui puisse avoir du rapport à une Phalange coupée, & moins encore dans l'occasion présente, où il laisse, entre les Cohortes de la première ligne, des intervalles assez spacieux, pour y placer ses Armées à la légère: C'est au moins ce que *Frontin* donne encore à connaître, lorsque parlant des Légions de *Pompée*, rangées sur trois lignes, il y ajoute, *spacia his interposita tironibus supplevit*. Si bien qu'il ne nous resteroit, qu'à concilier ce que nous avons supposé jusqu'ici, avec les forces des deux Armées, & le but des deux Généraux.

*Pompée* avoit onze Légions distinguées en cent & dix Cohortes, qui, prises sur le pied de completees, pouvoient à la vérité monter à cinquante cinq mille Hommes. Mais elles furent beaucoup diminuées en partie par la fuite des Soldats qui d'abord, dans les marches forcées que *Pompée* fit, effraïés, sur le bruit que *César* approchoit, jetterent leurs armes & quitterent leurs drapeaux, en partie par la mortalité qui regnoit dans son camp près de *Dyrrachium*, & par les divers combats qui s'y donnerent, dans un desquels il perdit près de deux mille Hommes: En partie enfin par ceux qui furent tués dans d'autres occasions, & par ceux qui passaient presque tous les jours, de son camp dans celui de *César*. Ainsi je crois que, quand on n'auroit que ces raisons, on peut fort bien réduire ce nombre, suivant *Plutarque* & *Appien*, à quarante cinq mille. A ce compte là, chaque Cohorte l'une parmi l'autre, pouvoit avoir sur le champ de Bataille quatre cens neuf Hommes effectifs, quatre vingt treize Armés à la légère, faisant ensemble sur les cent & dix Cohortes, dix mille deux cens trente; dont je forme quarante trois corps sur vingt neuf à trente de front & huit de hauteur; & trois cens seize de pesamment Armés, que je distingue, selon l'usage d'alors, en trois Compagnies. La première composée de cent six Triaires, la seconde de cent cinq Princes, & la troisième d'autant de Hastaires, y compris deux Officiers par Compagnie, que je range ensemble dans un seul corps, sur trente & un de front & dix de hauteur; les Triaires dans les premiers rangs de la tête, les Princes dans ceux du milieu, & les Hastaires dans ceux de la queue: Ou bien les Hastaires dans les premiers rangs de la tête, & les Triaires dans ceux de la queue. Car, qu'on suppose ou l'un ou l'autre, la chose, ce me semble, ne peut souffrir aucune difficulté. La raison est qu'en tout cas comme les Romains, don-

LETTRE  
IV. noient ordinairement à chaque Soldat, pour combattre, un espace au moins de cinq pieds en quarré, qui fait autant que deux pas communs, il leur étoit fort facile de faire passer subitement entre ces files ouvertes les uns de la queue à la tête & les autres de la tête à la queue, selon les différentes occasions, & à mesure que cela pouvoit convenir à l'une ou à l'autre Arme. Les sept mille chevaux que *Pompée* avoit & qui selon le dénombrement que *César* en fait ailleurs, devoient consister en trois mille six cents Hommes de Troupes réglées, & trois mille quatre cents tant Volontaires que soudoyés de divers endroits; nous croions les pouvoir reduire hardiment à six mille six cents, outre leurs Officiers: Vû que nous trouvons dans les combats précédens tantôt quatre vingt Cavaliers, tantôt deux escadrons entiers, & plusieurs autres de tués. Si bien qu'il pouvoit y avoir trois mille trois cents Hommes de troupes réglées, & autant de Volontaires ou de soudoyés de divers endroits: Et par conséquent pour chaque Légion trois cents de chaque espece en rangs & files. Dont je forme cinq troupes, moitié de l'une, moitié de l'autre espece, à savoir chaque troupe de soixante Volontaires sur quinze de front & quatre de hauteur, que je place à la tête, parce que selon *Plutarque*, ils donnerent les premiers, & d'un même nombre de troupes réglées, aussi sur quinze de front & quatre de hauteur, que je fais ferrer à la queue des autres. De maniere qu'on trouve dans ces deux especes de troupes jointes ensemble, sur les onze Légions, cinquante cinq Escadrons à quinze de front & huit de hauteur.

*Pompée* avoit de plus un certain nombre d'Archers & de Frondeurs qui avec la Cavalerie furent tous jettés sur la gauche, & que *César* fait monter dans un autre endroit ensemble à quatre mille deux cents. Mais comme il ne se peut pas que leur nombre n'ait été plus ou moins diminué, tant à cause des combats précédens qu'autrement, nous croions aussi être en droit de les réduire à trois mille huit cents quatre vingt tout au plus, en rangs & files. Dont nous formons cinquante quatre pelotons sur neuf de front & huit de hauteur.

Son ordre de  
Bataille.

Je mets sur la première ligne A \*, quatre Cohortes de pesamment Armées de chaque Légion, avec des intervalles entre elles égaux à leurs fronts; trois autres sur la seconde, & trois sur la troisième ligne, disposées en échiquier vis à vis les intervalles des premières. Je place à la gauche dans une ligne droite B, les cinquante cinq escadrons, aussi avec des espaces entre eux égaux à leurs fronts. Je remplis les intervalles entre les Cohortes de la première ligne, selon *Frontin*, par les quarante trois corps d'Armés à la légère, & les espaces entre

\* Voyez la Planche, N. VI, ci-dessus

entre les escadrons, par les cinquante quatre pelotons formés de Fron-<sup>LETTER</sup>deurs & Archers. Ce qui en effet a dû faire paroître cette aîle de Ca-<sup>IV.</sup>valerie, rangée comme en Phalange, à ce qu'*Appian* prétend. Si bien qu'en donnant à chaque Soldat pesamment Armé un pas de cinq pieds, & autant à chaque Cavalier, le corps d'Infanterie occupera de front deux mille six cens nonante sept pas, & l'aîle de Cavalerie mille six cens trente cinq.

*César* avoit, comme *Pompée*, onze Légions. Mais si fort affoiblies, <sup>Forces de César à la Ba-taille de Pharsale.</sup> tant par les détachemens que par les pertes qu'il avoit faites, qu'il ne lui en restoit què quatre vingt Cohortes qui en tout ne faisoient que vingt deux mille hommes. J'en prens d'abord, pour ceux qu'il étoit accoutumé de mêler parmi la Cavalerie, mille neuf cens quatre-vingt quatre des plus lestes, choisis partie entre les Armés à la légère, partie entre ceux des pesamment Armés qui combattoient aux premiers rangs. *Adolescentes, atque expeditos ex antesignatis electos.* Dont je formé soixante quatre pelotons sur dix de front & trois de hauteur, aiant chacun un Officier à leur tête. Sur ce pied là, en rabattant de plus pour des Soldats Armés à la légère mille cinq cens quarante, formés en trente deux pelotons, sur vingt six à vingt sept de front & deux de hauteur, il ne restera de pesamment Armés pour chaque Cohorte l'une parmi l'autre, que deux cens trente un, que je distingue aussi en trois Compagnies, la première composée de soixante & dix-sept Triaires, la seconde d'autant de Princes, & la troisième d'autant de Hastaires, y compris deux Officiers par Compagnie: Que je range dans un seul corps sur quarante cinq de front & cinq de hauteur; les Triaires dans les premiers rangs de la tête, les Princes dans ceux du milieu, & les Hastaires dans ceux de la queue, Ou bien les Triaires dans les premiers rangs de la queue: & les Hastaires dans ceux de la tête. Il n'importe; & cela pour les raisons que nous avons alléguées plus haut. Au reste, ne trouvez pas mauvais si je me fers de ces anciens noms de Hastaires, Princes, Triaires, dont on pretend qu'il n'est plus parlé après la troisième guerre *Punique*: *César* lui-même parle d'un certain *Quintus Fulginius* comme d'un premier Hastaire de la quatorzième Légion. *Ex primo Hastato Legionis XIV....* Et cela seul je crois, suffit pour me justifier.

*César* n'avoit que mille chevaux, & sans doute aussi quelques Fron-  
deurs & Archers, puis qu'il en parle dans un autre endroit, au moins  
des premiers, sans faire pourtant mention de leur nombre. C'est pour-  
quoi nous croirions d'un côté être injustes, si nous ne lui en donnions  
point du tout dans cette occasion, & de l'autre nous craindrions d'être  
trop chiches, si nous ne lui en donnions pas au moins neuf cens  
soixante. Mais que ferons-nous de l'un & de l'autre? Les mille che-

LETTRE  
IV.

vaux ne peuvent fournir pour chaque Légion gueres plus de quatre vingt dix maîtres, qui ne permettent pas que nous en formions plus de trois troupes, chacune sur dix de front & trois de hauteur, en sorte que nous n'en trouverons que trente trois sur les onze Légions. Et tout ce que nous pouvons faire des neuf cens soixante tant Frondeurs qu'Archers, c'est de les réduire en trente deux pelotons sur dix de front & trois de hauteur. Tout cela, à la verité, ne pourra pas figurer beaucoup, ni dans l'ordre de Bataille, ni dans l'Action, contre le grand nombre de *Pompée*; mais cela ne laissera pas d'y être de quelque utilité, comme on le verra dans la suite.

Son or-  
dre de  
Bataille.

Bien que *César* eut onze Légions, comme il fortifia la neuvième de la huitième, à cause qu'elle étoit fort affoiblie par les combats de *Dyrrachium*, en sorte que ces deux Légions n'en faisoient à peine qu'une, & qu'il n'y avoit en tout que quatre vingt Cohortes sur le champ de Bataille, on ne pourra former cet ordre de Bataille que sur dix Légions chacune seulement de huit Cohortes. C'est pourquoi je n'en mets que trois sur la premiere ligne C, trois sur la seconde, & deux sur la troisieme: Excepté à la premiere Légion de la gauche qui étoit composée de deux, où je mets deux Cohortes sur la seconde ligne, & trois sur la troisieme, pour pouvoir ôter de toute la ligne, sans la dégarnir nulle part, les onze Cohortes dont *César* forma une quatrième ligne; & pour trouver en même tems dans ces onze Cohortes le nombre de combattans à quoi pouvoient monter six Cohortes à peu près complètes. Croiant que c'est dans ce sens qu'il faut prendre, *quam instituerat sex Cohortium numero*, je dispose les Cohortes de la premiere ligne avec des intervalles entre elles de sept pieds seulement plus grands que l'étendue de leurs fronts, pour éviter par là d'être surpassées soit sur la droite, soit sur la gauche. Je place sur la même ligne à la droite les trente trois troupes de Cavalerie D, laissant entre elles des espaces de quarante pas. Je mets dans les intervalles entre les Cohortes de la premiere ligne les trente deux Pelotons de Soldats Armés à la légère, & dans les espaces entre la Cavalerie les soixante quatre Pelotons de ceux dont *César* étoit accoutumé de l'entremêler, avec les trente deux Pelotons tant Frondeurs qu'Archers; de telle sorte que les Pelotons de premiers se trouvent joignant les troupes de Cavalerie, à la distance de quatre pas & les Pelotons de Frondeurs & d'Archers entre ceux des premiers. Si bien qu'en donnant à chaque Soldat pesamment Armé un pas de cinq pieds & autant à chaque Cavalier, le corps d'Infanterie de *César* occupera de front deux mille six cens quatre vingt quinze pas. Et l'aile de Cavalerie mille six cens & dix. De sorte qu'il n'y aura d'autre difference dans l'étendue en front du corps d'Infanterie de *Pompée* & de *César*, que de deux pas: Et  
dans

dans celle de l'aîle de Cavalerie que de vingt cinq, ou point du tout, <sup>LETTRE IV.</sup> en donnant seulement à chaque Cavalier de *César* deux pouces de plus. Je tire ensuite de la troisième ligne deux Cohortes de la première Légion de la gauche, & une Cohorte de chacune des neuf autres Légions, faisant ensemble onze Cohortes que je dispose sur une ligne oblique E, avec des intervalles entra elles égaux à leurs fronts; la gauche appuyée à la queue de la dixième Légion à la distance de quarante cinq pas, & la droite en l'air, si la situation du terrain a été telle, qu'il ne s'y soit trouvé rien à quoi *César* l'ait pu appuyer. Si bien que cette quatrième ligne occupera dans toute l'étendue de son front neuf cens quatre vingt dix pas.

Il s'agit maintenant de voir, comment ces dispositions de part & <sup>Pourquoi</sup> d'autre ont été capables de répondre au but des deux Généraux. Mais <sup>César & Pompée</sup> quel étoit leur but? Vouloient-ils vaincre principalement par leur Infanterie au corps de Bataille? Non sans doute. <sup>Pompée</sup> *Pompée* avec sa Cavalerie toute seule. „ Je sais bien, dit-il, que cela paroîtra incroyable, <sup>disposent ainsi leurs Armées.</sup> „ mais comme elle est plus forte que la sienne, je veux qu'elle enveloppe son aîle droite, *avant que l'Infanterie vienne aux mains*, & „ après l'avoir mise en désordre, je prendrai son Armée en queue, „ ainsi la victoire nous demeurera presque sans combat. Et *César* „ craignant d'être enveloppé de ce côté-là „ veut non seulement y pourvoir, mais prétend encore vaincre par ce même endroit, d'où *Pompée* vouloit remporter la victoire. Cela paroît de ce qu'il ne tire pas seulement de la troisième ligne une Cohorte de chaque Légion, dont il forme une quatrième pour couvrir sa droite; mais de ce qu'après leur avoir communiqué son dessein, il les avertit que la Victoire dépendra de leur valeur, & qu'ensuite il les fait agir conséquemment.

*Pompée* pour faire cesser les reproches qu'on lui faisoit souvent, „ qu'il <sup>Sage</sup> „ étoit bien aise de se conserver le commandement, & de se voir <sup>de la disposition de Pompée.</sup> „ vi par une foule de *Pretoriens* & de *Consulaires* s'étant laissé persuader à la fin de donner Bataille „ résolut d'agir d'une manière défensive à son Infanterie au corps de Bataille, comme cela paroît encore dans l'ordre qu'il lui donna „ de demeurer ferme sans s'ébranler. C'est pourquoi il la range, ainsi qu'il a été dit, sur trois lignes, les Cohortes sur dix de hauteur, protégées par leurs Armées à la légère, placés non pas à la tête de la première ligne, mais dans les intervalles; afin que par leur retraite précipitée ils ne pussent causer le moindre désordre, sans être pour cela d'un moindre service. Par là il oblige l'ennemi, ou de diminuer la hauteur ordinaire de ses files pour le moins de la moitié, ou de se laisser déborder d'autant. Mais comme le dernier ne peut pas être soupçonné, il ne peut manquer de trouver dans le premier cet avantage, que son Infanterie combattant sur dix de hau-

LETTRÉ  
IV.

hauteur, dans un combat de main à main, pourra très-sûrement se maintenir, contre tel effort, qu'un ennemi qui ne peut combattre que sur cinq de hauteur, pourroit faire, du moins jusqu'à ce que l'aîle de Cavalerie ennemie ait été renversée & le corps d'Infanterie investi. C'est pourquoi en appuiant sa droite à un ruisseau de difficile abord, il jette toute sa Cavalerie sur sa gauche, disposée sur une seule ligne, mais par troupes de deux différentes espèces, séparément à la queue les unes des autres; chaque troupe sur quatre de file, formant ensemble des escadrons sur huit de hauteur, avec un grand nombre d'Archers & de Frondeurs placés entre les intervalles; de telle manière qu'il reste aux aîles des escadrons un espace convenable pour les caracolers, au cas qu'ils voulussent premièrement combattre selon leur usage par leurs armes de jet, avant que d'en venir au choc l'épée à la main. Si bien qu'il oblige l'ennemi, ou de se ranger à sa Cavalerie & à son Infanterie, dont-il est accoutumé de la fortifier, au plus sur trois de hauteur, ou de donner tant de prise sur cette aîle, qu'elle n'auroit pas été capable de se montrer seulement. Si donc l'ennemi voulant donner plus que trois de hauteur aux troupes de cette aîle, il s'y laisse déborder considérablement, ou que ne leur en donnant qu'autant, il vienne à opposer un front égal; Qui ne voit que cette aîle attaquée au premier cas tout à la fois de front & en flanc, au second par une autre ligne sur huit de hauteur, qui peut au besoin, en doublant, s'étendre au double, ou tout d'un coup en former deux & rester encore sur quatre de hauteur: Qui ne voit, dis-je, que d'une manière ou d'autre cette aîle étant attaquée, par une supériorité comme celle-ci, doit être indubitablement aussi-tôt renversée, & qu'ensuite le corps de son Infanterie ne peut gueres manquer d'être enveloppé en même tems de toutes parts. *Pompée* donc, pour parvenir à son but, auroit-il pu s'y mieux prendre?

Eloge de  
la disposition  
de  
*César*.

Et *César*, comment s'y prit-il? *César* ayant, les jours précédens, successivement présenté la Bataille, & voyant qu'il ne pouvoit attirer l'ennemi au combat, crut qu'il lui seroit avantageux de tenir la campagne, parce qu'en remuant souvent son camp, il seroit mieux subsister ses troupes, & travailleroit celles de son ennemi. Outre qu'il se présenteroit quelque occasion de donner Bataille dans ce changement. Cette résolution prise, comme l'Armée décampoit, & qu'il s'aperçut que *Pompée* contre sa coutume, s'étoit détaché de ses retranchemens desorte qu'on pouvoit l'attaquer sans autre „ désavantage „ que par rapport au nombre: Mettant sa confiance autant en son adresse qu'en la valeur de ses troupes, crie aux Soldats qu'il falloit demeurer & combattre, plutôt qu'en continuant leur marche, de laisser échapper une si belle occasion. Aussi-tôt „ les chefs „ des

„ des bandes ” comme dit *Amiot* après *Plutarque* \* „ menent leurs gens chacun au lieu où ils devoient être, les rangent en leurs rangs sans trouble ni tumulte quelconque, tout aussi paisiblement & aussi aisément, comme s'ils eussent ordonné une danse ”. *César* cependant ayant reconnu la disposition de l'ennemi, forme d'abord, à son exemple, le corps de son Infanterie sur trois lignes, avec cette différence qu'il met les Cohortes sur cinq au lieu de dix de hauteur, remplissant au reste les intervalles le mieux qu'il peut par une partie de ses Armées à la légère; en sorte qu'il oppose un front égal à l'ennemi, & qu'ainsi il se trouve en état, non seulement d'aller au devant de lui, mais de soutenir encore un combat de main à main, quoique sur cinq de hauteur, au moins jusqu'à ce que l'affaire soit décidée entre les deux aîles. En même tems, appuyant sa gauche au ruisseau, il jette sur sa droite toute sa Cavalerie sur une seule ligne, partagée en troupes sur trois de hauteur, qu'il entrelace, selon la coutume, de ceux de ses Soldats choisis parmi son Infanterie, qui avoient été si bien „ dressés „ par un continuel exercice, qu'ils avoient la hardiesse d'attendre la „ Cavalerie ennemie en rase campagne ” de manière que cette aîle vienne à occuper en front, une étendue de terrain, tout à fait ou à peu près égale à celle de l'ennemi. Mais comme il prévoit que cette aîle, quoique fortifiée par un certain nombre d'Infanterie, ne seroit jamais capable de résister à la multitude des ennemis, & que le gain de la Bataille devoit nécessairement procéder de la victoire qu'une aîle remporteroit sur l'autre, il tire promptement, (*celeriter*) de la troisième ligne, sans la dégarnir nulle part, onze Cohortes, dont il forme une ligne qu'il pose sur sa droite obliquement. Il met par là l'ennemi dans une nécessité absolue, après le premier choc, voulant pousser sa pointe, de replier par une conversion à droite, craignant de ne pouvoir manquer, dans ce mouvement qui ne se peut faire par des troupes qui viennent de combattre, que plus ou moins en désordre, une occasion favorable de le faire charger brusquement & en bon ordre, par les troupes de cette ligne, conjointement avec celles, qui de cette aîle pourroient se trouver entières; pendant que sa première & sa seconde ligne, combattant vaillamment taillent assez de besogne, à ce qui leur est opposé. Et pour mieux s'assurer encore la victoire par cet endroit, il ne veut pas que la troisième ligne bouge qu'il ne le commande, mais il veut, qu'elle reste ferme en sa place, comme une réserve à deux usages, elle se trouve également à portée pour servir d'appui, autant à cette quatrième ligne, qu'aux deux premières. *César* donc aussi de son côté, pour parvenir à ses fins, pouvoit-il faire autrement?

Dans

\* Vies des Hommes Illustres.

LIV. IV.  
Description de la  
Bataille  
de Phar-  
sals.

Dans cette espérance, pour ne pas laisser ralentir l'ardeur de ses Soldats qui demandoient la Bataille, après avoir donné ses ordres par tout, il fait sonner la charge; à ce signal la première & la seconde ligne avancent également ensemble, & joignent brusquement l'ennemi, qui les reçoit fort bien, soutenant ce choc sans branler. Leur Cavalerie qui se tenoit prête, donne en même tems sur l'aile droite de *César*, qui ne pouvant soutenir, se retire vers ses gens le mieux qu'elle peut. L'ennemi qui veut profiter de ce premier avantage, dans le dessein de prendre l'Armée en queue, replie incessamment sur sa droite, & poursuit chaudement les fuyards. Alors *César* qui s'y étoit préparé, jugeant qu'il étoit tems de se saisir de l'occasion favorable, que ce mouvement, poussé peut-être avec trop de vivacité, lui fournissoit; fit signe aux Cohortes de la quatrième ligne de donner. Ce qu'elles firent en courant droit sur l'ennemi, sans lancer leurs javelots. Mais s'étant jettés en partie sur les flancs des premiers rangs où étoient les volontaires, ils leur donnerent de leurs javelots dans les yeux & au visage, si brusquement que ces jeunes Messieurs, de peur de se voir ainsi défigurés, faisant volte-face, apportèrent par tout le désordre parmi leurs gens: Les uns & les autres étant incessamment poussés de nouveau, rompirent entièrement leurs escadrons, & s'enfuirent jusques aux plus hautes montagnes. C'est au moins l'idée que *Plutarque* nous en donne aussi selon *Amiot*. Qui dit que *César* leur avoit commandé: „ Sitôt que la Gendarmerie des ennemis viendrait à charger, qu'alors courants de roideur, ils se jettassent à côté des premiers rangs, sans toutefois lancer leurs javelots, comme ont accoutumé de faire les plus vaillants combattans, afin d'en venir plutôt à l'escrime des épées: Mais les dresser contremont & en donner aux yeux & au visage des ennemis. Pource, dit-il, que ces beaux danseurs si mignons n'attendront jamais, de peur que vous ne leur gâtiez leur beau visage”. Et qu'en exécution de ce commandement, „ Comme ils furent joignant les chevaux, ils dresserent le fer de leurs vogues & de leurs javelots contremont, & en donnerent droit aux yeux & au visage de ces jeunes gentilshommes: Ains mettant les mains devant leurs visages, se tournerent honteusement en fuite.

*César*, ne trouvant plus d'obstacle à son dessein, sans s'amuser à les poursuivre, tourne aussi-tôt avec les Cohortes de la quatrième ligne, & les troupes ralliées de son aile droite, sur la gauche de l'Infanterie de *Pompée*, qui combattoit encore en ordre, & la prend en queue. Il fait en même tems avancer la troisième ligne, qui jusques-là n'avoit pas bougé de sa place, & par ce secours de troupes fraîches, donnant de nouvelles forces à celles de la première & de la seconde

ligne



ligne, fatiguée d'un combat très-opiniâtre: Il force enfin l'Infanterie ennemie, qui attaquée de front & en queue, ne pouvoit résister d'avantage, il la force, dis-je, de tourner par tout le dos. Lettre IV.

Je m'arrête ici, Monsieur. Si ce que nous avons remarqué ne suffit pas pour justifier pleinement mes deux ordres de Bataille: Je crois au moins que ce sera assez pour faire voir, qu'il ne faut pas avoir recours à du Grec, pour pouvoir comprendre premièrement qu'à *Pharsale César & Pompée* ont pu se ranger à leur Infanterie sur trois lignes, sans s'écarter des règles, ni de leur but. Et secondement que *Pompée* s'est rangé à sa Cavalerie comme en Phalange, sans donner effectivement dans ce ridicule.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ces deux Généraux ont agi de part & d'autre sur un principe directement opposé au principe Grec. Ils ont voulu vaincre principalement par leurs ailes, & non par leur Infanterie au corps de Bataille; mais avec cette différence que *Pompée* s'est fondé sur la Cavalerie toute seule; & *César* sur un certain mélange des deux armes de Cavalerie & d'Infanterie, fait avec discernement. Ils étoient convaincus tous deux par leur raison & par leur expérience, que s'ils pouvoient battre les ailes de Cavalerie, ils viendroient aisément à bout de l'Infanterie au corps de Bataille; en général ils ont raisonné fort bien tous deux. Mais dans le fond *César* a mieux raisonné que l'autre. C'est au moins ce que l'événement a justifié.

Cependant ne vous imaginez pas que la principale faute de *Pompée* consiste dans le trop de confiance qu'il a mis dans sa seule Cavalerie. Examen de la conduite de Pompée en cette occasion. En effet, qui n'auroit pas cru que six mille six cents chevaux, auroient passé sur le ventre à mille, quoique soutenus, si vous voulez, par un certain nombre de fantassins? Je doute même que l'Auteur anonyme, qui nous a donné, il n'y a pas long-temps, de cette Bataille une relation dont on peut regretter la brièveté\*; je doute, dis-je, que s'il eût voulu s'arrêter à cet endroit de l'histoire de *Pompée*, il y eût trouvé la moindre chose à redire, si ce n'est, sur ce qu'il fit même trop que de mêler parmi sa Cavalerie ses Archers, & ses Frondeurs, tant cet Auteur paroît être persuadé de l'inutilité de mettre des Pelotons d'Infanterie entre les escadrons. Aussi quand on voit ces Archers & Frondeurs, lâchement abandonnés par leur Cavalerie, tous taillés en pièces, n'auroit-il pas eu raison de ne le lui pas pardonner?

Mais s'il l'épargne sur cette faute, n'attendez pas qu'il lui fasse gra-

\* Reflexions sur les deux Premiers Tomes de *Polybe* de M. de Felard, & sur son livre de Nouvelles Découvertes. Pag. 38. & suiv.

† Pag. 42.

**LETTRE** ce sur celle-ci. „ *Pompée*, dit-il, prit mal son parti de toutes fa-  
**IV.** „ çons, en ce qu'il négligea de conserver la hauteur qui faisoit sa  
 „ supériorité, & qu'étant descendu en plaine, *il se livra à une action*  
 „ *qu'il pouvoit éviter* ". Rien n'est plus certain. Il fit même trop de  
 sortir de son camp. Il n'avoit qu'à s'y tenir renfermé. Il évitoit sur-  
 rement la Bataille. Il se conservoit avec sa grande supériorité en nom-  
 bre de troupes, l'avantage d'un camp fortifié à la *Romaine*, où certai-  
 nement *César* ne l'auroit jamais cherché à forces égales.

Raïsons  
 qui la  
 justifient.

Mais *Pompée*, pour avoir été battu ne mérite-t-il pas d'être écou-  
 té? Il dit qu'il se trouvoit à la tête d'une Armée *Romaine* de quarante  
 cinq mille fantassins & de six mille six cents chevaux composés d'un  
 grand nombre de noblesse: & que pour profiter de la leçon que l'Au-  
 teur donne aux Généraux timides qui ne veulent pas aller au devant  
 de l'ennemi \*, il vouloit combattre en rase campagne un Rival, qui  
 ne pouvoit lui opposer tout au plus, que vingt deux à vingt trois mille  
 fantassins & environ mille chevaux. Avoit-il tort? Oui sans doute.  
 Il devoit au jugement de l'Auteur réduire son ennemi à manquer de  
 „ subsistance, qui l'auroit peut-être nécessité à décamper, *Et par sa*  
 „ *retraite occasionner une attaque d'arrière-garde*, qui est souvent  
 „ une action avantageuse pour celui qui l'entreprend ”.

Répon-  
 se aux re-  
 proches  
 qu'un  
 Auteur a  
 faits à ce  
 Général.

Cela est dans les règles. Et que fait-on si *Pompée* en quittant la hau-  
 teur, ne se proposa pas aussi une action semblable? Pouvoit-il au  
 moins, pour profiter d'un tel avis, espérer pendant tout le cours de  
 la campagne une occasion plus favorable que celle qui venoit de se pre-  
 senter, *César* fait pour cela tout ce qu'il devoit faire tôt ou tard. Il  
 se met en devoir de décamper en présence de son ennemi, en plein  
 jour, en belle plaine. *Pompée* sort aussitôt en Bataille, se détache de  
 ses retranchemens, pour être à portée, au cas que l'ennemi persiste  
 dans son dessein, de tomber d'abord sur son arrière-garde, aiant sous  
 sa main une nombreuse Cavalerie, soutenuë à tout événement du res-  
 te de l'Armée. Il savoit à la vérité qu'un tel mouvement, qu'il cro-  
 ioit dans les règles, pour engager une action d'arrière-garde, au cas  
 que l'ennemi se mette en marche, pouvoit aussi mener à une action  
 générale, au cas que changeant de dessein il fit ferme, d'autant plus  
 qu'il n'ignoroit pas que *César* ne demandoit pas mieux. Mais quel est  
 le Général qui dans une plaine rase veut entreprendre l'un, qui ne  
 doive pas en même tems être résolu à l'autre, sur tout, lorsqu'il se  
 trouve sur son ennemi une supériorité à sa Cavalerie, de plus de six  
 contre un, & à son Infanterie au delà de la moitié? D'ailleurs que  
 pouvoit gagner *Pompée* par une action d'arrière-garde, qui ne décide  
 de

de rien, ou dans une guerre de chicane, qui ne lui avoit pas déjà été <sup>LETRE IV.</sup> des plus favorables? Il se voioit rencogné dans la *Grece*: Il étoit blâmé tous les jours des siens de ce qu'il évitoit le combat: Et à quel ennemi avoit-il à faire? Qu'en pouvoit-il espérer: N'étoit-ce pas un ennemi, qui toujours maître de *Rome*, de toute l'*Italie*, des *Gaules*, des *Espagnes*, de la *Sicile* & de la *Sardaigne*, ne pouvoit manquer de trouver lui seul en temporisant des ressources infinies: Et qui, bien que fort inférieur, avoit eu la résolution & l'adresse, de le tenir assiégé dans son camp de *Dyrrachium* pendant un long espace de tems, & de se retirer ensuite à sa barbe, sans donner sur lui la moindre prise? Au contraire, à quoi la conduite qu'on voudroit que *Pompée* eût tenue, ne l'auroit-elle pas mené? Elle auroit abouti à le perdre de réputation, il se seroit vû insensiblement abandonné de ses amis & d'une partie de ses troupes, & *Pompée* auroit été réduit enfin à la fâcheuse nécessité d'accepter sa vie & son retour à *Rome* de la seule courtoisie de *César*.

Foible défense. *Pompée* veut combattre: Il fait fort bien, ce que *César* n'a pas manqué de remarquer ailleurs; \* „ Que les armes sont „ journalieres, que souvent le moindre bruit, un scrupule, un soupçon, ou une terreur panique, ont donné l'épouvante à toute une „ Armée, outre les désordres qui arrivent par la faute des Officiers „ ou du Général”. Qui plus est, il voit déjà sa Cavalerie en fuite, le corps de son Infanterie entierement engagé & vivement pressé par de nouvelles troupes fraîches; son aîle gauche, composée de ce qu'il y avoit de meilleur, investie & en désordre: Tellement qu'il ne peut que désespérer de la victoire: Cependant „ dans une telle occasion où „ suivant les préceptes de l'Auteur on doit réunir ses divers talens, „ pour les mettre en usage, & faire sentir que la victoire peut avoir „ ses momens de caprice, sans diminuer l'activité pour se la rendre „ favorable”: Il quitte le champ de Bataille „ laissant à ses Officiers „ Généraux le soin de ce qu'il y avoit à faire”. Il pique droit à son camp retranché, que pour être près de là, il croit seul capable de favoriser la retraite de son Armée. Il fait aussitôt le tour du rempart en mettant ordre par tout à sa défense: Mais comme il ne paroît pas „ dit „ l'auteur, qu'il ait fait d'ailleurs aucune disposition pour sa retraite”, ne faut-il donc pas convenir, que tout grand-Capitaine, qu'il étoit, ses talens lui manqueraient dans cette occasion, & qu'il fit une faute d'autant moins pardonnable qu'une bonne retraite fait souvent plus d'honneur à un Général, qu'une victoire achetée trop chèrement. Mais

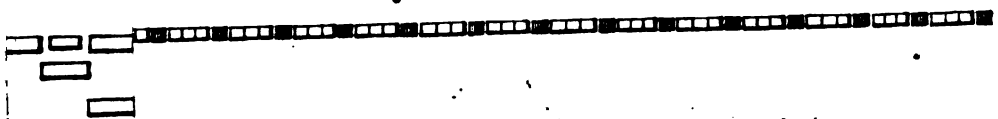
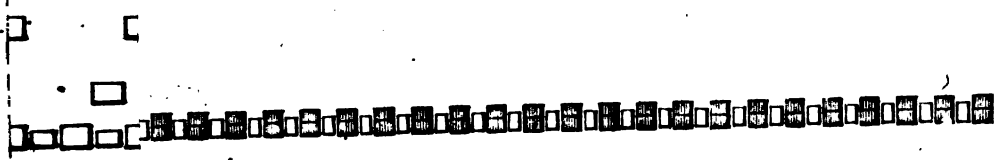
\* Guer. Civ. l. 3. pag. 271;

LETTRES  
IV.

Mais, de grace, demander une disposition pour la retraite d'une Armée, c'est-à-dire, une disposition, qui ne peut avoir lieu à moins qu'on ne trouve une partie des troupes dans leur entier en bon ordre & capables de faire tête à l'ennemi qui poursuit, tandis que les autres se rallient & que toutes ensemble tâchent de gagner un endroit qui leur puisse servir d'azyle. Mais demander ici une telle chose, pour une Armée, dont l'Infanterie en rase Campagne, se trouve entièrement abandonnée par sa Cavalerie, & généralement engagée, sans l'avoir pu éviter, dans un combat de main à main; qui naturellement ne pouvant aboutir qu'à un désordre général, ne peut tourner qu'en une pleine & entière déroute. En un mot, demander une disposition pour la retraite d'une Armée, qui humainement ne peut se dégager d'un combat de cette nature, que par une fuite précipitée vers son camp, n'est-ce pas demander, ce que les plus grands Capitaines parmi les Anciens, non seulement ne pouvoient qu'ignorer, parce qu'ils ne combattoient jamais sur d'autres principes; mais ce que les modernes eux-mêmes, qui en ont si fort perfectionné la pratique, à ce que l'Auteur prétend\*, auroient de la peine à s'imaginer, en pareilles circonstances, loin de le mettre en usage. Avouez donc que *Pompée* doit-être né sous une étoile bien malheureuse, pour être appelé en jugement sur de semblables faits, plus de dix sept siècles après sa mort, devant un Tribunal où l'on ne daigne pas seulement l'écouter.

Après cela, l'Auteur peut-il trouver mauvais, que „ *César* n'ait „ pas pris la peine de nous instruire *des mouvemens qu'il fit, tant pour „ combattre, que pour pénétrer dans le camp de l'ennemi*”. Est-il bien fondé à dire que „ dans ce qui regarde *la disposition* il la laisse „ trop pour notre utilité, à l'opinion du lecteur ”? Au contraire, ne doit-on pas plutôt admirer sa prudence, de lui avoir caché ces choses? Pouvoit-il s'aviser jamais d'un meilleur moyen, pour se mettre à couvert de sa censure? A présent tout ce que l'Auteur y trouve digne d'être relevé, c'est, „ qu'on voit seulement que tout fut bien „ reux pour lui”. Chose qui peut lui avoir été commune avec un mal habile Homme. Que n'y auroit-il peut-être pas trouvé à redire, si *César* malheureusement se fut expliqué plus clairement qu'il n'a fait?

Je ne fais quel sort sera le mien, pour avoir osé hazarder là-dessus mes conjectures. On en peut faire sûrement dans son Cabinet, de toutes les especes, quelques malheureuses qu'elles soient. Mais il n'en est pas de même quand on les expose aux yeux du Public.



Pha

rr.

née.

gère.

et de Fro

la Caval

Cohortes

nt tirées



blic. J'espère pourtant, qu'une chose me justifiera. C'est que je n'ai produit d'autres remarques que celles qui étoient absolument nécessaires pour éclaircir la matière. Si vous trouvez que par cette retenue je me sois rendu un peu sec, je m'en console: J'aime mieux souffrir ce reproche, que de me faire soupçonner d'avoir voulu empiéter sur le droit de possession, que d'autres se sont acquis à juste titre, de prononcer gravement & en dernier ressort, sur la conduite, bonne & mauvaise, des plus grands Capitaines Anciens & Modernes. Ce soupçon étoit sur tout ce que je voulois éviter. Je suis, Monsieur, Votre.

LETTER  
IV.



# T A B L E.

## L E T T R E P R E M I E R E

### *De la Colonne.*

**C**E que c'est que la Colonne, Page 88. Fermeté de la Colonne, 89. Manière de combattre de la Colonne, 92. Avantages de la Colonne, 96. Affectation dangereuse d'avoir beaucoup de Cavalerie, 97. Ce qu'il faut

faire pour se passer d'en avoir tant, *ibid.* Grande étendue en front d'un Bataillon combien dangereuse, 99. Objections contre le Systême du Chevalier de Folard, *ibid.* & *suiv.* Qu'on peut remédier aux défauts du nouveau Systême, 102.

## L E T T R E S E C O N D É

### *Du Mélange des différentes Armes d'une Armée.*

**C**E qu'on entend par Mélange des différentes Armes, Page 103. Qu'une bonne Armée doit être composée des deux Armes ensemble, 104. Preuves de la Nécessité de la Cavalerie dans les Marches & dans les Campemens, *ibid.* Qu'on ne peut se passer d'elle dans une Bataille, 106. Quelles sont les forces naturelles de la Cavalerie & de l'Infanterie, *ibid.* & 107. Remarques sur le peu d'Usage que les Anciens faisoient de la Cavalerie, 107. Estime des gens de guerre pour les Corps où ils servent, 108. Parallele de la Cavalerie & de l'Infanterie, *ibid.* Qu'elles sont également estimables, 109. Regles générales pour la disposition d'une Armée, *ibid.* Preuves de la bonté de cette regle, 110. Quelle est aujourd'hui la distribution de la Cavalerie & de l'Infanterie dans les Batailles, *ibid.* Défauts de cette distribution, *ibid.* Elles sont par là hors d'état de s'entre-secourir, 111. Et l'une des deux Armes devient inutile, 112. Ou bien les avantages qu'elle remporte ne servent point au gain de la Bataille, 113. Suite des remarques sur les pernicious effets de la séparation des deux Armes, 114. Fondement du Systême du Mélange des deux Armes,

*ibid.* Quelle est la méthode usitée d'assurer les flancs d'une Armée, 115. Ses défauts, *ibid.* Qu'elle est souvent impraticable, 116. Moien de mieux satisfaire à la regle à tous égards qu'on ne le fait par la méthode ordinaire, 117. Avantages de la nouvelle, *ibid.* Comment elle supplée à l'infériorité de la Cavalerie en nombre, 118. Grands effets du Mélange des deux Armes en cette occasion, *ibid.* Ce que le Général doit faire lorsqu'il n'est pas fort supérieur en Infanterie & ce qu'il doit y ajouter par sa conduite dans l'action, *ibid.* 119. Ce qu'il doit faire lorsqu'il se trouve égal à l'ennemi à tous égards, *ibid.* Avantages qui doivent resulter de là, *ibid.* Grande idée que le Ch. de Folard se fait des forces de l'Infanterie toute seule, 120. Qu'elles consistent en deux choses, 121. Avantages de la Colonne, *ibid.* Défauts de celle du Ch. de Folard, *ibid.* Peu de réalité dans son feu de biais, 122. Moiens imaginaires d'arrêter la Colonne, 123. Moien d'y réussir sûrement, 125. Preuve qu'elle ne peut tenir contre une attaque environnante, *ibid.* Difficultés dans la retraite de la Colonne, 127. Disposition d'une Armée rangée selon le Systême du Ch. de Folard, 128. Autre preu-



preuve que la Colonne ne peut tenir contre une attaque environnante dans une action générale, *ibid.* Conduite du Général de l'Armée rangée selon ce Système, 129. Description de l'action, 130. La méthode d'engager aux aîles, confirmée par l'expérience de Montecuculi, 131. Et par l'exemple de Xantippe commandant l'Armée des Carthaginois, *ibid.* Réflexions sur la conduite de ce Général, 132. Description de la Bataille de Cannes, 134. Réflexions sur la conduite d'Annibal & sur celle de Xantippe, 135. Ils ont agi sur un

même principe, 136. Conformité entre la conduite de Varron & celle de Regulus, *ibid.* Effets différens de la conduite opposée de ces quatre Généraux, *ibid.* Disposition de l'Armée Thébaine à la Bataille de Mantinée, 137. Considérations sur la conduite d'Epaminondas en cette occasion, 138. Combien la méthode de ce Thébain est opposée à celle du Chevalier de Folard, 139. Opposition entre une observation de cet Auteur & sa Tactique, 140. Jugement sur son Système, *ibid.*

## LETTRE TROISIEME.

### *Réponse du Chevalier de Folard réfutée. Preuves du défaut de sa Tactique*

Sommaire de la Réponse de M. de Folard à la première Lettre &c. Page 142. Pourquoi on y réplique, *ibid.* Et qu'on réfute aussi une autre Lettre du même, *ibid.* Méprise où il est tombé touchant l'Auteur de ces Lettres, *ibid.* Qu'il n'avoit point prévenu les objections contenues dans les Lettres précédentes, 144. Qu'on n'y a point cherché à perfectionner sa Colonne, *ibid.* Aveu qu'il fait touchant le peu de feu de cette Colonne, 145. Qu'elle ne peut joindre l'Ennemi, *ibid.* Exemple allégué pour prouver le contraire, *ibid.* S'il est vrai qu'on s'écarte peu du Système de M. de Folard, 146. Pourquoi on y a relevé ces fautes qu'il a corrigées ailleurs, 147. Approbation de ce qu'il dit sur l'omission du déplacement de la Pique, *ibid.* Que le feu de sa Colonne ne peut remédier au défaut de ses Angles, *ibid.* Nouvelles preuves de l'inutilité de ce feu, 148. Possibilité d'attaquer les Angles de la nouvelle Colonne malgré leur petitesse, 150. Que les Angles d'un Quarré long n'ont aucun avantage sur ceux d'un Quarré parfait, 151. 152. Effets du repliement d'un Bataillon en ordon-

*Tome VII.*

nance moderne sur une section de Colonne, 153. Réfutation de ce qui a été dit au contraire, 154. Réplique à une autre défense de M. de Folard, 155. Objection qu'il propose contre ce qu'on a dit au désavantage de sa Colonne attaquée par un Corps qui se replie sur elle, 157. Réponse *ibid.* Confirmation de l'objection précédente, *ibid.* Réfutation de ses nouvelles preuves, 158. Et de celles qui sont fondées sur la rapidité de la nouvelle Colonne, *ibid.* Infériorité du feu de la Colonne de Monsieur de Folard, 160. Faiblesse des Flancs de cette Colonne, 161. Si on est convenu dans les Lettres précédentes de la supériorité de cette Colonne, 163. Qu'on ne lui a point opposé l'exemple du Bataillon quarré des Espagnols, 166. Si cette Colonne & ce Bataillon sont deux Corps aussi différens que le dit Monsieur de Folard, 167. Supériorité du Bataillon à certains égards, *ibid.* En quoi ce Corps est semblable à la nouvelle Colonne, 168. En quel sens cette Colonne, pourroit être dite invincible, 170. Moïens de l'attaquer avec avantage, 171. Qu'on peut aisément la vaincre par une attaque environ-

li

viron-

viroillante, 173. Moïen d'envelopper ce Corps totalement, 174. Autre pour l'envelopper seulement en partie, 175. Description de l'attaque totalement, environnante; *ibid.* Preuves qu'elle doit infailliblement défaire la Colonne, 176. Ordre de l'attaque demi environnante, *ibid.* Victoire infaillible de cette attaque, 177. Infériorité du feu de la Colonne avouée par Monsieur de *Folard* lui-même, 182. Conséquence de ces aveux, 183. Si la maniere de combattre de cette Colonne répare ce désavantage, 184. Que le feu par rangs est rarement un feu d'ordre & que celui de la nouvelle Colonne ne le sauroit être, 186. Réfutation de ce que Monsieur de *Folard* répond pour prouver le contraire, *ibid.* Défauts de la méthode de combattre d'aujourd'hui, 189. Nouvel examen de celle de Monsieur de *Folard*, *ibid.* & 190. Imprudence qu'il y a à se fier sur une seule Arme, *ibid.*

Examen de la Critique qu'un Anonyme a faite des ordres de Bataille de Monsieur de *Folard*, 191. Fausseté de cette Critique, 192. Réponse qu'y fait Monsieur de *Folard*, 194. Défaut de cette Réponse, *ibid.* Preuve de ce défaut, 195. Si les Ailes des deux premières Lignes de Monsieur de *Folard* sont à l'abri du recourbement, 197. Si ce recourbement n'arrêtera point la marche de ses Colonnes, 199. Autre objection du Critique Anonyme de Monsieur de *Folard* examinée & réfutée, 200. Tournée autrement par l'Auteur de ces Lettres, 201. Si la Colonne de Monsieur de *Folard* étant arrêtée, ses Lignes peuvent avancer, 202. Opposition d'une nouvelle Evolution qu'il propose pour se garder du recourbement à sa méthode ordinaire, 204. Difficultés contre cette Evolution, 205. 206.

## LETTRE QUATRIEME.

### *Dissertation sur l'Ordre de Bataille de César & de Pompée à la Journée de Pharsale.*

**Q**UE personne n'avoit bien développé l'ordre de Bataille des deux Armées qui combattirent à Pharsale, 208. Ordre de Bataille des anciens Romains, *ibid.* Qu'il subsistoit encore du tems de César, 209. Exemples qui le prouvent, *ibid.* Réfutation des exemples par lesquels on prétend prouver le contraire, 211. Relation de la Journée de Pharsale par César, 216. Remarques sur cette Relation qui prouvent que les deux Armes y ont combattu à leur Infanterie sur trois lignes, 217. Considération sur le passage de César touchant sa quatrième ligne à Pharsale, 220. En quel endroit il la plaça, *ibid.* Passage de Frontin sur

cette matiere qui confirme les preuves ci dessus, 221. Que Pompée n'a ni pu ni dû se ranger à son Infanterie sur une Ligne, 223. Quelles étoient ses forces à la Journée de Pharsale, *ibid.* Son ordre de Bataille, 224. Forces de César à la Bataille de Pharsale, 225. Son ordre de Bataille, 226. Pourquoi César & Pompée disposerent ainsi leurs Armées, 227. Sagesse de la disposition de Pompée, *ibid.* Eloge de la disposition de César, 228. Description de la Bataille de Pharsale, 230. Examen de la conduite de Pompée en cette occasion, 231. Raisons qui la justifient, 232. Réponse aux reproches qu'un Auteur a faits à ce Général, *ibid.*

# R E P O N S E

## DE MR. LE CHEVALIER

# D E F O L A R D

*Aux Critiques publiées contre son Système par deux  
Officiers Hollandois.*

**I**L n'est pas surprenant qu'un Ouvrage tel que celui de Mr. de Folard ait essuyé des contradictions. Vouloir réformer des abus & de préjugés autorisés par la coutume, montrer à des gens qu'une longue expérience de la Guerre semble avoir perfectionnés dans cette Science, qu'ils n'en sont encore qu'aux premiers élémens, c'est une entreprise qui revolte d'abord ceux, qui sans examiner les raisons de l'Auteur se laissent éblouir par des apparences, & aiment à se faire perpétuellement illusion. Les esprits timides & les courages communs regardent les choses nouvelles comme des hérésies militaires, parce qu'ils ne les ont ni vûes ni pratiquées. Mais la vérité triomphe toujours, & les obstacles qu'on oppose à son établissement ne servent qu'à en assurer & à en augmenter les progrès. Mr. de Folard a essuyé un grand nombre de Critiques, la plupart très-méprisables, soit par l'ignorance, soit par la malignité de leurs Auteurs. Nous ne dirons rien de celles qu'on a publié en France; pour celle qui a paru dans la *Bibliothèque Raisonnée*, l'Auteur ne doit pas s'attendre que ses mauvaises manières lui procurent jamais aucune réponse. Mr. de Folard s'est contenté de répondre dans son *Polybe*, à deux Officiers Hollandois qui l'ont critiqué, & dont il paroît faire une estime particulière. Comme cette Réponse mérite d'être connue d'un grand nombre de personnes qui n'ont pas le *Polybe*, & qui ont lu les journaux où ces Critiques ont été publiées, on a souhaité qu'elle fût insérée dans cette Bibliothèque; la voici.

\* Qu'il me soit permis de dire ici, qu'il me semble que les découvertes & les principes qui se trouvent répandus dans mes ouvrages, ont eu le bonheur d'être approuvés, non seulement par tout ce qu'il y a d'habiles Guerriers & d'hommes de Lettres dans le Royaume, mais encore par les Allemands, les Anglois & les Hollandois. Il y a deux savantes Critiques imprimées de deux Officiers de ces derniers.

Je

\* Voyez la Préface du Tome VI. du *Polybe*.

Je fouhaitois ardemment de connoître ces deux Auteurs, tant je suis satisfait de leur manière d'attaquer un Ouvrage. Rien de plus poli, de plus civil, de plus honnête & de plus judicieux; mes amis se sont si bien remués en Hollande, que j'ai enfin appris que l'Auteur de la Critique, à laquelle je vais d'abord répondre, est Mr. Terlon, Lieutenant Colonel du Régiment du Prince de Nassau-Siégon, & on attribue l'autre à M. de Savornin, Général Major des Armées de Hollande, qui est un savant Officier d'Infanterie, que j'ai l'honneur de connoître pour avoir été son prisonnier.

C'eût été une espèce de merveille, si ces deux habiles hommes écrivant avec politesse, n'eussent pas été versés dans l'Infanterie & les grandes parties de la guerre: car l'ignorance seule peut substituer aux raisons, des malhonnêtetés grossières & des termes offensans. Il faut que je l'avoue, les remarques de ces deux Messieurs sont bonnes, solides & savantes, quoi qu'ils n'aient pas toujours bien pris garde aux objections qu'ils me font, que je m'étois faites moi-même, & que j'avois réfutées. Rien ne me fait plus d'honneur que d'avoir à me défendre contre de tels Adversaires. *Quand on est bien réfuté, dit le savant M. le Clerc très-judicieusement dans son Extrait du Livre des Observations de Gottfredi Oceralius, on en doit être bien aisé, parce qu'on en peut profiter, & que le public en profite aussi: quand on l'est mal, on ne doit pas non plus en être fâché, puisqu'on voit par-là qu'on ne s'étoit point trompé, & que le public ne manque pas de le reconnoître tôt ou tard. Ce n'est que la vérité que l'on doit rechercher, que l'on est toujours obligé de suivre, & qu'il faut sans doute préférer à sa réputation, si néanmoins la réputation en souffre, ce que je ne crois point. C'est plutôt l'augmenter que de la diminuer, quand on reconnoît de bonne foi qu'on s'étoit trompé: comme elle doit diminuer au contraire si l'on témoigne de l'opiniâtreté. Rien ne peut fâcher que les expressions malhonnêtes & de mépris; encore retombent-elles plutôt sur ceux qui les emploient que sur ceux qui les souffrent.*

La première de ces deux Critiques contre mon Système des Colonnes, est insérée dans les \* *Lettres Sérieuses & Badines sur les Ouvrages des Savans, &c.* elle compose deux Lettres à un ami, dont l'une a pour titre: *Qu'il n'appartient qu'à un homme de guerre de décider du nouveau Polybe.* Apparemment qu'il a cru par ce titre, que ceux qui m'ont réfuté dans les Brochures qui ont paru, n'étoient pas gens de guerre: ils l'étoient pourtant, & ils l'avoient faite toute leur vie. Le titre de l'autre, qui s'adresse à la même personne, le voici: *Sentiment d'un homme de guerre sur le Système du Chevalier de Folard, ainsi qu'il l'expose*

*l'expose dans les quatre premiers Volumes de ses Commentaires de l'Histoire de Polybe.* Cet Ouvrage à moins l'air d'une réfutation de mon Système; bien qu'il soit attaqué, que d'une Apologie de ma Colonne & de ma méthode de combattre. Ce Savant Officier général embrassant & approuvant presque tout, & dans ce qu'il trouve digne d'être censuré, n'a pas fait assez d'attention à mes preuves & à mes raisonnemens, & il ne s'est pas souvenu que dans ma Préface du second Tome de mon Commentaire page VI. j'ai répondu à ses objections, que j'avois très-bien prévues.

Le dernier qui m'a censuré est M. Terson, tous les deux habiles & consommés dans la Science des Armes, & tous les deux sont tombés dans le même défaut d'avoir oublié que je me suis fait les mêmes objections & que j'y ai répondu dans mon *Traité de la Colonne*, dans les Préfaces, & en différens endroits des cinq Volumes qui paroissent; ce qui m'obligera de suivre dans ces deux réponses la même loi que je me suis imposée en plusieurs endroits, de ramener selon le besoin certaines maximes déjà répétées, j'en ai vu la nécessité. Pour revenir à mes deux savans Hollandois, quels qu'ils puissent être, ils méritent une particulière attention de leurs Maîtres. On n'en a jamais manqué en Hollande à l'égard des Officiers de mérite; on l'a, le mérite, en trop grande considération dans ce pais-là, pour ne pas l'encourager, on y fait reconnoître les services rendus & ceux qu'on peut rendre. On y gouverne sur de trop grandes pensées. On n'accusera jamais ces habiles Républicains du défaut des Carthaginois; qui laissent les Officiers dans l'oubli & dans le mépris sans aucune reconnaissance: ils sont trop grands politiques pour ne pas reconnoître dans les autres les vertus qu'ils pratiquent si bien eux-mêmes.

M. Terson porte ses Objections sur l'insertion de mes Colonnes dans mes lignes; si cette Lettre, qui se trouve dans la *Bibliothèque Française*, Tome XIV. n'étoit remplie d'éloges de mes Ecrits Militaires, que je ne crois pas mériter, je l'eusse insérée toute entière dans cette Préface, je m'en dispenserais donc, & je m'arrêterai seulement à ce qui est purement critique, & j'en userai de même à l'égard de l'autre.

L'Auteur entre d'abord en matière. Son *Traité de la Colonne*, dit-il, qui est sa production favorite; est selon mes connoissances en général admirable; plein d'une grande fécondité de combinaisons invincibles pour l'attaque, sur lesquelles peu de Généraux du bas âge ont fait des réflexions & les ont peu pratiquées. Il a pourtant trouvé beaucoup de Critiques, & la plupart de nos Officiers Hollandois ne sauroient encore l'approuver en tout & par tout, comme dans tous ses ordres de Bataille. Le peuple & les nations ne se défient pas aisément des coutumes de leurs pères & de leurs manières ordinaires.

J'avoue à l'Auteur que j'ai beaucoup trouvé de Critiques en mon chemin, & très-pitoyables. Je m'en suis assez plaiat, & ceux-mêmes que j'ai refutés étoient très-peu dignes de l'être, puisqu'ils n'ont pas touché à mes principes & à ma méthode, & je doute que ces misérables Brochures, toutes calomnieuses, aient jamais paru en Hollande, & passé même les environs des endroits où elles ont été imprimées. Car si je n'avois pris la peine de répondre à quelques-unes, on ignorerait encore leur existence. Si Messieurs les Officiers Hollandois, dont je fais très-grand cas, ne m'approuvent pas en tout, je leur répondrai qu'il n'y a personne sur la terre qui ne prête le flanc à la censure par quelque côté, & je n'ai garde de me fâcher. Ce seroit un prodige si un Ouvrage tel que le mien en étoit exempt. Mr. Deidier, qui est un savant Officier & Ingenieur du Roi, m'a fait appercevoir bien des fautes d'omission & de commission sur bien des choses qui ne touchent en rien mes principes; je lui ferai honneur de ses judicieux avis, comme je suis prêt à faire un semblable compliment de docilité à mes deux Censeurs, lorsqu'ils me donneront & me fourniront de bonnes raisons & de bonnes preuves contre mon Système; mais il ne m'a pas paru que celles qu'ils alléguent soient assez solides, puisqu'il me sera aisé de les réfuter: & quant à mes ordres de Bataille, dont je produis un assez bon nombre de ma façon, est-ce qu'ils n'ont pas pris garde que je les accompagne d'observations, & qu'en un mot je les démontre? Tant qu'on me laissera si bien reparable, il ne faut pas espérer de réussir, & de me forcer dans un tel poste, qui est celui de la vérité. Inutilement m'attaquera-t-on, tant cette vérité me frappe: & si ces deux habiles Hollandois, qui raisonnent avec une très-grande intelligence des choses, n'ont attaqué mon Système que dans certains défauts ou certains foibles qui leur sembloient remarquables, pour ne l'avoir pas examiné aussi pleinement que la chose le méritoit, que devois-je attendre des autres dont l'ignorance est à peine concevable, rejetant tout sans m'entendre & sans rien prouver? Car je ne vois pas que mes deux Censeurs rejettent rien, ils adoptent & embrassent au contraire mon Système & en reconnoissent la force; puisqu'ils conviennent du défaut que je remarque dans nos Bataillons minces; & pour une plus grande perfection dans mes Colonnes, ils ont cru qu'il falloit y ajouter leurs divers feux par Pelotons, sans pourtant nous expliquer par quelle méthode ils pourroient les y introduire. Je ne les empêche pas, quoique persuadé que les miens sont plus redoutables par leur simplicité.

Je vois par-là que les Colonnes dans ma Tactique sont de leur goût, & je m'assure qu'après avoir satisfait à toutes leurs Objections, ils n'y trouveront d'autre inconvénient que ce que l'Auteur de la Lettre dit; que

que les peuples & les nations ne se défient pas aisément des coutumes de leurs pères & de leurs manières ordinaires. Rien n'est plus vrai que ce qu'il dit là, & rien ne me paroît plus important que de m'arrêter un peu sur ce texte, qui a un extrême besoin de commentaire.

Nous savons assez quelle est la force de la coutume, ou des usages généralement reçus, & son autorité dans les armes comme par tout, quoique le plus souvent elles ne choquent pas moins les lumières naturelles que les lumières militaires. Ce n'est pas là le merveilleux de l'affaire, c'est que malgré l'expérience, qui nous la représente extravagante & sans aucune ombre de raison, par les mauvais effets qui en naissent, on ne laisse pas que de la suivre sans en démordre, tant la pièce est de résistance, & on aime mieux risquer de se faire battre honteusement toutes les campagnes deux ou trois fois plutôt que de la quitter, & suivre une autre façon de combattre. Les Romains ont dû à cette bêtise des autres nations la gloire de leur Empire. Témoins les Gaulois, les Allemans, les Bataves, les Anglois & les Grecs eux-mêmes, pour n'avoir rien voulu changer dans leurs armes offensives, & dans les défensives, comme *Polybe* nous le fait assez remarquer, ils furent perpétuellement vaincus, ce qui ne pouvoit arriver, s'ils eussent imité leurs ennemis. Cela n'est-il pas bien plaisant? Je trouve *Bayle* très-judicieux & très-vrai dans ses réflexions sur cette matière. Je ne les ai pas oubliées, mais je ne sai où les chercher maintenant. Je les débiterai à peu près. Il dit que la coutume, lorsqu'elle est longue & généralement suivie, émousse réellement le bon sens, l'esprit, dérange toute notre cervelle & nous ôte toute voye d'examen. Sans doute qu'il a raison: de bonne foi peut-on en être surpris? Puisque la multitude des gens de guerre, grands & petits, ne s'appliquant & n'étudiant point les sciences nécessaires à leur profession & vivant sans aucune défiance sur les usages & les pratiques reçues, il est impossible qu'ils puissent jamais en découvrir le faux. Encore une fois, il ne faut pas être surpris si cette coutume émousse l'esprit à la longue. Les traces qu'elle fait d'abord dans le cerveau dans notre plus grande jeunesse, s'approfondissent toujours davantage par les fréquentes répétitions, toujours sur les mêmes lignes, l'opinion que nous avons du mérite de nos Chefs, qui nous instruisent, n'y aide pas peu, ce qui fait que l'esprit & la raison s'affoiblissent & diminuent, & cette diminution ôtant l'une & l'autre, nous ôte toute volonté à la recherche du vrai, sans qu'il nous vienne le moins du monde en la pensée de voir si ceux, qui sont les auteurs & les inventeurs de cette coutume, ou ceux qui la suivent, ne se sont point égarés de la route du sens commun. Ce qui la rend encore plus forte & plus redoutable; c'est, comme je l'ai déjà dit plus haut, l'opinion où l'on est du mérite de ceux qui

qui l'ont établie, & des grands hommes qui l'ont suivie & qui ont fait de grandes actions, sans l'avoir jamais abandonnée pour en prendre une autre; comme si on ne pouvoit rien imaginer de meilleur. Belles raisons, en vérité! comme si les grands emplois où l'on est élevé, de longs services, des victoires remportées, donnoient du poids à la fausseté & à des usages contraires aux règles de la guerre & du bon sens. Est-ce que les usages & les pratiques généralement reçues & aussi anciennes, si l'on veut que le monde, sont une marque de vérité & de perfection? Rien de plus faux que cela: je l'ai fait assez voir en mille endroits de mes Ouvrages. Écoutons MORUS dans son Utopie, où il se moque de ces dévots extravagans de l'usage, & s'égaye à merveille sur cette matière comme sur bien d'autres.

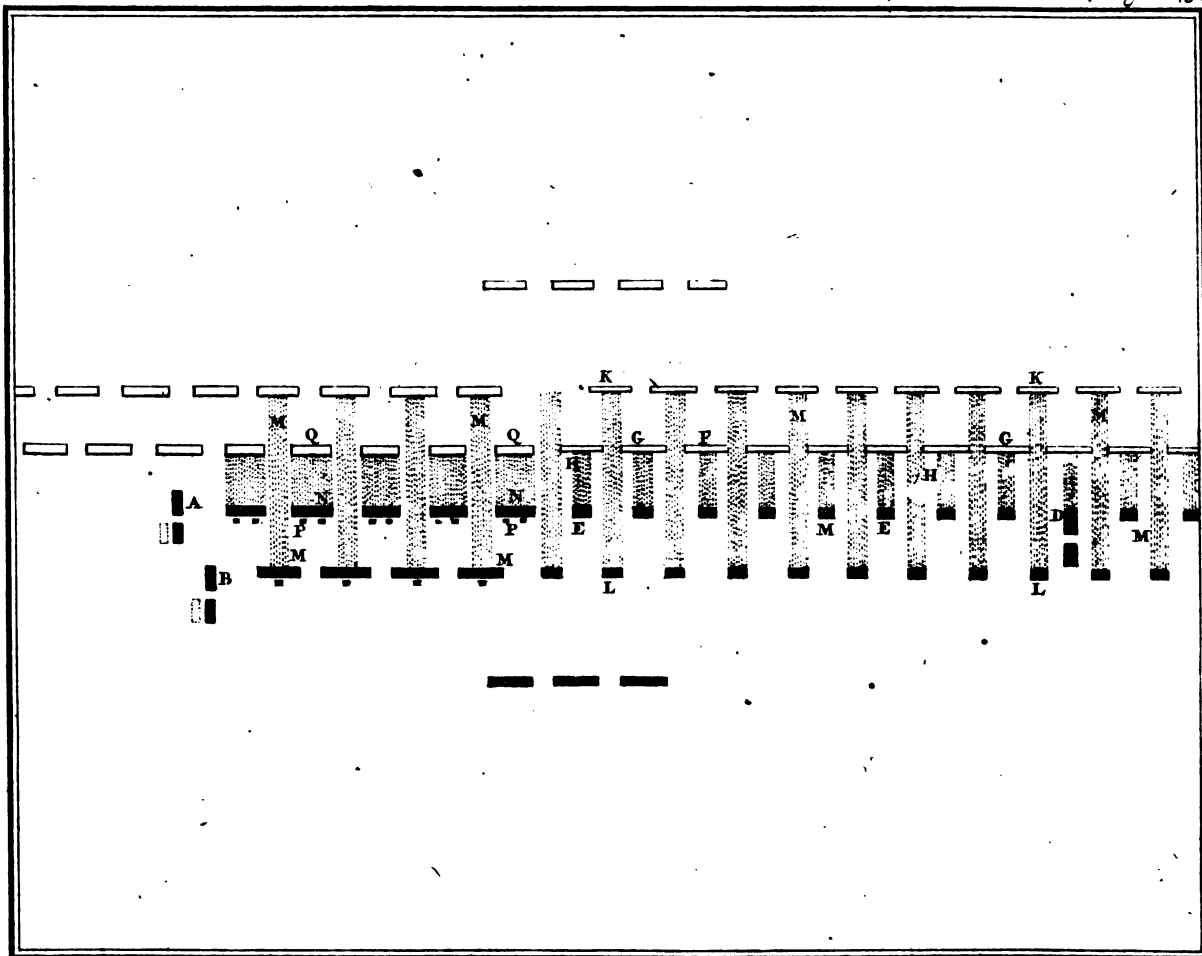
Ceux qui sont les admirateurs zélés de la vénérable coutume, dit-il, manquent-ils de bonnes raisons pour la défendre? voici leur dernier retranchement, leur Hercule. Nos ancêtres, répondent-ils gravement, ont jugé que cet usage étoit le meilleur, & plutôt au ciel que nous les égalassions en prudence: après cela, comme s'ils avoient admirablement plaidé une bonne cause, & non pas une sottise, ils se remettent tout glorieux en leur place.

Sur ce pied-là il faudroit se conduire, non par la voye de l'examen, mais par la voye de l'autorité qui radote. Si ces grands hommes ont réussi, c'est qu'ils ont eu affaire à des Antagonistes qui alloient le même chemin & tout devant eux. Dans ce cas-là le hazard est par tout le maître, mais les Héros de routine ne sont rien moins que des Héros. L'on verra dans peu que les vérités à l'égard de mon Système des Colonnes & de ma Tactique, sont du nombre de celles dont les hommes les plus prévenus & les plus passionnés en faveur de la coutume ne disputent point.

L'Auteur nous assure dans le second Article, que cette manière de se ranger & d'attaquer est ordinairement sujette à de fâcheux & dangereux inconvéniens, & toujours au débordement de l'armée opposée, supposant que les deux armées sont à peu près également nombreuses, & même de plus d'un grand tiers. Si la Cavalerie est rangée en seconde & troisième ligne derrière l'Infanterie, comme M. de Folard la pose dans quelque plan, en effet quel front lui peut-il rester après ses Colonnes formées & ses Bataillons sur dix de hauteur?

Je doute que l'Auteur de la Critique ait bien pris garde à ce qu'il avance ici. Du moins je ne croyois pas qu'un qui ce fut s'avisa de me combattre dans un défilé si embarrassant, sans être obligé d'en sortir, & de convenir qu'on s'y étoit engagé sans aucun examen. Ma façon de combattre & la distribution de mes armes dans mes ordres de Bataille, & particulièrement dans celui dont il s'agit ici, est à l'a-  
bri





PORTION D'UN ORDRE DE BATAILLE SELON LE SYSTEME DU CHEVALIER DE FOLARD.



bri de tout fâcheux & dangereux inconvénient. Le débordement ou les surpassemens des aîles, qui me sont opposées, ne me causent aucune inquiétude, je ne m'en mets nullement en peine; c'est la raison, l'évidence & l'ordre qui m'obligent à parler ainsi, quelque surpassé que je sois, peu m'importe, est-ce qu'on ne voit pas que mes aîles sont égales en force, & même plus fortes que mon front? Cela saute aux yeux. M. le Marquis de *Santa-Cruz*, Ambassadeur Plénipotentiaire d'*Espagne* au Congrès de *Soissons*, si célèbre par ses beaux Ouvrages sur la guerre, l'a très-bien remarqué, je fais soutenir une arme par l'autre; cela est dans les règles & ne peut être contesté, & véritablement ce n'est pas là ce que l'on conteste, & ce seroit renoncer à la raison que de le faire. Mais c'est faute d'attention, quen me supposant aussi fort que mon ennemi, & même supérieur d'un tiers en me rangeant comme je fais, on doute quel front peut me rester, après mes Colonnes formées & mes Bataillons sur dix de hauteur. Bien que je m'embarasse fort peu d'être surpassé à mes aîles ou de combattre sur un front égal en belle plaine, il est pourtant visible que mes Colonnes & mes Bataillons ne raccourcissent & ne diminuent presque point le front de mes lignes. Donnons une portion d'un ordre de Bataille de ma façon, & celui qui fait le sujet des objections que l'on me fait, supposant un plus grand nombre de Bataillons & d'Escadrons dans cette portion. Cela m'a paru nécessaire pour un plus grand éclaircissement.

J'appuye mes aîles à une grosse Colonne A. de deux sections, j'en fais autant à la seconde ligne B. je place une autre Colonne D. au centre. Dix Bataillons sont-ils bien capables de réduire mon front à rien, & de me faire déborder de mon ennemi si étrangement? Mais je vois bien que ce n'est pas là la question, ce sont mes Bataillons à dix & quelquefois à huit de profondeur; & malheureusement cette épaisseur dans les files ne diminue pas d'un pouce le front de mes lignes. C'est à quoi l'habile Critique n'a pas pris garde. Bien que j'accourcisse de plus de la moitié le front des corps de mon Infanterie, on auroit dû voir dans les Figures de mes ordres de Bataille, que les espaces d'entre mes Bataillons E. sont presque au double plus larges que ceux de mon ennemi, comme on peut voir en F. Il me suffit d'opposer Bataillons à Bataillons. Dira-t-on que ces espaces sont trop grands? A-t-on quelque bon argument à produire contre ma méthode? Aucun, qui ne puisse être renversé en un instant. Les Bataillons de ma première ligne seront infailliblement débordés par les corps de l'ennemi G, diront peut-être ceux qui se mêlent de parler de ce qu'ils n'ont pas compris, & qu'ils auroient pû comprendre s'ils l'avoient bien examiné. Je n'ai pas d'autre dessein que d'aborder & d'en venir aux mains,

il me suffit de percer les Bataillons H. de sa première; dira-t-on que des files de dix ou de huit de hauteur ne passeront pas sur le ventre, & ne se feront pas faire large à des corps sur quatre de file? Mais, répondra-t-on, ce qui débord de ces Bataillons se repliera sur les flancs de ceux qui ont percé. Cette objection n'est-elle pas bien résoutable? Un Bataillon coupé en deux & tout débiffé se repliera sur un autre victorieux, qui fait front de toutes parts, & à qui il ne restera plus rien à faire, que d'achever ces misérables restes étonnés de la prompte défaite du gros. Où sont les Soldats capables d'une telle résolution? Mais du moins, repliquera-t-on, les Bataillons K. de la seconde ligne voyant de si grands vuides entre les vôtres, passeront entre deux. Quoi, ces gens-là seront-ils assez imprudens & assez braves pour s'enchasser & s'engager entre les distances de mes Colonnes ou de mes Bataillons E. sur une telle profondeur & plus près-à-près qu'on ne pense par rapport à l'étendue de leurs Bataillons minces? Ils seroient défaits infailliblement. Il y a plus que cela; indépendamment de ce que je viens de dire, quoique très-convaincant; oseroient-ils tenter de passer par ces intervalles, puisque je songe à leur en faire passer l'envie en m'enchassant dans les leurs? Car je prétens; & je parle peut-être en homme qui fait son métier, que mes corps L. de ma seconde, en même tems que ceux de ma première E. en viendront aux mains; passeront à travers les intervalles, & courront la ligne ponctuée M. pour tomber tout de leur poids sur la seconde K. de mon ennemi. J'ai proposé cette ruse en différens endroits de mon Commentaire, elle est nouvelle & de ma façon; & je crois à n'en point douter, que tout Général qui la mettra en pratique fera une œuvre très-méritoire, & ne s'ennuyera pas dans le combat qui sera bien-tôt décidé.

*On remarque, dit-on, que M. de Folard blâme, en toute occasion, les Généraux qui se font laissés déborder par leurs ennemis, & que c'est à cela qu'il attribue presque toujours la perte des Batailles, & la victoire à ceux qui ont replié à propos sur les flancs débordés, il fait même l'éloge de quelques-uns qui ont su profiter de ces avantages. Cependant on voit qu'il tombe lui-même dans la même faute de gayeté de cœur, & qu'il déclare même qu'il ne se soucie pas d'être débordé; ce qu'on regarde comme une espèce de contradiction.*

J'aurois fort souhaité, sur l'estime que je fais de l'Auteur de cette Lettre, qu'il se fût dispensé de faire de telles objections que celles-ci; tant elles me paroissent peu fortes. Il faut pourtant y répondre, puisqu'elles sont le sujet de deux grands Articles, où il lui est échappé quelques fautes.

De n'être pas sans de grandes raisons que je blâme les Généraux qui

se sont laissés déborder, le nombre des errans sur ce point-là est tel que l'Histoire ancienne & moderne en est toute remplie. Des fautes si souvent & si fréquemment répétées, méritent sans doute d'être blâmées, puisqu'on a fait voir qu'il étoit aisé de les éviter. On ne trouve pas toujours des terrains propres à couvrir ses aîles, mais il dépend de nous lorsque nous sommes les plus foibles & que nous craignons d'être débordés de recourir aux moyens de l'art, & ces moyens sont en très-grand nombre dans mes Ouvrages. Les plus grands Capitaines parmi les Anciens formoient l'ordre oblique, qui est de tous le plus admirable, le plus savant & le plus rusé, il n'est connu que des plus habiles Militaires; mais comme ceux-là ne sont pas toujours à la tête des Armées, il ne faut pas être surpris si ce merveilleux ordre de Bataille n'a encore été pratiqué que très-imparfaitement. Il faut des troupes excellemment disciplinées pour les mouvemens généraux, auxquels on ne les exerce jamais en campagne, & de très-habiles Officiers Majors: avec cela le foible contre le fort sera peu en peine, & il pourra dire tout comme moi, *je ne me soucie pas d'être débordé*. J'ai fait l'éloge de ceux qui ont replié, ou après la déroute d'une aîle, ou lorsqu'ils ont débordé leur ennemi & profité de leur avantage. Ces derniers ne méritent pas autant de gloire que les premiers. J'en loue quelques-uns de ceux-ci, & entre autres M. le Marquis d'Avarey à *Almanza*, dont l'action est célèbre parmi nous, comme parmi nos ennemis mêmes. M. *Dillon* fit une manœuvre, à peu près semblable en *Italie* à la Bataille de *Castillon*; mais peut-on conclure de ces éloges que je tombe dans la même faute de gayeté de cœur dans mes ordres de Bataille, en disant que *je ne me soucie pas d'être débordé*? Rien n'est plus vrai que cela; mais le cas est bien différent, c'est que les aîles de ceux qui ne connoissent que leur routine sont en l'air, très-aisées à être doublées & sans force; mais les miennes ne montrent pas le flanc, puisqu'elles sont aussi fortes, & plus même que mon front. On a donc tort de dire que je tombe dans une espèce de contradiction, & c'est là une méprise de mon Critique, qui ne tire pourtant point à conséquence contre sa capacité & son expérience.

On use d'un petit correctif dans l'Article suivant, où les objections n'ont guères plus de force que les autres. „ Il est vrai, dit-on, que „ M. de Folard met une grosse Colonne sur les flancs, & qu'il croit „ les assurer par là; mais on doute que cette Colonne soit suffisante „ pour les couvrir. On dit que les troupes de l'ennemi, qui débordent de beaucoup, se recourberont sur les flancs, & qu'alors il arrivera de deux choses l'une; ou bien que la Colonne continuera sa „ marche, ou qu'elle s'arrêtera pour faire face à ce recourbement. Si „ elle continue de marcher, on prétend & on soutient qu'elle sera en-

„ foncée infailliblement par le recourbement , cette Colonne étant  
 „ enfoncée, que deviendra le reste de la ligne? Si au contraire elle  
 „ s'arrête pour faire face & pour se défendre contre les troupes du  
 „ recourbement, il faut par la même raison que toute la ligne s'arrê-  
 „ te aussi où elle pourra être prise en flanc. La Colonne qui la cou-  
 „ vroit s'étant arrêtée, & restant dans cette situation, comment  
 „ pourra M. de Folard parvenir à son but? Puisque, comme il le dit  
 „ si souvent, toute la force de la Colonne git dans l'action & le mou-  
 „ vement. Ce qui fait illusion à M. de Folard, est ce principe, où  
 „ il est, que sa Colonne ne pouvant être entamée, il n'a rien à crain-  
 „ dre pour ses flancs; mais quand cela seroit, ce qu'on ne lui accor-  
 „ de pas tout-à-fait; il faut qu'il convienne qu'il est de toute né-  
 „ cessité, que la Colonne s'arrête pour faire face aux troupes qui re-  
 „ courbent sur elle, sans quoi elle seroit infailliblement entamée &  
 „ renversée. Or qu'importe, dit-on, qu'elle ne puisse point être en-  
 „ tamée, si elle est forcée de s'arrêter & de faire face? N'est-elle pas  
 „ en échec, & ne devient-elle pas inutile? On croit que c'est ici l'en-  
 „ droit foible du Système de M. de Folard. On ne trouve point dans  
 „ sa Préface du second Tome, ni dans son Livre, qu'il lève cette dif-  
 „ ficulté; à moins qu'il ne veuille qu'on prenne un, *je ne me soucie pas*  
 „ *d'être débordé*, pour une démonstration qu'il n'a rien à craindre.

L'Instruction demande que je m'arrête un peu plus sur cet article que  
 sur les autres, & qu'en réfutant les objections qu'on m'y fait, j'y a-  
 joute quelques observations, que j'abrègerai autant qu'il sera possi-  
 ble.

L'Auteur ne prend pas garde que les aîles de ma première & de ma  
 seconde ligne sont également flanquées de mes Colonnes, & que la  
 queue de A. n'est séparée de celle de la seconde B. que de la longueur  
 de six halebardes, & l'on peut voir par la Figure que mon armée mar-  
 che à l'instant que je suis prêt d'en venir aux mains, sur un carré long,  
 & les deux aîles fermées par les Colonnes. Je n'ai donc rien à crain-  
 dre de ce recourbement, qui lui paroît si considérable, & qui ne l'est  
 que dans l'imagination de ceux qui ignorent encore la force de l'In-  
 fanterie & l'art sur lequel je la range comme ma cavalerie. Remar-  
 que-t-on cet art dans la manière dont nous rangeons aujourd'hui l'u-  
 ne & l'autre? Que l'on considère qu'une armée étant un corps com-  
 posé de tant de diverses pièces, il est certainement impossible dans la  
 chaleur de l'action, & même un peu avant, qu'elle n'altère ou ne  
 rompe son ordre, & que les corps ne flottent par l'étendue de leur  
 front & le peu de hauteur de leurs files, & se soutiennent tous éga-  
 lement sur une ligne parallèle, & c'est ce que nous ne saurions évi-  
 ter; au lieu que mes ordres de bataille, mes corps ne sont point fu-  
 jets

jets à ces défauts - là par la profondeur de leurs files. Si l'on ajoute encore que la force de mes corps est indépendante de celle des autres, on verra que ma ligne est également forte par tout, & mes ailes toujours assurées, bien que débordées.

D'ailleurs ce recourbement ou cette conversion d'une aile sur une autre, ou sur toutes les deux, n'est pas une affaire d'un moment contre des troupes & des corps, qui n'étant pas sujets à flotter comme ceux que l'on m'oppose, ont un mouvement si léger & si rapide, qu'on sera aux mains & l'ennemi ouvert de toutes parts avant que les troupes, qui replient, aient joint & doublé mes ailes, où il n'y aura sans doute rien à gagner.

Je demande au savant Critique, s'il connoît la méthode des armées Allemandes contre les Turcs dans les actions générales, c'est-à-dire, dans les plaines rasées & pelées, où les ailes sont en l'air, c'est à-dire, appuyées à rien. Cela empêche-t-il que les Allemans n'attaquent l'ennemi, qui débordé toujours, & souvent aux deux ailes, de plus de la moitié du front des Chrétiennes? Qu'il consulte M. le Prince Eugène, la gloire de son siècle, il lui fera bien l'honneur de lui répondre, & il lui répondra comme je fais sans blesser sa modestie, qu'il se met peu en peine d'être débordé. La raison de cela, est, qu'il couvre ses flancs & forme un carré long sur deux phalanges, & le recourbement ne l'empêche pas de faire la moitié du chemin pour joindre son ennemi. Il ne s'appuie pas à des Colonnes, & cependant il résiste & marche, il a assez de ce qu'il a contre des Turcs, & moi je fortifie mes ailes contre des Chrétiens mieux disciplinés & plus entendus.

Je veux que le recourbement, qu'on me fait si terrible, & qui n'est rien moins que cela contre mon Système, m'attaque, il ne viendra jamais à bout de m'arrêter dans ma marche. Il ne faut pas dire qu'il arrivera de deux choses l'une; ou bien que la Colonne continuera sa marche, ou qu'elle s'arrêtera pour faire face au recourbement. Je réponds à cette objection, qu'il n'arrivera qu'une seule de ces deux choses, c'est qu'elle continuera son chemin avec un mépris digne d'elle: car cette aile ennemie qui débordé ne peut être composée que de cavalerie, on n'a pas accoutumé de mettre la cavalerie autre part; au lieu que ma méthode est bien différente, connoissant parfaitement la force de ces deux sortes d'armes. Que fera cette cavalerie contre deux si puissantes Colonnes? Les abordera-t-elle l'épée à la main, s'abandonnera-t-elle dessus? Et quand elle seroit assez déterminée pour cela, ce qu'il faut bien se garder de croire, si ce n'est la Maison d'un Roi de France, elle rejailliroit sur elles comme contre un roc, sans pouvoir même l'approcher à la longueur de mes pertuisannes. On se souviendra de la Colonne, bien qu'imparfaite, du savant & célèbre Général

Schulembourg dans les plaines de Pologne. J'ai rapporté l'exemple. Il fut marcher en Colonne & aller son chemin malgré les attaques furieuses & redoublées du grand Roi de Suède Charles XII. à la tête de sept à huit mille chevaux contre quatre à cinq mille hommes d'infanterie bien ferrés & bien armés de feux & de pertuisances. Il fut très-bien chauffé & très-bien allongé, & se vit enfin obligé de laisser là une infanterie si incommode. S'il eût eu affaire à tout autre qu'à M. de Schulembourg, qui entendoit son infanterie, il se seroit peu arrêté & ennuyé, & l'ennemi eût été obligé de se rendre.

Je suis donc en état de marcher avec mes Colonnes sans abandonner les flancs de mon armée, sans craindre d'être enfoncé & brisé : par qui le serois-je, je vous prie ? Par des cavaliers l'épée à la main, contre une masse de soldats hérissée de pertuisances, d'espontons, de hallebardes & de bayonnettes au bout du fusil, & de quatre rangs, qui nous voyent tout à découvert à cause de la hauteur des chevaux, qui donne lieu à une tempête horrible de coups de fusil. Mon Critique me fournira-t-il quelque fait qui nous fasse juger de la vigueur de la cavalerie contre l'infanterie, même depuis la suppression des piques & l'introduction de la bayonnette au bout du fusil, me montrera-t-il qu'elle en ait été attaquée, qu'on ait même osé l'aborder ? Sans doute qu'il n'en trouvera aucun exemple ; & si elle ne l'a pas fait, sera-t-elle assez déterminée pour s'abandonner sur une Colonne qu'on ne sait par où prendre ? A cela on n'a pas le mot à répondre, & je le crois bien. Ceci n'est cependant qu'une simple escarmouche, je l'attendrai au débouché dans la réponse aux objections du second Critique. Je doute qu'il puisse jamais se tirer d'affaire. Je demande après ce que je viens de dire, si le recourbement dont il fait son Milon ou son Achille, obligera mes deux grosses Colonnes A, B. à rester dans le repos & à faire acte pour se défendre, & s'il est bien certain qu'elles seront enfoncées ? Cela n'est pas concevable.

L'Auteur me permettra de lui dire, qu'il n'a pas raison de tirer avantage de ce que j'ai dit si souvent dans mes Ouvrages, que *toute la force de la Colonne git dans le mouvement & l'action*. Il n'est rien de plus véritable, mais il n'est pas moins vrai que je l'ai démontrée aussi redoutable dans le repos, lorsqu'il y a des obstacles qui se présentent : car pour marcher & percer, rien ne m'en empêche ; seront-ce des files de quatre contre une hauteur dont on ne voit point le fond ?

Serois-je dans l'illusion, je vous prie, quand je crois que ma Colonne ne peut être entamée ? Non, puisque le Critique, auquel je dois répondre, en convient. Elle ne sauroit même être inutile, comme il l'avance, puisqu'il me suffit avec quatre bataillons d'occuper toutes les troupes du recourbement, pour ne pas craindre le moins du



du monde d'être entamé & ensuite renversé. Une action si vigoureuse n'appartient pas à la cavalerie, & moins encore à l'Infanterie rangée selon la coutume contre des armes dont elle est privée, & sur des files réduites à rien. Quand même je serois obligé de m'arrêter, ou s'il me plaisoit ainsi, cela empêcheroit-il que mes lignes n'allassent leur train & que je ne conservasse un avantage indépendamment de mes deux Colonnes d'appui, puisque j'oppose des Bataillons à dix de hauteur contre d'autres à quatre de file, très-débiles & très-flottans? Nous ne nous sommes pas donnés le mot avec le célèbre Marquis de Santa-Cruz, & cependant les Bataillons sont les mêmes dans mes lignes. Que si mes Colonnes couvrent ma Cavalerie, je ne me trouve pas pourtant à deux de jeu avec mon ennemi; je lui oppose mes escadrons N. entrelassés des pelotons P. aux siens Q. dont il manque: car quant à mes Bataillons, il faut qu'il prenne la peine d'y faire large sans nulle difficulté. *On croit, dit le Critique, que c'est ici l'endroit foible du Système de M. de Folard.* Je le prie de bien examiner cette décision avant que d'y souscrire, puisque je ne raisonne que sur des principes qui me paroissent démontrés; au lieu que mon Censeur n'est fondé que sur des argumens qui n'ont aucune apparence de vérité, puisqu'ils sont contraires à des faits dont l'évidence consiste dans leur continuation constante jusqu'à nous, ou bien près. On ne sauroit encore payer l'article qui suit. Il n'a pas fait attention à mon Traité de la Colonne, où il y a grand nombre d'objections qu'il fait & que j'ai prévues, que je réfute pleinement & d'une manière où la chicannerie ne sauroit trouver aucun avantage pour se couvrir.

*Autre illusion, dit-il, de M. de Folard, c'est qu'il dit que la Colonne pourra joindre l'ennemi avant qu'elle puisse être arrêtée & enveloppée. Mais peut-il s'imaginer, dit-on, que celui qui déborde le verra venir tranquillement jusqu'à trente & quarante pas sans recourir? N'est-il pas plus apparent, & même certain, que dès qu'on verra de loin la Colonne en mouvement, on s'avancera pour la prendre en flanc?*

On peut retorquer sur mon Censeur la seconde illusion dont il m'accuse. Je suis toujours dans le même sentiment, & j'y demeure inébranlable, que la Colonne pourra joindre l'ennemi avant qu'elle puisse être arrêtée & enveloppée. La raison de cela est évidente, c'est que je suis en état de paroître en présence de l'ennemi, mes Bataillons sur un aussi grand front que ceux qu'il m'oppose; sans l'imiter, pourtant dans l'ordre sur lequel l'on combat aujourd'hui: car je ne le laisse guères en repos dans mon Livre, tant il choque la raison & les règles de la guerre. Je puis donc paroître en cet état jusqu'à quarante ou cinquante pas de l'ennemi, alors la scène change, mes Bataillons minces disparaissent dans un instant, leurs files doublent, une partie se trouve à huit

à huit ou dix de hauteur, & les autres quadruplent ou quintuplent selon la force des corps, & deviennent, ainsi que mes Bataillons, des colonnes & ce mouvement est si léger, si subit & si simple, qu'à peine a-t-on le tems de s'appercevoir comme tout cela s'y fait, & par cette manœuvre je rends inutile ce recourbement dont mon Critique s'est fait si fort fête, & que je crains aussi peu de loin que de près.

Je m'apperçois par les Critiques imprimées, & par les Lettres que je reçois des païs étrangers, que l'on souhaite que je m'explique sur une évolution si savante & si légère; il semble que cela devrait être ainsi; mais j'ai de grandes raisons de ne pas le faire. N'y auroit-il pas des Newtons militaires en Europe, de ces génies méditatifs, inventifs & heureux dans leurs découvertes, qui puissent avoir le bonheur de trouver cette évolution qu'on me demande avec tant d'empressement? Nous leur en ferions honneur: car peut-être se pourroit-il rencontrer avec celui que j'avois prié de travailler à cette découverte. Il a réussi au-delà même de mon attente, car ce que j'avois fait ne me satisfaisoit point. J'en avois dit quelque chose dans une de mes Préfaces, je n'en suis donc point l'auteur ni l'inventeur. Rendons justice. Mr. de Robert, mon neveu, Capitaine au Régiment de Picardie, que j'ai élevé depuis l'âge de huit ans, & qui passa avec moi en Suède sous le règne de Charles XII. découvrit le premier la manière de former & de fraiser ma Colonne; mais comme il se trouvoit embarrassé de fraiser le dernier rang, M. de Vadécourt, Officier habile & Mousquetaire dans la première Compagnie du Roi, le tira d'embarras; de sorte que cette découverte est dûe à ces deux Messieurs. Depuis ce tems-là M. de Robert a tout changé, & il m'a paru plus de simplicité, plus de légèreté & de promptitude dans cette dernière. Les Savans en jugeront lorsqu'il sera tems de la donner au Public, & je crois que le tems d'une guerre sera le meilleur. Voilà les raisons bonnes ou mauvaises qui me dispensent, de donner ce qu'on me demande de toutes parts. Passons maintenant à l'article, où mon Critique semble s'être plu davantage; mais je ne vois pas que le terrain lui soit plus favorable, & que sa poudre soit plus sèche que celle dont il use ailleurs.

*On convient, dit-il, que les Colonnes peuvent être d'un grand usage dans l'attaque. On tombe même d'accord qu'elles conviennent parfaitement bien au temperament fougueux des François, & que M. de Follard ne pouvoit rien inventer de plus conforme à leur génie; mais de l'autre côté on croit qu'il y a de l'inconvénient de ranger son armée en Colonnes & en des Bataillons sur dix de hauteur. On se prive presque entièrement de l'usage du feu, n'ayant en vûe que d'enfoncer l'armée ennemie; mais l'ennemi ayant connoissance de cette disposition, n'aura-t-il pas*

*pas le soin de s'y préparer, & d'apporter des obstacles à cette impétuosité? Quel carnage! quelle déconfiture ne fera-t-il pas, s'il met seulement une rangée de chevaux de frise bien enchaînés les uns aux autres devant son front? Ses canons chargés à cartouches, le feu continuel de ses pelotons, & une grêle de grenades & d'autres feux d'artifices, ne mettront-ils pas le desordre & la confusion parmi les attaquans, avant qu'ils puissent percer? Et puis ne sera-t-on pas encore à deux de jeu aux armes blanches, où naturellement le parti qui aura le moins souffert devra rester victorieux? On croit qu'on peut faire un meilleur usage des Colonnes, & qu'il seroit mieux de les faire naître ou former dans l'occasion suivant les circonstances, & quand on est à portée de les faire agir. Cela se peut aisément pratiquer avec la Tactique de nos pelotons, en chargeant continuellement, on peut en avançant les former en même tems en Colonne pour enfoncer & rompre ceux qui sont face.*

*Si cet article de mon Critique ne me fournissoit un sujet de trop longue digression pour un discours comme celui-ci, je l'épuiserois sans doute, & je répéteroïis les mêmes objections que je me suis faites pour prévenir les chicanes de mes Adversaires dans tout mon Ouvrage, & particulièrement dans mes Nouvelles Découvertes & dans mon Traité de la Colonne: car j'ai lieu de me plaindre qu'on n'y ait pas pris garde, & qu'on s'opiniâtre à revenir sur un terrain déjà perdu, & dont je suis le maître: on seroit mieux de convenir que la pièce est de trop grande résistance, & que l'on perd à l'attaquer sa poudre & son plomb. Car de combattre contre l'évidence & les faits, c'est une entreprise trop hardie, & l'on a très-grande raison d'y trouver à redire. Je n'ai garde de ne pas demeurer d'accord avec mon Critique que les Colonnes peuvent être d'un grand usage dans l'attaque, il me permettra d'ajouter la défense aussi, & qu'elles conviennent parfaitement bien au tempéramment fougueux des François, & que je ne pouvois rien imaginer de plus conforme à leur génie. On peut bien être assuré que je ne chicanerai pas là-dessus. Quel que puisse être l'Auteur de la Lettre, François ou Hollandois, il paroît qu'il connoît parfaitement la nation Française & son humeur vive & impétueuse, & son ardeur après les combats; elle n'a pas dégénéré à cet égard-là, il n'y a qu'à la mener selon cette humeur. Je remarque assez que le Critique connoît combien mon Système est avantageux pour nous, car il est certain qu'on ne sauroit me résister qu'en embrassant le même Système, sans qu'il soit possible, en suivant un ordre semblable, de rencontrer ce qui est le plus favorable aux François. On n'en viendra jamais à bout, on ne change & on ne corrige pas le flegme & la pesanteur d'une nation en esprit & en feu. On ne me chicanera pas là-dessus peut-être, mais on ne trouvera pas que je convienne jamais qu'il y ait de*

*l'inconvénient de ranger son armée en Colonnes & en des Bataillons sur dix de hauteur.* La défaite de cette objection se trouve par tout dans mon Commentaire & dans mes Nouvelles Découvertes, & j'y ai répondu plus haut: car je ne propose rien dans mes ordres de Bataille que je ne le démontre tout aussitôt, & que je ne fasse voir qu'ils sont fondés sur des mesures & des sûretés dont il est aisé de reconnaître le vrai & l'excellence par celle de mes principes; encore ai-je trouvé le secret de les confirmer invinciblement par des faits qui sont infinis. Que l'on marque donc un peu moins de surprise dans ce qu'il y a de si hardi & de si délicat dans mes ordres de Bataille, il n'y a rien que de très-sage & de très-prudent. On y trouve ce qui ne se rencontre nulle part dans notre Tactique, qui est la chose du monde la plus foible & la plus contraire aux règles de la guerre; y remarque-t-on que la distribution des armes y soit fort sensée? Quelle pitié, la plus foible ferme celle qui devoit la couvrir, comme si la cavalerie étoit plus forte que l'Infanterie. Quelle erreur! Au lieu que dans mon Système chaque espèce d'arme se trouve en lieu où elle puisse agir dans son avantage, & soutient en même tems l'autre, sans qu'aucune puisse demeurer inutile; & ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que mon Système, s'accommode à toutes sortes de situations. Je vais encore plus loin, puisque je fais trouver chaque espèce d'armes sous la main dans un instant, par la découverte que j'ai faite pour faciliter les mouvemens généraux. Aussi l'on peut tout oser par mon Système, & je l'ai fait assez voir dans mes Ouvrages, ce que la témérité la plus audacieuse regarderoit comme impraticable dans notre façon de combattre & de se ranger. Mon Critique est assez équitable pour ne pas contester un Système comme le mien, & si pourtant je n'ai pas tout découvert des grandes parties de la guerre; combien m'en suis-je réservé, & que je n'ai apprises qu'à M. de Robert, qui saura bien un jour les mettre en pratique?

Voici l'article où l'erreur ou la prévention peut être objectée, si je ne me trompe, & j'aurois de la peine d'arrêter mon Critique sur un tel penchant. Il trouve de l'inconvénient dans l'engagement de mes Bataillons & de mes Colonnes, à cause de leur extrême profondeur, contre des corps qui sont la foiblesse même, & qui deviennent méprisables contre les miens par la violence de leur choc. *On se prive presque entièrement, dit-il, de l'usage du feu, n'ayant en vue que d'enfoncer l'armée ennemie.* Cela est fâcheux de n'avoir autre vue que de vaincre par la voye la plus sûre & la plus courte, je ne croyois pas que cette vue offrit une objection, qu'elle dût paroître sur ce pied-là, & qu'il fût nécessaire de tirer lorsqu'on a quelque chose de mieux à faire pour la victoire. Le François n'a que faire d'employer des feux d'artifice,

tifice, cela est bon aux nations qui en manquent de naturel. Cela ne prouve pourtant pas que le peu de dépense, que nous faisons à brûler de la poudre pour exercer les soldats aux divers feux, ne soit très-blâmable, puisqu'il y a mille cas à la guerre où les feux font presque tout, & où les Colonnes ne sauroient être d'aucun usage dans certains moments.

Les autres nations, qui ont leurs pelotons en si grande vénération, sans que je prétende troubler ce culte, ne sont pas si bien fondés qu'ils s'imaginent sur cette pratique. Je pourrois leur faire voir, si c'étoit ici le lieu, combien il y a souvent à décompter dans les choses les plus admirées & les usages les plus communément reçus? Je pourrois même citer des expériences dans le plus grand sang froid, que ces feux par pelotons ne sont pas si redoutables qu'on diroit bien, & encore moins lorsque de part & d'autre, chacun selon sa méthode, se passe par les armes. Bien que je convienne de l'avantage qu'il y a de pouvoir concilier ces feux avec mon principe des Colonnes, c'est un bien qu'il ne faut point négliger; mais je doute qu'il puisse réussir, aussi suis-je plus que résigné à le perdre. Si les oiseaux tiroient contre les chasseurs, quelque braves que ceux-ci fussent, ils s'en retourneroient souvent sans dîner. A dire vrai, pour être bien imaginé, il n'est pas pour cela plus redoutable & de plus grande exécution, & lorsqu'on marche droit à ces gens-là, on leur donne bien à penser & un très-grand sujet de se taire ou de mal tirer, & qui plus est, on ne tire pas longtemps. Je suis très-persuadé, si la guerre revenoit, qu'il arrivera des Bataillons minces & des feux des pelotons contre mes Colonnes, ce qui est arrivé aux tourbillons de Descartes, que le mouvement des Comètes, qui se fait souvent contre le cours qu'il donne à la matière éthérée, a fait évanouir de telle sorte, qu'il est impossible de les prouver.

J'ai tellement épuisé la matière qu'on remet encore en tant d'endroits de mes Ouvrages, que ce seroit abuser un peu trop de la patience de mes lecteurs, que d'y revenir, il auroit fallu y répondre, avant que de me faire appercevoir du grand avantage de ces feux. Je les ai condamnés, parce que la plus grande partie des gens de guerre est gâtée de cette erreur, & je les condamne encore plus dans la nation Française, outre qu'ils sont peu redoutables contre mon Système. Je regarde le tiraillement des deux armées sans se joindre, comme une coutume, qui est plutôt, une preuve du défaut de hardiesse & de courage dans les deux parties, qu'une chose fondée sur le bon sens & les règles de la guerre: car on perd beaucoup moins de monde en se joignant & en s'abordant au plutôt, la Baïonnette au bout du fusil, sans tirer un seul coup, que de se passer par les armes plusieurs heures en-  
 tières.

tières. Nos marins en usent de même, je l'ai déjà dit dans mon Commentaire, & le Critique auroit dû s'en souvenir. Ils se canonnent toute une journée dans une action générale pour se couler à fond, l'on s'approche même à la portée des coups de fusil, où l'on perd bien du monde: tout au contraire de nos Corsaires, qui cherchent d'abord à aborder. Je crois ceux-ci plus braves & plus sensés. Je parle de la sorte après l'expérience & de mûres observations. Cassano & Malplaquet m'en ont beaucoup fourni. Mon Critique revient pourtant toujours à ses feux, & je lui réitère que je n'en fais nul cas dans mon Système & sous des Généraux braves, & entreprenans, & qui raisonneront au moment d'une action générale. On prétend que mes pertuisannes, diminuent beaucoup les feux des corps, sans savoir que j'ai dit que j'en avois un peu moins d'un septième. Je ne puis me dispenser de le répéter. Je regarde comme une faute considérable d'avoir supprimé les armes de longueur. J'apprens que l'on commence à ouvrir les yeux dans le Nord, que ma secte s'y établit, & qu'elle fait de très-grands progrès: aussi y a-t-il beaucoup de gens très-capables de la prêcher.

L'habile Critique n'y prend pas assez garde, lorsqu'il dit que l'ennemi ayant connoissance de ma disposition, aura le soin de s'y préparer & d'apporter des obstacles à la pesanteur & au choc impétueux de mes Colonnes & des mes Bataillons. Je répons à cela, que mon Système & mes ordres de Bataille sont tellement rusés & les mouvemens si prompts, si légers & si subits, que je doute qu'il puisse jamais prévoir sur quel ordre je veux combattre, bien qu'il lui paroisse que je marche à lui dans une disposition semblable à la sienne; puisque j'ai dit en mille endroits de mon Livre, que je débrouille & change mon ordre & la distribution même de mes armes si près de l'ennemi, qu'il ne sauroit jamais remédier aux embarras que je lui présente. Est-ce que mon Adversaire auroit oublié que j'ai pris tous les devants imaginables contre toutes les attaques qu'on pourroit me faire? En cela j'ai tout lieu de me plaindre de sa mémoire, & me loue infiniment de son habileté & de sa politesse à me redresser.

J'en ne fais comment on a pu trouver à redire à mes ordres de Bataille, je doute qu'ils ayent été examinés avec assez de précision: car je ne me contente pas de les expliquer, je les prouve d'une manière incontestable, comme je l'ai dit ailleurs, je fais plus, je les démontre, pourquoi n'en pas faire autant pour les combattre?

L'Auteur nous apprend en peu de mots les mesures & les précautions que l'on peut prendre contre mes ordres & la violence de mes Colonnes & de mes Bataillons, cela fait clairement entendre que ma façon de combattre & de me ranger lui paroît très-sérieuse

&

& très-respectable, & qu'il n'est guères possible d'y résister. La preuve se trouve toute entière dans les précautions qu'il propose pour être en état de soutenir le choc & la pesanteur de cette masse de Soldats rangés avec tout l'art qu'il m'a été possible d'y mettre, qui perce tout ce qui s'oppose à son passage. C'est un torrent contre lequel il n'y a point de digue qu'il n'ouvre & qu'il ne renverse, & cependant notre Auteur en propose un contre sa violence. Il s' imagine un très-grand carnage que l'ennemi fera, *s'il met seulement une rangée de chevaux de frise bien enchaînés les uns aux autres devant son front, ses canons chargés à cartouche, le feu continu de ses Pelotons & une grêle de grenade avec d'autres feux d'artifices.* On fait beaucoup d'honneur à mes Colonnes & à son Auteur de les recevoir avec tant de cérémonies. Voilà donc les chevaux de frise ressuscités en faveur de mon Système: ne vaudroit-il pas mieux céder que de se distiller l'esprit à chercher des moyens pour lui résister? Mais d'où vient qu'on ne se sert plus de chevaux de frise comme auparavant? C'est qu'on s'est aperçu que les Bataillons minces des François en faisoient si peu de cas, que ces obstacles ne les arrêtoient pas un petit moment. C'est ce que j'ai vu. Je laisse à penser si mes Colonnes se feront une affaire de respecter une Barrière si peu redoutable? Il ne faut que cela pour arrêter tout d'un coup ces machines & leurs chaînes, qu'il pose pour les grenades & les feux d'artifices, cela est nouveau, sans qu'on en fasse plus grande estime que de ses chevaux hérissés de pointes: car pour les canons chargés à cartouche, il s'en trouve des deux côtés dans les batailles; mais ils n'ont plus lieu lorsqu'on est aux prises, & les feux des Pelotons ne sont pas moins imaginaires. Comment charger & tirer, lorsqu'on est arrivé à des chevaux de frise qu'il faut défendre? Cela est-il bien possible? Quant aux armes blanches, qu'il m'oppose aussi, mon Critique auroit pu se dispenser d'en faire mention, puisqu'il ne peut m'opposer que des bayonnettes, rejetant mes armes de longueur pour de plus grands feux; au lieu que je rends inutiles les siennes par mes pertuisannes, dont l'allongement va bien au delà: car pour son feu, on ne pourroit le proposer qu'à des gens qui n'ont jamais vu de combats ni de Batailles.

Ce qu'il dit qu'on peut faire un meilleur usage des Colonnes, ne se trouve point. On n'eût point mal fait de nous le donner, peut-être que l'inventeur m'auroit satisfait sans le recevoir, ne souhaitant d'autre feu que celui que j'ai proposé contre un autre qui n'est que de passage. J'ai assez expliqué ma méthode sans rien laisser à glaner là-dessus, les Pelotons, qu'il y voudroit introduire, seroient bons si je voulois toujours paroître en Colonnes; mais je ne les veux former que dans les cas où elles peuvent être d'usage, & lorsque l'on peut se joindre. Ce

qu'il y a de singulier dans cette Critique, c'est que l'Auteur se trouve obligé de reconnoître la vérité & l'excellence de mon Système, & ne le combat que dans le seul cas où je suis débordé, & qui plus est les objections se trouvent ruinées par avance dans mon Commentaire & dans mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*: car outre les raisons & les exemples que je fournis contre mes Critiques, je propose de plus l'ordre oblique, il faut en parler encore, qui me sauve absolument du débordement, dont on est si fort entêté. Pourquoi n'en pas parler? Un ordre si admirable s'oublie-t-il? Est-il bien possible d'y pouvoir parer? Je ne le crois point: c'est le grand secret de se moquer & de se jouer de ses ennemis. J'en ai donné la méthode, & ce n'est autre chose que d'affoiblir une aîle, & même au-delà, autant qu'il vous plaît, & de fortifier l'autre de tout ce que l'on a de troupes d'élite & de vigoureux, & avancer celle-ci sur l'aîle opposée, pendant qu'on recule l'autre, ou qu'on la laisse en repos. Je donne encore la double oblique que j'ai inventée, beaucoup plus dangereuse, parce que par-là je fais tout mon effort au centre, que j'ouvre par la violence de mes Colonnes redoublées, & par ce moyen je sépare mon ennemi de ses aîles. J'ai donné les plans de ces deux ordres, & je crois que dans une Critique dans toutes les formes, on devoit s'attacher à ruiner ces deux ordres & les autres qui donnent au foible tout l'avantage de la supériorité: car l'on ne peut ignorer que le nombre ne fait rien contre une disposition plus rusée & plus savante que celle que l'ennemi nous oppose; attaque-t-on le corps de la place avant les dehors? Je propose encore les attaques nocturnes sur les mêmes principes. Il falloit nettoyer d'abord ces sentimens-là, ce qu'on n'a pas fait. Ne pourroit-on pas attribuer ce silence à la peur de trop affoiblir la censure, ou à l'impuissance de combattre ce qui se trouve hors de prise?

Finissons cette réponse par un article de l'Auteur, qui m'engage à une réflexion qui peut servir de leçon à la jeune Noblesse. *Le Traité de l'Attaque & de la Défense des places*, dit-il, *prouve que M. de Folard connoît & entend bien le détail de cette science, en nous faisant remarquer que nous n'avons rien inventé sur ce sujet, & que tout ce que nous pratiquons vient des anciens guerriers. Il tâche à nous porter de les imiter & de suivre leurs exemples dans la fermeté & dans le courage, absolument nécessaires dans ces sortes d'entreprises, comme dans toutes les autres.* Commentons ce dernier Article.

Je n'ai point d'autre but dans mes Ecrits comme je l'ai dit si souvent, que celui de marquer à la jeune Noblesse & aux Grands du monde le chemin de la gloire qu'ils doivent suivre, & celui de l'infamie.



mie qu'ils doivent fuir, les porter tous aux actions vertueuses, & à imiter les guerriers les plus célèbres anciens & modernes dans tout ce qu'ils ont fait de grand & de mémorable. Je n'oublie rien, je travaille de tout mon pouvoir à tout ce qui est capable de nous faire aimer cette vertu, si digne de l'être; élever l'ame & les sentimens de ceux qui me lisent, & de donner de l'honneur pour les vices qui deshonnorent les armes: c'est l'unique fin que je me suis proposée dans mes Ouvrages, s'il m'est possible d'y atteindre dans un siècle aussi corrompu que celui-ci.

Je vais maintenant répondre à la Lettre critique de l'Auteur anonyme, insérée dans la première Partie du Tome II. des *Lettres Sérieuses & Basines des Ouvrages des Savans*. Il paroît qu'il a très-bien lu mon Livre, & qu'il a eu presque tout présent à l'esprit. Quelque habile que soit cet Officier Général, il est pourtant tombé dans le défaut où se sont perdus la plupart de mes Critiques: c'est de ne m'avoir pas toujours bien compris, & de n'avoir pas assez médité la matière, bien que j'aie traité tout ce qui regarde la guerre avec le soin, la simplicité & la clarté qu'il m'a été possible d'y répandre. Je rends pourtant justice à ces deux Savans *Hollandois*, & j'avoue qu'ils ont très-bien raisonné dans les choses où ils ont donné le plus d'attention. Quant aux autres, bien qu'ils les aient examinées & tournées de tous les côtés pour tâcher d'en trouver le foible, il ne m'a pas paru qu'ils aient réussi: ils ont plutôt travaillé à les fortifier qu'à les affoiblir. Les plus éclairés ouvrent enfin les yeux, & reconnoissent par tant d'attaques inutiles qu'il n'y a rien à faire, & qu'on dispute sur les choses les plus évidentes, & qu'on met en question la vérité démontrée.

Le dernier Critique ne s'écarte presque point de mes sentimens, se contentant seulement de me faire ses objections sur quelques points de ma Colonne, qu'il tire du Livre de mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*. Mais pourquoi puiser dans cette source? Puisqu'il est visible que j'ai corrigé dans mon Commentaire au Traité de la Colonne & dans mes Préfaces, ce qui me paroissoit foible & sujet à reprehension dans les *Nouvelles Découvertes*: c'est à quoi il falloit prendre garde. C'est là que je suis campé avec toutes mes forces, & c'est m'éviter, ce me semble, que de vouloir me chercher sur un terrain où je ne suis plus. Quoiqu'il en soit, je vais tâcher de satisfaire aux objections de cet Officier, pour remplir le devoir que je me suis fait de ne répondre qu'à celles des plus habiles Maîtres dans l'art de la guerre, tels que je reconnois être celui-ci, parce qu'elles se sentent toujours de l'habileté de ceux qui les font: semblables aux fautes des grands Capitaines, qui sont toujours savantes, & qui feroient honneur à un Général médiocre.

L'Au.

L'Auteur de la Lettre se plaint dans la page 92. que je ne fais *aucune mention du déplacement de la pique* ou pertuisanne, j'en ai donné la raison dans la Préface du troisième Tome de mon Commentaire: c'est à quoi il n'a pas pris garde.

Il m'attaque encore dans la même page à l'égard de la compagnie de grenadiers, dont je fermois ma Colonne; mais j'ai changé depuis: il l'eût pu voir encore, s'il eût pu s'en souvenir, dans mon Traité de la Colonne, qui est à la tête de mon premier Volume.

Pourquoi le Critique s'attache-t-il encore dans la page 98. à attaquer les défauts des angles de ma Colonne, puisque j'ai prouvé qu'ils ne donnent aucune prise, si ce n'est ceux d'un Bataillon carré? Il falloit commencer par ruiner mes preuves, ce que ni l'un ni l'autre n'ont fait: car en s'y prenant autrement on fait le panegyrique d'un Livre, bien loin de le critiquer. D'ailleurs il n'a pas pris garde que ma Colonne n'est composée que de 24 à 26. files de tête à queue. A la vérité il suppose une Colonne isolée de retraite & seule sans nul appui, & nullement lorsqu'elle se trouve placée dans une ligne où il ne trouve rien à reprendre; mais cela ne prouve pas que les angles soient plus foibles, se trouvant soutenus du feu des faces, & quand même cela ne seroit pas, l'attaque de ces angles n'est pas praticable, à cause de leur petitesse, il n'y auroit qu'un seul cheval qui pût tenter cet endroit-là; & quand il y en auroit dix, il seroient dans un instant passés par les armes & allongés en même tems par les pertuisannes; & si l'escadron se replie, je laisse à penser s'il tiendra un instant sans y laisser la moitié de son monde. Je ne sai si en rapportant simplement cette objection, sans autrement la réfuter, ce ne seroit pas assez pour en faire connoître la foiblesse: car de quelque manière qu'on s'y prenne, on ne sauroit éviter de former des angles, puisque tous les corps de Cavalerie ou d'Infanterie sont angulaires, & ils ne sont défectueux ou foibles que lorsqu'on les range sur un carré parfait. On verra qu'en bien des endroits le Critique ne s'accorde pas toujours avec lui-même dans les objections suivantes. A l'égard du choc des deux armes contre ma Colonne, elles fortifient plutôt mon Système, & en font connoître la force insurmontable, bien loin de l'affoiblir. L'oserons-nous avancer? Envain cherchera-t-on des raisons contre mon principe, je doute que personne les trouve jamais, parce qu'il n'y en a point contre le vrai.

Je ne touche point à ses autres remarques, qui prêtent un peu le flanc, il faut nécessairement que je me borne à une très-petite partie: je laisse ce champ à M. de Vadicourt, ancien Mousquetaire de la première Compagnie du Roi, & à M. de Robert, tous les deux formés de ma main dans la science des armes: car sans que je m'en mêle, ils

ont

ont tous les deux travaillé à une réponse à cette Critique, qu'ils donneront au Public, s'ils le jugent à propos; suppose que le savant Officier *Hollandois* ne soit pas satisfait de la mienne, dont je serois très-fâché, ne desirant rien davantage que de mériter son estime par une bonne défense, & rien ne fait plus d'honneur que d'avoir affaire à d'habiles gens.

Tout ce qu'il allégué dans la page 104. a été ruiné & réduit à rien dans mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre* & dans mon Commentaire, & cependant il supprime universellement mes preuves & mes raisons qui le combattent; ce qui est contraire, ce me semble, aux règles & à l'exactitude critique. Il ne produit ma Colonne que seule, sans nul appui, au milieu d'une rase campagne, la trouvant trop forte & trop respectable enchaînée & flanquée de mes Bataillons. En cela il a raison, & la fait attaquer ainsi isolée par un ou deux Bataillons & Escadrons, & il leur fait beaucoup d'honneur pendant que je les fais retirer avec honte. Il prétend, sans prendre garde à une manœuvre très-difficile & impraticable à la Cavalerie, qu'elle embrasera ou se repliera sur la Colonne de toutes parts en tête & sur les deux faces, qu'il appelle *flancs*. Je le prie de souffrir que je lui demande si ce repliement est une manœuvre qui se puisse faire en un instant? Et quand même les Escadrons & ces Bataillons auroient le tems de le faire, les mouvemens en tous sens de la Colonne sont si légers, si rapides & si subits, qu'elle aura percé ce qui attaque en tête avant qu'on y ait pris garde. Je laisse à juger si les deux aîles qui auront replié se trouveront à leur aise, & si tous ces gens-là seront assez fermes contre le feu prodigieux de ma Colonne, dont quatre rangs voyent les Cavaliers tout à leur aise? & il ne s'en trouve pas un seul qui ne soit exposé au feu de six hommes, sans compter les pertuisannes, qu'on ne sauroit aborder. Ma Colonne n'a point de flancs. Je prie mon Censeur de s'en souvenir, puisqu'elle est également forte à mes faces & au front, ou à la tête par où elle choque, sans compter mille autres avantages; au lieu que celui qui attaque, n'en a aucun dans l'ordre comme dans les armes: car pour les feux on en fait un très-grand mépris, je parle ici de celui de l'Infanterie qu'il me fait opposer selon la méthode *Hollandoise*. A l'égard de celui de la Cavalerie, il ne mérite pas qu'on en parle, il le fait bien lui-même.

Qu'on remarque bien que pour me combattre isolé, il me fait attaquer par la Cavalerie & par l'Infanterie, ne trouvant pas qu'il soit bien aisé de prendre ma Colonne dans une ligne, & en cela je le tiens très-raisonnable, mais il l'est moins, ce me semble, de vouloir m'accabler par tant de diverses fortes d'armes: car ce n'est pas vaincre un ennemi que de l'environner, que de se refuser à lui & de le

combattre au loin, par le nombre des feux & extrêmement supérieurs. Il percera deux, quatre fois; mais enfin il faudra bien qu'il succombe, sans qu'on puisse se glorifier de l'avoir vaincu. Ce qu'il y a de certain dans cette Critique, c'est que l'Auteur convient par tout de la supériorité & de la force de ma Colonne, & par conséquent de celle de l'Infanterie qu'on ignoroit auparavant. C'est là le but que je m'étois proposé, & que j'ai enfin atteint; M. le Marquis de *Santa-Cruz* a de même réuissi dans cette recherche, ce qui paroît dans ses Ouvrages, sans que nous ayons pris des mesures ensemble pour délivrer les gens de guerre de l'erreur où ils se trouvoient à l'égard de la force de l'Infanterie. Nos Systèmes sont assez différens, mais les principes sont les mêmes. Cet habile Auteur Militaire convient que toute sa force consiste dans la profondeur de ses files, & des armes de longueur mêlées avec les courtes. Le Critique demeure d'accord de tout cela, & du mélange de mes armes, puis on voit visiblement par tout ce qu'il dit qu'il est forcé de convenir qu'en effet cette profondeur & mes armes sont tout ce qu'on peut opposer de plus redoutable au nombre & à la valeur. Comme il fait parfaitement son Infanterie, il embrasse ce sentiment, & en même tems la Colonne. Je conseille aux gens de guerre de lire cette Critique, où je renvoye mon Lecteur: elle mérite son attention & fait honneur à son Auteur. Voici comme il parle dans la page 106.

„ Quoi, direz-vous! cette Cavalerie & cette Infanterie que vous  
 „ venez d'opposer à un Bataillon, qui ne fait qu'une section de la  
 „ Colonne, n'y trouve nulle prise! Ce Bataillon est donc invincible,  
 „ & par conséquent la Colonne l'est aussi. Non sans doute, mais  
 „ pour en venir à bout, je crois qu'on sera obligé de s'y prendre  
 „ comme le fameux Prince de *Condé* s'y prit à la Bataille de *Rocroi*,  
 „ où ne pouvant avec sa Cavalerie victorieuse tirer aucune raison de  
 „ ce fameux Corps d'Infanterie *Espagnole* qui faisoit front par tout,  
 „ il lui opposa de plus son Infanterie. Ces deux armes étant jointes  
 „ ensemble, réduisirent à une Capitulation honorable ce brave Corps,  
 „ qui malheureusement s'enterra, dans cette occasion, avec cette  
 „ haute réputation que l'Infanterie *Espagnole* s'étoit acquise depuis  
 „ long-tems; & qu'elle s'étoit toujours conservée. Il l'auroit obtenue  
 „ de la générosité de ce Prince, cette Capitulation, sans le hazard,  
 „ qui s'y opposa. Aussi n'y avoit-il pour ce corps, quelque bien Armé  
 „ & disposé qu'il pût être, que ce seul parti à prendre pour se tirer  
 „ heureusement d'affaire. A la vérité d'Infanterie à Cavalerie, il  
 „ s'étoit trouvé supérieur en Armes: d'Infanterie à Infanterie, il au-  
 „ roit pû se trouver égal; mais d'Infanterie à Cavalerie & Infanterie  
 „ jointes ensemble, il jugeoit bien qu'il ne pouvoit que se trouver in-  
 „ férieur.

„ férieur. Car si l'épée de la Cavalerie & ses autres Armes n'avoient  
 „ pas été capables de faire ouverture dans ce corps pour le rompre,  
 „ les mousquets de l'Infanterie l'étoient. Ne feignons pas. La Co-  
 „ lonne entière ou une de ses sections, se trouvant dans la nécessité  
 „ de combattre tout à la fois, & la Cavalerie & l'Infanterie agissant  
 „ de concert, elle ne se tireroit pas mieux d'affaire que ne fit le corps  
 „ *Espagnol*. C'est bien assez que de seul à seul, elle puisse avec raison  
 „ se vanter de quelque chose ”.

Lorsqu'on a entrepris de réfuter un Systême dans ce qui nous pa-  
 roît défectueux, & de louer ce qui mérite de l'être, il est bon de l'exa-  
 miner avec toute l'attention possible, & plutôt trois fois qu'une. Les  
 objections que l'Auteur me fait n'ont rien de démonstratif. Je me les  
 suis faites à moi-même, n'en trouvant point de faites par d'autres. Je  
 l'ai déjà dit plus haut, il falloit donc les transporter dans la Critique,  
 & les considérer placées dans leur Systême, liées avec leurs principes  
 généraux & avec leurs conséquences & dépendances. L'exactitude  
 exigeoit cela, mais je crois que dans cet état on n'auroit dû comment  
 s'y prendre, la vérité ne donnant aucune prise; faute d'avoir embras-  
 sé ce parti, mon Censeur me donne un très-grand avantage sur lui:  
 il eût été forcé d'avouer que ma Colonne est invincible. Il veut pour-  
 tant qu'elle ne le soit pas, & se met à grands frais de raisonnement  
 pour cela. *Non sans doute*, dit-il, & tire ses preuves de l'exemple du  
 Bataillon carré des *Espagnols* à la Bataille de *Rocroi*. Ni cet exem-  
 ple, qui n'est pas unique, ni ses raisons ne lui sont pas plus favora-  
 bles. Il eût été à souhaiter qu'il eût un peu plus médité sur ce Batail-  
 lon si fameux dans l'Histoire, qui ne prouve rien contre ma Colonne,  
 & par-là il me met en état de rétorquer son Bataillon contre lui. Il  
 y a même une espèce de contradiction dans ce qu'il avance, parce que  
 ce Bataillon & ma Colonne sont deux choses bien différentes. Celle-  
 ci est un corps parfait & sans nul défaut & fraise de ses pertuisannes:  
 mais le carré, comme il le dit lui-même ailleurs, en est tout couvert;  
 & les piques en ce tems-là, comme dans le notre, lorsqu'elles étoient  
 en usage, étoient défectueuses, comme j'en ai prouvé, & il en demeu-  
 re d'accord, & avoué en même tems que mes pertuisannes sont plus  
 parfaites, & en plus petit nombre. D'ailleurs ce Bataillon carré étoit  
 à centre vuide, mais ses files étoient sur plus de profondeur que les  
 nôtres, qui ne sont que de quatre. On peut juger de là si ceux qui  
 ont proposé de combattre de la sorte, entendoient bien l'Infanterie:  
 le Critique habile s'en moque.

Je suis grandement surpris qu'il n'ait pas pris garde qu'il n'y a point  
 de conformité entre ce Bataillon carré & ma Colonne. C'est oppo-  
 ser un corps parfait à un autre qui ne l'est pas, & dont la manière de

combattre & de se ranger est toute différente. Je le supplie de bien examiner cela, pour voir si je pense juste. Ma Colonne est en état de se rompre, de se partager & de se défendre en tous sens, & pour ainsi dire, par pièces; au lieu que le Bataillon carré ne fauroit le faire sans se perdre. Il ne peut combattre qu'en défensive & fixe dans son terrain, c'est opposer la lenteur & la pesanteur à un corps léger, actif, violent dans le choc, & capable d'attaquer sur toutes sortes de faces, & d'achever son œuvre avec bien plus de vitesse & se replier sur elle. Rien de tout cela ne se rencontre dans le Bataillon carré vuide.

Je vais faire voir qu'il se contredit manifestement, en accordant à ma Colonne attaquée les mêmes avantages qu'au Bataillon Espagnol, quoiqu'il s'en faille de beaucoup que celui-ci en ait tant. *A la vérité*, dit-il, *d'infanterie à cavalerie, il s'étoit trouvé supérieur en armes: d'infanterie à infanterie, il eût pu se trouver égal; mais d'infanterie à cavalerie & infanterie jointes ensemble, il jugeoit bien qu'il ne pouvoit que se trouver inférieur.* Voici la contradiction toute visible, si je ne me trompe dans mon jugement. Il déclare dans ce qu'il répond à une demande, qu'il suppose qu'on lui fait, que l'Infanterie toute seule ne feroit que blanchir, que reboucher contre un corps aussi bien ordonné que ma Colonne, & contre des armes trop redoutables pour oser jamais les aborder, & finit ainsi après en avoir fait voir tous les avantages, *ce Bataillon est donc invincible?* On lui avoue qu'on l'entend au pied de la lettre. La Cavalerie, dit-il plus bas, ne sauroit l'attaquer non plus toute seule, & prouve très-bien que celle-ci comme l'autre réfléchira contre ce Bataillon, & que toutes ces attaques iront à rien, quelque effort qu'on fasse. On ne le lui conteste pas: on va voir dans un moment qu'il sera forcé de convenir qu'en effet elle est *invincible*. Mais si la cavalerie & l'Infanterie sont, dit-il, jointes ensemble, qu'elles attaquent de concert, l'union de ces deux armes fera ce qu'une seule ne peut faire. Qui ne croiroit que cet expédient est des plus efficaces pour détruire, pénétrer & anéantir ce corps? Je veux qu'un Bataillon se replie & attaque une partie de ma Colonne, & que la cavalerie en fasse autant de son côté, la voilà enveloppée de toutes parts, le mal n'est pas grand: n'est-il pas vrai que par tout où l'Infanterie attaque, elle trouve la même résistance, les mêmes difficultés, les mêmes obstacles, les mêmes armes & la même profondeur dans les files; enfin tous les mêmes avantages que le Censeur m'accorde? N'attaque-t-elle pas seule de son côté? La cavalerie trouve les mêmes difficultés & les mêmes dangers du sien, & encore plus grands & plus insurmontables. Est-ce que ma Colonne se trouve dénuée de quelqu'un de ces avantages pour être attaquée de la sorte?

Je

Je ne le vois pas: il nous fait très-bien comprendre, & en homme qui entend aussi bien la Cavalerie que l'Infanterie, les défavantages de toutes les deux contre mes Colonnes, & les prouve admirablement bien. Il trouvera bon que je lui retorque ses preuves, & que je m'en serve contre lui-même; ainsi ma Colonne ne perd aucun de ses avantages en se défendant contre l'une & l'autre de ces deux armes. Je conclus de là que toutes les deux agissant de concert n'avanceront pas davantage.

Il me vient dans la pensée quelque chose de plus fort encore que ce que je viens de dire. La supériorité du nombre n'y fait rien, si elle est obligée de s'arrêter & de soutenir l'effort des deux armes, ou d'une seule. Mettons qu'il faille plus d'un Bataillon pour envelopper totalement ma Colonne, bien entendu que l'on me combattra selon la methode d'aujourd'hui, sur quatre de file, ou six si l'on veut, il faut le supposer ainsi, que peut-il arriver de cela? si-non qu'on l'attaquera & qu'on l'embrassera entièrement. On ne sauroit la combattre, ni lui opposer un plus grand nombre de monde que la grandeur de l'espace ou du carré qu'elle contient, & de deux corps qui combattent sur un front égal, aucun ne déborde. Il faut que le mieux ordonné l'emporte, & dans l'attaque environnante je n'ai aucun côté foible. Or ce ne seront pas des files de quatre qui manqueront de pertuisannes, dont l'autre se trouve très-bien fourni. Alléguer le feu de ces Bataillons minces, ce n'est pas, ce me semble, bien raisonner, ce feu n'a plus lieu lorsqu'on en vient aux mains. Et à l'égard de la cavalerie, ni ses épées, ni la vigueur de ses chevaux ne servent de rien, & c'est ce que j'ai prouvé plus haut en vingt endroits de mon Commentaire. Qu'il m'oppose, s'il veut, deux Bataillons & autant d'escadrons, & c'est beaucoup contre une seule Colonne, & que, pour ne pas me donner le tems de m'ouvrir un passage au centre par la célérité de mes mouvemens, il fasse recourber les deux ailes à moitié pour mettre moins de tems à m'environner & à m'ôter celui de percer. Je lui déclare qu'il ne gagnera rien, & qu'il me fournira même un bon coup à faire: car bien loin d'avancer au centre, je tournerai ma Colonne sur l'une des ailes qui s'est avancée & qui s'est recourbée à moitié sur les flancs: manœuvre aussi aisée qu'on puisse faire, & en présentant une de mes faces au centre de ces deux Bataillons. Je les romprai à l'une de leurs ailes, & la prendrai ensuite en flanc par la face opposée; & quand l'ennemi diminueroit ce mouvement, il n'y trouveroit pas pour cela le remède; & s'il m'attend en ligne pour éviter ce malheur, je le percerai au centre sans qu'il puisse avoir le tems de se recourber: car quant à ses escadrons, ils ne m'empêcheront pas d'aller. Je l'ai démontré en mille endroits de mon Commentaire.

Je serois fort surpris, si l'habile Officier Général Hollandois trouvoit quelque moyen pour échapper aux embarras que je lui propose, & qu'il révoque en doute des vérités si palpables.

Voici une autre objection du Critique, qui n'est pas nouvelle, non plus que toutes les autres qui m'ont été faites, dont les débris & les ruines se trouvent par tout dans mon Commentaire. Cela m'empêcheroit de répondre à tout autre qu'à mon Censeur, dont j'estime infiniment le savoir, & qui ne pêche quelquefois que pour n'avoir pas pris la peine d'examiner très-attentivement ce qui méritoit certainement de l'être.

*Je conviens encore, dit-il, que tant qu'il agira de pied ferme, (notez qu'il ne se borne qu'à l'attaque environnante de ma Colonne,) il ne peut pas lui revenir un grand avantage de son feu, ni sur de l'Infanterie qui agira sur un grand front, ni sur la Cavalerie, qui laissant à les faces, s'attachera uniquement aux angles. La raison est qu'il ne peut tirer qu'en ligne perpendiculaire sur son front, qui étant déjà fort petit, ne sauroit toucher que ce qui lui est directement opposé en ce sens.* Il me pardonnera si je lui dis qu'il ne prend pas garde que nous sommes à deux de jeu à l'égard du feu, & que l'ennemi ne m'en sauroit fournir une amorce de plus que je lui en donne. N'ai-je pas donné une Figure dans mon Traité de la Colonne qui fait voir clairement que les feux de mes faces sont obliques? S'il suppose que le Bataillon mince & à grand front n'en viendra pas aux mains, qu'il m'évitera, & qu'il me servira de tout son feu à une certaine distance, je me trouve alors dans mon avantage, & je lui fais connoître l'activité & la légèreté de ma Colonne dans ses mouvemens, & la pesanteur de son Bataillon mince dans les siens, ou à grand front. Je marche droit à ce Bataillon flottant & chancelant, je le joins sans peine & je l'ouvre par le choc du mien: car d'échapper à sa sphère d'activité, cela ne peut arriver. S'il y en a deux & de la Cavalerie, car il met de tout contre ma Colonne, je me partagerai en deux, & je leur opposerai des files de douze contre d'autres de quatre.

Le Censeur devoit un peu mieux développer ses autres raisonnemens, qui sans ce défaut paroïtroient plus solides. J'ai déjà dit que son feu alloit à rien par ma méthode & par la rapidité des manœuvres de ma Colonne. Quant à sa Cavalerie qui m'aborde & s'abandonne sur moi, non aux faces, mais aux angles; ces angles, qu'il allègue, sont, selon moi, une imagination, puisqu'ils n'offrent aucune prise par leur petitesse, & il le fait voir lui-même: car il dit que si mon front, c'est-à-dire, la tête de ma Colonne, est petit, les angles le sont aussi. Ils échappent donc à la Cavalerie: comment s'y prendra-t-on pour les attaquer? Il ajoute que le feu de mon front est fort peu redoutable, par  
la



la raison que je ne puis tirer qu'en ligne perpendiculaire, & que ce front étant fort petit, je ne saurois *toucher que ce qui lui est directement opposé en ce sens*. Prend-on bien garde à cette objection? Attendrai-je qu'ils me passent par les armes, s'ils se plaisent à ce jeu? J'irai à eux, s'ils n'ont pas envie de venir à moi: mon feu est-il perpendiculaire? Du moins celui de mes faces ne sauroit l'être: & ne voyent-elles pas le Bataillon à grand front qui me canarde? Elles le voyent tout entier, & par un feu oblique. Ma compagnie de grenadiers, qui me sert de réserve, est-elle comptée pour rien? J'avoue que mon feu est par rangs; mais il n'est pas moins fourni, moins uni que celui des pelotons: car tous mes rangs tirent les uns après les autres par la méthode que j'ai donnée. Si l'on m'aborde, les pelotons demeurent dans le silence, qui peut en disconvenir?

Écoutez encore notre Critique éclairé. *Une autre raison*, dit-il, *c'est que son feu étant par rangs, & rarement un feu d'ordre, ne peut pas l'être, ici, à cause de l'éloignement des Officiers distribués presque tous au front & à la queue, de sorte qu'il ne peut y en avoir assez aux rangs pour les gouverner, chose qui seroit pourtant nécessaire pour les faire tirer à propos & en bon ordre*. Le Censeur ne prend pas garde que mes Officiers sont beaucoup plus près les uns des autres qu'ils ne le sont dans un Bataillon à grand front ou rarefié, qu'on me passe cette expression, à cause de la grande profondeur de mes files. Est-il bien difficile aux Soldats d'entendre le commandement de leurs Officiers qu'ils ont devant eux, & dont on peut partager à chacun un certain nombre de files? On pourroit bien plutôt retorque ce défaut au Bataillon à grand front qu'à ma Colonne. Cette distribution de files à chaque Officier se pratiquoit chez les Grecs dans leur phalange, qui étoit de seize de profondeur, & les Officiers étoient à la tête comme les miens, qui bordent toute ma Colonne. Il n'a pas pris garde que mes Officiers sont presque tous distribués au front & à la queue, & qu'ils bordent toute ma Colonne comme un mur qui couvre tout. Ce qu'on remarque de plus admirable dans ma manière de la former, c'est que tout ce qu'il y a de vieux Soldats & de plus brave borde ma Colonne, & enferme en dedans ce qu'il y a de plus mauvais & de moins expérimenté: il n'a pas couté davantage à M. de Robert, qui a découvert cette belle & savante évolution, de la former de la sorte, que s'il l'avoit fait autrement. Suppose-t-on que ma Colonne n'est composée que de Soldats de recrue, qu'ils ne sont ni aguerris ni disciplinés, & qu'ils ne savent pas ce qu'ils ont à faire en présence de l'ennemi, & qu'ils aient oublié par un fréquent exercice à tirer par rang? Faut-il la voix de Stentor pour se faire entendre dans un si petit espace, pour avertir les Soldats de ce qu'ils doivent faire? Ces objections sur de tel-  
les

les suppositions me paroissent bien foibles : après avoir très-bien prouvé la force & l'excellence de ma Colonne, mon Censeur ne peut pas avoir oublié qu'elle est couverte & fraïsée par tout de mes pertuisannes, & cependant il raisonne comme s'il n'y en avoit qu'un seul rang, & revient sans cesse à ses feux qui sont la chose du monde qui m'inquiète le moins. Il prétend que mon premier rang sera détruit, & parmi les morts ou blessés, avant qu'il puisse joindre son foible & mince Bataillon, qui ne sauroit résister un instant contre la violence de mon choc. Il faudroit pour cela que mes Soldats ne tirassent qu'avec de la poudre mouillée contre de la fêche ; & qu'ils ne chargeassent qu'avec de menu plomb, comme s'ils n'avoient à combattre que contre des alouettes ou des étourneaux, & véritablement on ne sauroit en faire guères plus de cas, lorsqu'on combat selon la méthode que nous suivons. Je crois l'avoir démontré dans mes Ouvrages, & contre tous mes Censeurs, en repoussant toutes les attaques qu'on a livrées contre mes principes. Il me semble qu'il n'y a guères d'apparence que l'on parvienne à une connoissance plus exacte de la force de l'Infanterie, & que l'on trouve une méthode plus excellente que la mienne pour résister à toutes sortes d'efforts, puisque jusques ici on n'a rien trouvé ni pû découvrir qui puisse attaquer solidement mon Système.

Malgré toutes les attaques que mon Critique m'a fait essuyer de la manière du monde la plus honnête & la plus civile, où il paroît même que les préjugés de la coutume n'ont aucun pouvoir sur lui, & qu'il se moque de la vénérable routine ; malgré tout cela dis-je, il avoué qu'on ne sauroit combattre sur des principes plus certains que ceux que je propose. Voici ce qu'il dit des avantages de la Colonne.

*Je ne sai si ces remarques ne suffisent pas, dit-il, pour nous faire juger des avantages qu'on pourroit tirer d'une Infanterie formée à tous égards sur le modèle de Bataillon (la Colonne) qui fait notre sujet. En voici au moins quelques-uns qui, selon moi, se présentent naturellement, & dont le premier pourra servir de fondement aux autres. Cet avantage est que ce Bataillon est impénétrable à la Cavalerie, qu'en même tems il est en état de rompre tout autre Bataillon qui ne sera pas armé comme lui & qui ne combattra pas sur les mêmes principes, & qu'un tel Bataillon est en état de passer partout, soit plaine, soit pays fourré. Si c'est plaine, il n'a qu'à marcher sur la Cavalerie qu'il trouve sur son chemin, couvert de ses armes de longueur. Son feu servi avec modération & à propos est seul capable de l'écarter. Si l'Infanterie y tient ferme, il ne faut que la joindre pour la rompre. Si c'est pays fourré, où l'Infanterie ennemie se servant de ses avantages, se couvre d'une*  
baïe

*baie ou autre chose semblable, pourvu qu'elle soit accessible, il ne s'agit que d'avancer à grands pas, à quoi l'ordonnance de ce Bataillon semble être destinée. Après avoir essuyé une seule décharge, dont il n'y a qu'une petite partie qui puisse faire du mal, obligeant ainsi l'ennemi à quitter son poste, il le franchira aussitôt, & tombera brusquement sur tout ce qui tient ferme. S'il s'agit d'un retranchement, en prenant quelques précautions de plus, il n'a qu'à agir de même pour atteindre au même but.*

Je ne le chicanerai donc pas dans ce qu'il dit à l'égard de la Cavalerie, il n'y a qui que ce soit des habiles gens qui ne lui applaudisse, comme ils ont fait dans ce que j'en ai dit dans mon Commentaire, ses réflexions sont très-judicieuses & très-solides. Je ne saurois mieux terminer cette Préface qu'en copiant le passage tout entier; il est long, mais très-instructif & très-nécessaire.

„ Malgré le respect, que la Cavalerie de nos jours a marqué pour  
 „ le feu, la pique ou la Bayonnette de l'Infanterie, *dit cet babile Of-*  
 „ *ficier*, comme cette dernière combattoit toujours sur un grand front  
 „ & sur peu de hauteur, incommode dans les mouvemens faciles à  
 „ rompre, on n'a pas laissé de tenir constamment pour maxime, qu'u-  
 „ ne armée de beaucoup inférieure en Cavalerie, bien que supérieure  
 „ en Infanterie, doit éviter les plaines, & qu'ainsi pour remédier à  
 „ cet inconvenient, il faut tâcher d'avoir non seulement une bonne  
 „ Cavalerie, mais de l'avoir surtout égale, si ce n'est pas supérieure,  
 „ à celle de l'ennemi. De là cette attention de préférence sur cette  
 „ arme, la grande quantité qu'on en a voulu avoir, & les dépenses  
 „ excessives, tant pour sa levée, que pour son entretien. De là cet-  
 „ te grande consommation de fourage, qui faute de magasins suffisans-  
 „ décide du succès de toute une campagne, & souvent de toute une  
 „ guerre. De là la nécessité de décamper, faute de subsistance, en  
 „ quittant un poste important. De là l'impuissance d'entreprendre un  
 „ siège, d'en tenter la levée, de fournir amplement les places at-  
 „ taquées ou menacées, & d'attaquer ou de soutenir un poste de  
 „ pais fourré ou d'un retranchement, faute d'une nombreuse Infan-  
 „ terie.

„ Voulez-vous remédier à tout cela; Voulez-vous ne pas être obli-  
 „ gé de vous cacher dans des pais fourrés ou derrière des retranche-  
 „ ne; Voulez-vous avec confiance vous produire en rase campag-  
 „ ne? Ayez de cette Infanterie qui passe par tout. Ayez sur elle cet-  
 „ te attention de préférence, diminuez le nombre excessif de cette  
 „ Cavalerie, qu'on a vû paroître, fixez-le hardiment à la moitié. Quand  
 „ ce seroit moins encore, vous en aurez suffisamment pour votre u-  
 „ sage. Vous trouverez par-là le moyen d'augmenter considérable-

*Ce qu'il  
 faut faire  
 pour se  
 passer  
 d'en avoir  
 tant.*

„ ment votre Infanterie & le nombre de vos combattans, fans qu'il  
 „ vous en coûte davantage. Deux escadrons de moins, faisant en-  
 „ semble trois cens combattans, qui ne peuvent vous servir que dans  
 „ certaines occasions, vous donneront un Bataillon de fix cens com-  
 „ battans qui pourront vous servir par tout. Cette diminution de vo-  
 „ tre Cavalerie vous épargnera des sommes considérables, bien des  
 „ peines & un tems infini, qu'il faut pour l'établissement de vos ma-  
 „ gasins, à l'entrée de la campagne. Elle vous donnera la facilité  
 „ de prévenir l'ennemi & de vous saisir d'un poste, dont le succès de  
 „ la campagne dépendra. Par-là vous serez en état pendant le cours  
 „ de la campagne d'obliger l'ennemi, manque de fourrage, à décam-  
 „ per le premier, chose dont vous pouvez tirer souvent de très-grands  
 „ avantages, tant pour l'offensive que pour la défensive. Il y a plus.  
 „ Cette augmentation de votre Infanterie vous rendant si considéra-  
 „ blement supérieur en Infanterie à votre ennemi vous serez le maître  
 „ d'entreprendre plus facilement des sièges, d'en tenter la levée, de  
 „ fournir amplement vos places attaquées ou menacées, de conser-  
 „ ver sûrement vos postes, & de faire quitter facilement à l'ennemi  
 „ ceux qu'il occupe.

Il eût été à souhaiter pour l'instruction de ceux auxquels les gros Li-  
 vres font peur, qu'il n'eût pas été si laconique en cette rencontre: il  
 eût trouvé encore d'excellentes choses à dire sur cette matière, du  
 moins eût-il pû renvoyer son lecteur à mon Commentaire, & citer les  
 endroits où se trouvent les raisons dont il se sert, & desquelles il a pro-  
 fité en faveur de mon sentiment, n'en ayant extrait que la moindre  
 partie: car rien n'importe plus aux Princes & aux hommes d'État,  
 comme aux gens de guerre, que de mettre toute leur attention à lire  
 & à bien méditer ce que je dis du trop grand nombre de Cavalerie.  
 S'ils prennent cette peine, ils ne seront pas un moment en suspens à  
 l'égard de l'erreur où toutes les Puissances de l'Europe sont encore sur  
 ce prodigieux nombre de Cavalerie: car qui est ce qui ne voit pas,  
 par les deux longues guerres dont nous avons été les témoins, que ce  
 nombre exorbitant de Cavalerie étoit inutile? Il n'y a guères plus de  
 soixante ans qu'elle étoit plus foible de plus de la moitié, & M. de  
 Turenne trouvoit encore qu'il y en avoit trop, ne se souciant pas trop  
 de la supériorité de cette arme, la faisant même attaquer par son In-  
 fanterie, & suppléant à sa foiblesse par des pelotons de mousquetaires  
 entrelassés parmi elle pour la soutenir, tant il mettoit de confiance en  
 son Infanterie, qu'il mettoit à tout.

Qu'on ne s'avise pas de me citer la Maison du Roi, si brave, si fer-  
 me & si intrépide, la seule peut-être au monde, tranchons le mot,  
 l'unique, qui puisse se vanter d'être pure & nette en son honneur &  
 sans

sans nul reproche. Ce sont sans doute les plus braves & les plus valeureux hommes du monde, & si pleins d'honneur, que je ne pense pas que depuis les Anciens il se soit rien vu de semblable. Je prends le mot d'honneur dans toute son étendue, c'est-à-dire, dans tout ce que le militaire a de vertueux & de digne d'être estimé. Qui est-ce de toutes les nations de l'Europe qui ne souscrive à tout ce que je dis? Qu'on ne me la cite pas, encore une fois, cela ne prouveroit rien contre moi.

Seroit-il impossible de former, de discipliner & d'inspirer un semblable & même honneur dans tout ce qu'il y a de Cavalerie au monde? Non sans doute il ne le seroit pas: est-ce que ces hommes qui la composent sont pétris d'un autre limon que nous ne le sommes? il est donc possible de former des hommes semblables, & de leur influer le même esprit & le même honneur. Il en est ainsi de l'Infanterie, & il est même plus aisé de la rendre encore plus redoutable, par de bonnes loix & une discipline mieux entendue que celle qui est en usage, qui ne consiste uniquement qu'au maniement des armes, comme si cela suffisoit. Celle des Prussiens, dont on parle tant, est plutôt une discipline de corps que d'esprit, comme celle de tous les autres. Nous avons rejeté tout cela, nous en avons ôté, pour ainsi dire, tout le mécanisme, & formé un Système tout nouveau de discipline militaire sur des principes & une méthode plus simple & plus aisée à pratiquer, & infiniment plus assurée pour former de braves Soldats & des Officiers capables de les commander, & d'inspirer aux uns & aux autres cet esprit & cet honneur qui nous portent aux grandes actions & à fuir les mauvaises: car par ma discipline on va de soi-même à la connoissance des grandes parties de la guerre.

Il ne me seroit peut-être pas difficile d'expliquer pourquoi certains Régimens, qui ne sont pas mieux disciplinés ni mieux dressés que les autres, conservent depuis très-longtems je ne sais quel esprit & quel honneur qui les porte à s'exposer aux plus grands dangers, & à ne rien craindre, & sur tout en *France*, comme entre autres le Régiment de *Navarre* & celui de la *Vieille Marine*, qui semblables à la *Maison du Roi*, sont sans peur & sans reproche & d'une hardiesse inconcevable, qui attaquent tout sans délibérer, quelque nombre qu'il se présente, & en viennent toujours à bout. C'est un esprit particulier, diront quelques-uns, & je suis de leur avis, & le souvenir de tant de belles actions qu'ils ont faites qui les anime, & les Officiers comme les Soldats se les transmettent les uns aux autres, & pensent toujours à bien faire pour ne point perdre une réputation si précieuse & si digne d'être conservée. Le souvenir de ces actions, & l'estime comme

la confiance que les Généraux ont en eux dans les affaires qui sont dans leur crise, tout cela fait un effet surprenant dans leur esprit & leur élève tellement l'ame, qu'il n'y a rien qu'ils ne surmontent, sans qu'on puisse dire que la discipline & les loix militaires y ayent la moindre part; mais s'il ne restoit plus aucun des vieux Officiers qui entretenissent ces braves hommes dans cet esprit, il seroit à craindre qu'ils ne le perdissent absolument. Je l'ai déjà dit, & j'ose le répéter. Je crois avoir heureusement découvert & tiré de l'oubli, après tant de siècles, cette admirable discipline, ce bel art de former des braves Soldats & des Armées obéissantes, pleines d'honneur, & capables de tout oser & de tout entreprendre. Il me seroit aisé de prouver par une infinité d'exemples anciens & modernes, qu'il n'est rien de plus facile que d'introduire dans les troupes & dans les Armées la discipline la plus sévère & les remèdes les plus amers pour les porter aux vertus guerrières, sans craindre les suites d'une trop grande sévérité, qui est toujours moins dangereuse que celles qui naissent d'une trop grande mollesse à ne point changer ce qui est capable de tout perdre.

L'Empereur *Aurélien*, sans remonter plus haut, manqua-t-il son coup lorsqu'il pensa à rétablir la discipline *Romaine* dans ses Armées, dans un tems où la corruption, la désobéissance, l'esprit féditieux, le luxe, la mollesse & l'ignorance des armes étoient montées au plus haut degré d'oubli & de mépris, & cependant en vint heureusement à bout par la rigueur des châtimens; ce qui ne fit que leur donner une crainte qui les empêcha de sortir de leur devoir, & les porta aux actions les plus extraordinaires par l'espérance de monter à tous les degrés de la milice & aux biens de fortune, qui doivent les suivre, & sur lesquels on comptoit aussi sûrement, qu'on étoit assuré de la grandeur des châtimens. Cet habile Guerrier, comparable aux plus grands de l'antiquité, conçut très-bien qu'on ne pouvoit être trop excessif à châtier les fautes comme à récompenser les belles actions. Où trouver des hommes comme celui-là, & qui ayent autant de capacité, de courage & de fermeté pour introduire une telle discipline dans des Armées aussi corrompues & aussi mutines que celles de ce tems-là? Cela tient presque du prodige, mais ce n'en seroit pas un dans ce tems-ci. Ce grand homme eut pourtant le bonheur de réussir dans un si grand dessein. Il n'étoit alors que Général des Armées de l'Empereur *Valerien*, & devint ensuite Empereur lui-même par sa vertu & ses grandes actions, dont sa vie est toute remplie.

Peut-être conviendrait-on, si j'avois produit ma discipline, que par mes loix militaires j'empêche qu'elle ne se relâche jamais, pour peu d'attention que le Prince y veuille donner. Je l'ai accommodée au tems où nous vivons, aux mœurs, à l'humeur de la Nation & à la

natu-

nature de nos Armes, auxquelles j'ai fait quelque changement, comme dans la manière de se ranger & de combattre pour une plus grande perfection.

Une discipline imparfaite sans principes & sans méthode, fait que les corps, qui sont braves aujourd'hui, comme disent les *Espagnols*, fuiront demain comme des lâches & des misérables qui mériteroient d'être décimés, & s'ils ne le sont pas, on peut compter qu'une autre fois ils seront très-dignes de l'être, & pour ne l'avoir été, la mode en étant perdue, ils sauteront à une troisième faute semblable; ce qui fait qu'ils dégénèrent peu-à-peu, & s'accoutument aux mauvaises actions, & oublient les bonnes par l'impunité.

La Paix, ce bien si justement désiré par tous les Peuples, deviendrait un mal infiniment plus grand que ne l'est la guerre, si l'on ne faisoit observer la discipline avec la dernière sévérité par tous les moyens que les *Romains* mettoient en usage; c'est dans la Paix qu'on doit animer les vieux Officiers par des caresses & des récompenses, pour tâcher de les retenir & empêcher qu'ils ne se retirent, & enflammer l'émulation par les grâces accordées à ceux qui s'y opposent, & par-là conserver les Officiers & l'on en forme d'excellens qui leur succèdent. Sans cet expédient, on doit être assuré que tout se trouvera être tombé en décadence lorsque la guerre recommencera.

F I N.

















